N° 560 32e Année. Tome CLI 15 Octobre 1921

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France .... 3 fr. 50 | Etranger .... 3 fr. 85

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

LA ROSE † CROIX

Revue Mensuelle Synthétique des Sciences d'Hermès

Organe de la Société Alchimique de France (XXIVe année)

DIRECTION et ADMINISTRATION: 9, rue Saint-Jean, DOUAI (Nord)

ABONNEMENT : **12** francs par an. — PRIX DU NUMÉRO ; **1 fr. 50**

M. JOLLIVET-CASTELOT, Président de la Société Alchimique de France a repris, sous le titre de la **ROSE † CROIX** et sous un format actuellement très modeste, la publication de sa revue interrompue à la guerre.

Le public éclairé et les disciples de l'Hermétisme lui feront le même accueil favorable qu'ils réservèrent jadis à *L'Hyperchimie*, à *Rosa Alchimica* et aux *Nouveaux Horizons*

LA ROSE † CROIX, en effet, vient à son heure. Elle s'attache à réaliser l'œuvre de synthèse religieuse, scientifique et sociologique, plus urgente que jamais aujourd'hui. Héritière de la doctrine traditionnelle que les frères illuminés de la Confrérie de la Rose † Croix reçurent et transmirent fidèlement, elle a pour but de répandre les connaissances mystérieuses qui découlent des principes immuables constituant la Méthode Occulte.

Groupant les meilleurs écrivains actuels dont la compétence est indiscutable en hermétisme, en alchimie, en astrologie, en médecine spagyrique, en psychologie : M. SAGE, H. DELOSERAIE, Dr Em. DELOBEL, Dr ELIAS, Achille DELÈVE, G. MEUNIER, L. GASTIN, Porte du TRAIT DES AGES, etc... **LA ROSE † CROIX** lutte pour le triomphe de l'*Unité* dans la conscience, dans la religion, dans le savoir et dans le monde, Unité génitrice du Royaume de Dieu dont Jésus, le Christ, est l'éternel Messie.

(*Adresser toute correspondance et le montant des abonnements à* M. JOLLIVET-CASTELOT, *19, rue Saint-Jean, à DOUAI* (*Nord*).

On n'envoie pas de numéro spécimen.

Principaux Ouvrages de JOLLIVET-CASTELOT

En vente chez CHACORNAC, Bibliothèque Chacornac,
11, Quai Saint-Michel, PARIS (Ve)

La Vie et l'Ame de la Matière. — Comment on devient Alchimiste. — La Science Alchimique. — Nouveaux Evangiles. — Le Livre du Trépas et de la Renaissance. — La Médecine Spagyrique. — Croquis Scientifiques et Philosophiques. — Sociologie et Fouriérisme. — Natura Mystica ou le Jardin de la Fée Viviane. — Au Carmel *(roman mystique. Vie intime des Carmélites d'après documents secrets)*. — **Le Destin ou les Fils d'Hermès** *(Histoire réaliste d'un adepte)*. — **Les Sciences Maudites. — La Synthèse de l'Or. — Bréviaire Alchimique** *(Lettres d'Auguste Strindberg à Jollivet-Castelot)*.

PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES (SUITE)

RÉIMPRESSIONS

22. FLAUBERT. Par les champs et par les grèves. 6.75
23. VICTOR HUGO. Les contemplations. 7.50
24. VICTOR HUGO. Les chansons des rues et des bois. — L'art d'être Grand-Père. Prix 7.50
25. VICTOR HUGO. Les Châtiments.— L'Année Terrible 7.50
26. A. SALMON. Tendres Canailles .. 7 fr.
27. STENDHAL. Armance 4.90
28. STENDHAL. Le Rouge et le Noir. 2 vol. Prix 4.90
29. — La Chartreuse de Parme.. .. 4.90
30. — Chroniques italiennes. 2 vol.
    10 ex. sur Japon impérial, les 2 vol. Prix.. .. .. 80 fr.
    10 ex. sur Chine brut. 2 vol. 80 fr.
    390 ex. sur Hollande. 2 vol.. 30 fr.
    480 ex. sur vergé Lafuma. 2 vol. 25 fr.

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

31. R. DE GOURMONT. Le pèlerin du Silence, illustré de 40 bois orig. de Deslignères.
    40 ex. sur Japon impérial .. 88 fr.
    60 ex. sur Hollande Van Gelder. Prix.. .. .. 66 fr.
    1.100 ex. sur vergé d'Arches.. 44 fr.
32. PIERRE LOTI. Madame Chrysanthème, illustré de 30 bois orig. de Roubille.
    40 ex. sur Japon impérial .. 88 fr.
    60 ex. sur Hollande Van Gelder 66 fr.
    1.100 ex. sur vergé d'Arches.. 44 fr.
33. CH. L. PHILIPPE. Marie Donadieu.
    954 ex. sur papier de Rives .. 66 fr.
    Illustrations de Daragnès.
34. E. MELCHIOR DE VOGUE. Jean d'Agrève. Illustr. de Bouchet gravées par Gasperini.
    40 ex. sur Japon impérial .. 88 fr.
    60 ex. sur Hollande Van Gelder. 66 fr.
    1.100 ex. sur vergé d'Arches. 44 fr.
35. STENDHAL. Suora Scolastica. .. 66 fr.

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'envoyer (1) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE PETIT BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros ....

....

....

....

....

NOM .... Signature :

ADRESSE ....

....

(1) Rayer les indications inutiles. (12)

DÉTACHER CE BULLETIN ET L'ADRESSER A LA

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, BOULEVARD RASPAIL — PARIS-VIe

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection sur beau papier (0,20 × 0,135)

ŒUVRES DE FRANCIS JAMMES

I. De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du Poète. Un Jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc. .... 15 »

MAURICE MAETERLINCK

I. Le Trésor des Humbles........................ 12 »
II. La Sagesse et la Destinée........................ 12 »

ŒUVRES DE HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie Française

I. Les Médailles d'Argile. La Cité des Eaux. 15 »
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures.... 15 »

ŒUVRES DE ARTHUR RIMBAUD

Vers et Proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par Paterne Berrichon. Poèmes retrouvés. Préface de Paul Claudel........................ 15 »

ŒUVRES DE ALBERT SAMAIN

I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes 12 »
II. Le Chariot d'or. La Symphonie héroïque. Aux Flancs du Vase.. 12 »
III. Contes. Polyphème. Poèmes inachevés...... 12 »

ŒUVRES DE ÉMILE VERHAEREN

I. Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie.. 12 »
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes Chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma Muraille...... 12 »

LA

PHILOSOPHIE DE LA RELATION

—

I

Si les circonstances m'avaient permis de composer une préface nouvelle pour l'édition nouvelle du *Bovarysme*, j'aurais pris soin, répondant aux suggestions de quelques-uns de mes lecteurs, d'y mettre plus expressément en lumière le caractère philosophique de cet ouvrage. A en croire ces conseillers dont la sympathie intellectuelle ne peut être mise en doute, ce titre du *Bovarysme* attribuerait à l'ensemble d'idées qu'il a mission de désigner un aspect d'apparence trop littéraire et qui masquerait parfois sa signification essentielle.

Si, pour cette raison, le philosophe, insuffisamment averti, risque de passer à côté de l'ouvrage sans soupçonner qu'il le concerne, le littérateur ou l'artiste n'en retiendraient que ce qui touche aux personnages de Flaubert et, à travers ceux-ci, au trait général et profond du caractère humain qu'ils illuminent de l'éclat de leur mentalité exemplaire. Que toutefois l'intérêt du moraliste soit ainsi éveillé, — du moraliste au sens où La Rochefoucauld, La Bruyère, Erasme ou Montaigne sont des moralistes, — ceci déjà n'est pas sans importance. Cet intérêt va s'attacher en effet au spectacle d'un jeu qui s'exerce au plus profond de l'être humain avec une constance qui n'a d'égale que la variété extraordinaire de ses manifes-

tations. Or, ce jeu psychologique selon lequel l'homme se montre aussi habile à se méconnaître qu'il est avide de se rechercher, ce jeu, dont le rythme oscille entre les deux pôles de l'amour de soi, requiert de la part de tous ceux dont c'est la fonction d'observer la vie, — artistes, auteurs dramatiques, romanciers, — une attention dont leur œuvre ne manque pas de s'enrichir. J'ai noté dans *le Génie de Flaubert* que le rang d'un écrivain peut être fixé, d'une façon en quelque sorte objective, à l'accentuation qui s'y révèle de ce trait essentiel de la nature humaine.

Quoi qu'il en soit de l'importance de ce caractère dans l'objet qui nous intéresse le plus et le plus immédiatement, l'homme, son étude et sa description ne sont pas le but unique de l'ouvrage qui a pour titre *le Bovarysme*. *Le Bovarysme* n'est pas seulement une étude du bovarysme dans l'homme. C'est une vue théorique d'une extrême généralité. C'est essentiellement une vue philosophique. Or, à attribuer à ce terme tout ce qu'il prétend embrasser, il signifie un principe de justification assez vaste pour que tous les objets de la pensée en puissent recevoir quelque clarté essentielle, un principe emprunté à des éléments de la connaissance assez profonds et constants pour demeurer valables, quel que puisse être par la suite le progrès de la connaissance scientifique prolongeant la portée de nos sens et divulguant de nouveaux aspects du réel.

Un tel principe est donc emprunté nécessairement à la raison. Son emploi pose cette question préalable : est-il possible d'embrasser, d'un point de vue découvert dans l'esprit, l'universalité des phénomènes ? c'est-à-dire existe-t-il dans l'esprit un site d'où un tel coup d'œil soit possible ? Dans la langue philosophique de notre temps la question s'identifie avec celle de la rationalité de l'existence. Or à cette question la philosophie du Bovarysme prétend répondre expressément. Non de la façon peut-être qui satisferait certains philosophes officiels— ceux-

ci, qui font profession de rationalisme, ont fait entrer dans la raison des significations qui dépassent de beaucoup son étendue, — mais dans les limites où la raison, au sens kantien de la raison pure, signifie l'unité de l'esprit humain, se compose de l'ensemble des seules notions qui entraînent avec nécessité l'assentiment de toutes les intelligences et forment les éléments constants de la connaissance, au sens enfin où Pascal faisait tenir au rang de ses propriétés celle de connaître ses limites et de ne point les dépasser.

Je me suis appliqué en des ouvrages précédents (1) à montrer avec quelle sûreté la vision purement artiste de Flaubert mettait en lumière dans ses personnages un principe qui est essentiel aussi au fait de l'existence elle-même et j'ai emprunté au principal de ces personnages le nom qui devait servir à désigner le point de vue philosophique dans sa généralité. C'est de ce fait extrêmement concret et, à première vue, très particulier, le bovarysme tel qu'il se manifeste dans les héros d'une œuvre littéraire, que je suis remonté de degré en degré à des faits de plus en plus généraux : bovarysme psychologique, bovarysme des collectivités, bovarysme de la notion et du mécanisme intellectuel jusqu'à ce bovarysme métaphysique de l'existence où toutes les autres catégories du bovarysme montrent, quand l'analyse est parvenue à ce sommet, qu'elles prennent leur source, en fonction duquel elles manifestent leur importance essentielle.

Sous le jour strictement philosophique, la démarche dialectique que j'ai adoptée au cours de ces différentes étapes, avec la dénomination même qu'elle a entraînée d'un phénomène abstrait et général sous un terme concret, comporte, malgré les inconvénients qui m'ont été signalés et auxquels je m'efforce ici de remédier, de réels avantages. Elle attribue à la conception philosophique qu'il s'agit de définir une origine psychologique qui la montre

(1) *Le Bovarysme*, *le Génie de Flaubert*, Mercure de France.

empruntée à l'expérience même dont, au cours de son développement, elle ne cesse, jusque sous ses formes les plus abstraites, de se réclamer. La raison dont elle se déduit *a priori* sous son aspect métaphysique n'est en effet considérée par la théorie que comme l'ensemble des rythmes constants de l'expérience logique. A qui a suivi jusqu'au bout ces étapes successives l'œuvre de Flaubert apparaît, le terme une fois atteint de cette course à travers les idées, comme une illustration et comme la confirmation du point de vue général par une de ses conséquences les plus éloignées. La dent minuscule d'un animal fossile sur le geste évocateur d'un Cuvier fait surgir dans le cadre de la loi de corrélation la forme entière du squelette. De même, à travers les fantaisies, les amours et les mélancolies d'Emma Bovary, ne saura-t-on reconnaître, à la lumière de la loi formulée, la démarche capricieuse et souveraine, le rythme mystérieux et sûr de l'existence même ? Ne saura-t-on se passionner à ce même jeu métaphysique qui se joue aux deux extrémités de la chaîne cosmique et, par la solidarité qu'il noue entre tous les fragments de l'ensemble phénoménal, y introduit une part d'intelligibilité et en forme un univers concevable ?

En faveur enfin de cette appellation du Bovarysme je ferai valoir cette considération qu'il n'en est pas d'autre, qui, par son étymologie empruntée au vocabulaire philosophique, soit propre à l'exprimer. Parmi celles qui me furent suggérées, l'une, le fictionisme, si elle peut évoquer un aspect de la conception envisagée, ne traduit en aucune façon le caractère absolument spécifique, dont l'analyse et la définition le pourvoient. Si, d'autre part, le Bovarysme a des affinités avec l'idéalisme, il ne se confond pas avec lui. L'idéalisme est l'énonciation même d'une maxime de la raison pure. Le Bovarysme est un corollaire de l'idéalisme. Il est, au cœur de l'idéalisme, le principe du mouvement de l'existence. Il en est d'ailleurs de l'idéalisme comme de tous les termes philosophiques.

Ils ont servi à tant d'usages, ils ont contenu tant de significations différentes qu'il les faut toujours aménager et remanier avant de les utiliser à la tâche précise à laquelle on les destine, qu'il les faut à vrai dire définir à nouveau, au risque d'y voir persister cependant dans beaucoup d'esprits quelque relent des essences idéologiques qui tour à tour y furent incluses. Le Bovarysme a du moins sur cette terminologie technique l'avantage d'être indemne de tout emploi philosophique antérieur. Il reste qu'à désigner la conception du Bovarysme par un terme qui évoque l'un des cas particuliers où elle se manifeste, j'en aurais, au regard de quelques-uns, rétréci la portée et masqué le sens philosophique. Pour lui restituer ici sa généralité et son caractère spécifique, que l'on fasse donc abstraction de son origine et de ce qu'il fut emprunté à la fiction romanesque. Qu'on y distingue un mot inventé de toutes pièces, quant aux contours de son dessin phonétique, un mot sans passé, n'ayant d'autre signification que celle dont la définition le nantit. Au lieu de considérer d'abord le Bovarysme dans l'homme, qu'on le considère enfin à sa source métaphysique de laquelle, pourvu de son sens strict, il s'écoulera ensuite vers les plaines et les paysages du monde concret.

II

Sous cet aspect métaphysique le Bovarysme se définit le fait selon lequel *tout ce qui a conscience de soi se conçoit nécessairement autre qu'il n'est.* Cette définition n'est elle-même que le corollaire de l'axiome idéaliste: *L'existence donnée dans la pensée n'est pas concevable en dehors de la connaissance d'elle-même par elle-même.* En d'autres termes : *l'existence est conditionnée par la connaissance de soi.* Un tel axiome dont Berkeley a mis en lumière l'évidence offre à la philosophie une base d'une solidité à toute épreuve. C'est l'axiome philosophique par excellence. Il doit, de la part de tous ceux qu'anime la passion de la

connaissance pure, être l'objet d'une longue, d'une profonde méditation de stylite. Une fois enregistré dans les esprits il y doit former un critère rationnel en dehors duquel aucun développement de la dialectique ne peut être poursuivi. Il doit frapper d'interdit toute proposition construite en violation de son décret.

Telle est son importance et à tel point elle a été méconnue qu'on n'en saurait trop peser les termes, les définir à leur tour au besoin afin de les purger de toute ambiguïté et de former entre les esprits une entente qui ne soit pas fondée sur une formule algébrique, mais repose sur la vision aussi directe que possible de la réalité logique. Or, dans la proposition : — *L'existence est conditionnée par la connaissance de soi* —que faut-il entendre par existence? Il s'agit ici, et l'axiome idéaliste témoigne d'emblée par cette signification de son caractère positif, de l'existence phénoménale, de l'existence telle qu'elle tombe sous les prises de notre connaissance en vertu des lois de l'esprit. Et que ces lois soient *à priori*, éternelles, antérieures à toute expérience comme le voulait l'ancienne philosophie depuis Parménide ou Pythagore jusqu'à Platon, jusqu'à Descartes ou Leibniz, ou qu'elles soient, ainsi qu'on les envisage ici, la part constante de l'expérience au cours de son évolution, peu importe et, dans l'une et l'autre hypothèse, leur logique fixe les limites de notre connaissance. S'il existe quelque forme de l'existence qu'elles n'atteignent pas, nous n'avons aucun moyen de le savoir, de l'affirmer, ni de le nier. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que cette forme de l'existence est pour nous, en termes de connaissance, comme si elle n'était pas.

Que nous ne pouvons connaître au delà des limites de la connaissance, qu'il n'est pas de connaissance hors de la connaissance, c'est une règle stricte qui doit être acceptée par tout esprit et dont la répudiation ferme la porte à toute spéculation philosophique. C'est le principe même de l'intellectualisme, et on ne saurait le proclamer avec

trop d'insistance en un temps où un nouveau mysticisme a tenté de substituer ou de superposer à cette unique forme possible de la connaissance un autre mode du connaître sous les espèces de l'intuition. Plutôt que d'ouvrir quelque accès dans le domaine philosophique à semblable hypothèse, il serait préférable, pour conserver à la pensée spéculative tout son sérieux, d'adopter à l'égard de la philosophie le point de vue de M. Le Roy, selon qui les lois et les corps de la nature ne révèlent à la science d'autre réalité que celle dont ses définitions les pourvoient. Quand on accepterait ce point de vue à l'égard des objets de la pensée philosophique, un système du monde composé de l'ensemble des définitions qui auraient fixé le sens de ces objets tirerait une valeur unique du fait de sa cohérence auquel sa coïncidence avec la pratique attribuerait le degré précis de certitude attaché à la connaissance.

Commander ou permettre un système de représentation du monde ordonnant entre elles les catégories du sens commun, de la science, de l'action et jusque de la croyance, c'est le rôle unique d'un principe d'explication philosophique dont la valeur a pour critère le seul fait de non contradiction. Connaître, c'est voir sur un même plan l'ensemble des phénomènes selon les relations qu'ils nouent entre eux et de telle sorte que ces relations ne s'excluent pas les unes les autres. Si, dans un tel système, une place est acccordée à la croyance, c'est en la tenant pour une catégorie de l'activité psychique, mais en l'excluant formellement de la catégorie de la connaissance. La croyance est réaliste. Elle attribue toujours une existence réelle, hors de l'esprit qui connaît, hors de la connaissance, à l'objet auquel elle s'attache. La connaissance s'exerce dans sa plénitude et s'épuise dans la relation qu'elle découvre entre quelque forme objective et quelque forme subjective de l'existence. Elle ne cherche à atteindre par delà cette relation aucune existence propre au sujet ou à l'objet, aucun absolu et — ni la vérité. Car elle est liée à la relation

qui strictement la conditionne. Le fait de non contradiction juge seul de sa légitimité. S'il existait un principe d'explication philosophique assez parfait pour susciter une vision harmonieuse, systématique et cohérente de toutes les catégories phénoménales, la connaissance, malgré la présomption favorable créée par une telle rencontre, n'attribuerait pas l'existence réelle à un tel système de relations positives. Pour une telle consécration l'intervention mystique de la croyance serait nécessaire, le recours à cette autre modalité de l'activité psychique et qui conserverait, appliquée à ce nouvel objet, le même caractère incommunicable et subjectif qui lui est essentiel.

Cette distinction entre deux catégories de l'activité psychique n'a pas pour but de définir exactement la croyance, — pareille tâche exigerait une analyse beaucoup plus complète,—mais elle a paru propre à déterminer la configuration précise de la connaissance en la délimitant par les contours de la croyance. En mettant en lumière l'action réaliste de la croyance on pense avoir fait ressortir plus nettement le caractère spécifique de la connaissance dont c'est le fait de ne rechercher aucune réalité par delà celle qui apparaît immédiatement dans la relation de l'objet au sujet. Par ce constat on s'engage déjà dans la voie qui aboutira, au terme de ces analyses, à reconnaître dans la philosophie du Bovarysme une philosophie de la relation.

Immédiatement, il apparaît que, dans la trame de l'axiome idéaliste, les deux termes existence, — au sens d'existence phénoménale, — et connaissance se déterminent l'un l'autre en fonction du fait de relation qui leur est commun à l'un et à l'autre. Sous ce jour le corollaire bovaryque — *tout ce qui se connaît se connaît autre qu'il n'est* — va montrer le lien étroit par où la conception du Bovarysme est une conséquence,et nécessaire,de la doctrine idéaliste.Toutefois la proposition où s'inscrit ce corollaire veut être, elle-même, mise au point de sa signifi-

cation véritable qu'elle n'exprime que par le détour d'une erreur. Cette erreur, il faut l'accepter : l'erreur, l'à peu près, la métaphore sont, au regard du Bovarysme, les seuls moyens rationnels d'atteindre les états de connaissance compatibles avec les formes de notre esprit, ceux où s'inscrit le rapport positif mais toujours inadéquat de l'existence avec la connaissance qu'elle peut prendre d'elle-même (1). L'erreur qui entre dans l'expression de la maxime est une application de la maxime déjà. Mais s'il n'y a pas à la renier, ni à la dissimuler, il importe d'en expliquer l'artifice.

M. Meyerson, dans l'un des deux volumes de son nouvel ouvrage (2), a montré comment, d'après Hegel, le principe d'identité ne cesse d'être une vaine tautologie qu'à condition d'introduire dans sa propre substance la contradiction de soi-même. « L'autre, dit-il, citant Hegel, le négatif, la contradiction, la dispute font partie de la nature de l'esprit » ; c'est pourquoi « la logique ordinaire se trompe en déclarant que l'intellect exclut complètement de son intérieur la contradiction. Au contraire, toute conscience contient l'unité et la séparation et par conséquent une contradiction.» Prenant pour exemple de la pensée hégélienne la démonstration du carré de l'hypoténuse, « on commence alors, dit M. Meyerson, par démontrer l'égalité des deux triangles A. D. C. et A. B. M. Ces deux figures, comme l'établit la démonstration, sont réellement identiques, et ce qui les distingue c'est uniquement la position qu'elles occupent dans la figure totale. » *Ce qui les distingue*, voici la contradiction introduite dans l'identité, car ce petit membre de phrase ne va à rien moins qu'à signifier que ce qui est identique n'est pas identique. Ceci nous dévoile l'artifice que comporte l'usage du principe d'identité dans la démonstration. Comme

(1) Voir à ce sujet dans *la Fiction universelle*, Mercure de France, l'étude intitulée *La métaphore universelle*.
(2) *De l'explication dans les Sciences*, Payot, t. I, pp. 131 et 132.

le remarque M. Meyerson, quand on dit de deux choses qu'elles sont identiques, on sous-entend toujours qu'il en est ainsi, *abstraction faite d'une certaine différence dont il n'y a pas lieu de tenir compte dans le cas considéré et par rapport au but poursuivi*. C'est ainsi que les deux triangles sont ici identiques, abstraction faite de leur position dans l'espace, et qu'au cours de la même démonstration, lorsqu'on établit ensuite l'identité d'un carré et d'un rectangle, on fait abstraction de la dissemblance des figures, qui est manifeste, pour ne considérer que leur superficie (1). Ceci revient à confesser que, d'une façon générale, il n'y a pas d'identité dans la nature. Le principe d'identité est ce que je nomme un concept négatif, fait de la contradiction de ce qui se passe dans le monde que nous connaissons. Nous ne pouvons saisir en lui avec les prises de notre intelligence aucun contenu positif. De tels concepts négatifs peuvent être pourtant utilisés dans le raisonnement, pour peu que l'on ait pris soin de les aménager de la façon dont M. Meyerson nous montre que l'a fait Hegel à l'égard du principe d'identité. Ces concepts négatifs, ainsi apprêtés, deviennent alors des *concepts de construction*, et l'usage en est légitime, à condition de ne pas perdre de vue qu'ils sont des moyens et non des choses, des échafaudages et non des édifices.

Le principe d'identité n'est pas le seul des concepts vides de tout contenu positif que la philosophie ait introduits dans ses raisonnements. Il en est un autre, notamment qui entre dans la formule de la notion bovaryque et dont il est essentiel d'indiquer qu'il n'y figure lui aussi, que comme moyen de construction, qu'il n'y doit être tenu pour valable que dans la mesure où il sert à faire saisir, — par le contraste de ce qui n'est pas avec ce qui est, — le sens précis de la notion. C'est le concept d'existence en soi. *Tout ce qui se conçoit se conçoit autre qu'il n'est.* Cette for-

(1) Emile Meyerson : *De l'explication dans les Sciences*, t. I, page 137 et suivantes.

mule générale du Bovarysme devient au métaphysique celle-ci : *L'existence se conçoit nécessairement autre qu'elle n'est.* Sous cet aspect, l'emploi du concept négatif, du concept de construction se manifeste en toute évidence dans son opposition avec le concept positif. Ce concept positif, qui est en question dans la première partie de la proposition, c'est *l'existence qui se conçoit*, l'existence qui a connaissance de soi selon l'exigence de l'axiome idéaliste. C'est, en d'autres termes, l'existence phénoménale. Au contraire, l'existence qui est mise en cause dans la seconde partie de la proposition, c'est l'existence en soi au sens kantien du mot, au sens où les philosophes mystiques, tels que Plotin, ont fort bien compris qu'elle exclut la connaissance de soi, c'est-à-dire qu'elle est inconcevable. Pour énoncer la formule avec une plus grande approximation il faudrait donc dire : l'existence se conçoit nécessairement autre que ne serait une existence qui n'aurait pas conscience d'elle-même dans un état de connaissance, si une telle forme de l'existence était concevable pour notre esprit. Raisonnant sur ce concept négatif de l'existence en soi, comme s'il avait une réalité positive, on constate dans l'énoncé de la formule que l'existence phénoménale, dans le mouvement même où elle s'engendre, en tirant de l'existence en soi la part objective et la part subjective dont la relation constitue l'état de connaissance, altère et dénature d'une façon irrémédiable cette existence en soi. La moindre altération, que l'on puisse imaginer, indépendamment de celle que peut apporter le mécanisme même de la représentation, est celle-ci, que le sujet, indispensable pour déterminer l'état de connaissance, est nécessairement soustrait à l'objet total qu'est l'existence en soi, en sorte que, de ce seul fait, cet objet se manifeste dans la connaissance autre qu'il n'est. Et cette altération ne peut être évitée. Si pour comprendre dans la représentation cette part subjective qui était soustraite à l'objet total dans la première épreu-

ve, l'existence en soi se manifeste à sa propre vue selon une nouvelle division d'elle-même avec elle-même, c'est une nouvelle part d'elle-même qui sera soustraite à l'objet représenté, et, en vertu de ce mécanisme fondamental, quel que soit le nombre des clichés pris sur elle-même par l'existence en soi, une en son essence, une en deçà de toute identité, elle s'apparaîtra à elle-même différente d'elle-même invinciblement, multipliée dans le jeu du divers et dans la suite indéfinie des relations où elle tirera de sa propre substance les termes se conditionnant l'un l'autre de l'événement cosmique.

Si, à la suite de cette analyse, on retire, ainsi qu'un échafaudage devenu inutile, ce concept négatif, vide de tout contenu de l'existence en soi, seul demeure le monde phénoménal étageant et développant ses architectures parmi les perspectives indéfinies de la relation. Cet échafaudage ôté, la philosophie du Bovarysme apparaît à la fois comme une métaphysique du phénomène et une philosophie de la relation.

III

Ces deux appellations d'ailleurs s'apparentent. Toutes deux signifient l'aboutissement de l'effort philosophique issu de la théologie et parvenu actuellement, chez les meilleurs de ses représentants du moins, à s'identifier avec une critique et une science de la connaissance.

Une métaphysique. Ce terme peut passer pour une survivance. Il n'y a pas là pourtant de quoi le répudier, car, ainsi, il noue une tradition. Il associe au bénéfice du résultat désormais acquis un effort qui, parmi des circonstances défavorables, par des voies tortueuses, ardues et paradoxales n'en contribua pas moins à l'obtenir. Il est bon toutefois de l'aménager en vue de sa signification nouvelle. Or, s'il désignait autrefois un mode d'explication de l'existence emprunté à un credo, à une hypothèse ou à une intuition dépassant la connaissance, il ne con-

serve de cette acception ancienne que l'ambition d'être encore un principe d'explication. Mais ce principe d'explication il le cherche désormais dans le donné de la connaissance, parmi les rythmes logiques que l'existence phénoménale, au cours de sa genèse, a formés dans l'esprit. Il s'agit de savoir si, parmi ces rythmes, il en est qui se répètent avec assez de constance pour composer un point de vue duquel tous les autres, plus arbitraires et plus instables, puissent être assemblés parmi les perspectives d'un même spectacle. Or il semble que de tels faits de répétition existent. On pense les avoir identifiés en ces rythmes invariables où la relation de l'être au connaître stipulant les conditions de la connaissance détermine l'angle sous lequel nous apparaît toute la suite de la féerie phénoménale, toute l'expérience engendrée par le jeu même du mécanisme qui rend corrélativement la connaissance et l'existence possibles. De ces rythmes logiques l'axiome idéaliste, selon lequel l'existence est conditionnée par la connaissance d'elle-même dans la relation de l'objet au sujet,— l'axiome idéaliste est la formule rigoureuse. Si aucun esprit ne peut se dérober à son évidence, si cet axiome forme bien l'assise la plus immuable de la raison, c'est-à-dire de la part invariable de l'expérience psychique, le corollaire bovaryque se révèle, à la nécessité selon laquelle il se déduit de cet axiome, de nature strictement rationnelle. Il relève de la raison pure, et c'est dire en même temps qu'il s'oppose à certain rationalisme d'école dont c'est la prétention singulière d'atteindre une explication intégrale et sans lacune d'un phénomène que la raison donne dans l'indéfini de la relation. Son originalité, car il peut sembler que c'en soit une, consiste à reconnaître que les rythmes constants qui composent la raison sont eux-mêmes donnés dans l'expérience, c'est-à-dire dans l'irrationnel. Mais après avoir ainsi reconnu dans l'expérience, dans ce qui ne dépend pas de nous, la formation de ces perspectives de la raison à travers lesquel-

les seules la connaissance est possible, il déduit de la nature même de ces perspectives le caractère indéfiniment inadéquat de la réalité phénoménale qui se développe à travers elles et par conséquent de la connaissance qu'elles nous en donnent. Si l'on feignait d'accepter du rationnel la conception que le rationalisme de l'école en propose et qui le fait tenir en une *adæquatio intellectus et rei*, il faudrait dire, en jouant sur les deux acceptions du mot raison, qu'à l'encontre de cette doctrine, le corollaire bovaryque qui déduit de la raison un inadéquat irréductible a pour conséquence de rationaliser l'irrationnel. Fondé sur l'idéalisme qui est la doctrine de l'expérience pure, il y découvre dans l'expérience les rythmes de la raison les formes du λογος. C'est ensuite de la considération de ces formes qu'il conclut à la perpétuité de l'inadéquat dans le jeu phénoménal et à la souveraineté de l'expérience se développant selon la spontanéité d'une invention à travers les perspectives qu'elle s'est données, — *comme des fenêtres pour se voir et non comme des règles pour déterminer ses directions et sa fin.*

Le bovarysme, corollaire de l'idéalisme, constitue bien à ce titre une métaphysique du phénomène. Il embrasse aussi bien ceux des phénomènes qui peuvent être atteints par déduction rationnelle que ceux dont l'intellect constate seulement l'existence dans les données de l'expérience sans les pouvoir déduire d'une série phénoménale antérieure (1). Il ne voit aucunement dans la possibilité de cette déduction une nécessité. L'expérience, qui a créé arbitrairement les rythmes logiques de la raison et leur constance, continue d'évoluer arbitrairement par delà ces rythmes et d'improviser parmi les perspectives qu'ils composent. La raison stipule quelques-unes des conditions auxquelles le phénomène doit désormais se soumet-

(1) V. pour le développement de ce point de vue, dans *Les raisons de l'Idéalisme* (Mercure de France), le chapitre sur *le Rationalisme de l'Illusion*.

tre. Elle ne détermine pas sa personnalité et ne permet pas par conséquent de le toujours déduire.

Mais ce que la philosophie du Bovarysme stipule comme une nécessité, c'est le caractère indéfiniment relatif du phénomène et par conséquent de la connaissance où le jeu du phénomène se reflète. Connaître, c'est connaître dans la relation, et il n'y a pas de connaissance hors de la relation. Or, par cette conclusion qui lui est essentielle, une telle philosophie consacre une évolution où s'inscrit la courbe paradoxale de l'instinct philosophique qui, ayant pris sur le sol théologique son élan vers l'absolu, aboutit de nos jours à ce sens de la relation dont le développement dans la mentalité, sinon encore dans la sensibilité des hommes, est le grand fait psychologique des cent dernières années. Tandis que Comte le résumait dans la formule célèbre : *Tout est relatif et cela seul est absolu*, Stendhal par le roman, Sainte-Beuve par la critique, Taine et Renan par des moyens divers mais plus directement philosophiques, avaient contribué à le réaliser dans l'esprit de leurs contemporains. Mais d'un tel mouvement d'idées aucun symptôme n'est plus caractéristique que l'initiative des savants pour accuser le caractère relatif de la connaissance scientifique elle-même. Magnifiquement dénoncé par Claude Bernard dans l'ordre des sciences biologiques, ce caractère relatif est l'argument même des thèses d'un Poincaré ou de M. Gaston Milhaud jusque dans ce domaine des sciences mathématiques qui semblaient les plus propres à matérialiser en quelque sorte ce fantôme de l'absolu dont l'esprit humain fut si longtemps hanté. La critique épistémologique, à travers les deux ouvrages de M. Meyerson, extraordinairement riches en analyses du mécanisme de la pensée scientifique (1), nous montre enfin l'effort de l'esprit humain vers l'objectivité pure se perdant, au degré le plus élevé de chaque science, avec les regards tendus des savants, parmi les perspectives indé-

(1) *Identité et Réalité*, Alcan. *De l'explication dans les sciences*, Payot.

finies de la relation. Or, ce caractère de relation dont la pensée critique, littéraire et philosophique a pris depuis quelque cent années une conscience progressive, que les sciences de tous ordres ont relevé comme un état de fait, chacune dans le domaine qui lui est propre, et qui, tout récemment encore, vient de trouver dans le principe de relativité d'Einstein une confirmation de son importance, ce caractère de relation reçoit du corollaire bovaryque, en fonction de l'axiome idéaliste, une consécration théorique qui lui attribue un caractère de nécessité. En vertu de la même conséquence paradoxale et inflexible selon laquelle le Bovarysme fait apparaître l'irrationnel comme une déduction des exigences de la raison, *il institue aussi un dogmatisme de la relation.* L'existence phénoménale, apparue dans la relation de l'être au connaître, de l'objet au sujet, trouve dans cette relation sa personnalité essentielle. Elle ne peut la transgresser sans s'abolir. Hors de cette relation la connaissance n'est pas et l'existence, aux termes de l'axiome idéaliste, s'évanouit avec elle. Aussi, est-ce le titre véridique de la science que, malgré les incitations d'un faux idéalisme et à l'encontre parfois de son propre instinct, elle n'ait rien dissimulé du caractère approximatif de ses résultats, que, par la voix de ses meilleurs représentants, elle ait dénoncé la part d'erreur infinitésimale, invisible pour des yeux profanes, qu'elle implique. Cette part d'erreur impliquant un inadéquat irréductible, il se trouve que la philosophie du Bovarysme voit en elle la condition expresse du fait de connaissance et de sa valeur positive. C'est par ce caractère approximatif, c'est par cette impuissance radicale à saisir les choses dans l'étreinte d'une formule absolue que la science, au regard d'un tel point de vue, se montre d'accord avec une réalité qui, donnée dans l'indéfini de la relation, ne peut être amarrée en aucun point fixe, dont c'est le destin propre de se mouvoir en quelque sorte sur ses ancres. Déduite *a priori* de l'axiome idéaliste, la philosophie du Bovarysme

est exactement ce qu'elle serait si elle avait été construite d'après les données de l'expérience épistémologique, c'est-à-dire d'après les modes et les procédés mis en jeu par l'esprit dans son effort en vue d'atteindre la connaissance scientifique. C'est par ce trait qu'une telle conception, conciliant, à l'encontre des anciennes philosophies de l'absolu, les conclusions de l'expérience avec les exigences de la raison théorique, promulgue *une philosophie de la relation.*

JULES DE GAULTIER.

LE GUETTEUR

—

Quelqu'un entrait dans le poste de commandement.

— Est-ce vous, Husson ?

— Oui, mon lieutenant.

L'officier cessa d'écrire et, levant la tête, chercha, du regard, qui répondait. Il aperçut, là où n'atteignait point la lueur de la bougie, la silhouette confuse d'un homme perdu dans l'obscurité de l'abri.

— Approchez que je vous voie un peu.

Le soldat obéit. Debout dans l'orbe des rayons lumineux, il se tint immobile sous l'œil du chef; au-dessous de la masse bombée du casque, le visage formait une blancheur ovale où jouaient des ombres, les yeux fixaient obstinément la flamme ondulante de la bougie ; seule l'attitude révélait le personnage. Elle conservait un reste de correction militaire qui maintenait dans la position du soldat sans arme un corps trapu, engoncé dans une capote trop vaste. Mais la mollesse de cette attitude trahissait l'accablement du soldat en qui n'apparaissait que l'homme résigné, contraint, pauvre être dont l'aspect éveillait en l'officier des sentiments contraires d'irritation et de pitié.

— Ecoutez-moi, Husson.

Les regards de l'homme abandonnèrent la bougie et vinrent au chef qui continuait sur un ton de bienveillante camaraderie :

— Vous êtes un bon soldat, discipliné, dévoué, énergique, courageux aussi, votre croix de guerre le prouve... avec tout cela intelligent...

Il y eut une pause. Le lieutenant choisissait des documents parmi les papiers d'un dossier. Husson attendait la conclusion de la phrase interrompue. Son œil, qui suivait attentivement les gestes de l'officier, trahissait l'inquiète curiosité de l'animal flairant un danger possible.

Se redressant sur son siège, le chef interrogea :

— Vous connaissez l'observatoire F⁶.

— Mon lieutenant... non... c'est-à-dire... enfin j'en ai entendu parler...On y va par le boyau Tumulus... mais je ne suis jamais monté par là...

— Hé bien, venez auprès de moi et voyez.

Tous deux se penchèrent sur le plan du secteur étalé sur la table où la main du lieutenant demeurait ouverte et posée :

— Regardez, Husson : voici où nous sommes en ce moment et voilà le point F⁶. Maintenant, écoutez-moi bien. Nous sortons de l'abri et prenons à notre gauche pour gagner le boyau central que nous suivons alors sur notre droite. Le boyau du Tumulus est le troisième, sur notre droite encore. Nous le quittons après l'avoir suivi jusqu'à la tranchée de soutien, et nous nous engageons dans celle-ci, à droite une nouvelle fois. C'est simple : toujours à droite, comprenez-vous ?

— Oui, mon lieutenant.

— Nous dépassons la place d'armes, ce carré blanc que je vous montre ici. Elle est à environ cinquante mètres de l'amorce de la tranchée de l'Arbre en boule ; deux cents mètres plus loin nous rencontrons un autre boyau dans lequel nous entrons résolument. Le voici.

Husson se pencha davantage par-dessus l'épaule du lieutenant. Il considéra, très attentivement, la petite ligne sinueuse qu'on lui indiquait. Elle était pareille à tant d'autres qui, sur le papier, formaient, avec elle, par l'imprévu de leurs entrelacs, les dessins les plus fantaisistes. De cette représentation abstraite, où son œil s'égarait, Husson ne retenait que les indications précises : à droite, à

droite, encore à droite, troisième boyau, place d'armes, tranchée de soutien ; encore sa mémoire fonctionnait-elle mal, distrait qu'il était par le souci de connaître ce qu'on attendait de lui.

Mais l'officier continuait :

— Ce boyau nous conduit à la tranchée de première ligne, tout auprès d'un abri de mitrailleuses que vous laisserez à votre gauche pour atteindre, à quatre cents mètres environ dudit abri, l'amorce d'un boyau très court, au bout duquel est F^6. Est-ce compris ?

— Oui, mon lieutenant.

— Bien compris ?

— Oui, mon lieutenant.

— Vous pouvez vous rendre compte que le point F^6 domine le secteur, la totalité du secteur. Non? Enfin je vous le dis. De cet observatoire, que nous occupons, tout ce que nous tenons de front est parfaitement visible. Donc rien de ce qui se passe chez l'ennemi ne peut, ni ne doit échapper à la vigilance d'un observateur attentif.

L'officier se tut et regarda Husson qui s'empressa de répondre :

— Oui, mon lieutenant.

— Voulez-vous être cet observateur ?

Dans l'ombre projetée par la visière du casque, le regard de l'homme brilla ; une joie contenue anima le visage morne, puis ce fut d'un ton de respectueuse indifférence qu'il répondit :

— Comme vous voudrez, mon lieutenant.

— Bien. Je vous confie ce poste.

— Si vous voulez, mon lieutenant.

— Entendu. Vous y serez plus à l'abri que dans la tranchée; en outre, vous serez exempt de toute corvée: point de garde, point de petit poste, point de patrouille ; les avantages sont appréciables. En échange, je vous demande d'accomplir scrupuleusement votre surveillance. Que rien de ce qui se passe chez l'ennemi ne vous échappe. Guet-

tez, guettez attentivement et de l'œil et de l'oreille. Tout ce que vous aurez vu ou entendu vous l'inscrirez sur le cahier que voici. Vous me le rapporterez demain soir à cinq heures en venant me rendre compte de vos observations du jour. Alors, je vous en remettrai un autre qui me reviendra le jour suivant, après que vous y aurez pareillement noté les iucidents de la journée. Par la suite nous les échangerons ainsi chaque fois que je vous verrai. Voilà vos consignes. Les avez-vous bien comprises ?

— Oui, mon lieutenant.

— Puis-je compter sur vous ?

— Oui, mon lieutenant.

— Nous sommes donc tout à fait d'accord. Vous pouvez dès maintenant rejoindre l'observatoire F[6]. Vous passerez la nuit dans un abri voisin où vous trouverez des artilleurs. Une place vous y est réservée. Demain, dès l'aube, vous commencerez votre guet. Bonsoir, Husson, je compte sur vous.

Ayant, avec une désinvolture familière, porté la main à son casque, le soldat fit demi-tour et sortit de l'abri, non sans tâtonner dans l'épaisse obscurité du fond.

Dès le seuil, le jour, pourtant gris et déclinant, lui fit cligner les paupières. Une pluie fine, pénétrante, attristait le crépuscule ; elle imprégnait l'air d'une humidité glaciale. Husson frissonna.

— Sale guerre ! maugréa-t-il. On y crèvera tous !

Tournant à sa droite, il s'engagea dans la tranchée pour rejoindre l'abri où son escouade était logée. Il trouvait ses camarades travaillant à vider leur caverne de l'eau qui suintait des parois de glaise et formait, sur le fond de terre foulée, de larges flaques miroitantes. De rares bougies, aux flammes ondulantes, éclairaient mal leur besogne. Dans l'indécise lueur les mouvements prudents et les gestes incertains se mêlaient en une agitation confuse d'êtres accroupis, difformes, que dominait, de sa stature

haute et maigre, un homme debout qui commandait à Husson, hésitant au seuil de l'abri :

— Prends un seau et viens nous aider.

— Moi, caporal ?

— Toi-même. Pourquoi non ? Tu ne veux pas coucher dans l'eau, je pense ?

Avec une tranquille indifférence, Husson descendit les degrés qui séparaient le sol de l'abri du niveau de la tranchée, après quoi il déclara sur un ton d'impertinente sérénité :

— Ça m'est égal : je m'en vais.

— Peut-être, mais tu n'es pas exempt de corvée.

— Ah ! mais si, mon vieux ! Je prends mon équipement, mon sac et je file.

Les camarades cessèrent leur travail. On n'entendit plus le bruit de l'eau remuée, mais un concert de voix où les intonations mêlaient la curiosité, l'envie, l'approbation, l'indifférence et même l'hostilité.

— Veinard ! — Où ? — Parbleu, à l'arrière ! — Embusqué ! — Tant mieux pour lui ! — Un de tiré ! — Et nous alors !

L'escouade manifestait son sentiment et, si contradictoires qu'elles fussent, ces exclamations variées flattaient Husson. Elles éveillaient en lui de la joie et exaltaient un instinct d'orgueil, car il prenait conscience que sa mission le distinguait d'entre ses camarades. Elle l'affranchissait aussi d'une part de discipline. Cependant il daignait expliquer par bonne camaraderie :

— A l'arrière ! Penses-tu ?... A l'arrière, moi ! J'irai avec vous, quand la guerre sera finie, et si je ne reste pas à pourrir quelque part sur la plaine. Seulement le lieutenant m'a dit que j'étais exempt de corvée, de gardes, de petits postes, de patrouilles...

— On verra ça, interrompit sèchement le caporal. En attendant, comme je n'ai pas d'ordre...

— En attendant, mon vieux, je rejoins mon nouveau

poste. Je suis guetteur à l'observatoire F[6]... Alors tu comprends, n'est-ce pas ? Fais vider ton eau par qui tu voudras, moi je m'en vais comme j'en ai reçu l'ordre.

Ayant dit, il allumait un bout de bougie qu'il tirait de sa poche. Il montait son sac, rassemblait ses musettes, s'équipait dans l'indifférence générale. Les camarades avaient repris leur travail. Le caporal relisait une lettre. Dans la clarté fuligineuse et dorée de la bougie dont il s'était approché, son profil aigu se découpait en noir, nettement. Quand il fut prêt, Husson souhaita :

— Bonsoir, les amis.

Nul ne lui répondit. Il répéta plus haut : Bonsoir, attendit une seconde une réponse qui ne vint pas, et, se courbant, sortit de l'abri sans que l'on eût prêté attention à son départ.

Dehors il s'arrêtait un instant pour se remémorer les indications de son lieutenant. Il se murmura : boyau central d'abord, puis boyau du Tumulus. Allons-y ! Et il se mit en marche.

Il allait entre deux parois de terre grasse imprégnée d'eau. Bien que maintenues par des claies, elles s'éboulaient et, par endroits, de larges fissures épanchaient une boue gluante où les pieds enfonçaient jusqu'à la cheville. Ailleurs, le sol, plus ferme, était si glissant que Husson ne se tenait debout que péniblement. Presque à chaque pas il perdait l'équilibre et heurtait, de l'épaule, la paroi de droite ou celle de gauche. Chaque effort amenait à sa bouche une plainte qu'accompagnaient des jurons et que suivaient des commentaires variés.

— Bon Dieu de bon Dieu ! maugréait-il. C'est pas une vie ! On n'est plus des hommes, mais des bêtes !... Et ce sacré boyau qui n'en finit pas !... Des mois et des mois qu'on est terré comme des lapins !... Et pourquoi faire ?..

Il avançait cependant, obéissant à l'ordre reçu. Il le portait en lui et l'exécutait fidèlement dans la stupeur croissante d'une fatigue où seule demeurait nette la con-

signe de la mission à accomplir. Plus il allait plus, le sac lui pesait aux épaules. Les cartouchières pleines lui comprimaient cruellement le ventre ; ses musettes lourdes et rebondies glissaient incessamment des reins aux flancs. Elles frottaient alors contre les parois du boyau et, le calant, arrêtaient sa marche. D'un geste pénible il les rejetait en arrière avec irritation et repartait. Haletant, il tirait la charge du sac et titubait, entravé par son fusil dont la crosse lui battait la cuisse, durement. La sueur lui inondait le visage ; sa gorge était sèche ; sa chair ardait d'une chaleur de fièvre et ses jambes fléchissaient sous l'accablement du poids et de la fatigue. Exténué, il s'arrêta pour reprendre haleine.

Adossé à la terre humide il avait devant lui l'échancrure d'un éboulement découvrant la fuite déclive d'un terrain nu et vide au bas duquel apparaissaient debout, déchiquetés, les murs d'un bâtiment en ruines. Au loin le ciel morne pesait lourdement sur la masse noire d'un bois coiffant une crête. Une tristesse angoissante émanait de ces choses dont le crépuscule défaillant et noyé de bruine estompait les contours.

— Quel malheur ! murmurait Husson, de la si bonne terre et qui ne demande qu'à produire.

Il en maniait un peu qui s'était détachée sous la pression de sa main contre la paroi de la tranchée. Onctueuse et grasse elle lui emplissait la paume, coulait entre les doigts et la volupté de cette caresse éveillait en lui une colère où se ravivait son énergie. Il remonta son sac d'un coup d'épaule, rejeta ses musettes sur ses reins, remit son arme à la bretelle et, après un dernier regard sur les ruines où il voulut voir celles d'une ferme, il reprit sa marche pénible dans les boyaux sinueux.

Opaque et mouillée la nuit succédait au crépuscule. Quand la lassitude forçait Husson à s'arrêter il n'entendait de bruits que de ruissellements ou d'égouttements. Et il allait dans l'ombre toujours plus épaisse, animé par

le besoin de satisfaire à l'ordre reçu. Il gagnait ainsi la tranchée de repli, s'y engageait, côtoyait les banquettes de tir, avançait de détour en détour rencontrant, par intervalles, des ouvrages de tous points semblables, ensevelis dans la même obscurité, et cela jusqu'au moment où, perdant le sens de la direction, il s'immobilisa haletant de fatigue et d'angoisse. Une sensation de vertige le portait à croire que, depuis longtemp déjà, il tournait dans le même cercle. Où était-il ? L'observatoire F^6, l'avait-il à sa droite, à sa gauche, en face de lui ? Comment le savoir ? Où trouver un repère ? La vision lui vint du plan sur lequel il s'était penché : blancheur où l'entrelacs des lignes sinueuses et fines formait un dessin savant, compliqué, inutile. Pour lui, Husson, tout était simple. Il en avait assez, voilà ! Oui, assez de barboter dans la boue avec des chaussures pleines d'eau, de s'éreinter à suivre un boyau qui conduisait il ne savait où ! assez de la nuit qui l'aveuglait! de la pluie qui le trempait ! de la charge accablante de son équipement et de ses armes ! assez des fatigues et des privations endurées ! assez de la servitude militaire ! assez de la hantise permanente de la mort ! assez de l'existence tourmentée, douloureuse, avilissante qu'il vivait depuis des mois et des mois avec l'espoir quotidiennement déçu d'une fin prochaine.

Un unique désir l'animait excitant l'imagination contre la volonté : celui d'un repos où il ne sentirait plus ruisseler sur son visage les gouttes froides de la pluie mêlées à celles, amères et chaudes, de la sueur, où il respirait largement, dilatant librement sa poitrine délivrée des buffleteries qui l'opprimaient, où toute sa chair meurtrie et recrue de fatigue se détendrait dans la volupté enivrante et suave du couché. Ah ! dormir ! dormir !

— Un abri et j'y reste! s'affirmait-il avec une violence résolue. Arrivera ce qui arrivera !

Il reprit sa marche, fort d'une décision qui lui rendait

quelque courage. Il scrutait attentivement les parois de la tranchée pour y découvrir la place où l'ombre plus épaisse marquerait une excavation. A quelques pas en avant de lui elles se perdaient dans la nuit et,confondues, formaient une masse opaque de ténèbres au-dessus de laquelle reposaient d'autres ténèbres moins denses. La surface du sol était là, là aussi l'espace, l'espace où l'homme couvre du regard tout ce qui l'entoure. Obscur, il n'en séduisait pas moins Husson,et la vaine poursuite de cet horizon si proche et qui sans cesse fuyait, glissant à hauteur des yeux, le distrayait de sa recherche. Un appel le tirait de l'espèce d'hallucination dans laquelle il marchait :

— Hé, vieux ! disait-on, où vas-tu comme ça ?

Husson chercha d'où venait la voix. A force d'attention il aperçut, sur sa droite, l'ombre d'un buste penché vers lui. Surpris, il s'arrêta brusquement. Cordiale la voix insistait :

— Tu viens chez nous ?

— Qui vous ? interrogeait Husson défiant.

— Les mitrailleurs.

— Non.

Un temps de silence, Husson hésitait à s'informer d'un gîte possible où passer la nuit. Une crainte indécise arrêtait la demande dans sa gorge sèche et, face à face,deux hommes qui ne se voyaient point demeuraient immobiles dans l'ombre et sous la pluie.

— Alors... tu es de garde ? dit enfin Husson.

— Oui, auprès de ma mitrailleuse.

Balbutiant de surprise et sentant monter en lui la joie d'un soulagement infini, Husson précisa :

— Mais... alors... je suis... dans la tranchée de première ligne ?

— Oui, gars.

— J'y suis... vraiment ?

— Puisque je te le dis.

— Ah !... Et l'observatoire du point F^6, où le trouve-t-on ?

— Tu y vas ?

— On m'y envoie.

— Encore cinq minutes de chemin, pas davantage et tu seras arrivé. Continue droit devant toi et prends le premier boyau à ta droite. Impossible de te tromper.

— Merci ! merci ! vieux.

Et, loquace dans le soudain élan de joie, Husson expliquait :

— Je me croyais bien perdu ! J'allais... j'allais sans savoir où ! C'est traître un boyau, surtout la nuit ! Et puis j'en avais assez de la pluie, de la boue, du sac, du métier, de tout !.. Je voulais trouver un trou pour m'y fourrer jusqu'à demain matin. C'était mon idée, et tu m'appelles, pour me dire quoi !... que je suis dans le bon chemin, oui, mon vieux, dans le bon chemin ! Qu'en dis-tu, hein ?... Dans le bon chemin !

Rien. Le camarade ne disait rien. Il écoutait simplement Husson dont un rire nerveux scandait les paroles et qui continuait :

— Puisque j'étais perdu tout à l'heure — ça j'en suis sûr, tu m'entends ! — Et je le jurerais !... comment se fait-il que, maintenant, je sois justement dans le bon chemin ? Qui m'y a ramené ? Je marchais sans savoir, comme en rêve... tu sais... alors quoi ?

Il se tut, pensif. Et de nouveau ce fut le silence entre les deux ombres debout dans les ténèbres de la tranchée ; puis d'un ton indifférent et tranquille le camarade décréta :

— Crois-moi, vieux ! Faut pas chercher à comprendre.

Husson, choqué par ce manque d'intérêt évident, souhaita :

— Bonsoir, vieux. Merci aussi et bonne nuit.

Et il repartit allègrement, songeant à ce qui lui arrivait et qui déroutait son bon sens. Evidemment il ne pouvait

pas comprendre. Le camarade disait vrai. Tout de même c'était drôle. Maintenant il lui semblait avoir marché en dormant. Par où était-il passé pour revenir dans la bonne voie ? Quelle étrange chose que le hasard ! Et lui qui voulait se terrer dans quelque trou pour attendre le jour. Sotte idée ! Qu'aurait dit le lieutenant ! Bon Dieu ! que l'on était donc bête par moment !

Il avançait machinalement et sans fatigue tout en s'écoutant penser. Parvenu à hauteur du boyau indiqué, il y entrait franchement, en suivait les sinuosités et, bientôt, apercevait, ras de terre, une ligne de lumière dorée allant d'une paroi à l'autre. Malgré lui il hâta le pas et, trompé sur la distance, heurta, dans l'obscurité, et fort rudement, la porte d'un abri. Elle céda sous le choc, s'ouvrit brusquement sur un intérieur qu'emplissait la clarté vaporeuse et douce d'une bougie. Assis devant une table, un soldat écrivait. Surpris, il levait la tête et criait à Husson :

— Ferme ! Ferme donc ! qu'on ne voie pas la lumière !

Husson obéit puis, rapidement, jeta son arme, déboucla les bretelles du sac, défit son ceinturon et du même geste laissa tomber toute sa buffleterie ainsi que ses musettes. Alors tirant de sa poitrine un profond soupir de soulagement, il se redressa dans un étirement sensuel. Un rire gras et doux lui emplissait la gorge et révélait son bien être, pendant qu'il annonçait, bonhomme :

— Me voilà !

— Oui, approuva le camarade. Et pourquoi faire ?

— Le lieutenant m'a dit : Husson allez à F⁶, vous y serez guetteur. Alors me voilà. F⁶ c'est bien ici ?

— Ici, oui. Tu es observateur d'infanterie ?

— Oui, et toi ?

— Moi ? Observateur d'artillerie.

— Bien. On essaiera de faire bon ménage. Dur le service ?

Non. Le secteur était tranquille ; les tranchées ennemies éloignées de plusieurs centaines de mètres ; une ligne

d'eau les séparait des nôtres que protégeait en outre un important réseau de fils de fer. On recevait quelques obus de temps à autre ; la nuit quelques coups de fusils annonçaient une rencontre de patrouilles. C'était tout. Au demeurant, rien à signaler.

Et l'artilleur se remit à écrire.

Husson s'assit sur un escabeau, tout auprès de la table à laquelle il s'accouda. Immobile, silencieux, il savourait la quiète douceur d'une béatitude en quoi se résolvait sa fatigue. La faible lumière dont il était baigné mettait en lui l'apaisement d'une harmonie. Toute imagination se dissolvait en elle et, dans l'extase de la clarté, l'ordre reçu vivait avec une manière de gloire impérieuse. D'être là où il devait être et prêt à accomplir la mission qu'on lui avait confiée, Husson se sentait fier. Il attendait dans une paix heureuse que le camarade ait fini d'écrire. Dès qu'il le vit poser sa plume, Husson proposa !

— On va boire la goutte, hein, vieux ?

Ramassant une de ses musettes, il en tirait une petite bouteille qu'il montrait triomphalement.

— C'est du bon ! Donne ton quart.

Et dans la tasse de métal qu'on lui tendait Husson versa, posément, une large rasade. Il penchait la bouteille avec une attention émue, un recueillement grave.

— Goûte.

Il attendit, surveillant, avec une joyeuse expression de tendresse dans le regard, le geste du camarade buvant avec lenteur.

— Fameux, opina ce dernier en reposant son quart, vidé jusqu'à la dernière goutte.

— Alors, encore un peu.

— Non, merci.

— Prends donc. Ça ne fait pas de mal. Et voilà ! A ta santé.

Ayant heurté son quart contre celui de l'artilleur, il

l'élevait jusqu'à sa bouche; mais, avant de l'incliner pour boire, il humait longuement, voluptueusement le parfum de l'alcool. Il but enfin, puis, attentif à jouir de la saveur âpre de l'eau de vie, il reposa lentement son quart sur la table ; et, par cette lenteur même, le geste achevait de donner une manière de grandeur religieuse à la simple action qu'il venait d'accomplir. Le goût évanoui, mais pénétré de la chaleur de l'alcool, Husson expliquait avec l'heureuse certitude de l'orgueil satisfait par l'épreuve :

— Celle-là, c'est moi qui l'ai faite... moi-même, oui, mon vieux. Et elle ne date pas d'hier, tu sais. Elle a juste l'âge de mon aîné : sept ans.

Ce souvenir lui rappelait sa famille. La vision se levait en lui de la mère et des deux enfants qui l'attendaient tout là-bas, quelque part sur la terre de France. Songeur, il se tut un instant avant de demander :

— Et toi, as-tu des gosses aussi ?

— Moi ? Pft !... Je suis garçon. Je ne m'en plains pas. d'ailleurs.

— Evidemment... Sale guerre... et ça dure... ça dure...

— Oui... ça dure ! soupira l'artilleur.

— Et on n'y peut rien... Est-ce bête !... On est loin des siens à ne rien faire que du mal pendant que les champs attendent... On pense à tout ce qu'on pourrait accomplir de bon, d'utile... mais vainement... Et on est là ! Pourquoi ?

Le regard assombri, une ride profonde entre les sourcils, Husson cherchait péniblement une réponse à sa question. Il y eut une minute de lourd silence pendant lequel il travaillait de toute la force de son bon sens; mais il ne parvenait pas à davantage que se sentir moralement perdu dans d'épaisses ténèbres, comme il l'avait été tout à l'heure dans la tranchée. Cependant une tenace révolte intérieure le dressait, instinctivement, contre l'affreuse réalité des choses.

Détruire, souffrir, tuer ou être tué, ce n'était tout de même pas pour cela qu'il avait été mis au monde. Et le sentiment d'une injustice implacable s'opposait en lui à l'accablante sensation de son impuissance à corriger le destin. Alors, hochant la tête, il répéta, machinalement, la phrase du mitrailleur de la tranchée :

— Faut pas essayer de comprendre..

Mais, indigné, l'artilleur protesta. Parlant d'une voix âpre et rapide, avec l'abondance fougueuse et l'exaltation lyrique de la jeunesse, il décrétait qu'il fallait comprendre au contraire, oui, comprendre ! afin de n'être pas dupe dans l'avenir. La guerre ? qui en aurait les profits ? qui donc y était intéressé ? Ni Husson, ni lui ! Que demandaient-ils l'un et l'autre ? Vivre, voilà leur désir, leur droit aussi ! Vivre ! c'est-à-dire goûter à tous les plaisirs de l'existence. Chaque jour vous en propose de nouveaux dont il faut jouir en hâte. Innombrables et variés, ils forment un séduisant et merveilleux avenir dont la plénitude exaltait les ardentes convoitises de son âge. Jouir ! toute la vie se résumait en cela ! Tous les efforts des hommes n'avaient d'objet que multiplier et raffiner les plaisirs ! D'ailleurs, la vie ne valait d'être acceptée et vécue que pour ce qu'elle promettait de joies. Le bonheur était fait de leur réalisation. Or, on l'empêchait d'être heureux ! En vertu de quelle autorité ?...De quel droit aussi ? On le contraignait à vivre dans une fosse, à dormir dans des trous, sur de la paille humide et vermineuse, à manger une écœurante ratatouille, à marcher avec, sur le dos, une charge accablante. Pourquoi le condamnait-on à une infâme servitude dont la honte s'effaçait dans la permanente anxiété de la mort? Essayer de s'y soustraire, c'était la mort plus certaine encore ! Vision farouche, elle hantait chacun des hommes assemblés pour s'entre-tuer. Dans les deux camps, la mort était avec la loi pour imposer le meurtre. Le progrès aboutissait à cela : le règne de la Force ! La Civilisation avait pour fin le raffinement de

la douleur, la science de l'assassinat anonyme et lâche, l'art de l'épouvante et de l'abomination !

— Mais ce n'est pas ceux qui ont intérêt à la guerre qui la font ! Nous sommes des dupes ! Oui, mon vieux, les dupes d'une minorité dont nous servons les ambitions et les appétits !... Je sais... ils nous promettent notre part !... si on en revient... D'ailleurs ils mentent !... Oh ! si j'avais su !...

Paisible, Husson écoutait, les yeux à demi clos. Il avait bourré, puis allumé sa pipe pendant que le camarade parlait. Maintenant il aspirait avec lenteur la fumée qu'il soufflait ensuite nonchalamment. Il en regardait l'ombre mouvante et bleue monter dans la lueur jaune de la bougie. L'entendement troublé par ce flux de paroles violentes, il répéta, tranquillement, afin de provoquer les explications que réclamait son bon sens :

— Si tu avais su ?

—Eh bien ! je ne serais pas ici. Non, vieux, je n'y serais pas ; je te le jure !

— Peut-être.

— Non, non, pas peut-être, sûrement ! Sûrement, oui ! Je puis vivre n'importe où, moi ! Alors c'est trop bête d'être ici à risquer sa peau quand on serait si heureux ailleurs.

Husson avança le buste comme pour mieux entendre ; mais son regard brillait malicieusement dans sa face narquoise. Et il pensait, tout en examinant le camarade :

— Un bavard, un vantard qui se grise de paroles inutiles, qui s'irrite par de vaines protestations. A quoi bon tant de mots qui ne changent rien aux choses ? On ne fait pas ce qu'on veut !

Habile à discourir, le camarade n'en était pas moins dans la tranchée avec lui, Husson. Certes, il expliquait, à sa manière, peut-être la bonne au demeurant, des événements dont lui ignorait les causes. Son bon sens n'y atteignait pas et il ne pensait point avoir à s'en occuper !...

L'intérêt de certains ?... Oui, peut-être... On l'avait écrit dans les journaux...Mais un honnête intérêt n'avait rien que de légitime... La seule réalité lui étant accessible, Husson s'irritait de l'immobilité qui, depuis des mois et des mois, tenait les armées face à face. Il y voyait une marque d'impuissance justifiant, quant à lui, les formidables tentatives risquées de part et d'autre et dont les résultats les plus apparents étaient les cadavres innombrables laissés entre des lignes à peine déplacées. Et rien n'annonçait une décision qui le rendrait à son champ. L'horizon familier, le ciel changeant et divers, la terre amie dont il connaissait le travail patient de chaque saison, la maison au bord du pré verdoyant, le ruisseau d'eau claire et chantante où l'aîné de ses enfants mène boire le bétail, voilà tout ce dont il a besoin pour vivre et qu'il ne saurait trouver autre part que là où il est né. Que chacun reste chez soi. D'ailleurs, pourquoi est-il venu, sinon pour s'opposer à l'intrusion de l'envahisseur? La guerre, il ne l'a pas voulue, mais acceptée, puisqu'on l'y a contraint.

Respectueux des opinions d'autrui, il pensait toutes ces choses que, prudemment, il ne traduisait point en paroles. Et, pour ne pas se trahir, il demanda simplement :

— Par où observe-t-on ?

— Tu n'es pas pressé. Demain matin je te montrerai cela. La nuit on n'a qu'à dormir ici. Tu peux te coucher, si tu es fatigué.

Du geste l'artilleur indiquait un cadre de bois garni de paille. Lourdement, paresseusement, Husson acheva de se déséquiper, mit quelque ordre dans ses effets, après quoi il s'allongea sur sa couche. La paille était abondante et sèche. Moelleuse, elle cédait en craquant sous le poids du corps qui enfonçait. Husson s'étirait, se déplaçait, cherchait la meilleure posture pour jouir pleinement de son repos. L'ayant trouvée, il ne bougea plus et, brusquement, s'anéantit dans le sommeil.

Il rouvrit les yeux dans l'obscurité et la pensée lui vint,

au même instant, de ce qu'il avait à faire. Il se le rappelait avec précision tout en écoutant la respiration régulière de son compagnon qui dormait enseveli dans les ténèbres. D'un point indiscernable au-dessus de sa tête venait le bruit sourd du travail d'un rat rongeant les bois de l'abri.

S'étant levé, Husson chercha la porte en tâtonnant. Il allait en aveugle, les bras tendus et n'avançant le pied qu'avec précaution. L'ayant enfin trouvée, il l'ouvrit toute grande et fut debout dans l'aube radieuse d'une belle journée.

La nuit blémissante reculait à l'occident, cependant qu'à l'orient la lumière envahissait le ciel limpide ; l'air pur frémissait d'un souffle léger dont le mouvement subtil donnait une vie sensible au mystérieux accroissement du jour.

— Beau temps ! constatait Husson. Et il respira longuement pour mieux jouir de cette splendeur et communier en quelque sorte avec elle. Elle descendait en lui fraîche, douce, parfumée et l'emplissait de cette même sérénité qui, jadis, lui rendait facile le travail quotidien de la terre.

Regardant autour de lui, Husson vit, à sa droite, l'amorce d'un étroit boyau où la curiosité le fit entrer. Quand il en eut suivi la courbe brusque, il rencontra une guérite d'acier, à peine plus haute qu'un homme et à demi engagée dans la paroi de la tranchée d'où elle saillait à peine. Son sommet en ogive lui donnait une ressemblance parfaite avec un obus monstrueux dont le culot eût été enfoncé en terre. Le rectangle d'une ouverture s'apercevait sur le métal, Husson tira une porte. Elle vint lentement, étant fort lourde, taillée qu'elle était dans un acier épais et dur. Derrière elle un intérieur de tourelle, à peine la place d'un homme ; Husson l'occupa et, tout naturellement, eut, à hauteur du visage, les minces fentes horizontales des viseurs. Il y appliqua les yeux et,

soudain, la terre lui apparut, dans sa merveilleuse splendeur.

A l'harmonie des lignes ondulantes d'une région vallonnée s'ajoutait la variété des couleurs et des nuances que l'aurore glorifiait. Les roux, les verts, les ocres, les mauves, les gris, les bruns et les fauves, jusqu'aux bleus des montagnes lointaines touchant l'azur pâle du ciel, tout vivait dans l'éclat du jour grandissant. Les reliefs s'effaçaient, les tons et les perspectives se modifiaient constamment et par transitions insaisissables. Vie intense, profonde, sublime de la lumière dont le spectacle causait à Husson un ravissement ineffable. Nul bruit, mais l'ample et subtile vibration d'une effusion de clarté. L'extase.

Alors se présentait à lui, nette jusqu'à l'hallucination, la vision de son champ depuis tant de mois abandonné. Et sa chair rappelait à ses paumes convulsivement fermées le frémissement des mancherons de la charrue, quand le soc ouvre la terre grasse repoussée par le coutre sur le bord du sillon fumant. Il voyait l'effort paisible des bœufs jugulés marchant pesamment dans le matin clair. Entre leurs cornes luisantes, en avant des corps massifs et roux, il apercevait la terre plate et la ligne grise des saules difformes où son bien s'achevait. Et l'attendrissement se mêlait en lui à l'exaltation.

Ah ! qu'elle était glorieusement belle, cette terre utile, bonne, simple dans la souveraine autorité de sa mesure éternelle et le fabuleux prestige de son renouvellement infini. Et de n'avoir plus son existence réglée par le rythme immuable des saisons, de ne plus vivre intimement de la vie de la glèbe lui gonflait le cœur du lourd regret d'un amour insatisfait.

Une alouette, jaillie du sol, traversait d'un vol rapide le champ visuel de Husson, s'élevait en chantant. Plus elle montait, plus sa voix devenait aiguë et pure, et mieux elle exprimait, par ses vibrations ardentes, l'exultation de l'être ivre de lumière.

Mais un autre chant s'entendit : celui simple et grave d'un bourdonnement mécanique auquel des variations d'intensité ajoutaient des modulations musicales.

— Un avion ! exclamait Husson, que la curiosité fit sortir de son observatoire.

Debout dans la tranchée, il renversait la tête et, du regard, fouillait l'espace pour y découvrir l'aéroplane. Ebloui, il dut, tout d'abord, fermer les paupières. Le soleil, montant à l'orient, emplissait le ciel de sa gloire où se mariaient le chant de l'oiseau et le bourdonnement de la machine volante. Un coup de canon y ajoutait le vacarme de sa détonation presque immédiatement suivie du sifflement d'un obus filant vers le zénith et, très haut, une petite nuée blanche apparut soudain d'où sortit une seconde détonation. Le tir du canon continuant, il y eut bientôt un demi-cercle de ces nuées flottantes dans l'atmosphère où elles s'évanouissaient l'une après l'autre. Au-dessus d'elles brilla l'éclair de rayons réfléchis et brusquement l'appareil fut visible. Il formait, dans l'azur immense, une petite croix rigide et noire qui se mouvait avec rapidité pour dérouter le tir de l'artillerie. Mais les projectiles s'en rapprochaient sans cesse et l'enfermaient dans un cercle de plus en plus étroit. L'un d'eux explosait si près de l'aéroplane qu'un cri échappait à Husson.

— Touché !

Car l'avion culbutait dans l'espace, tombait en tournoyant pendant quelques secondes, puis, soudain, retrouvant son équilibre, décrivait une large boucle et filait vers les lignes ennemies. Husson béait de surprise. Il avait cru voir l'aéroplane s'abattre et la joie précipitée de cette victoire se changeait en un dépit auquel se mêlait de l'admiration pour la manœuvre hardie et périlleuse du pilote, qui, maintenant, gagnait en hauteur. Renonçant à en suivre les évolutions, Husson revint dans la tranchée. Sur le seuil son camarade chantait un refrain de romance sentimentale qu'il interrompit pour annoncer gaiement :

— Ton café est sur la table. On m'a donné une lettre pour toi. Tu la trouveras à côté du bidon.

Husson entra, but son café et revint au grand jour pour lire sa lettre. D'abord il regardait avec une complaisance attendrie l'écriture inégale et puérile de l'adresse.Sa femme l'avait écrite et sans doute aussi la lettre qu'il tirait soigneusement de l'enveloppe,dépliait puis lisait avec attention et lenteur. Et plus, il avançait dans sa lecture,plus il s'attristait. Son visage trahissaitsi nettement ses émotions que l'artilleur interrogea avec une cordialité juvénile et brusque :

— Mauvaises, les nouvelles ?... Quoi donc, vieux, qui ne va pas ?

Husson hochait la tête sans répondre. Le dos contre la paroi de la tranchée il demeurait immobile et songeur dans l'exquise tiédeur du soleil levant. Et l'accablement de son attitude était si pénible que, cessant de siffler l'air de marche qu'il avait donné pour suite à son chant, l'artilleur vint à son camarade, lui mit la main sur l'épaule et dit :

— Hé là ! Faut pas s'en faire ! Ça ne sert à rien !

— Ne pas s'en faire, ne pas s'en faire ! grognait Husson. Bon à dire, cela, quand on a tes vingt ans, pas de femme, pas d'enfants, pas de soucis...

Mais lui,et tous ceux innombrables qui sont ses pareils, que feront-ils, sinon se demander anxieusement pourquoi on n'en finit pas de s'entre-tuer ? Qu'attend-on pour faire preuve d'un peu de bon sens, d'un peu d'humanité aussi ? Faut-il qu'on ne voie plus sur terre que des enfants et des vieillards ! Ceux-là seuls restaient au pays, avec les femmes. A eux tout le travail des champs ! comme si les faibles suffisaient à la terre. Non ! non ! Il lui faut des mâles vigoureux dont la poigne solide fait le sillon droit et profond, des amants infatigables, sûrs, peinant de l'aube au crépuscule et, de saison en saison, attentifs au mystérieux labeur de sa fécondité. De tous ceux qui

l'avaient abandonnée depuis des mois, de tous ceux qu'on lui enlevait encore chaque jour, combien lui reviendraient, et dans quel état ?

Chaque lettre lui apportait la sinistre nouvelle d'une mort ou d'une mutilation. Il apprenait aujourd'hui que le petit Quesvenel rentrait au pays avec une jambe de moins et un bras inutilisable ; hier sa femme lui contait quelle était la désolation de la veuve Moranel. Elle l'avait rencontrée qui conduisait par la main son fils aveugle. Que d'autres auparavant, dont on ne parlait presque plus déjà, et demain peut-être lui, Husson. Que savait-on de l'avenir avec cette bête de mitraille qui n'épargne personne ? Sur près de quatre-vingts soldats fournis par le village n'en comptait-on pas, actuellement, sept de tués ; six autres étaient rentrés manchots ou bancals, aveugles ou borgnes, éclopés ou défigurés; et il ne fallait pas oublier dans le compte deux disparus dont les familles, depuis des mois, attendaient obstinément des nouvelles. La maladie prenait aussi les siens et le maire venait de partir dans le midi pour y voir, une dernière fois, son fils que lui rendit la tranchée mourant de phtisie.

Le village vivait dans la morne stupeur des ruines et des deuils accumulés ; l'anéantissement s'ajoutait à la tristesse et aussi la crainte de la misère à venir et par chacun prévue. Car la terre se vengerait de la négligence des hommes exclusivement occupés de meurtre et de destruction. Elle redevenait âpre, sauvage. Elle poussait toute une abondante végétation inutile et mauvaise, dont on aurait peine à la débarrasser par de longs soins attentifs. Des années seraient nécessaires pour l'asservir à nouveau et lui rendre l'heureuse fécondité des moissons où la faucheuse disparaît dans l'ondulation dorée des épis montant jusqu'au poitrail des bêtes !

Husson cessa de parler, ses traits se détendirent alors et toute animation disparut de son visage où s'effaçait l'expression hallucinée due à la concentration du regard

fasciné par les images familières et douloureuses de sa vie intérieure. A les interpréter d'une voix ardente et basse il avait épuisé l'énergie passionnée de son intime tristesse et l'accablement de sa misérable impuissance pesait sur lui plus cruellement :

— Sacrée guerre !... Sacrée guerre !... maugréa-t-il dans un suprême et dernier effort de son bon sens contre l'insaisissable nécessité qui le maintenait où il ne pouvait, ne devait, ne voulait pas être. Rien en lui qui ne fût en révolte contre cet immense organisme militaire dont la force est la raison d'être, où le pouvoir hiérarchique, l'inflexible discipline, les dures sanctions contraignent chacun à l'accomplissement de besognes meurtrières, imposent la servilité dans l'obéissance, consacrent la tyrannie dans ce qu'elle a de honteux et de pire. Mais comment s'affranchir ?... Sa rébellion, toute intérieure, s'achevait en amertume. Plus particulièrement sensible à la pression des faits immédiats, il souffrait, de toute son âme irritée, pendant que revenaient à sa mémoire les injustices subies, les avanies acceptées, les souffrances éprouvées. Innombrables et toujours pareilles, elles formaient la chose humiliante, haïssable et confuse, dont, depuis près de trois ans, sa vie était pleine. Il en poursuivait la décevante évocation quand, tout au fond de lui-même, il rencontrait, net et précis, l'ordre reçu la veille. Là, cet ordre vivait en quelque sorte de la substance même de l'âme et sans que rien altère son pouvoir impératif. C'est pourquoi Husson éprouvait une manière de froissement d'amour-propre à s'apercevoir qu'il n'accomplissait point la mission qu'on lui avait confiée.

Mécontent de lui-même, il prit un ton agressif pour faire observer au camarade :

— Tu sais, j'ai trouvé l'observatoire. Ne te dérange pas, je vais à mon poste.

Et, sans attendre de réponse, il partit.

Revenu à la guérite d'acier, il s'y enfermait. Elle était

pleine d'une ombre fraîche, dans laquelle il s'installa commodément et, les yeux au viseur, il se mit à étudier avec attention le terrain que couvrait son regard.

Une vapeur légère mêlait à la gloire lumineuse du soleil, déjà haut, une fluide nuance bleue. Elle adoucissait les contours de toutes choses et, sans en voiler les détails, leur ajoutait un charme prenant. Couvertes des chaumes touffus d'herbes mortes, les pentes étalaient la plus grande variété de tons fauves et roux parmi lesquels pointaient les verts tendres de pousses nouvelles. Au bas coulait une étroite rivière. Après quelques capricieux méandres, elle s'élargissait en bassin dont la surface tranquille miroitait. Elastiques et molles, ses eaux limpides tombaient sur la carcasse rompue d'une roue de moulin. Les aubes mouillées luisaient immobiles parmi les éboulis des ruines où, la veille, Husson s'était plu à voir les restes d'une ferme dévastée. Au delà, le terrain remontant, la rivière se perdait dans le creux d'un pli que dominait un petit bois où la blancheur de bouleaux sveltes contrastait avec la triste noirceur des sapins. Le ruban gris d'une route en suivait la lisière, qui était à mi-côte, et épousait les détours, s'élevant jusqu'à la courbe gracieuse d'une dépression où route et bois passaient derrière l'épaulement de la crête. Le regard filait alors jusqu'au plus lointain horizon. Dans un merveilleux effet de perspective fuyante, Husson apercevait, sous le ciel lumineux et trouble, le désordre familier des toitures d'un village, serrées autour d'un clocher pointu. Elles formaient une tache d'un rouge sombre parmi les innombrables nuances des bleus et des mauves qui allaient se dégradant jusqu'à la ligne indécise où terre et ciel se joignaient.

Husson contemplait ce paysage avec une sereine et tranquille avidité. L'opulente variété des couleurs et des nuances, leurs contrastes et leurs harmonies, cette chaude beauté de la terre l'émouvait intimement. Il y voyait

la marque d'une concentration d'énergie, d'une ardeur sensuelle et féconde qui font, sous l'azur froid, la force de la végétation et l'abondance des récoltes. Sa joie était celle d'une révélation. Il comprenait que ce que le ciel du nord ne lui donnait plus, la terre infiniment bonne, éternellement dévouée le tirait d'elle-même, des profondeurs secrètes de sa substance et son effort l'embellissait d'une gloire merveilleuse.

Et son pouvoir allait jusqu'à la métamorphose de ses blessures. Les hideux cratères que les obus creusaient en elle devenaient,avec le temps, des vasques aux parois ornées de verdure au fond desquelles dormait une flaque d'eau azurée. Husson en découvrait d'espace en espace, et d'autres aussi, mais tout nouveaux, plaies obscures aux bords déchiquetés par le brutal arrachement de la matière.

En avant de la tranchée, et sur la droite, l'un d'eux avait été aménagé en petit poste. Husson apercevait la sentinelle immobile et courbée. Comme lui, avec lui, cet homme regardait du côté de l'ennemi

La vue fatiguée par l'ardente clarté, Husson se redressa dans l'ombre de sa guérite. La tête appuyée contre le dur acier de la paroi, les paupières closes, il demeurait ivre de clarté. Elle était en lui, vivante et chaude, et de son éblouissement lui restaient, dans les prunelles, de grands flamboiements dont s'illuminait l'ombre de son refuge. D'elle aussi naissait un ineffable sentiment de sécurité qui s'épanouissait en douce espérance. Husson était heureux, timidement heureux de vivre, d'être intact et sain pendant que tant d'autres...

Mais une joie plus vive l'émouvait : celle de ne plus sentir peser sur lui l'immédiate et lourde contrainte de la discipline. Isolé dans son observatoire, il y satisfaisait scrupuleusement, mais de lui-même et à sa guise, à la consigne reçue. Il y était à l'abri d'une surveillance irritante aussi bien que de l'incohérence d'ordres puérils et contrai-

res. Face à face avec la nature, il se sentait indépendant. Guetteur, il avait une mission à remplir, une consigne à observer, mais il pouvait regarder où et quand il lui plaisait. Nul sergent, nul caporal n'était debout derrière lui suspectant sa vigilance. Il ne dépendait que de lui-même et réglait sa besogne selon sa volonté. L'ayant acceptée, il l'accomplirait en conscience. Rien ne lui échapperait. Il avait assez l'habitude de l'affût des bêtes pour être assuré de surprendre des hommes. Le lieutenant le savait bien, lui qui l'avait choisi parmi tant d'autres. Certain de sa valeur ainsi justifiée envers lui-même, Husson se pencha à nouveau et se mit à étudier les défenses ennemies.

Elles commençaient au bord de la rivière, dont un réseau de fils de fer suivaient les sinuosités pour faire de cette mince ligne d'eau un obstacle malaisé à franchir. Aux alentours des ruines du moulin, le réseau s'élargissait, se renforçait aussi. Il entourait étroitement les murs éboulés. Husson en étudiait attentivement le dessin, quand il crut discerner, parmi le chaos des pierres éboulées, un angle d'épaisse maçonnerie. Sa curiosité s'éveilla tout aussitôt, et, prenant dans son étui la jumelle qui lui avait été remise, il examina la chose avec un soin minutieux. Un sourire de satisfaction éclaira son visage. Il ne se trompait point : au bas d'un pan de mur, dominant un soupirail de cave à peine visible, apparaissait un peu de maçonnerie neuve. Elle devait se joindre au mur par une soudure établie en retrait de telle sorte que, rien n'étant modifié à l'aspect des ruines, le corps de l'ouvrage demeurait parfaitement dissimulé.

— Ah ! les malins ! exclama Husson. Heureusement on l'est plus qu'eux tout de même ! Ah ! les bougres ! On les aura !

Il exultait dans la joie de sa découverte sans, toutefois, quitter de l'œil le point qu'il observait. Tout à coup fulgura l'éclair d'un rayon réfléchi par le métal d'un outil.

— Ah ça ! mais... ils travaillent, les bougres !... Et en plein jour encore !... C'est à ne pas croire? Non, mais... qu'est-ce qu'ils peuvent bien mijoter là-bas?... Attendez ! mes gars... Attendez !... Vous ne connaissez pas le père Husson.

Passionné maintenant, il guettait avec l'inlassable et muette patience d'un chasseur qui traque un gibier. Rien! il ne voyait plus rien, quelque ténacité, quelque application qu'il mît à surveiller le terrain. A force de tout examiner scrupuleusement, sa vue se troublait. L'ardeur de la lumière lui fatiguait les yeux. Toutes choses baignaient dans sa pure clarté. Elle leur ôtait tout mystère, accusant les couleurs et les contours, pénétrant jusqu'au plus profond de leurs reliefs. La matinée s'achevait néanmoins en vaines tentatives qui lassaient l'attention. Et même Husson commençait à éprouver quelque agacement, quand la porte de la guérite s'ouvrit. Son camarade l'artilleur apparut, qui le venait chercher pour manger la soupe.

— Déjà ! exclamait Husson surpris.

— Mâtin ! Tu ne t'embêtes pas, toi, à la guerre ?

— Non, pas trop en ce moment, ripostait Husson avec un sourire entendu.

— Veinard ! Ça m'endort, moi, de regarder pousser l'herbe. C'est tout ce qu'il y a à voir ici.

— Peut-être.

— Oh ! c'est sûr ! Depuis trois semaines j'ai pu m'en rendre compte... Viens-tu ? La soupe est servie.

— Oui... mais... qui me remplace ici ?

— Qui ?... Personne. Pourquoi te remplacerait-on ? Tu vas manger, puis tu reviens. C'est l'habitude.

— Ah !...

— Naturellement ! Tout le monde mange, n'est-ce pas ?... Alors ?...

Et l'artilleur eut un geste d'indifférence. Husson ouvrit la bouche pour protester ; une idée spontanée lui fit chan-

ger de sentiment en sorte qu'il déclara d'un ton détaché :

— Comme tu voudras.

Tous deux gagnèrent l'abri qu'ils habitaient en commun. Les gamelles, pleines de soupe, fumaient sur la table. La vapeur odorante montait en lourdes volutes dans la pénombre du souterrain. Ils s'installèrent face à face et se mirent à manger. Husson écoutait distraitement son compagnon qui récriminait contre la nourriture. Son repas achevé, il sortit de sa musette la petite bouteille d'eau-de-vie qu'il y avait soigneusement renfermée la veille et proposa :

— Une goutte, mon gars ?

L'alcool bu, il se levait.

— Où vas-tu ? interrogeait l'artilleur.

— Mais... à mon poste.

— Tu t'ennuies donc avec moi ?

— Non... mais le lieutenant pourrait venir et...

— Je comprends... Tu es mieux dans ta guérite qu'à porter des rondins ou à remuer de la terre...

Husson n'en écoutait pas davantage et, quittant son camarade, il rejoignit vivement son poste. A peine entré, il se penchait vers le viseur et regardait les ruines du moulin. Colorées et désertes, elles apparaissaient au plein soleil dépourvues de tout mystère. Les herbes folles s'y mêlaient par touffes aux pierres amoncelées et aux poutres rompues ; des pans de murs y projetaient, par endroits, de bizarres dessins d'ombres ; c'étaient d'honnêtes ruines dont le paisible aspect décevait l'impatiente curiosité de Husson. Néanmoins il s'obstinait à les observer et s'irritait de les voir immuablement pareilles à elles-mêmes.

Soudain il se mit à rire avec une débonnaire ironie. L'idée lui venait qu'il guettait vainement. Quoi donc l'abrutissait au point de ne pas songer que la plus élémentaire prudence commandait de ne pas se livrer, en plein jour, à des travaux dont on dissimulait si adroitement l'objet ?

C'était justement cette adresse qui l'avait induit en erreur en lui donnant à croire que derrière ce mur on besognait de tout temps avec la certitude d'être invisible. Quel enfantillage ! Ce qu'il avait surpris, lui, Husson, n'était autre chose que l'éclair d'un outil posé par quelqu'un, qui, le jour venu, cessait le travail et qui l'avait même cessé trop tard. Toute la peine du matin était donc perdue ! Pourquoi n'avoir point songé plus tôt à des choses si simplement naturelles. Imbécile, va !...

Sa méditation terminée sur ce point, Husson en commençait une autre. Un outil porté trop haut par un homme invisible supposait un boyau et ce boyau il le voulut découvrir. Reprenant ses jumelles, il se remit à inspecter minutieusement, méthodiquement les débris du moulin. Il apportait à son examen l'attention experte et sagace du chasseur qui a levé la trace d'un gibier et qui le suit avec une persévérante ténacité ! Son émotion était celle-là même qu'il éprouvait jadis, quand il battait les guérets. Il la reconnaissait et la même joie qui l'exaltait à retrouver la piste brouillée, il la sentait monter en lui en découvrant, au delà des ruines, sur la pente, quelque chose de presque indistinct et de continu qui ressemblait fort à la boursouflure d'un parapet de boyau. Sa joie s'accrut quand, à mi-chemin entre le moulin et la lisière du bois, une fissure sinueuse lui apparut d'enfilade et doublée d'un épais trait d'ombre. Vraiment, il avait affaire à un boyau.

Joyeux, il se redressait en exclamant :

— Et le camarade prétend que le secteur est sans intérêt ! Ah ! jeunesse !

Déplaçant alors ses jumelles, il suivait, avec lenteur et méthode, la trace enfin découverte. Pour la dissimuler on avait usé des moindres accidents du terrain, épousé tous ses mouvements, profité des hasards de la végétation, imaginé d'ingénieux artifices. Et la satisfaction de Husson était grande à retrouver, au delà d'un maigre

buisson, la mince levée de terre accompagnant la mince tranchée dont la direction avait été brusquement changée; plus loin tout s'effaçait dans un pli du terrain et il fallait alors beaucoup d'attention pour deviner, sous un arrangement de branchages trop continûment épars, la suite du cheminement. A quelques mètres de la lisière du bois, tout s'achevait nettement auprès d'une cépée de feuilles, dont les fines ramures formaient une broderie délicate et compliquée sur la trame lumineuse du jour transparent.

Obéissant à son instinct de chasseur, Husson demeurait les coudes à la paroi de la guérite, les jumelles à la hauteur des yeux, attendant patiemmment ce qui devait venir et qui ne pouvait être qu'un homme.

Du temps, beaucoup de temps passa, et l'homme parut : silhouette noire, surgie du bois et qui, s'accotant à un tronc d'arbre, s'attardait, immobile, dans l'ombre bleue de la lisière. Plus qu'il ne le voyait, Husson devinait que, là-bas, on regardait aussi l'espace désert qui les séparait. Ce n'était point un guetteur comme lui, car on ne prenait aucune précaution pour se dissimuler. Ce n'était qu'un homme dont la présence apportait à Husson la certitude qu'il cherchait. L'ayant obtenue, il se désintéressa du personnage, remit ses jumelles dans leur étui et sortit dans la tranchée pour se délasser. Il allait et venait pour dissiper l'engourdissement de sa longue attente et cela jusqu'à ce que le soleil déclinant ait disparu derrière les frondaisons obscures de la forêt. Alors Husson regagna son abri. Il y retrouvait l'artilleur occupé à des travaux d'art décoratif et qui demandait, sans cesser de repousser le cuivre d'une douille d'obus qu'il ornait d'une touffe d'iris :

— Rien de nouveau ?

— Rien.

— Pas même un coup de canon ?

— Pas même.

— Je te le disais bien : secteur calme.

— Très calme.

— Oui. Tout à l'heure, vers la fin du jour, nous aurons les deux ou trois salves habituelles auxquelles nous répondrons par politesse. Et ce sera tout. Tu vas écrire ?

En effet, Husson taillait un crayon dont il s'attardait pensivement à amenuiser la pointe. De fait il cherchait ce qu'il allait écrire sur le cahier que son lieutenant lui avait remis la veille. L'ayant ouvert il demeurait indécis devant la page blanche. Après y avoir tracé avec application le nom du jour et la date, il se répétait mentalement, sans cesser de tourner son crayon entre les doigts :

« Reconnu tranchée ennemie... reconnu tranchée ennemie... reconnu... »

Et ces trois mots lui apparaissaient insignifiants, pires : inutiles. Il y ajoutait, après de longues hésitations et maintes recherches :

« Partant des ruines du moulin, elle monte vers le bois et... » Non ! décidément, il a plus et mieux à dire. Il lui faut, il veut des mots pour exprimer ses joies, conter son impatiente et tenace curiosité, pour expliquer ses raisonnements aussi ; des mots pour interpréter et faire partager l'élan, l'ardeur, le tumulte de sa vie intérieure d'aujourd'hui telle qu'il la revit en ce moment d'impuissance narrative ; des mots pour convaincre enfin, car la sèche précision de ce qu'il trouve, et au delà de quoi il ne peut aller, ces quelques pauvres mots exacts par quoi il résume les heures passionnément vécues, la nette construction de cet humble et naïf dessin verbal ou s'achève son effort est un obstacle infranchissable à la communication de sa vie intime et personnelle. A force de se heurter obstinément à la simple expression de sa découverte écrite, il en vient à constater qu'en dehors de lui rien n'existe, sinon le fait évident. Or rien ne s'est accompli dans l'espace lumineux et désert qui sépare les lignes de défense. Con-

formément aux ordres reçus il ne peut consigner que cela sur son cahier. Il écrit donc :

— Journée calme. R. A. S. (rien à signaler).

Mais un regret le tourmentait pendant qu'il descendait au poste de commandement. L'irritation causée par son impuissance verbale rappelait à son imagination des faits précis, ressuscitait de vives sensations dont il tirait passionnément des preuves convaincantes en faveur de la justesse de son opinion : l'ennemi préparait quelque chose. On devait se défier. Tout en cheminant dans les boyaux tortueux il argumentait avec lui-même, ralentissant ou accélérant le pas selon qu'il éprouvait plus ou moins de difficulté à s'imposer une certitude.

— Hé, l'embusqué !

Amicale et brusque la voix ramenait Husson à la réalité. Levant la tête il se voyait, non sans surprise, parmi les camarades de sa section. Sous la surveillance d'un sergent on leur distribuait des pelles et des pioches pour le travail de nuit. Massés dans la tranchée étroite, les hommes y grouillaient avec une tranquille monchalance. La rumeur de leur voix animait la sérénité du crépuscule. Elle était faite des mêmes propos quotidiens où d'amicales injures émaillaient les mêmes discussions puériles, où les mêmes obscénités naïves tournaient en railleries joyeuses.

Brusquement il y eut, dans le lointain, chez l'ennemi, la sourde détonation d'un coup de canon. Et la plupart des hommes se turent, inquiets, attentifs à l'approche du projectile.

On l'entendait ronfler dans l'air vaporeux et léger, où il filait, invisible. On le sentait venir, puissant, rapide, fatal, et la crainte courbait instinctivement les têtes, serrait les épaules, effaçait les corps, tassait le pauvre troupeau dans sa fosse. L'obus passait enfin, au-dessus d'eux, du moins à en croire son ronflement qui s'achevait, à quelque cent mètres, sur la droite, par le fracas d'une explosion dont l'écho répercutait la violence.

— Pour la batterie de la sapinière, déclarait Husson. Encore trois coups.

Une seconde détonation annonçait, en effet, tout là-bas, le départ d'un nouveau projectile dont la trajectoire, sensiblement pareille à celle du premier, aboutissait au même point. Cette fois, non plus qu'aux deux autres qui suivirent, nulle angoisse ne troubla les hommes. Par couple ils continuaient à recevoir leurs outils. Le quatrième obus explosant, Husson dit à ses camarades :

— Et maintenant, réponse du berger à la bergère.

Quelques minutes, puis claquait, rauque, brutale, sèche comme un déchirement, une quadruple détonation : la batterie tirait de toutes ses pièces. L'air, violemment ébranlé, s'emplissait d'un fracas de tonnerre parmi les roulements duquel s'entendaient, aiguës et chantantes, les harmoniques des obus filant sur leur trajectoires.

Toute crainte emportée par ce vacarme, les hommes souriaient ironiquement et leurs yeux brillaient d'une joie cruelle. L'oreille tendue, ils épiaient l'arrivée des projectiles annoncée au lointain par une répétition amortie de la salve de départ. Comme si c'eût été un signal attendu, une seconde salve éclatait dont le tonnerre poussait en tumulte le déferlement des ondes sonores multipliées par l'écho.

— Ah ! là ! là ! qu'est-ce qu'ils prennent, les frères ! lançait quelqu'un.

Et tous de rire nerveusement par manière d'approbation, cependant que se continuait la distribution d'outils. Il y eut une troisième, puis une quatrième salve, et la batterie se tut. La tempête des sons s'apaisa, le déferlement des ondes sonores fut de plus en plus lent, leur houle, en s'élargissant, s'écoulait aux limites de l'espace redevenu calme. Et, dans la douceur de la nuit commençante, le seul bruit des voix troubla l'immensité du silence.

Husson essayait alors d'avancer. Vain effort. La troupe des camarades obstruait la tranchée étroite et s'opposait

gaiement à son passage. Chacun de ses pas causait une bousculade joyeuse et lui attirait des lazzis. Bientôt coincé entre un dos arrondi et une poitrine incurvée il dut s'arrêter. D'ailleurs le sergent réclamait impérieusement le silence. Il voulait aussi de l'ordre et moins de gaminerie. Mais un loustic criait :

— Vous en faites pas, sergent ! C'est l'ordre de démobilisation qui arrive. La paix est signée !

Un rire ironique courut parmi tous ces hommes, et, spontanément, le ton de leurs plaisanteries changea. A leurs railleries se mêlait, maintenant, l'amertume d'un espoir quotidiennement déçu.

La Paix ! mot prestigieux, claire syllabe évocatrice de cette heureuse et calme existence que tant d'hommes vivaient encore au delà de la zone des armées. Terre promise dont étaient bannis les habitants des tranchées boueuses où la mort rôdait sous ses plus abominables formes ! Heureuse contrée, région bénie, où des intrus occupaient la place laissée vide par les soldats, où l'on vivait joyeusement, et dans une sécurité presque parfaite, où l'on dépensait, en plaisirs abondants et faciles, des gains démesurés ! Pays enchanté auquel tous aspiraient de toutes les ardeurs de leur être ! Eden perdu dont le désir chaque jour s'exaspérait parmi les misères, les souffrances, les risques permanents d'une existence de maudits appelés à supporter les hontes d'une civilisation et à payer ses progrès de leur martyre.

— Ah ! oui, ils tiennent, les civils ! grognait quelqu'un.

— Et comment ! appuyait un autre, avec un ton d'ironie mauvaise. Mais une voix railleuse décrétait dans un comique mouvement d'emphase oratoire :

— Camarades ! nous ne faisons rien moins que notre devoir, nous qui sommes les soldats de la Liberté ! de la Justice ! du Droit, nous qui...

— Oh ! là ! là ! ta bouche, bébé ! interrompait une voix

gouailleuse dont le grasseyement canaille provoquait un rire unanime.

Parmi ces ricanements amers d'hommes désabusés une autre voix sèche et dure affirmait :

— Ce qu'il faudrait, là-bas, c'est quelques obus bien placés...

— Au Parlement ! criait quelqu'un...

— Au Gouvernement ! exclamait un autre et, simultanément, lançant leurs épithètes, les voix de ces hommes s'unissaient dans une commune protestation :

— Oui ! Oui ! chez les gros !... les profiteurs ! Les heureux de la guerre!... Un obus pour tous ceux qui s'enrichissent pendant que nous crevons ici !

Husson entendait ainsi monter du fond de la tranchée obscure le cruel ressentiment d'un peuple que la guerre divisait contre lui-même. Chez les misérables des tranchées l'instinct de conservation se métamorphosait en haine contre les autres, tous les autres qui ne partageaient point leur calvaire. Hommes de tous âges et de toutes classes, il n'y avait, en cette minute, d'ardent en eux que le farouche aveuglement de l'égoïsme interprétant une inconsciente et sublime détestation de la guerre.

— Allons, là-bas ! pressez ! pressez ! criait le sergent.

Car sa distribution d'outils achevée, il mettait sa corvée en marche.

— Allons, suivez ! suivez !

Dociles à la voix du chef, ces révoltés s'acheminaient, l'outil à l'épaule.

— Plus vite ! plus vite ! serrez ! insistait le sergent.

Sans hâte, sans ordre, ils avançaient en maugréant, troupeau à qui manquait le dangereux, mais logique courage du geste et dont l'orgueil puéril se satisfaisait de l'évidente et passive mauvaise volonté qu'il apportait à obéir.

Ils allaient pas à pas, retenant Husson qui s'impatientait à les suivre, mais qui arrivait enfin à la hauteur du poste de commandement. Aussitôt il se séparait d'eux,

frappait à la porte de l'abri où il entrait sur invitation venue de l'intérieur.

Dans le fond, attablé en face d'un autre officier de la compagnie,le lieutenant jouait aux cartes.

— Qui est là ? interrogeait-il.

— Moi, Husson.

— Bien, un instant.

Et, tranquillement, il continuait à jouer.

Immobile, s'appuyant de l'épaule contre un rondin de soutènement, Husson regardait, d'un peu loin, la petite table où les cartes s'abattaient les unes sur les autres. Projetés par la lumière des bougies, les gestes des joueurs emplissaient la pièce souterraine de grandes ombres mouvantes qui s'évanouissaient dans les ténèbres accumulées le long des parois.

Le coup fini, et pendant que son partenaire battait les cartes, le lieutenant demandait :

— Vous me rapportez mon cahier de notes, Husson ?

— Oui, mon lieutenant, le voici.

L'officier le prit et, l'ayant ouvert, regarda le soldat après avoir lu le R. A. S. inscrit sur la page.

— Ainsi vous n'avez rien vu, rien remarqué ?

— Rien... mon lieutenant... c'est peut-être pas le mot... seulement... voilà...

— Voilà, quoi ?... Expliquez-vous, Husson, expliquez-vous sans crainte.

— Hé bien, mon lieutenant... il y a les ruines... au bas de la côte... auprès de la petite rivière...

— Les ruines du moulin ? Je connais. Il s'y passe quelque chose ?

— Oui, mon lieutenant, on y travaille.

— Ah !...

— Quand je dis qu'on y travaille... je ne peux pas dire que j'y ai vu travailler... ça non !... ce ne serait pas la vérité... mais tout de même j'ai vu de la maçonnerie

toute neuve... et la maçonnerie ne pousse pas comme le blé...

— De la maçonnerie, dites-vous ?

— Oui, mon lieutenant, et bien cachée, je vous l'assure. Ah ! ils sont malins ceux d'en face.

— Entendons-nous, Husson. Vous avez découvert, dites-vous, de la maçonnerie neuve parmi les éboulis du moulin. Mais avez-vous vu des travailleurs ?

— Peut-être bien que oui, mon lieutenant.

— Comment peut-être bien ?... En avez-vous vu ou non ?

— Voilà... En allant prendre mon poste, ce matin, au point du jour, j'ai vu une pelle... oui, mon lieutenant, une pelle qui s'en allait vers les lignes ennemies... Une pelle, ça ne se promène pas tout seul...

— Evidemment, mais je ne vois pas le rapport ?...

— Vous dites, mon lieutenant ?

— Je dis...

L'officier se tut. Pensif, il examinait Husson tout en allumant une cigarette qui parfuma l'atmosphère humide et lourde de l'abri. Il reprit ensuite avec un sourire bienveillant :

— Je dis, Husson, que je ne vous comprends pas très bien... mais vous allez me donner quelques détails et nous nous entendrons parfaitement. Nous disions donc que vous avez découvert de la maçonnerie neuve.

— Oui, mon lieutenant.

— Et vous avez aperçu une pelle qui se promenait parmi les éboulis...

— Non, mon lieutenant, dans un boyau que j'ai repéré.

— Continuez, Husson, continuez.

Alors Husson conta tout ce qu'il avait vu et aussi tout ce qu'il avait pensé et qu'il s'était ressassé pendant des heures. Il exposa et ses déductions et ses discussions avec lui-même, évoqua les diverses péripéties de son guet, revécut les émotions de ses découvertes.

Il parlait naïvement, interprétant chaque épisode avec des mots de terroir et des images de battue. Il mêlait à ses explications des digressions attendries sur la peine que lui causait le spectacle de la terre inculte, ravagée, blessée. Il n'était plus qu'un homme causant avec un autre homme et qui demandait à l'intelligence de reconnaître pour valable ce qu'il avait obtenu avec du simple bon sens. Les mots lui venaient tout naturellement et il allait d'images rustiques en épithètes pittoresques, sans épuiser sa verve, soutenue par l'attention que lui prêtait son supérieur.

De temps à autre celui-ci interrompait :

— Permettez, Husson. Résumons-nous. Vous disiez...

Et le soldat approuvait à la fois heureux et surpris de reconnaître, sous des mots nouveaux rangés en phrases précises, cela même qu'il venait de dire longuement, tumultueusement. Souvent il s'égarait dans son discours et toujours le lieutenant le ramenait avec douceur à ce qui en faisait l'objet.

— C'est bien ce que vous disiez, ce que vous pensiez ?.

— Oui, mon lieutenant, seulement, moi, les mots... je ne sais pas m'en servir...

— Mais si... mais si... c'est parfait, Husson. Le tout est de s'entendre. Allons plus avant maintenant, voulez-vous ?

Les explications étant achevées, l'officier étala sur la table le plan avec lequel, la veille, il avait indiqué à Husson le chemin à suivre pour atteindre l'observatoire F⁶.

— Regardez, Husson, et, si vous le pouvez, indiquez-moi le tracé approximatif du boyau que vous avez repéré.

Husson se pencha, regardant là où le lieutenant avait posé la pointe de son index dont l'ongle miroitait.

— Voilà le moulin... et... ici la lisière du bois. La cépée dont vous m'avez parlé, auprès de laquelle vous avez vu un soldat ennemi, se trouve à peu près ici...

Entre ces deux points extrêmes d'autres repères exis-

taient que le lieutenant nommait et dont il montrait la situation sur le plan. Chose merveilleuse, les mots évoquaient pour Husson l'objet dont l'image se superposait au dessin topographique. Dans l'espace de ce rectangle de papier apparaissait tout entier le coin de terre si minutieusement observé. A mesure que l'officier y déplaçait le doigt et définissait un nouveau signe du plan, Husson précisait l'endroit : forme exacte, détails caractéristiques et y déterminait le passage du boyau, tant et si bien qu'après une demi-heure de travail commun, il vit, parmi tant d'autres, une ligne nouvelle qui représentait sa découverte. Debout, l'œil fixe, il demeurait à regarder cette mince trace de noir qui était, en fin de compte, l'aboutissement de toute son existence d'un jour, et qui exprimait, à elle seule, tant de choses qu'il n'avait su dire.

— Voilà qui est fait, déclarait le lieutenant en posant son crayon. Husson, je vous complimente pour votre bon sens et votre sagacité. Vous avez vu des choses fort intéressantes. Retournez là-haut et, demain, observez non moins attentivement qu'aujourd'hui. J'irai sans doute vous rendre visite. Voici votre autre cahier. Bonsoir, mon ami, et bonne chance.

— A demain, mon lieutenant.

— A demain, Husson.

Ce dernier sortit du poste de commandement et se retrouva dans la nuit de la tranchée. Il se sentait l'âme tranquille. Dégagé de toute responsabilité, il n'avait plus que la joie d'avoir rempli consciencieusement la mission qui lui avait été confiée. Et il marchait allègrement. De temps à autre une fusée éclairante montait dans l'obscurité. Elle y cheminait invisible, puis, là où éclatait une sèche petite détonation de fulminate, une étoile brillante apparaissait. Suspendue dans l'espace, elle y flottait, et, s'abaissant avec lenteur, répandait une clarté blafarde et tremblotante qui faisait plus obscur le ciel et plus noire

la terre. Brusquement elle s'éteignait. Aveuglé par la nuit plus profonde, Husson hésitait alors un instant. Il ne s'égarait point cependant et, bientôt, poussait la porte de l'abri où il retrouvait l'artilleur ciselant ses douilles d'obus. Le camarade emplissait ainsi la petite pièce souterraine d'un bruit chantant de métal. Husson s'installait en face de lui pour dépêcher son repas du soir : viande et pommes de terre froides, qui l'attendaient dans sa gamelle. Paisible et songeur il mangeait lentement, suivant du regard les mains actives du soldat, conduisant le pointeau selon le dessin tracé sur le cuivre bruni. Ayant vidé sa gamelle, Husson la remit en place, après quoi il alla s'étendre sur sa couchette pour dormir.

L'aube du lendemain le trouvait à son poste dans la guérite d'acier et maugréant à cause de la brume qui emplissait le creux du vallon. Elle en épousait toutes les sinuosités et il ne voyait qu'une surface vaporeuse et plane d'un gris doux sous le ciel d'un bleu dur d'acier clair. En face, la pente surgissait des vapeurs inconsistantes et la masse du bois, qui les dominait, mettait dans la pâleur du petit jour d'obscures et chaudes nuances de noir, de vert, de roux.

Husson retrouva la cépée remarquée la veille et aussi le boyau qu'il avait découvert. Alors, il attendit, épiant ce qu'il en apercevait entre le bord de brume et la lisière du bois. Le jour crut, le soleil monta dans le ciel irradié, la même alouette, ivre de lumière, s'éleva en poussant son cri de joie éperdu ; au loin, en arrière des crêtes, un « drachen » surgit, mettant une courte barre noire dans la gloire du jour nouveau qui s'annonçait magnifique.

Et la matinée s'écoula dans une vaine surveillance.

Vers les deux heures, après midi, Husson reçut la visite de son lieutenant. Il eut à recommencer ses explications de la veille et à montrer, sur le terrain, ce qui avait été reporté par l'officier sur le plan du secteur.

— Rien de nouveau, aujourd'hui ?

— Rien, mon lieutenant... Evidemment ils ne travaillent que la nuit... mais, la nuit... on peut pas voir...

— Veillez, cependant.

— Oui, mon lieutenant.

Resté seul, il reprit son guet. Le soir vint sans que rien ait attiré son attention; il n'avait acquis, au cours de cette journée, pas davantage qu'une parfaite connaissance de tous les détails du terrain. Il en emportait une si vivante image qu'il ne pouvait fermer les yeux sans que, spontanément, surgisse en lui la vision chaude et colorée de ce coin de terre où existait une menace sournoise dont la présence l'irritait par ce qu'elle avait d'indéfinissable.

Aussi, le lendemain, fut-il tout heureux de constater, dès en arrivant, qu'il y avait, à quelque distance au-dessus des ruines du moulin, vers le tiers environ de la pente et sur le trajet du boyau, une assez vaste tache brune. Son œil de paysan, familiarisé avec les choses du sol, eut tôt fait d'y reconnaître la couleur d'une terre fraîchement remuée. Il soupçonnait aussitôt que, là, un éboulement avait dû se produire. Le boyau obstrué avait immédiatement été dégagé en rejetant, sur le parapet, la terre qui y formait tache. Le passage était donc fréquenté. Husson s'enorgueillit d'avoir vu juste dès son premier jour d'observation.

Le soir il rendit compte de sa découverte au lieutenant.

— Que peuvent-ils bien faire là-dedans ? demandait-il en terminant. Ils sont malins comme des diables. Venant d'eux il faut s'attendre à tout. Alors quoi ?

— C'est ce que nous saurons bientôt, Husson. Ne vous inquiétez pas et continuez d'observer avec soin.

Or, le matin suivant, de lourdes nuées envahirent le ciel. Noirâtres, elles montaient poussées par des rafales de vent tiède. Leurs masses variaient sans cesse dans leurs modelés et leurs contours, les jeux de lumière ajoutaient à la métamorphose des formes le charme prestigieux d'une fantasmagorie. Quand il était las de son guet inutile, Hus-

son en suivait les mouvements capricieux. Ailleurs, il ne voyait que l'ondulation des herbes aux souffles du vent qui vêtait de moires changeantes les pentes où palpitaient toutes les nuances du vert et du fauve. Au creux du terrain la rivière déployait un souple ruban d'eau grise qui se dorait et éblouissait là où frappait un faisceau lumineux tombant d'une fissure des nuées. A contempler incessamment le même spectacle, Husson se sentait envahir par une somnolence. Son regard errait machinalement, allant d'un détail connu à un autre non moins connu sur ce terrain où rien n'attirait son attention défaillante.

Il pensait aussi, mais très paresseusement, et sans aucune suite dans les idées, obéissant aux vagues évocations d'une songerie indécise. Le souvenir d'un camarade ravivait en lui le plaisir d'être tranquillement assis loin de toute corvée, de toute criaillerie et jouissant de la béatitude d'une immobilité forcée ; l'image d'un de ses enfants l'attendrissait, il la complétait par un effort de mémoire y ajoutant celle de sa femme et celle de ses champs, où il voyait sa famille occupée à le remplacer. C'en était fini maintenant de ses ambitions de jadis. Il se sentait sans énergie, usé, vieilli par ces interminables mois de guerre et sans espérance aussi... Quand cela finirait-il ?... Quand ?... Pourquoi était-il là ?... Et qu'y faisait-il ?... Et le besoin d'être libre se levait en lui pour le tourmenter une fois encore : Quand donc rejetterait-il cet uniforme ?... Quand cesserait-il d'être un soldat ? Quand redeviendrait-il un homme ? La sale besogne que celle de la guerre ! S'en affranchir, quel rêve ! Encore fallait-il le pouvoir... et lui ne le pouvait point, parce que... Parce que?... quoi ?... Mais pourquoi chercher à comprendre? C'était comme ça. Parce que c'était comme ça... Et il restait immobile dans la stupeur d'un morne accablement.

Soudain la porte de sa guérite s'ouvrait et, dans l'étroit

encadrement que le jour emplissait, Husson voyait son lieutenant derrière qui se tenait le colonel.

Ce fut alors de nouvelles questions sur ce qu'il avait vu. Il répondait sans enthousiasme, las d'avoir à répéter constamment les mêmes choses. N'avait-il pas conté, et plusieurs fois déjà, tout ce qu'il avait à conter? N'était-ce pas écrit quelque part où on pouvait le lire? Le colonel, ayant pris place dans la guérite, regardait attentivement par les viseurs. Il n'interrogeait que pour obtenir quelques commentaires sur ce qu'il apercevait. Encore les lui fallait-il conformes à un système dont Husson ne pouvait s'écarter, ce qui ajoutait à son ennui. Auprès du soldat, et comme lui debout dans la tranchée, le lieutenant vérifiait l'exactitude du tracé sur sa carte.

Puis il y eut, entre les deux officiers, une discussion pour déterminer ce que l'ennemi pouvait construire parmi ces ruines et pour quelle fin : réduit à mitrailleuse, point d'appui, ouvrage de résistance... Et le colonel de conclure délibérément :

— Le meilleur est d'y aller voir sans plus tarder.

— Peut-être, mon colonel; mais ne pensez-vous pas que quelques coups de canon bien placés...

— Après... après... D'abord essayons de savoir à quoi nous avons affaire. Il sera toujours temps de détruire quand nous serons renseignés...

— Bien, mon colonel.

Husson sentait une nuance de regret dans cette soumission du lieutenant à son supérieur. Et les deux officiers s'éloignèrent, causant toujours, et toujours l'inférieur marquant, par gestes et attitudes, une déférence attentive.

En entrant dans le poste de commandement, à l'heure de son rapport quotidien, Husson y retrouvait son lieutenant en conférence avec un autre officier qu'il reconnaissait pour être le commandant de la section franche. Et cela lui causait une impression désagréable. Entre les

deux officiers le plan du secteur était étalé sur la table. Des bougies, posées sur le bord d'une étagère de bois brut, l'éclairaient de haut.

— Rien de nouveau, Husson ?

— Rien, mon lieutenant.

— Bien, ne partez pas. J'ai à vous parler.

Et il se remit à sa conversation interrompue. A la suivre, Husson comprit qu'elle avait pour objet l'organisation d'une reconnaissance, selon l'ordre du colonel.

Toutes dispositions prises, le lieutenant revint à Husson :

— J'ai d'abord à vous féliciter de la part du colonel. Il est très content de vous. Il se propose de vous le marquer d'une façon toute particulière.

— Mon lieutenant... je...

— Mais si... mais si... Le colonel pense que vous avez fait preuve de sagacité, d'initiative, d'intelligence, et je suis tout à fait de son avis. Il juge votre découverte extrêmement importante. Ici encore ce n'est pas moi qui le contredirais. Vous avez donc parfaitement rempli la mission que je vous avais confiée. Vous avez examiné le terrain dans tous ses détails, vous le connaissez à merveille...

— Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le voir. Vraiment ce serait malheureux si, après quatre jours...

— Hé bien, voilà : le colonel pense que vous ne voudrez pas laisser votre œuvre inachevée et que, ce soir, vous accompagnerez le lieutenant Davesne et ses hommes dans leur petite expédition...Rien de grave, tranquillisez-vous... A peine une forte patrouille. D'ailleurs vous resterez auprès de M. Davesnes pour le renseigner, le guider en cas de besoin... c'est oui ?

— Oui... si on m'en donne l'ordre, mon lieutenant.

— Allons, allons, Husson... il n'est pas ici question d'ordre à donner ou à recevoir. Comprenez-moi bien. Le

colonel veut que vous lui fournissiez un motif valable pour une citation à l'ordre de l'armée. Vous ne pouvez pas le lui refuser.

Il y eut un silence de quelques instants. Husson hésitait.

— Voyons.... c'est oui, affirma le lieutenant avec une encourageante douceur.

Il prit un temps, comme pour attendre un consentement qui ne vint pas et continua :

— Vous allez retourner tranquillement à votre abri où vous mangerez votre soupe, après quoi vous vous reposerez une heure ou deux et, vers dix heures, vous gagnerez le petit poste 5 où M. Davesnes sera avec ses hommes. C'est entendu...Bonsoir, Husson, à demain.

A la fois irrité et flatté, Husson salua les deux officiers et se retira lentement. Dans la tranchée, il buta contre un exhaussement du sol, perdit l'équilibre, faillit choir. Alors, la mauvaise humeur l'emportant, il pesta contre la nuit épaisse, lourde, orageuse, s'en prit à son lieutenant qui le dupait, à lui-même qui n'était qu'une bête ; une vraie bête qui n'avait su que se taire. En l'envoyant à l'observatoire F^6 on lui avait déclaré qu'il était exempt de patrouille et maintenant on l'expédiait en reconnaissance et, qui plus est, avec la section franche !... Etait-ce juste ? Et pourquoi ?... Parce qu'il avait trop bien fait son service !... Car enfin ce n'était pas à lui, simple soldat, de taire ce qu'il avait vu !... Faire la guerre n'était pas son métier... Il la faisait parce qu'on l'y obligeait... Il était cultivateur et non officier !... Ah !... s'il avait su !... Il se serait tenu tranquille dans sa guérite...il y aurait dormi...après quoi il aurait joué aux cartes avec l'artilleur, comme y jouait son lieutenant, l'autre soir... Seulement, voilà, on ne pouvait rien dire... Et pas moyen d'être tranquille. Quelle vie !...Bon Dieu de Bon Dieu !... Il avait un lit passable, de la paille propre ou à peu près, pas de poux, et, depuis trois jours, toute sa nuit pour dormir... C'était

trop beau... ça ne pouvait pas durer !... On l'envoyait se mouiller, car il allait certainement pleuvoir !

Il regarda le ciel où se déplaçaient lentement de lourdes masses d'épaisses ténèbres qu'éclairaient, par intervalles, les lueurs blafardes des fusées.

Une citation. Peuh !... Voilà qui lui était indifférent... Et d'abord qu'est-ce que ça prouvait, une citation ?... Rien !... Que de gens étaient cités qui n'avaient rien fait pour l'être pendant que d'autres... Alors, n'est-ce pas, inutile de risquer sa peau !... Le plus sûr de l'aventure était sa nuit perdue : il rentrerait au petit jour, mouillé, transi, plein de boue, avec un fusil rouillé et il aurait trois jours de travail pour se nettoyer et nettoyer son arme. Non, vrai, quelle existence !... Et on n'en voyait pas la fin !... Ils ne lâcheront donc pas, ceux d'en face ?...

Tout en maugréant, il marchait vite et bientôt se trouvait devant son abri dont il poussait la porte si brutalement que les ais craquèrent.

Surpris, l'artilleur leva la tête, regarda son camarade et, narquois, constata :

— Ça ne va pas !

— Non ! affirma sèchement Husson.

— Ah ! je croyais, fit l'autre avec indifférence.

— Je dis que ça ne va pas et que ça ne peut pas aller !

Husson scanda la phrase pour mieux marquer son irritation. Il lui fallait manifester son mécontentement. D'un ton rageur et contenu, il répéta :

— Non ! non ! ça ne peut pas aller !

— Et pourquoi donc ?

— Comment pourquoi?... Mais, mon vieux, quand j'ai accepté de venir ici, il était entendu que j'étais exempt de toute corvée, de tout service... Et sais-tu ce que l'on me fait, ce soir ?... On me commande de patrouille... De patrouille... moi ! Est-ce juste ?...

— Peuh !... la justice... ici..., ricana l'artilleur.

— Je sais... je sais... juste ou pas juste... il faut obéir...

Tout de même ça vous dégoûte parfois...Et puis ça n'empêche pas de dire ce que l'on pense... Hé bien, je pense que je suis un imbécile. Oui, mon vieux, je n'avais qu'à me taire...Jusqu'ici personne n'avait vu ce qui se passait dans les ruines du moulin...Pas même toi...J'ai été assez bête pour leur en parler. Maintenant ils veulent en savoir davantage... Il faut à ces messieurs des renseignements précis... Et vite une reconnaissance... Et qui marche en tête ?... Moi, naturellement... Demain on risquera un coup de main... et j'en serai encore... Ah ! mon vieux, ce que j'en ai assez de leur sale métier !...

Tout en exhalant sa mauvaise humeur, Husson décrochait ses buffleteries et, les étalant sur sa couchette, en vérifiait l'ordonnance ; ensuite il prenait son fusil dont il manœuvrait la culasse mobile pour s'assurer qu'elle jouait librement, il examinait le fonctionnement du mécanisme de répétition, appuyait sur la détente et, satisfait de son examen, prêtait enfin quelque attention aux paroles du camarade qui disait :

— Tu n'as pas voulu me croire, mon vieux ! R. A. S. tout comme moi, R. A. S. toujours... Rien à signaler et ne pas s'en faire !... Toi, tu as voulu être plus malin...Tu tenais à ton « filon ». Tu as bavardé et maintenant on veut voir de près ce que tu dis avoir vu de loin et on envoie de pauvres bougres en patrouille. On t'y envoie avec eux et comme eux tu risques de te faire casser la figure parce que ceux d'en face n'aiment pas les gens curieux... Demain, des obus nous arriveront sur la gueule... La faute à qui ?...

Husson ne répondit point. Il regardait son compagnon avec étonnement. Froissé dans son honnêteté, il s'irritait contre ce qu'il venait d'entendre, mais sa prudence naturelle lui fit tenir sa langue. Après un instant d'hésitation il déclara tout simplement :

— Que veux-tu, mon vieux, c'est la guerre.

Et, pesant sur les mots pour essayer de rendre sensible

l'espèce de fatalité dont il essayait d'exprimer le poids écrasant :

— Tu y es parce que j'y suis... j'y suis parce que tu y es... Nous n'en sommes pas plus heureux l'un que l'autre... Au fond... vaut mieux pas essayer de comprendre. Et maintenant je mange... Arrivera ce qui arrivera.

Ayant suspendu son fusil qu'il avait essuyé et graissé avec soin, il vint s'asseoir devant la table. Fouillant dans sa gamelle, il y trouvait, sous des pommes de terre à demi noyées dans un liquide visqueux, un morceau de viande gélatineuse et mal cuite. Il le posa sur un chanteau de pain, où il l'immobilisa par une pression du pouce, et se mit à manger, coupant chaque bouchée avec son couteau. Il eut pour dessert un morceau de fromage traînant à même la table tout auprès de la gamelle, et pour boisson le demi-litre de vin qu'il trouva dans son bidon.

Rassasié, il bourra sa pipe, l'alluma et, tirant sa montre de sa poche, constata qu'il avait deux grandes heures de liberté.

Elles s'écoulèrent lentes et paisibles, dans une indécise somnolence où se mêlaient à des imaginations confuses d'incertaines sensations les jeux chimériques nés de l'ombre mouvante de la fumée qu'il soufflait nonchalamment.

Il n'apercevait que très vaguement, à l'autre bout de la table, le camarade absorbé par ses travaux d'art décoratif.

Quand il revint à la réalité, Husson se leva tout simplement pour se préparer à partir. Il savait l'heure d'agir venue et il ne consulta sa montre que pour le contrôler. Ses buffleteries mises, il empoigna son arme, souhaita :

— Bonsoir, vieux, à tout à l'heure, et gagna la porte.

Sur le seuil, quand il l'eut refermée, derrière lui, il s'arrêta hésitant. L'obscurité l'aveuglait. Elle était dense, mouillée de toute l'eau qui saturait l'atmosphère sans se

résoudre en pluie. Résigné, il hocha la tête, puis, entrant résolument dans les ténèbres, se mit en route, apportant toute son attention à ne pas s'égarer. Il allait d'un pas égal et sûr, scrutant la tranchée et se disant à lui-même :

— Boyau Condé... P. C. de la 7e compagnie... Tranchée de la Marne, prenons à droite... Abri de mitrailleuse... Boyau de l'étang... Attention, m'y voici...

Et, brusquement, il heurta quelqu'un.

— Hé !... Qui va là ?

— Section franche.

— Bon. Où est le lieutenant ?

— A l'autre bout de la section.

— Merci...

Husson se glissait d'homme en homme, peinant dans le boyau étroit. De temps à autre il répétait sa question.

— Plus loin... plus loin, répondait-on.

Et il avançait à la fois gênant et gêné. Une sourde rumeur l'accompagnait faite de protestations maussades et de plaisanteries sans effet.

En tête de la section, il s'annonça :

— Mon lieutenant, c'est moi, Husson !

— Bien, dit quelqu'un à demi-voix, je vous attendais. Nous allons pouvoir partir. Mais, d'abord, suivez-moi.

Husson vit une ombre se détacher d'entre trois ou quatre autres qui formaient un petit groupe en avant du dernier homme. Elle parut s'élever en pénétrant dans la paroi de la tranchée et, derrière elle, Husson butait contre la première marche d'un escalier conduisant à la surface du sol. En haut le soldat et l'officier se trouvèrent côte à côte, debout dans l'espace.

Husson respirait largement, fouillant d'un œil avide la nuit immense où le regard se perdait dans les ténèbres. Plus qu'il ne le voyait, il sentait son chef auprès de lui et l'entendait qui disait à voix basse :

— Husson.

— Mon lieutenant ?

— Nous allons dans cette direction, n'est-ce pas ?

La ligne noire d'un bras tendu se leva dans l'ombre en même temps que surgissait, en Husson, l'image lumineuse de la terre si longuement considérée.

— Non, mon lieutenant, non, plus à droite, corrigeait-il. Par là nous arriverions plus loin que le moulin, à l'endroit où la rivière fait une courbe et coule dans un creux assez profond... Plus à droite nous passerons entre deux entonnoirs à demi pleins d'eau ; nous les rencontrerons à une centaine de mètres d'ici, en avant et de chaque côté du petit poste 7.

Il voyait nettement ce qu'il indiquait. Il le montrait de l'index, ayant allongé le bras comme si l'ombre s'évanouissait dans la clarté de sa vision intérieure. Il parlait avec une si convaincante certitude que l'officier décida :

— Bien. Plus à droite donc... Comme ceci ?

—Oui, mon lieutenant. Un demi à droite, pas davantage.

— Voilà. Et maintenant dites aux sergents et aux caporaux de me rejoindre.

Husson descendit dans le boyau d'où il remontait aussitôt suivi de ceux que l'on demandait. Ils se groupaient autour du chef quand explosait une fusée éclairante. Chacun s'immobilisait, sans même achever le mouvement commencé, et tous regardaient le point lumineux qui palpitait dans un halo blême et glissait dans la nuit ainsi qu'une étoile qui file.

— Elle n'est pas de chez nous, souffla quelqu'un.

Des ténèbres surgissait un monde fantastique et mouvant où tout n'était qu'ombres incertaines et clartés livides. Brusquement l'étoile s'éteignit, tout sombra dans la nuit insondable. Alors le groupe se remit à vivre. Continuant les mouvements interrompus, les gradés reçurent les ordres et les explications de l'officier, après quoi ils appelèrent leurs hommes. Un par un, Husson les

vit émerger du sol et, courbés, passer auprès de lui d'une allure rapide pour, à quelques pas, s'engloutir dans la nuit. Le dernier ayant ainsi apparu puis disparu, le lieutenant se mit en marche. Husson le suivait. Tous deux gagnèrent jusqu'aux défenses de fils de fer, auprès desquelles ils trouvèrent la section allongée sur le sol, immobile et silencieuse. Elle attendait.

Le lieutenant cherchait une chicane pour franchir le réseau des fils de fer. L'ayant trouvée, il se tourna vers Husson pour dire :

— Faites passer l'ordre que l'on me suive. Quant à vous ne me quittez pas.

Transmis à l'homme le plus proche, l'ordre s'en allait de bouche en bouche. L'ayant reçu et donné, chacun se levait pour s'engager dans l'étroit et sinueux passage ouvert à travers les défenses. De temps à autre s'entendait le heurt d'une arme contre le fer tendu ou le juron étouffé de quelqu'un pris aux piquants des ronces artificielles et qui se débattait avec précaution. Le réseau franchi, on s'égaillait en tirailleurs, à droite et à gauche du lieutenant toujours debout. Allongés à deux ou trois pas les uns des autres, immobiles dans l'herbe mouillée, tous écoutaient, épiaient. Le silence ajoutait à l'immensité de la nuit opaque. Les bruits les plus faibles s'y amplifiaient avec une intensité, une netteté angoissantes. Accroupi auprès du lieutenant, et un peu en arrière de la ligne probable des hommes, Husson attendait le geste ou l'ordre qui les porterait tous en avant. Il vint au bout de quelques minutes extraordinairement longues.

Aussitôt des silhouettes surgirent de terre. Elles étaient d'hommes ramassés, tapis comme des fauves à l'affût et qui, après quelques bonds rapides, disparaissaient.

En arrière, sur la droite, une détonation ; et une fusée jaillit de la ligne de tranchées dont on s'éloignait. Elle montait, poussée par un souffle puissant et répandant un poudroiement de bluettes dorées tout le long de son

ascension oblique et serpentante. Là où elle terminait sa course naissait une étoile brillante qui, mollement suspendue, se balançait dans la nuit. Immobiles et anxieux, les hommes se ramassaient, s'aplatissaient, tout en grommelant contre cette blême clarté dont le foyer s'abaissait inexorablement avec une lenteur exaspérante. Replié sur lui-même, se contraignant pour demeurer immobile, la face droite et le cou tendu, Husson s'efforçait à scruter l'ombre au delà du cercle lumineux et tendait avidement l'oreille. Soudain tout rentra brusquement dans les ténèbres et, sur un ordre du lieutenant, on fit un bond en avant, mouvement de fuite rapide qui emplissait la nuit d'un bruit équivoque de pas étouffés dans le doux craquement des herbes foulées.

Et ce fut encore le silence troublant et le vide opaque de la nuit suspecte. Husson y vivait dans un énervement anxieux et fébrile. Au fur et à mesure que l'on s'éloignait des lignes s'accroissait l'exaspération de sa sensibilité. Il percevait douloureusement le moindre bruit et souffrait d'une intolérable angoisse. Soumises à l'aveugle instinct de la conservation, toutes les facultés, toutes les puissances de son être tendaient à prévenir le danger possible. Souveraine primauté de l'animal humain qui prépare sournoisement son attaque, attend, avec un espoir mêlé de crainte et de confiante cruauté, l'ennemi dépisté à force de ruse mauvaise et, tuant pour ne pas mourir, triomphe dans la hideuse exultation d'une abominable victoire. De plus en plus impérieux, ce besoin de meurtre dégénérait en souffrance, engendrait d'illusoires et fiévreuses visions. La nuit se peuplait ainsi d'apparences tourmentantes et, portés de bouche en bouche, les renseignements les plus contradictoires et les plus affolants parvenaient jusqu'à l'officier debout et qui scrutait l'ombre avec ses jumelles. C'était, dans les ténèbres, l'existence lamentable d'un troupeau menacé d'anéantissement et qui s'agite pour échapper au destin. Par bonds

on avançait vers ces ruines invisibles où résidait un mystérieux danger.

— Attention à gauche !

Cette fois Husson affirmait avoir, lui aussi, entendu quelque chose. Il écouta plus attentivement pendant que l'officier lui chuchotait :

— Oui... en effet... à gauche... quelques ombres debout... des piquets sans doute...

Husson hésitait un instant, cherchant à voir en lui-même le lieu désigné, puis il déclara :

— Non, mon lieutenant, à cet endroit il ne peut y avoir...

— Chut !... ça bouge... c'est un homme...

Un homme ! Husson amenait son arme tout contre lui pour en manœuvrer plus aisément le mécanisme à répétition et le levier de la culasse. Il agissait tranquillement, attentif à ne faire aucun bruit. Au moment d'agir, un grand calme lui était venu. Calme et froid, allongé dans l'herbe mouillée, la crosse à l'épaule, les coudes appuyés à la terre, prêt au meurtre, il attendait la silhouette de celui qu'il allait abattre. Le sentiment de sa sécurité personnelle le réjouissait comme une victoire et il éprouvait un peu de mépris pour l'être dépisté que son projectile devait atteindre.

— Attention ! soufflait le lieutenant.

Sur la gauche, des ténèbres semblaient se condenser en nébuleuse et une silhouette, d'abord incertaine, alla se précisant. Dès qu'elle eut assez de consistance pour offrir une forme et un contour, Husson, qui la tenait au bout de son fusil, appuya sur la gâchette. On entendit le choc du percuteur contre la cartouche et cela seulement. Le coup avait raté. Mais presque aussitôt, sur la ligne de la patrouille, une détonation éclatait. Alors, spontanément, une fusillade nourrie, pressée, fiévreuse emplit la nuit où apparaissaient, partout, semblait-il, des lueurs rouges et rapides. Husson en voyait poindre face à lui et il entendait le sifflement de balles passant au-dessus de sa tête.

Prudemment aplati sur le sol, il tirait paisiblement avec l'obstination confiante et cruelle du soldat fidèle à son devoir et qui accomplit honnêtement sa besogne meurtrière. Ayant vidé son magasin, il mit une cartouche neuve dans le tonnerre de l'arme et attendit. Après s'être ralentie, la fusillade s'achevait en coups de plus en plus espacés ; puis ce fut le silence.

A demi-voix, Husson appela :

— Hé, les amis !... Hé là !

Nulle réponse. Sur le même ton il prononça :

— Mon lieutenant !

Rien. Il était seul. Chacun avait dû obéir à une consigne qu'il ignorait. Tendant l'oreille, il lui parut ouïr un bruissement confus d'herbes foulées ; mais il n'en put définir ni l'origine ni la direction. Il se soulevait un peu, afin de voir plus au loin et par-dessus les herbes hautes formant, au niveau de son visage, une épaisse et inextricable forêt.

Rien, la nuit était vide.

Husson se dressait à demi, s'orientait et se mettait à marcher vers la tranchée d'où il était parti. Il allait avec précaution, l'oreille aux aguets, prêt à tout imprévu, calme cependant, tant il était certain de ne rien rencontrer.

— Fini pour ce soir, pensait-il, chacun reste chez soi.

Il souriait malgré lui. Quelques coups de fusils tirés au hasard, sur des ombres, avaient épuisé les intentions belliqueuses. Sur qui avait-on tiré ?... Devant qui ? devant quoi s'était-on replié ? Pourquoi se vautrer dans l'herbe mouillée, se risquer dans d'impénétrables ténèbres, si l'on se débandait après quelques coups de feu ? Et la mission que l'on avait à remplir ?... Quelle sottise que la guerre et fallait-il que les hommes...

Mais quoi ?... Que se passait-il ?... Un bruit indécis... un son de voix frappait son oreille. Il s'arrêtait, le cœur battant, l'oreille aux écoutes, et se baissait instinctive-

ment pour s'effacer davantage. Rien!... Rien que le calme obsédant et lourd du silence accusant le vide des ténèbres... Rien... ou plutôt... oui... maintenant une plainte... oui... une plainte angoissante... une plainte douloureuse, désespérée, qui s'achevait en râle.

Qui donc était là, invisible dans l'ombre, arrêté dans sa retraite et dont le gémissement emplissait Husson d'une émotion poignante? Et ne rien voir: ni le ciel noyé d'eau, ni la terre qui vous porte, même pas votre main au bout du bras tendu. Immobile, frémissant de pitié, Husson attendait un nouveau bruit pour se diriger. Et ce fut un cri aigu, arraché par une indicible souffrance, qui vibra dans la nuit, se prolongea en lamentation, s'acheva dans un appel désespéré :

— Marie... ô Marie !... Marie !... ma femme !...

Pas à pas, courbé en deux, Husson marcha vers l'endroit d'où venait la voix. Il allait lentement, hésitant, multipliant les précautions, tâtant l'herbe haute, emmêlée et fuyante sous ses doigts. Malgré tant de précautions, il faillit cependant heurter un corps presque invisible et d'où montait un incessant gémissement.

Husson s'accroupit :

— Ne me faites pas de mal !... ne me faites pas de mal, supplia l'homme.

— Quoi ? exclamait Husson d'une voix grognonne et bourrue.

— A boire... à boire...

— Tout à l'heure, mon pauvre vieux.

Husson, qui était accroupi, et dont une jambe s'engourdissait douloureusement, se dressait à demi pour chercher une meilleure position :

— Ne me laisse pas !... emmène-moi !... emmène-moi !

— Non... mais... protestait Husson... Est-ce que tu me laisserais, toi ?... Non !... c'est pas une chose à faire... Alors ?...

Et s'asseyant dans l'herbe :

— Maintenant, dis-moi ce que tu as ?...

— Ma jambe... mon ventre... oh! ma jambe surtout... ma jambe !...

Soucieux, Husson se grattait la tête et grognait :

— Tu ne peux pas seulement te tenir debout, quoi ! Bon Dieu de Bon Dieu!... Si du moins on pouvait se rendre compte... mais il fait un noir... Tout de même nous ne pouvons attendre le jour ici... Enfin.

Il soulevait le blessé, le plus doucement possible, tout en s'aplatissant pour le glisser sur son dos. Il agissait avec d'infinies précautions et disait avec une intonation d'encouragement attendri :

— Tes bras autour de mon cou, mon vieux !... Là... Et maintenant je me soulève un peu... attention... Hé... hop !... Appuie-toi un peu sur ta bonne jambe... Là... T'en fais pas... ce ne sera rien...

D'un effort lent et continu Husson se mit d'abord à quatre pattes, puis debout en s'aidant de son fusil.

— Nous y voilà... Et maintenant : en avant !

L'homme était lourd, mais, dans l'élan d'une pitié fraternelle, Husson trouvait la force nécessaire pour en supporter le poids. Il apportait toute son attention à ne pas augmenter les souffrances du blessé. D'un pied prudemment avancé, il tâtait le terrain, puis, sûr d'une résistance effective, il ne l'appuyait que progressivement, afin de se faire une marche élastique et sans heurt. Il sentait, tout contre la sienne, la tête ballante du camarade ; un souffle ardent et court lui chauffait le visage ; des râles rauques et douloureux l'angoissaient, levant en lui l'obsédante image de la mort. Un seul désir l'animait : atteindre le poste de secours, remettre à ceux qui le soulageraient, le sauveraient sans doute, le malheureux dont le poids l'accablait, dont la chair inerte et palpitante communiquait avec la sienne par de soudains et convulsifs frissons de souffrances.

Haletant sous son misérable fardeau, il avançait lente-

ment, péniblement, répondant à une plainte plus vive par une exhortation puérile :

— T'en fais pas, vieux. La guerre est finie pour toi... Une balle dans la patte !... quelle chance !... Veinard, va !...

Chacun de ses efforts pour avancer s'accompagnait d'un mot. Ils se suivaient ainsi, à intervalles irréguliers, scandant la phrase par l'ahannement de la respiration qui se faisait sifflante. Le poids qui courbait Husson l'empêchait de respirer; une intolérable cuisson lui brûlait la poitrine; il souffrait, mais, opiniâtre, il ne voulait ni s'arrêter, ni céder à la fatigue. D'un pas de plus en plus fléchissant il s'élevait vers la crête où s'ouvrait la tranchée. Il y voulait atteindre avant de s'accorder du repos. Elle était le lieu invisible et souhaité où s'achèverait la plus cruelle des stations du calvaire de ce malheureux qui geignait incessamment parmi les râles et les plaintes :

— A boire !... A boire !... A boire !...

Son impuissance à le satisfaire emplissait Husson de rage :

— Sale guerre !... grognait-il. Quelle honte !... Brutes que nous sommes !... A boire... oui, mon vieux, oui... tout à l'heure... Je ne peux pas aller plus vite !... Ah !... enfin !...

Il venait de toucher les fils de fer du réseau de défense. Au delà était la tranchée, facile à atteindre par un terrain à peine déclive. Seulement la chicane était à trouver qui permettrait de franchir l'obstacle. Husson la supposait à sa droite. Il se mit donc à suivre les ronces artificielles. Il allait de piquet en piquet tâtant avec soin le fer tendu, et bientôt la joie lui fut donnée de rencontrer le passage désiré. Il le franchissait, usant de précaution pour ne pas s'entraver dans les sinuosités et aussi ne pas accrocher son fardeau à quelque piquant. Une vigueur nouvelle l'animait. Il disait presque gaiement :

— On arrive, vieux ! on arrive ! Ne t'impatiente pas...

Et, seul, lui répondait le râle douloureux du blessé pesant

à chaque pas davantage et qu'il devait, à tout instant, soulever d'un effort sans brusquerie pour le maintenir sur son dos. Par bonheur il retrouvait, presque immédiatement, l'escalier de la tranchée. Pour ne point heurter son blessé aux marches, il s'y engageait à reculons et le descendait doucement. En bas il s'arrêtait malgré lui. La fatigue l'accablait. Ses jambes tremblantes fléchissaient. Il serait tombé s'il n'avait eu, pour le soutenir, son fusil, sur lequel il s'appuyait lourdement. L'effort lui devenait douloureux et pénible pour maintenir en place le misérable blessé qui s'abandonnait toujours davantage et ne poussait plus qu'un gémissement continu, scandé par une respiration hâtive et fiévreuse. Soudain la pensée venait à Husson que le moindre retard coûterait peut-être la vie à cet homme; qu'il fallait, à tout prix, le porter en hâte à ceux qui pouvaient le sauver. Dominant sa faiblesse,il se remettait en marche avec une farouche obstination. De temps à autre il devait cependant s'arrêter pour amasser toutes ses forces afin d'aller plus loin, toujours plus loin...

Enfin il arrivait au poste de secours.

— Hé là-dedans ! quelqu'un ! vite !... criait-il dès le seuil de la sape.

Il y eut, dans l'ombre, les grognements et les bruits de gens éveillés en sursaut. Husson vit la lueur d'une lampe électrique, puis la clarté d'une lampe à pétrole ; des brancardiers s'empressèrent. Débarrassé de son fardeau, Husson s'affalait sur une chaise, où il demeurait immobile, cuvant, dans une morne stupeur, la lourde ivresse de sa fatigue.

Quand il reprit conscience, Husson vit le médecin major penché sur un brancard où gisait le blessé. Un infirmier soutenait une jambe autour de laquelle le docteur enroulait une bande de pansement. Un brancardier, portant une lampe, l'éclairait de haut. Une vive curiosité fit se lever Husson. Il vint auprès du groupe et regarda les

mains agiles du docteur se mouvoir dans la lumière. Diligentes et sûres, elles apaisaient la douleur, préparaient la guérison, et le spectacle de ce membre blessé, informe dans son douillet emmaillottement d'ouate et de linge emplissait Husson d'une joie attendrie.

La dernière épingle était fixée; le docteur reposa doucement la jambe malade sur le brancard, puis, se redressant, il alla vers le chevet, prit dans la sienne une main du blessé et resta pensif, considérant le visage livide où les yeux brillaient de fièvre.

— J'ai fini. Vous pouvez disposer, dit-il au brancardier, qui s'éloigna après avoir posé sur une table la lampe qu'il tenait. De là la lumière se répandait sur le brancard, qui fut l'unique objet distinctement visible dans l'ombre de la sape.

Le major toucha du coude l'infirmier qui le suivit vers le milieu de la pièce souterraine. Là, le chef, s'arrêtant, murmura quelques mots que le subordonné reçut impassible. Husson ne les entendit point, et, cependant, une certitude entrait en lui d'où elle chassait la joie glorieuse qui l'habitait. Déçu, il regarda le médecin s'éloigner vers le fond obscur de la sape et disparaître emportant il ne savait quelle espérance. Il s'approcha lentement, en hésitant, de l'infirmier. N'osant formuler de question précise, il l'interrogea du regard. Et celui-ci répondit en levant, avec résignation, les yeux vers le ciel.

Alors, sans un mot, tous deux revinrent auprès du brancard et s'y tinrent dans d'humbles attitudes. Car l'un et l'autre sentaient l'inexorable approche de la mort. Elle emplissait de son invisible présence l'obscure caverne où s'achevait sa prise de possession d'un homme. Husson, fasciné, en suivait le travail mystérieux et souverain sur l'être qui semblait la considérer face à face. Elle était visible pour lui seul qui portait le reflet de la farouche présence dans ses yeux hagards. Sous l'emprise de plus en plus impérieuse, la poitrine palpitait, poussant un souffle

rauque, faible et court, qui emplissait la pénombre d'un bruit de hâte oppressée et craintive. De longs frissons agitaient le corps inerte, crispaient les mains blêmes sur la couverture brune et contractaient le visage en une amère et douloureuse grimace.

Et le temps s'écoulait ; et l'irréelle présence se faisait de plus en plus sensible. Elle éveillait en Husson une épouvante obscure qui lui fit, d'un geste d'effroi et par besoin de secours, tourner le visage vers l'infirmier. Il le vit immobile, mains jointes, paupières baissées, n'ayant de vivant dans le visage que les lèvres agitées par la prière.

— Hé oui, c'est un prêtre, pensa Husson.

La souveraine autorité d'une certitude parfaite émanait de ce recueillement, revêtait de majesté l'apparente impassibilité religieuse et donnait l'intuition de l'énergie mystique exaltant toutes les puissances de la vie intérieure au profit d'une âme d'agonisant.

Car, apaisante et lumineuse, voici que se levait dans la mémoire de Husson la claire, la magnifique vision des enseignements de son enfance chrétienne. Ils brillaient en lui de toute la splendeur de leurs promesses glorieuses. Ils effaçaient de leur rayonnement tout ce que la vie avait accumulé en lui d'images et de sentiments, et, la prolongeant, ils les dépassaient par la toute-puissance magique d'un espoir, celui du triomphe des épouvantements d'une mort dont le vertige venait de l'émouvoir.

La mort ! jamais elle ne s'était révélée à Husson comme en ce moment. Ni le danger du combat où on la sentait vous frôler à toute minute, ni la tristesse née à la pensée de tout ce qu'il aimait et dont il était séparé avec le risque de ne jamais le revoir, ni le goût du passé heureux, ni l'inquiétante incertitude d'exister demain, rien jamais ne la lui avait rendue sensible, presque jusqu'à l'apparence réelle. Elle était là, sous terre, avec lui. Elle l'avait touché. Quelque chose, qui n'était pas de chair, gardait en lui l'effroi du contact abominable.

Et voilà qu'une subtile impression d'évanouissement et de vide amenait, malgré lui, son regard vers l'agonisant. Il s'aperçut que la sinistre vision n'habitait plus les yeux grands ouverts,mais seulement l'ombre impénétrable. Nul souffle ne soulevait la poitrine, les mains étaient immobiles sur la couverture. L'infirmier, intimement prévenu lui-même, sortit de son recueillement et se pencha pour clore pieusement les paupières d'yeux où le jour n'entrerait plus.

La mort possédait pleinement ce qui n'était que chair et ténèbres.

Les regards des deux hommes se rencontrèrent de nouveau :

— Encore un pour qui la guerre est finie, chuchota tristement Husson.

— Prions ! lui fut-il répondu.

Et dans l'obscure caverne commença le grave silence d'une veillée funèbre. L'infirmier avait repris son immobilité recueillie.Songeur, Husson suivait des pensées dont il n'était pas le maître. Elles l'emportaient dans ce monde de lumière et de vie qui, depuis sa tendre enfance, habitait au fond de sa mémoire. Il y suivait, dans l'ascension d'une gloire merveilleuse, le malheureux qu'il avait tiré du fond de la nuit et qui, maintenant, le précédait dans un monde éblouissant dont les splendeurs lui étaient révélées. Et les visions retrouvées dépouillant leurs apparences fabuleuses se métamorphosaient en réalités intelligibles dont la présence spirituelle répandait une joie abondante et délicieuse. Une suavité exultante était en lui à qui une sorte d'extase montrait le sublime couronnement des choses. Il sentait, en soi-même, bondir une âme ivre et candide dans l'élan éperdu d'une exaltation puérile.

Dans ce débordement de clarté intérieure tout brillait harmonieusement, comme, à ses yeux, la terre avait brillé un matin dans l'éblouissement du soleil levant. Et tout

prenait un sens, parce que, dans l'ordre immuable des choses, tout tendait vers une fin sublime, tout, depuis l'existence paisible faite de sécurité et de tendresse auprès de l'épouse et des enfants, faite aussi du labeur quotidien qui féconde la terre pour nourrir les hommes, jusqu'à l'atroce calvaire qu'il gravit depuis tant de mois, où se mêlent aux fatigues accablantes la dureté des privations, l'horreur de la destruction, l'abomination du meurtre et la savante accumulation des infamies humaines pour l'unique triomphe de la Mort! Triomphe illusoire, signe mensonger de la suprématie de la Force, puique la Mort n'était que la suprême station, l'heureuse chute par où l'homme entrait dans le merveilleux domaine promis à l'enfance de Husson ; généreuse et sublime promesse transmise de génération en génération, toujours vivante au cœur des hommes par ce qu'elle apporte d'espoir superbe et de foi légitime à leur âpre besoin d'éternité.

Et la formule sacrée de cet ordre immuable, la loi souveraine de son accomplissement humain venait spontanément aux lèvres de Husson. Il la récitait telle qu'il l'avait reçue de sa mère dans l'innocence de son éveil à la vie. Elle lui apparaissait lourde de sens, pleine d'une grâce efficace et d'une harmonie chantante et, dans sa naïve simplicité, belle d'une incorruptible beauté. Elle l'emplissait du sain orgueil d'une radieuse certitude qui persistait après l'effacement de sa vision et lui en conservait la trace quand le calme succédait au trouble de son ravissement intérieur.

Repris alors par l'immédiate réalité, Husson se vit, presque avec étonnement, dans la sape obscure. Un peu de jour, venu de l'entrée, s'y mêlait à la clarté dorée de la lampe et enveloppait d'une étrange et fausse lumière l'infirmier toujours en prière auprès du brancard où gisait l'humble victime de la sottise humaine. Cette blafarde lueur rappelait à Husson que l'heure approchait

de sa tâche quotidienne. Après un dernier regard au mort, il serrait la main de l'infirmier et gagnait la tranchée pour rejoindre son poste.

Le jour était déjà haut. Grises et noires, d'informes nuées glissaient dans de vastes espaces d'azur. Husson se hâtait. Alerte et dispos, malgré sa nuit de fatigue et d'insomnie, il marchait allégrement dans la saine fraîcheur du matin. Il gagna son observatoire sans même s'arrêter à son abri.

Enfermé dans sa guérite d'acier, il parcourut d'un premier regard l'espace familier où, dans le jour nouveau, glorifié par le soleil levant, les fauves et les ors de la nature inculte resplendissaient ainsi que l'eau vive et moirée de la petite rivière couleur de ciel. Et du sol en désordre s'élançait la même alouette qui, chaque matin, fêtait le triomphant avènement du soleil.

Ivre de lumière, elle montait, montait, poussant toujours plus haut, toujours plus vibrant son cri de joie éperdue, dont Husson, maintenant, entendait le sens avec plénitude.

Aux Armées 1917.

LOUIS RICHARD-MOUNET.

NOS DEUX VISAGES

—

I

Petite enfant, fugitive et légère,
Clair souvenir de tant de joies,
Ton départ
Marque l'heure funéraire.
Je commence à mourir par toi.

La nuit me serre, me serre
Et fait craquer mon cœur.
Ah! comme le bonheur
S'en est allé !
Il a poussé la porte du jardin
Et nous n'avons pas fait un geste
Pour le retenir.

Notre bonheur était un hôte aimable.
Il a disparu dans les fleurs.
Ah! pourvu qu'il revienne demain !

II

La lune bleue et blanche passe...
O mon âme, qu'ai-je, ce soir?
A quelle tendresse illusoire
Dois-je cette incertaine extase?

Est-ce à vous, mon amante vague
Comme la nuit,
A vous qui n'avez pas retardé le voyage
Malgré mon angoisse infinie ?

L'auto vous emporta vers la ville, petite,
Et vous sentiez ma peine si lourde
Et mon amour, mon grave amour,
Trembler entre vos bras comme un enfant qui va mourir...

III

Absente de mes nuits pâles comme la mort,
Ventilateurs, ô bars, odeur de chester mou,
Etudes, solitude et ta chair et l'amour
Et puis ta voix qui rit dans la gaîté sonore.

Bruit d'un orchestre nègre en haut. Bruit de l'absence.
Ton âme est là créant vos jeux, lèvres savantes,
Maîtresse rude et douce, ô femme qui s'avance...
Le garçon pousse un cri devant ta forme blanche.

Bienvenue, ô bienvenue, absente adorable,
Ta présence est réelle et j'entends ton pas grave.
Tu frôles en venant le linge blanc des tables
Et les roses du soir meurent à ton passage.

IV

La campagne défile dans le vitrage,
Le train roule dans le soir clair,
Un soir calme et bleu qui fait penser
A celui dans tes yeux près d'Orange.

Un cormoran s'égare dans les herbes.
Un nuage est comme un drap mortuaire,
Et, pareille à un phare sans lumière,
Cette église, oiseau de grâce au col raide.

J'épelle ta beauté comme un enfant docile.
Tu cours dans l'odeur de la nuit venue....
O la fixité de mon âme vers cette fuite
Et tout ce qui s'ouvre en moi de blessures !....

V

Ligne sombre de la mer
Sur le jaune de la plage
Et plus loin le beau village
Posé là comme un pain frais.

Ah! l'odeur des douces flaques,
Miroir d'un ciel de Vermeer,
Et tes beaux yeux allant vers
Les oiseaux ourlant des vagues.

Des moulins en chapelet
Sur des îles vues à peine,
Et tout ce que l'âme traîne
Comme un pêcheur de bouquets.

VI

Tu étais là, ce soir encore,
Et demain tu seras présente,
Tu martyrises le silence
Si nécessaire à mon labeur.

Tu me voles mes autres joies
Et surtout celle d'être triste,
Celle qui fait qu'on s'étudie
Et qu'on prend son âme à pleins doigts.

Tu me possèdes corps et âme,
Ta présence m'alcoolise.
Et pourtant j'adore la vie
Depuis que ton amour y jase.

VII

Une image dans un album
Evoque tes doigts du voyage,
Et ce paysage en grisaille
Oh! qu'il anime de fantômes!

Amour, le merveilleux été
Des baignades dans la lumière,
Et l'église ronde de Veere
Comme une mouche sur du lait.

Tout qui bouge et brille et frissonne,
Tout qui n'est que de ciel et d'air
Et d'eau égrenant le rosaire
Des péniches en files molles.

Ah ! nos baisers dans ce subtil
Brouillard du souvenir ! Cette heure
Si bonne et si calme, dans l'or
De notre jeunesse en exil !

VIII

J'aurai tout adoré, mais rien aimé... Funèbre
Sur ma vie, ô vol bleu des colombes du soir !
Le temps qui rôde est vide à vivre, et j'aperçois
La danse de mon âme en un palais sévère.

Le cloître de mes sens plein d'ombre et d'univers
Tremble à peine à l'écho d'un sanglot de Ménade.
Cruel et résonnant comme sous une arcade,
Le pas du jeune amour s'éloigne dans mon cœur.

O vers ma solitude éternelle et qui tresse
Autour de moi les mille écheveaux de l'oubli,
Incline-toi, Pitié, et passe et qu'on me laisse
Inconscient et pur comme un enfant vieilli.

RENÉ KERDYK.

L'AME NOIRE

—

L'HOMME PRIMITIF CENTRE-AFRICAIN

—

L'observation des humanités les plus primitives amène à cette conclusion que la valeur générale des individus entre en antagonisme avec leur bien-être matériel, dès que ce bien-être se traduit par un amoindrissement des énergies et un ralentissement de l'activité dans toutes ses manifestations (1). Les peuplades africaines les plus réputées pour leur vigueur et leur valeur guerrière sont celles qui vivent encore à l'état sauvage au fond de leurs forêts, perpétuellement en guerre les unes contre les autres, soumises aux plus rudes conditions de la lutte pour la vie et que n'a point amollies notre civilisation avec son régime de paix et de sécurité. De même, parmi les éléments constitutifs du monde noir primitif, les femmes, soumises aux travaux les plus pénibles et astreintes par leurs multiples fonctions à une tension de toutes leurs énergies, sont manifestement supérieures aux hommes. Cette femme représente déjà une personnalité vigoureusement accusée, alors que l'homme, insouciant, oisif entre ses femmes et ses chefs politiques ou religieux, n'offre à notre observation qu'une ébauche de personnalité amorphe, inconsistante. Il n'a guère, au point de vue de l'Intelligence, du Caractère et des sentiments, que des facultés en puissance, mais

(1) C'est le paysan de France qui a gagné la guerre.

susceptibles, la plupart, de se développer sous l'influence d'excitations appropriées.

—

L'INTELLIGENCE

L'infériorité des primitifs résulte logiquement de leur complète inactivité cérébrale et d'un ralentissement consécutif dans le développement de leurs facultés intellectuelles. Cet état d'inactivité cérébrale dérive à son tour de la monotonie de leurs occupations ordinaires. Affranchis par les féticheurs de tout souci concernant les intérêts de la collectivité, leur activité cérébrale est uniquement sollicitée par les *palabres* roulant sur d'insignifiantes questions d'intérêt personnel. C'est au cours de ces séances orageuses qu'apparaissent le mieux la puérilité, l'indécision et l'amoralité de ces créatures. L'amoralité est à la base de la mentalité des primitifs. L'éducation des enfants est inexistante dans le sens que nous attachons à ce terme. Les jeunes nègres, plus ou moins nourris, plus ou moins décrassés, jamais talochés par leur mère, n'ont d'autre éducation que les exemples peu édifiants étalés sous leurs yeux ou les contes et les légendes que leur ressassent chaque soir, depuis leur plus tendre enfance, les vieux du village. Pas plus dans les actes et les propos de ces nègres que dans leurs légendes n'apparaissent les signes précurseurs d'aspirations vers une loi morale, vers un idéal quelconque. Le mensonge, la fourberie, les suggestions des plus bas instincts en forment seuls la trame. Ils sont, d'autre part, incapables de s'élever au-dessus des contingences de la vie matérielle.

Par contre, l'expérience de chaque jour démontre qu'il ne tient qu'à nous, en restant dans les limites des connaissances élémentaires, essentiellement pratiques, de faire progresser ces êtres abandonnés en ce pitoyable état. Les facultés intellectuelles des jeunes indigènes, en

particulier, convenablement dirigées, se développent avec une surprenante rapidité. On peut admettre, d'une manière générale, que la moyenne des enfants noirs, entre 8 et 15 ans, par exemple, soumis à un entraînement méthodique, ne le cède en rien à la moyenne des enfants européens du même âge. Au-dessus de 15 ans, et à mesure que l'on dépasse le niveau des études élémentaires, le jeune Européen reprend incontestablement la supériorité. La valeur intellectuelle de l'indigène abandonné à lui-même est, en effet, de courte durée. Vers la vingt-cinquième année, il inaugure une période de déclin qui s'accentue rapidement. Mais il s'agit là bien moins d'une dégénérescence cérébrale physiologique que d'une déchéance d'origine pathologique provenant, en partie, de l'alcoolisme et des excès sexuels, en partie de ce fait que le noir, incapable d'un effort de longue durée, retombe à son inaction primitive dès qu'il n'est plus astreint à un travail régulier. Les indigènes que l'on peut préserver des excès alcooliques ou vénériens et convertir à un entraînement intellectuel prolongé conservent jusqu'à un âge avancé l'intégrité de leurs facultés.

Bien dirigés, ils sont susceptibles, dans ces conditions, d'atteindre à des résultats extrêmement encourageants.

Des bambins à peine sortis de la première enfance apprennent à lire et à écrire en quelques mois, en quelques semaines. Les administrations publiques ou privées et les commerçants emploient déjà comme interprètes, expéditionnaires, comptables, télégraphistes, dactylographes, une quantité relativement très élevée d'autochtones, quand on connaît le nombre dérisoire d'écoles primaires qui ont été créées en Afrique Equatoriale Française et depuis si peu de temps.

Nous possédons dans nos services de prophylaxie contre la maladie du sommeil un certain nombre d'infirmiers recrutés sur place, qui, après cinq mois de stage dans un laboratoire, font couramment le diagnostic bactériologi-

que de la maladie du sommeil, depuis la prise de sang ou la ponction ganglionnaire, jusqu'à la reconnaissance du trypanosome au microscope, en passant par toutes les délicates opérations de laboratoire intermédiaires. Quelques-uns pratiquent des ponctions lombaires, des injections intra-veineuses avec une remarquable dextérité. Si l'on veut bien considérer que ces indigènes étaient, il y a quelques années encore, enlizés dans leur village dans un état de demi-sauvagerie et qu'ils n'ont à leur actif l'appoint d'aucune première mise héréditaire, on accordera bien que nous sommes autorisés à fonder sur la perfectibilité intellectuelle de ces primitifs les plus belles espérances. Mais poussons plus loin encore notre enquête.

Sans insister pour l'instant sur l'œuvre des différentes missions religieuses en ce pays, je signalerai simplement quelques missionnaires protestants qui ont su attirer à eux de nombreux indigènes dont ils ont fait rapidement d'excellents ouvriers maçons, forgerons, menuisiers ou ébénistes.

La Compagnie du Chemin de fer du Congo Belge, dont le trafic est considérable, a, depuis plusieurs années, limité les effectifs de son personnel européen extrêmement onéreux au nombre d'agents strictement indispensable pour remplir les fonctions d'ingénieurs, de chefs des gares importantes, de comptables principaux, de chefs d'atelier, etc... Tous les autres emplois de mécaniciens, d'ouvriers dans les ateliers de réparations, de chefs des petites stations, d'aiguilleurs, d'employés divers sont fort exactement tenus par des indigènes, soit Sénégalais, soit, le plus souvent, autochtones... Ces mécaniciens indigènes pour ne citer que cette catégorie d'ouvriers, ont une connaissance approfondie de tous les organes d'une locomotive, de leur structure, de leur rôle respectif et de leur mode de fonctionnement. Ce ne sont pas des automates reproduisant machinalement, aveuglément certains gestes accomplis fréquemment devant eux. Ils comprennent

pourquoi, à un moment donné, ils doivent s'adresser à tel organe et non à tel autre. Quand survient un arrêt ou un ralentissement accidentel de leur locomotive, ils savent discerner la cause perturbatrice qui interrompt le jeu harmonieux de ce mécanisme complexe et apporter le remède qui convient, si la chose est possible.

Ces quelques exemples suffisent à établir que dans le domaine des connaissances concrètes, directement perceptibles par les sens, démontrables expérimentalement, les facultés de compréhension des primitifs ne sont pas sensiblement inférieures à notre propre entendement. A ce titre, les populations de l'Afrique Equatoriale Française représentent, dans leur ensemble, un capital intellectuel capable de donner, sous notre impulsion, un rendement considérable, mais condamné, en dehors de toute intervention de notre part, à demeurer éternellement stérile. Même les meilleurs d'entre les indigènes amenés par nos soins au degré de développement que je viens d'indiquer doivent, en raison de leur insouciance, de leur indolence, être soumis à une étroite surveillance, fréquemment stimulés. En ce qui concerne les tout primitifs qui n'ont encore jamais été soumis directement à notre influence, leur stagnation, pendant des siècles, au point initial de leur évolution, nous est maintenant bien compréhensible.

La cause en est, d'une part, dans leur inaptitude à raisonner, à analyser, à coordonner judicieusement les faits particuliers et à en tirer des idées générales. Elle réside, d'autre part, dans la débilité de leurs facultés imaginatives, dans leur apathique insouciance et leur répugnance à remonter jusqu'aux causes premières des phénomènes qui se produisent sous leurs yeux.

Les événements imprévus, les catastrophes qui fondent sur eux, les trouvent désarmés, sans autre réaction de défense que des offrandes aux Génies ou de stupides pratiques de sorcellerie ; et cela, uniquement, parce que, trop

peu déductifs et surtout trop indolents pour s'astreindre à la recherche souvent aisée des causes naturelles de ces événements, ils trouvent plus simple de tout mettre, *a priori*, sur le compte d'une intervention surnaturelle. Il ne faut d'ailleurs pas assigner d'autre origine aux légendes merveilleuses par quoi, non seulement les nègres, mais tous les autres peuples, à l'aurore de leur civilisation, se sont efforcés à imaginer une explication fantaisiste des phénomènes plus ou moins extraordinaires dépassant les limites de leur entendement. La mythologie tout entière dérive de cette même tendance. Ainsi, le rendement intellectuel dont ils étaient capables se dépensait, en pure perte, en fictions stériles ; ainsi, leur cerveau travaillait dans le vide, éperdument, sans aucun résultat concret.

C'est encore en raison de leur indolence que les nègres accueillent passivement, sans le moindre effort de compréhension, les productions les plus simples de notre génie créateur, et sont pleinement satisfaits par cette constatation que c'est encore là *une manière de Blancs*...

Aussi bien est-ce un fait digne de toute notre attention que des êtres humains constitués comme nous, appartenant à des races différentes, en Afrique Tropicale, en Amérique, en Océanie, séparés du reste du monde par des barrières longtemps infranchissables, aient pu subir, pendant un nombre de siècles qu'il est impossible de préciser, un arrêt aussi complet dans leur progression. Certes, dans l'Ancien Continent, on a pu observer, de tout temps, chez diverses familles ethniques, actuellement encore, en Asie, de longues périodes de stagnation succédant à des périodes d'extrême activité. A ne considérer que l'Europe, les progrès accomplis, surtout au point de vue scientifique, pendant les quinze premiers siècles de notre ère, paraissent à peu près négligeables quand nous mesurons le terrain parcouru durant ce dernier siècle. Mais encore ne s'agissait-il là que de demi-

sommeils, de ralentissements passagers dans l'évolution de l'esprit humain dont il a été souvent possible de déterminer, jusqu'à un certain point, les causes principales. Au contraire, parmi les populations centre-africaines, que nous étudions, nous constatons une immobilité absolue remontant à une date indéterminée. Et, à n'en plus douter, cet état d'impuissance cérébrale, cette inaptitude absolue à se développer, à progresser, ne sauraient se modifier en dehors de nous. Notre intervention énergique, continue, est et sera longtemps encore la condition indispensable à leur évolution. Il suffit, pour s'en convaincre, de rapprocher les résultats que nous avons déjà obtenus en quelques années parmi les groupements indigènes soumis à notre influence de l'état de sauvagerie voisin de l'animalité où ils croupissaient depuis des milliers d'années, quand nous les avons visités pour la première fois. Ne constatons-nous pas, d'autre part, chaque jour, que les indigènes instruits par nous retombent rapidement à leur sauvagerie primitive, dès qu'ils sont de nouveau abandonnés à eux-mêmes ? Et quels enseignements ne nous offrent pas les petites républiques indépendantes de Monrovia, de Saint-Domingue ? Toutefois, il ne faut pas perdre de vue, sous peine de retomber, une fois de plus, dans de regrettables erreurs, que notre rôle de civilisateurs auprès de ces primitifs ne doit pas dépasser les limites que nous assignent les possibilités d'assimilation de leur constitution psychique et intellectuelle. Sans nous étendre ici plus longuement sur ce sujet, nous nous bornerons à rappeler que leur compréhension encore très bornée, en particulier leur inaptitude à analyser, à généraliser, limitent leur réceptivité à une instruction scientifique ou littéraire tout à fait élémentaire et assignent à leur intelligence une orientation principalement dirigée vers l'enseignement professionnel, qui pourra faire d'eux d'excellents ouvriers forgerons, mécaniciens, charpentiers, maçons, ébénistes, etc. De même, en ce qui concerne l'é-

ducation de ces indigènes réfractaires aux spéculations abstraites, il semble bien que nous devrons nous résigner à ne les voir accéder que bien lentement aux idées de justice, de bonté, de générosité, de sacrifice, ainsi qu'à la conception d'une loi morale même rudimentaire. Il importe d'abord de créer en eux-mêmes un terrain favorable à l'ensemencement de semblables notions.

Ce sont des humanités, si j'ose dire, inachevées et qui ont à parcourir, pour se réaliser pleinement, toutes les étapes que nous avons franchies nous-mêmes... Aussi, leur observation attentive est-elle particulièrement intéressante en ce qu'elle nous offre un élément de comparaison précieux pour nous aider à analyser le mécanisme encore si obscur de l'élaboration de nos connaissances. Prenons quelques exemples qui montreront de façon précise en quoi leur constitution intellectuelle diffère de la nôtre.

Ils reçoivent, par l'intermédiaire des sens, des impressions du monde extérieur. Comme certains phénomènes leur apparaissent invariablement précédés ou suivis d'autres phénomènes toujours les mêmes, ils arrivent passivement, par le jeu automatique des associations d'idées, à créer entre eux ce que nous appelons une relation de cause à effet. L'observation de la nature leur a montré que la pluie est toujours accompagnée de l'apparition de nuages : ils établissent un rapport étroit entre la pluie et les nuages. Mais leur curiosité ne va pas poursuivre l'enchaînement des phénomènes antérieurs dont la pluie n'est que l'ultime aboutissement. Aucun nègre n'a jamais éprouvé le besoin de connaître à quelles causes sont dues la formation et l'apparition des nuages, du moment que ces causes non directement perceptibles par les sens ne se sont point imposées, d'elles-mêmes, à son attention. Ils ne sont jamais, comme nous, tourmentés par cette soif de savoir, ce désir impérieux, même chez nos enfants, de remonter, de cause en cause, par delà les

phénomènes sensibles, à la cause première des choses.

Notons ceci encore : ces primitifs, après avoir vu la mort succéder à un traumatisme ou à l'absorption d'un poison, ont établi une relation entre ces deux ordres de faits, mais toujours automatiquement, sans aucun effort volontaire de réflexion, de discussion et de jugement. Ils n'ont jamais cherché à connaître le *pourquoi* et le *comment* de cette relation, pas plus qu'ils n'ont jamais cherché à comprendre pourquoi la chaleur dessèche les graines ou les racines qu'ils exposent au soleil. Aussi pourrait-on être tenté de croire que où notre jugement, où notre sens critique développés par l'éducation savent discerner une relation de cause à effet, ils ne voient, eux, suivant l'expression de Hume, que succession régulière. Bien mieux : les nègres à l'état sauvage sont si étroitement tributaires des seules impressions sensorielles, pour tout ce qui concerne l'acquisition de leurs connaissances, qu'ils se refusent à assigner à la mort une autre cause indépendante de ces deux phénomènes nettement accessibles aux sens, évidents : le traumatisme ou l'absorption d'un poison. Ils n'admettent pas la mort par dégénérescence physiologique des tissus ou des organes, que nous qualifions, nous, au contraire, de mort naturelle.

L'ensemble de leurs connaissances, je le répète, est strictement limité aux impressions reçues du monde extérieur par l'intermédiaire des sens, enregistrées et classées par l'intelligence. Mais les idées qu'ils s'en forment et qu'ils en gardent ne dépassent pas les faits particuliers auxquels elles se rapportent. Ils ne possèdent pas la faculté de les étendre, par le raisonnement, à d'autres catégories de faits et de formuler, par induction, des lois générales. Ils peuvent reconnaître que, envisagés séparément, tels phénomènes sont causés par tels autres phénomènes, mais il n'en découle pas pour eux la nécessité de ce principe que tout phénomène, tout effet a une cause. Ceci nous explique, en partie, que le problème de l'o-

rigine du monde n'ait jamais sollicité leur attention. Les impressions venues du dehors ne font qu'exciter passagèrement leur sensibilité et leur intelligence, mais n'ont, en eux-mêmes, aucun retentissement prolongé et s'éteignent tout aussitôt dans les ténèbres de leur conscience assoupie.

Cette inaptitude à généraliser dérive de la même débilité intellectuelle qui leur interdit de s'élever à la conception d'idées dépassant le domaine de la sensation. On chercherait vainement à découvrir en eux quelques indices d'imagination créatrice ; leurs fictions ne sont jamais formées que d'éléments empruntés à la réalité. Ils ne connaissent rien, ne soupçonnent rien des entités abstraites telles que l'Honneur, la Patrie, le Sacrifice, et ce qu'ils ignorent par-dessus tout, c'est eux-mêmes, c'est leur propre « Moi ». Les hautes sphères de l'Idéal, de l'Absolu leur sont également inaccessibles. Rappelons, d'autre part, sans insister ici davantage sur ce point, que leur émotitivité passionnelle est uniquement excitée à l'occasion de l'acte sexuel et seulement pendant le temps que dure l'accomplissement de cet acte.

Parlerai-je enfin de la Morale de ces nègres fondée exclusivement sur les enseignements qu'ils ont pu retirer de l'observation de la nature ? Enseignements redoutables, en vérité, en ce qu'ils montrent partout et toujours l'inéluctable écrasement des faibles par les forts et que, les suggestions de l'instinct de conservation aidant, ils amènent fatalement à cette conclusion terriblement immorale : le respect, le culte exclusif de la Force.

Ceci posé, comment admettre l'universalité de la *raison pratique* sur quoi reposent toute la morale et toute la philosophie kantiennes, de cette raison pratique innée en nous, constituant l'essence même de l'être humain, qui, dans chaque cas particulier, nous crie impérativement : « Ceci est bien ; fais-le ! Ceci est mal ; ne le fais pas ! » A n'en pas douter, nos primitifs centre-africains, tout au

moins, ne reçoivent, en matière de morale, d'autres enseignements que les pernicieux exemples donnés par la nature et d'autres inspirations que les suggestions férocement égoïstes de l'instinct de conservation individuelle ou collective. Ils ne sont pas plus invités par une sorte de voix intérieure à faire le bien et à éviter le mal que cette même voix intérieure ne leur apprend à établir la distinction entre ce qui est le bien et ce qui est le mal.

§

Telles sont les limites de l'activité intellectuelle des sauvages livrés à eux-mêmes dans les régions encore à peine explorées du centre de l'Afrique. Mais ici se pose une question de la plus haute importance. Nos protégés centre-africains, puisque je ne m'occupe ici que de cette catégorie de primitifs, ont-ils toujours été dans ce même état d'infériorité ? N'ont-ils pas traversé, à une époque plus ou moins lointaine qu'il est impossible de préciser, une crise d'activité cérébrale durant laquelle leurs facultés d'observation, de jugement, d'invention et d'imagination se seraient affirmées par des manifestations particulièrement démonstratives ? En les observant de très près dans les menus détails de leur vie matérielle on découvre, çà et là, certains procédés, certains dispositifs aussi ingénieux que compliqués marqués au sceau d'une vive intelligence et révélant, au surplus, un ensemble de connaissances assez étendues.

Je rappelle le procédé employé pour obtenir du feu en quelques secondes. L'indigène accroupi maintient sous son pied, fixée horizontalement sur le sol, une baguette de roseau à moelle spongieuse, à écorce ligneuse très résistante percée d'un orifice ; dans cet orifice il introduit l'extrémité d'un bâtonnet en bois très dur, auquel il imprime de rapides mouvements de rotation en le faisant rouler entre ses mains, alternativement, dans l'un et l'autre sens. Les frottements rapides du bâtonnet contre les parois de

l'orifice déterminent, en moins d'une minute, une élévation de température suffisante pour ignifier la moelle spongieuse du roseau.

Que dire de l'installation de ces hauts fourneaux en miniature construits par les sauvages Yakomas des rives du M'Bonou dans le but de fondre le minerai de fer ou de cuivre ? Imaginez une cheminée de tirage en argile de deux mètres de hauteur surmontant un four à charbon de bois dont l'aire grillagée est activement ventilée à l'aide de soufflets en peau d'antilope. Le même dispositif est ensuite utilisé pour forger le métal et fabriquer des pioches, des colliers ou des bracelets, des haches, des sagaies, des pointes de flèches.

Mais voici mieux encore. Dans le Haut-Oubangui on prépare, de la manière suivante, le sel destiné à assaisonner les aliments. Certaines plantes aquatiques spéciales récoltées dans les marais sont préalablement desséchées et incinérées. Les cendres, très riches en sulfates, nitrates et chlorures solubles, sont disposées, au-dessus d'une couche de sable filtrante, dans une marmite en terre dont le fond est criblé de menus orifices. On fait le plein de la marmite avec de l'eau qui s'écoule lentement par ces orifices après s'être saturée de nitrates, de sulfates et de chlorures, la couche de sable retenant les impuretés. Il ne reste plus qu'à évaporer le liquide jusqu'à siccité et à recueillir le résidu sec de couleur grisâtre, d'une saveur exécrable, néanmoins très prisé par les indigènes.

J'insiste sur ce fait que les peuplades auxquelles je fais allusion ici sont composées d'autochtones vivant depuis des siècles au milieu de leurs forêts, en relations peu fréquentes avec les tribus voisines, tout aussi sauvages, et n'ayant certainement jamais pu recevoir aucune inspiration d'autres groupements plus civilisés. Ceci posé, serait-ce donc par le seul fait du hasard que ces primitifs ont reconnu la nécessité d'incorporer certains sels à leurs aliments, qu'ils en ont découvert la présence dans les tis-

sus des plantes aquatiques et enfin qu'ils sont parvenus à les en extraire par le véritable procédé de laboratoire que je viens de décrire ? A n'en pas douter, nous devons voir dans ces quelques exemples choisis entre tant d'autres autant de manifestations de l'intelligence s'exerçant intégralement, dans le domaine du concret, du contingent, avec l'entière coopération de ses facultés d'observation, de raisonnement, de généralisation et d'imagination.

Voilà, semble-t-il, une éclatante confirmation de la loi de *constance intellectuelle* de Remy de Gourmont. Peut-être, dans une certaine mesure. Mais une prudente réserve s'impose. Il ne s'est agi là, sans aucun doute, que d'une crise d'activité intellectuelle occasionnelle, passagère, dont il n'est peut-être pas impossible de découvrir la cause déterminante et le processus. Les ingénieuses inventions auxquelles je fais allusion,orientées vers l'utilisation pratique des ressources fournies par la nature,correspondaient toutes, sans exception, à des besoins impérieux, vitaux... A l'appel de ces besoins, les véhémentes sollicitations de l'instinct de conservation ont excité au paroxysme l'activité cérébrale de ces primitifs et provoqué graduellement le plein épanouissement de celles de leurs facultés intellectuelles s'exerçant à cette occasion avec le plus d'intensité. Ainsi, ils ont progressé, ils ont inventé, ils ont créé, eux aussi, jusqu'au jour où, tous leurs besoins vitaux se trouvant satisfaits et leur activité cérébrale n'étant plus sollicitée par l'instinct de conservation, ils sont tombés successivement à l'état d'inaction cérébrale, puis de dégénérescence intellectuelle, et, enfin, de fixité, d'immobilisation, pendant des siècles, au point où nous les trouvons maintenant. Aussi, tout ce que nous pouvons reconnaître à ces sauvages,c'est la persistance, en puissance, à l'état latent, de leur intelligence normalement obnubilée et susceptible de se réaliser complètement, avec tous ses attributs, seulement dans certaines

onditions et sous l'influence d'excitations appropriées.
Mais encore, même dans ces conditions, même sous influence de ces excitations, il reste tout un vaste do-aaine de l'intelligence où leur activité n'a jamais pu at-eindre, à aucune époque : c'est le domaine des idées pu-es, de l'Idéal, de l'Absolu. Ces primaires livrés à eux-aêmes, au moment culminant de leur puissance céré-rale, ont accompli, dans l'étroite sphère du relatif et du ontingent, l'effort intellectuel nécessaire pour pourvoir ıgénieusement à la satisfaction de leurs besoins exclusi-ement matériels, mais ils n'ont certainement pas pu 'élever au delà. Car, pour les hommes civilisés parvenus ce degré de leur évolution où ils le peuvent concevoir, 'Idéal devient bien vite un besoin aussi impérieux que e se nourrir, de se procurer du feu, de forger des armes our leur défense : un besoin survivant aux générations ui passent, jamais satisfait, toujours de plus en plus ar-emment poursuivi. Or, nous ne trouvons rien de sem-lable qui ait survécu dans les âmes de ces sauvages bor-és, jusque dans leurs croyances religieuses, aux plus umbles concepts. Est-ce à dire qu'ils sont voués à être xclus éternellement de ces hautes sphères de la pensée ? e ne le pense pas. Ce sont simplement des humanités ttardées, que des conditions particulières de climat et de ailieu, l'isolement, la complicité d'un sol généreux pour-oyant abondamment à leurs besoins ont immobilisées, près une courte période d'activité, dans un demi-sommeil. onstitués comme nous, ils évolueront vraisemblable-nent comme nous quand ils seront placés dans des con-litions identiques à celles qui ont présidé à notre propre volution. Quelques siècles y suffiront.

§

Cette étude du noir, au point de vue intellectuel, serait ncomplète si je ne consacrais un paragraphe spécial à ses ptitudes artistiques.

Je crois fermement que la plupart des nègres, dans l'état actuel d'inéducation de leur sens visuel, sont complètement inaptes à éprouver, par la vue, une sensation esthétique. A quelques exceptions près, parmi lesquelles je range les femmes, ils n'ont pas la faculté de concevoir et d'apprécier la Beauté. Pour eux, l'idéal de la beauté humaine ne va pas au delà des manifestations de la force et de la résistance physique. Ils jugent hommes et femmes au poids et à la taille.

Ils sont, de même, insensibles à la beauté d'un paysage. Seules, les frappent des apparences extérieures leur donnant, soit des impressions de force (un arbre immense, une grande montagne), soit des sensations agréables ou pénibles (la fraîcheur d'un bois, la vase gluante d'un bas-fond marécageux). Les vastes plateaux rocailleux, dénudés, leur sont antipathiques, non parce qu'ils sont laids, mais parce que leurs pieds en sont douloureusement impressionnés. Quand vous interrogez un noir arrêté devant un beau paysage sur l'objet de sa contemplation, il vous répond : « Je ne regarde rien ! » ou bien : « Je regarde, là-bas, cette femme qui travaille dans sa plantation ! » Il est décourageant au même titre que le boy que vous chargez de composer un bouquet et qui vous présente les plus jolies fleurs étroitement comprimées, garrottées, en bottes d'asperges. L'impression visuelle produite par ce bouquet n'éveille en lui aucune sensation ; toute sa valeur réside dans son rendement, au point de vue olfactif.

Le noir n'est pas tenté, spontanément, de reproduire la configuration des objets qu'il a constamment sous les yeux. J'ai aperçu parfois sur des murs, sur des portes, de grossières silhouettes d'hommes, d'animaux, de pirogues représentées à l'aide de fragments de charbon. Mais l'auteur était toujours un indigène relativement éduqué et déjà initié par des Européens à la représentation de ces objets. Ajouterai-je que les silhouettes de ces bonshommes, de ces animaux, de ces pirogues dénotaient le même sens

de la ressemblance et de la perspective que nous retrouvons chez les enfants européens de 4 ou 5 ans s'essayant à de semblables reproductions (1) ? Je n'ai d'ailleurs jamais assisté à un essai de figuration de groupements d'êtres ou d'objets : une foule, un village, un paysage dénotant une tendance à interpréter une impression d'ensemble, à concréter une idée générale. Leur cerveau enregistre et peut reproduire des impressions successives isolées, mais sans aucun travail complémentaire de synthèse, de composition.

Il semble en être de même de la perception et de l'élaboration intérieure des sensations auditives. Pourtant le nègre africain de la zone équatoriale, le Congolais, en particulier, est doué d'une organisation cérébrale tout à fait remarquable au point de vue de la perception, de la fixation et de la reproduction des sons musicaux. Son cerveau reçoit et enregistre les impressions musicales avec une précision surprenante, tant en ce qui concerne le timbre, la hauteur des sons que la cadence suivant laquelle ils sont émis. De plus, ces impressions sont persistantes et il conserve pendant longtemps la faculté de les évoquer et de les reproduire.

La plupart des nègres, après quelques auditions, parfois même après une seule audition, chantent fidèlement, note pour note, une phrase mélodique. Au Congo belge, nos alliés, croyant, bien à tort, les noirs incapables de recevoir une éducation musicale complète, ont réussi à former une fanfare indigène dont les exécutants ne connaissent pas une note de musique et exécutent convenablement des symphonies, après qu'on les leur a serinées un certain nombre de fois à l'aide d'un phonographe. Les missionnaires catholiques possèdent dans la plupart de leurs missions des maîtrises formées d'enfants des deux sexes

(1) Il est encore à noter que s'il existe chez les tribus Pahouines ou Gabonaises de la côte et chez les Batékés de nombreuses reproductions d'hommes ou d'animaux grossièrement sculptées sur bois ou sur ivoire; on n'en retrouve plus aucun spécimen parmi les peuplades du centre de l'Afrique.

qui arrivent très facilement à chanter des chœurs à plusieurs voix.

Mais les aptitudes musicales des noirs vont bien au delà de la perception et de la reproduction des sons émis devant eux. Ils sont capables de lire couramment l'écriture musicale adoptée par les peuples civilisés : hauteur et valeur des notes, signes conventionnels indiquant la mesure, les clefs, les portées, etc... Une fois entraînés à la lecture musicale, ce n'est plus qu'un jeu pour eux d'interpréter sur un instrument quelconque : piston, baryton, trombone, une partition écrite. Pendant que je trace ces lignes, en ce bruyant après-midi du 14 juillet, la fanfare du bataillon de tirailleurs congolais, non loin de ma demeure, donne un concert dont le programme comprend une dizaine de morceaux : marches, valses, mazurkas, le *Chant du Départ*, *La Marseillaise*. L'exécution ne laisse à peu près rien à désirer, ni au point de vue de la mesure et de l'ensemble,ni au point de vue de la vigueur et de la franchise des attaques. Ce résultat extrêmement intéressant que je croyais, moi-même,difficilement réalisable, a été obtenu, en quelques mois, avec de jeunes indigènes nullement préparés, provenant des plus obscurs villages du Haut-Oubangui, et ignorant,il y a un an, qu'il existât une écriture musicale, des pistons, des barytons et des trombones.

J'arrive enfin à la faculté que possèdent les nègres, non plus seulement de reproduire des assemblages de sons musicaux perçus auditivement ou visuellement, mais de créer, eux-mêmes, de toutes pièces, ces assemblages de sons mélodieux ou harmonieux. Dans chaque tribu il existe un répertoire traditionnel d'airs musicaux très en faveur parmi les piroguiers, les porteurs et les danseurs de tams-tams. Un ou deux individus chantent, sur des paroles improvisées, un thème mélodique après lequel tous les assistants entonnent en chœur,comme refrain, une phrase harmonique à plusieurs voix.

Mais, en dehors de ce répertoire fixe, chaque indigène s'érigeant compositeur improvise instantanément sur une sorte de harpe ou de guitare un motif musical avec accord ; sur cet accompagnement, il chante, pendant des heures entières, une sorte de récitatif exprimant ses pensées ou ses souvenirs.

La musique paraît être, pour le nègre, un aliment cérébral correspondant à un besoin. Elle produit sur ses centres nerveux une excitation qui, à l'occasion de l'effort, active la production du potentiel nerveux, et semble, en même temps, exercer une action anesthésique sur la sensation douloureuse de fatigue musculaire. (Les nègres qui souffrent physiquement ne cessent de chanter, nuit et jour.) La musique joue encore, chez le noir, le rôle d'un agent de détente qui canalise le trop plein de son émotivité violemment excitée par la joie ou la douleur. Il traduit sa joie par des chants et des danses. Il est également incapable de traduire l'affliction que lui causent un dommage matériel ou la perte d'un être cher autrement que par d'assourdissantes lamentations vociférées musicalement. La musique est la forme la plus ordinaire de l'extériorisation de ses sensations et de ses sentiments. Mais il est extrêmement curieux qu'elle est, par contre, impuissante à provoquer chez lui aucun sentiment, aucune émotion, exception faite, cependant, pour certains indigènes de nos vieilles colonies dont l'émotivité a été, si j'ose dire, plus éduquée. Pour le primitif, elle n'est qu'un bruit harmonieux n'allant pas au delà de l'excitation cérébrale et n'affectant en rien sa sensibilité.

Je reprendrai ici comme sujet d'étude ces tirailleurs musiciens dont j'ai vanté, tout à l'heure, les étonnantes aptitudes musicales. Ils exécutent d'enthousiasme, avec verve, sans une fausse note, sans une faute de mesure, les pas redoublés tintamarresques à allure vive, les polkas, les mazurkas, les valses au rythme bien marqué, quelles qu'en soient les difficultés d'exécution. Mais quand vient

le tour d'une mélodie au rythme irrégulier et lent traduisant des sentiments et en suivant les mouvements tendres ou passionnés, nos pauvres nègres désorientés perdent pied. Quand il s'agit d'un morceau *d'expression* destiné non plus seulement à exciter le cerveau avec des sons, mais à émouvoir l'âme par un langage musical dépassant le domaine des impressions sensorielles, notre exécutant nègre n'apparaît plus que comme un automate reproduisant mécaniquement les notes inscrites sur son carton avec toutes les ressources de son intelligence, mais sans réelle compréhension et sans émotion. Il reproduit l'expression de la pensée de l'auteur, mais cette pensée elle-même lui reste étrangère.

La limite que je viens d'assigner aux aptitudes musicales du noir primitif est-elle susceptible d'être reculée par une éducation appropriée ? Je n'ose l'espérer, du moins pour les générations présentes, car il faudrait, pour cela, une transformation radicale de sa complexion sentimentale. Nos enfants européens, encore dénués de toute éducation artistique, frissonnent, pâlissent et pleurent sous le choc émotionnel d'un langage musical puissamment éloquent. Rien de semblable chez le noir.

LE CARACTÈRE

Il est un élément primordial qui domine toute la personnalité du primitif et imprime à son caractère sa physionomie spéciale : c'est le respect de la Force. Ses relations avec le monde extérieur dépendent exclusivement du rapport qu'il croit pouvoir établir entre sa valeur combative et celle des individus qui l'entourent. Dès qu'il est fixé à cet égard, il subordonne aveuglément sa conduite aux prescriptions conformes de l'instinct de conservation individuelle ; il écrase impitoyablement le plus faible, et se soumet sans réserve au plus fort. Pénétré de

crainte et d'admiration devant la Force, il n'est ni surpris, ni indigné que l'homme dont il a éprouvé la supériorité abuse de son pouvoir jusqu'aux dernières limites, mais il n'admet pas, en revanche, qu'on limite ses propres droits sur plus faible que lui. Il n'attend pas plus la pitié de la part de ses oppresseurs qu'il ne la conçoit à l'égard de ses opprimés. Nous aurions, à l'occasion de la dernière guerre, fort maladroitement plaidé notre cause auprès de lui en incriminant l'inqualifiable agression des Allemands, leurs crimes, leurs exactions pendant les hostilités et leur duplicité actuelle. Nous n'aurions fait ainsi que lui donner, aux dépens de notre propre prestige, une très haute idée de nos ennemis. Il a été, par contre, tout de suite conquis par notre résistance acharnée et par notre victoire.

Certains coloniaux ont fait preuve de peu de clairvoyance en prétendant que le nègre primitif a la notion intuitive de la justice. Cette notion suppose d'abord la faculté d'établir une distinction entre le juste et l'injuste, et cette faculté nécessite, à son tour, l'existence préalable d'un terme de comparaison, d'un principe directeur dicté par une loi morale. Où les noirs pourraient-ils trouver autour d'eux ce principe directeur, cette loi morale? Est-ce dans la Nature qui ne leur donne en exemple que l'odieux spectacle d'animaux innombrables dont l'unique loi est de vivre et de se reproduire, envers et contre tous, sans autre guide que leur instinct ? Leur unique code de justice, c'est l'ensemble des coutumes de la tribu dérivant toujours de ce même principe de la loi du plus fort. Un homme libre nourrit ses esclaves parce qu'il attend de cette nourriture un rendement proportionnel en travail : tel le mécanicien qui alimente sa machine à vapeur en combustible. Dès que l'un de ces travailleurs est atteint d'une grave maladie le mettant définitivement hors d'état de produire, il le fait transporter dans la brousse où les fauves ne tardent pas à le débarrasser de cette bouche

inutile. Les autres esclaves trouvent cela tout naturel. Ils agiraient de même s'ils devenaient les maîtres à leur tour. Bien mieux, ils seraient choqués que, dans les mêmes circonstances, un des leurs bénéficiât d'un traitement différent.

Autant ce primitif est prêt à admettre tous les privilèges que s'arroge une caste supérieure à la sienne, autant il accepte difficilement que des individus occupant le même rang social soient différemment traités. Si vous commettez l'imprudence d'accorder, sans motif apparent, une gratification supplémentaire à l'un de vos porteurs ou travailleurs, toute la meute de ses compagnons accourt, indignée, réclamer le même cadeau :

« Tu as donné 10 bananes à Zanga et à moi, qui ai travaillé autant que lui, tu n'en donnes que 5 ? C'est bon ça ? »

Leur ressentiment est exaspéré au paroxysme si Zanga appartient à une autre tribu. Après cela, votre interprète, vos tirailleurs ou miliciens d'escorte, personnages considérables à leurs yeux, pourront, subrepticement, venir opérer des prélèvements illicites sur leur ration ; ils se soumettront sans protester.

Faut-il voir dans les faits de ce genre le premier éveil d'un embryonnaire sentiment d'équité ? Je n'y vois, pour ma part, que jalousie instinctive. Je le répète, on chercherait vainement chez le primitif d'autres notions sur le bien et le mal, d'autres principes de justice que ceux qui peuvent lui être inspirés par la nature, la crainte de la Force et l'instinct de conservation individuelle. Le premier mouvement du plus faible est de s'incliner devant le plus fort. Mais l'instinct de conservation lui a secondairement suggéré d'autres réactions de défense qui ont influé, à leur tour, sur son caractère. La magie, très en faveur en pays noir, lui a d'abord permis d'opposer les forces occultes à la force brutale. Une autre réaction de défense a été la ruse et le mensonge.

Le mensonge est, à ce point, ancré dans le caractère de tous les nègres que, pris au dépourvu par une question inattendue, ils commencent tout d'abord par mentir, à tout hasard, sans même se demander ce qu'il en pourra advenir. Ils mentent pour éviter le châtiment ou extorquer indûment un bénéfice ; mais ils mentent encore sans intérêt, sans motifs, en racontant, par exemple, un incident banal qui ne les concerne en aucune façon. C'est là, d'ailleurs, l'origine de ces bruits extraordinaires qui se répandent en Afrique avec une rapidité inconcevable, contenant en général une part de vérité, mais outrageusement amplifiés et dénaturés.

La ruse, née du besoin légitime de lutter contre l'omnipotence de la force brutale, s'est graduellement abaissée à dérober le bien d'autrui, ce qui, à tout prendre, est encore une manifestation de l'instinct de conservation individuelle. Il ne semble pas, d'autre part, que le développement intellectuel, la progression dans la hiérarchie humaine aient modifié très favorablement leurs tendances à cet égard. Peut-être même le contact prolongé avec les Blancs les a-t-il aggravées en révélant à ces indigènes des besoins et des désirs nouveaux qu'ils peuvent plus difficilement satisfaire. Il semble, par contre, que les primitifs initiés au fétichisme, tout en restant foncièrement voleurs, trouvent cependant dans leur religion un frein modérateur à leur regrettable penchant (1). Lors de notre première prise de contact avec les populations du Bahr-el-Ghazal, la crainte superstitieuse du Blanc réputé *fétiche* leur inspirait le respect de l'Européen et de tout ce qui touchait à sa personne. J'ai vu, à cette époque déjà lointaine, sur une route très fréquentée par les indigènes, dans le sultanat de Semio, tout un amoncellement de caisses de perles abandonnées là depuis plusieurs mois, pié-

(1) Je regrette de n'en pouvoir dire autant des nègres catholiques, qui paraissent ne voir dans le sacrement de la confession et l'absolution consécutive qu'un encouragement à persévérer indéfiniment dans les plus coupables errements.

tinées et éventrées par les éléphants. Le contenu de ces caisses, pourtant fort apprécié à ce moment, était intact. Un objet quelconque oublié au campement ou dans un village était toujours restitué ; les habitants, pourtant si économes de leurs efforts, accomplissaient parfois des records de vitesse pour rejoindre le Blanc et le lui remettre. Dans les agglomérations où est déjà institué le régime de la propriété individuelle, il suffit souvent qu'une plantation soit placée sous la protection d'un fétiche bien apparent pour qu'elle soit respectée.

Le facteur moralisateur qui intervient dans les exemples que je viens de citer n'est autre, en dernière analyse, que la peur. Ces nègres, depuis qu'ils se sont familiarisés avec les Blancs et ont éprouvé l'esprit de tolérance de certains d'entre eux, ne se font plus aucun scrupule de les détrousser quand se présente une occasion favorable. Les indigènes, entre eux, exploitent encore de préférence ce sentiment de la peur comme étant le moyen le plus efficace pour défendre leurs biens. Leurs coutumes punissaient le vol de la peine de mort. Dans l'état de complète amoralité où vit le nègre primitif, incapable de discerner le mal du bien, la peur du châtiment, seule, peut endiguer ses mauvais penchants, car il est extrêmement poltron. Son geste instinctif en présence d'un inconnu, devant un phénomène extraordinaire, est la fuite, avant même de se rendre compte s'il court un danger quelconque. En revanche, comme tous les poltrons, il est prompt à abuser d'une excessive bienveillance et de l'impunité. On peut affirmer que la plupart des soulèvements, parmi les tribus centre-africaines, au début de notre occupation, ont été déterminés par notre manque de fermeté. Ces noirs interprétaient notre extrême tolérance comme un signe de faiblesse et en abusaient indignement, jusqu'au jour où, à bout de patience, nous nous décidions à leur infliger une punition exemplaire. Mais, alors, la transformation était complète, immédiate. Autant leur attitude antérieure

était irrespectueuse, arrogante, autant, dès le lendemain même de la répression, ils s'appliquaient, en toutes circonstances, à donner des preuves de la plus entière soumission et d'une obéissance aveugle. Dès ce jour, aussi, ils demandaient avec la plus pressante insistance à être guidés, conseillés par nous, se pliant à nos directions avec une confiance absolue.

Ce besoin d'une autorité directrice découle de leur nature même de primitifs n'ayant à leur service que des instincts déjà dégénérés et non encore compensés par un développement suffisant de leur intelligence. Leur indolence a fait le reste en les désaccoutumant de l'usage de la volonté. Ils recherchent instinctivement le maître entre les mains de qui ils puissent s'abandonner entièrement, le maître qui pense, délibère, se détermine et agisse pour eux.Les seules collectivités africaines qui aient progressé sont celles qui ont eu la bonne fortune de posséder à leur tête des chefs militaires intelligents et sévères : les Samory, les Behanzin, les Rabba.Les autres agglomérations, dirigées par des chefs sans intelligence et sans volonté,se sont peu à peu désagrégées, morcelées en villages tout aussi mal commandés. Dans ce dernier cas, l'autorité est allée à des individus redevables à leurs fonctions héréditaires d'une intelligence plus développée et auréolés, au surplus, d'un réel prestige : les féticheurs. Ces chefs religieux,derrière l'autorité illusoire des chefs de villages, sont les véritables directeurs de la collectivité. Eux seuls sont capables de prendre et d'imposer des déterminations toujours docilement acceptées comme étant dictées par les Génies ou les âmes des ancêtres. Et c'est ce qui explique, parmi ces indigènes, la survivance de quelques vestiges d'ordre dans leur incohérence, de quelque passagère énergie dans leur inertie, de quelque apparence de discipline dans leur organisation politique et sociale. Que les féticheurs aient abusé de leur puissance illimitée pour exploiter odieusement leurs congénères, ceci était

dans l'ordre naturel des choses. Mais ne savons-nous pas que les noirs primitifs acceptent tout, sans récriminations, de qui a su s'élever au-dessus d'eux ?

Aussi, ces abus de pouvoir n'ont-ils en rien amoindri leur vénération pour les fétiches et les féticheurs. Leur crédulité est sans limites, comme leur passivité. Les superstitions les plus grossières sont acceptées par eux, sans examen, avec une naïveté touchante. Ils sont, par-dessus tout, éminemment suggestionnables. Des noirs vous affirment, de la meilleure foi du monde, avoir *vu* le féticheur abattre, d'un seul coup de hachette, la tête d'un individu, puis la lui recoller sur les épaules sans que le patient ait été le moins du monde incommodé par cette opération.

Eminemment superstitieux et crédule, le noir est aussi très traditionaliste. Il est profondément attaché aux croyances et aux coutumes de sa tribu. S'il ne pousse pas aussi loin que la femme *l'orgueil de race*, il est possédé, par contre, au suprême degré par l'amour-propre de clan, qu'il s'agisse de sa tribu ou de son village. Le Sango ou le Banziris auquel vous direz : « Les noirs ne sont pas forts ! » accueillera cette proposition d'un haussement d'épaules dubitatif, comme une chose très possible. Il tentera même de l'expliquer : « Les noirs, répondra-t-il, ne mangent pas de la viande tous les jours comme les Blancs ! » Dites-lui, par contre : « Les Sangos ou les Banziris ne sont pas forts ! » Vous le verrez se dresser devant vous, frémissant d'indignation, profondément blessé dans sa dignité de Sango ou de Banziris, et il protestera avec violence, demandant à être mis à l'épreuve concurremment avec un individu appartenant à une autre tribu. Et ceci confirme ce que j'ai avancé plus haut, au sujet de son respect de la hiérarchie ; il s'incline sans hésitation devant plus fort que lui, en l'espèce, devant les Blancs, mais ne conçoit aucune différence d'appréciation ou de traitement entre lui et ses égaux.

§

De cette esquisse à larges traits du nègre africain primitif nous pouvons déjà déduire de précieuses indications au point de vue de ses facultés d'assimilation à notre civilisation.

Le tableau que je viens de brosser n'est pas très encourageant, je l'avoue. Ce noir nous apparaît, en somme, tout à la fois amoral, poltron, menteur, voleur, vaniteux, stupidement crédule et apathique.

Et avec cela ? me demanderez-vous. Eh bien ! avec cela il possède, en puissance, beaucoup de nos propres qualités, qu'il nous appartient de développer en lui, en nous servant, parfois, de ses défauts. Car, très franchement, il n'existe pas, entre ce primitif et nous, au seul point de vue du caractère, une telle dissemblance que l'Européen, arrivant en pays noir se puisse croire subitement transporté dans un monde autre. Et en énumérant ses vices et ses défauts, je n'ai eu besoin de recourir à aucun néologisme : je n'ai fait qu'employer des vocables d'un usage très fréquent parmi nous.

Je glisse sur sa fâcheuse tendance au vol, qui n'est évidemment point indispensable à sa promotion au rang des civilisés, mais qui n'est pas non plus absolument incompatible avec cet état. D'ailleurs, n'avons-nous pas, involontairement, un peu contribué à aggraver chez nos protégés ce vice, d'abord en leur révélant de nouveaux besoins, ainsi que je l'indiquais tout à l'heure, mais aussi en développant parmi eux, grâce à nos importations diverses, la propriété individuelle, réduite à si peu de chose chez les primitifs vivant sous une sorte de régime collectiviste, tout au moins en ce qui concerne les produits du sol.

Le nègre est menteur irraisonnablement, sans mesure. Mais ici, encore, j'estime que nous ne saurions, sans injustice, lui jeter trop vigoureusement l'anathème. Conçoit-on une collectivité humaine capable de durer sans le men-

songe, qui, seul, permet aux hommes de vivre en société et de se supporter les uns les autres ? Plus va le monde, plus il se civilise et plus la vérité apparaît une très vieille dame qui gagne de moins en moins à se montrer toute nue. Notre bon noir n'a pas encore, que je sache, poussé le dilettantisme jusqu'à inventer la restriction mentale. Aussi ai-je tout lieu de croire que son cas n'est pas absolument désespéré et que nous n'aurons pas trop de peine à le ramener, tout au moins, à notre niveau : je veux dire à ne plus mentir que raisonnablement, et seulement dans la mesure où il y trouvera quelque avantage.

J'arrive à son indolence, à sa soumission passive à qui sait le dominer. C'est là incontestablement une des causes principales de son infériorité. N'en médisons pas trop cependant. C'est grâce à elle que nous avons pu déjà, sans trop de difficultés, pénétrer jusqu'à lui, au fond de ses forêts, et lui imposer notre domination. C'est grâce à elle encore que nous allons pouvoir maintenant, en l'éduquant, le mettre à même de collaborer utilement, à nos côtés, à son propre relèvement. Ce grand apathique, inéduqué, méfiant, prompt à gagner à la main, s'il est mollement ou mal dirigé, devient très docile sous une main ferme. Il reconnaît sans réserves notre supériorité, tant qu'elle se manifeste énergiquement, mais loyalement, et a la plus entière confiance en nous tant qu'il n'a pas été trompé.

L'indolence du nègre convenablement dirigé est loin de se traduire partout et toujours par une incurable paresse. La main-d'œuvre européenne n'a jamais été couramment employée dans nos colonies de création récente, et les travaux considérables qui y ont déjà été exécutés sont l'œuvre presque exclusive des indigènes dirigés par les Blancs, sans qu'il y ait eu besoin, pour cela, de recourir à aucun moyen de coercition.

La plupart, j'en conviens, abandonnent encore aux femmes, en invoquant les anciennes coutumes, la lourde tâche de cultiver les plantations et ne consentent qu'avec

un médiocre enthousiasme à venir travailler sur nos chantiers. Il est encore exact que tous, d'une façon générale, limitent leur effort à la dose strictement nécessaire à la satisfaction de leurs besoins ou de leurs désirs et que certains, au voisinage des villes, commencent de réclamer de déraisonnables salaires. Mais, dans ce dernier cas, c'est le commerçant européen qui leur a montré la voie en quintuplant, en décuplant arbitrairement le prix de ses marchandises. Et, pour le reste, en va-t-il différemment chez nous ? La classe ouvrière ou commerçante, dans les milieux civilisés, ne vise-t-elle pas, par tous les moyens, même les plus condamnables, à fournir une dose minima d'efforts pour un salaire maximum et à s'enrichir pour vivre ensuite dans l'oisiveté ? Jamais encore cette prétention ne s'est élevée parmi les nègres primitifs d'exiger une somme d'avantages inversement proportionnelle au nombre d'heures de travail qu'ils fournissent. Même parmi les civilisés, il faut une culture extrêmement développée pour aimer le travail pour lui-même et en goûter les délicates voluptés. Ce n'est pas là le fait du noir centre-africain, je le proclame bien haut. Du moins, ne tient-il qu'à nous de l'arracher, sans grandes difficultés, à la paresse. D'une part, l'augmentation sans cesse croissante de ses besoins, d'autre part, son inexpérience de l'épargne, regrettable à certains égards, faciliteront singulièrement notre tâche.

Cette extrême prodigalité du noir fétichiste s'explique déjà par la précarité de son existence en ce pays où la forêt est hérissée d'embûches, où les virtuoses du poison sévissent immodérément et où la force prime tous les droits. Elle s'explique aussi par leur cupidité d'enfants capricieux, sans cesse sollicités par de nouveaux désirs. Mais elle s'explique surtout par leur goût extravagant pour le clinquant, le panache, les signes extérieurs d'une supériorité fictive ou réelle. Le noir en possession d'un simple pagne de toile regarde déjà de très haut le sauvage de la

brousse dissimulant tant bien que mal sa nudité sous un lambeau de rabane. Quand ses ressources lui permettent d'accéder au veston, au pantalon, il devient à ses propres yeux et aux yeux de son entourage un personnage d'importance, un homme arrivé. Mais aussi, c'en est fait de sa belle insouciance, de sa simplicité native. Il empruntera, il volera, il travaillera même pour acquérir successivement ces signes révélateurs de sa progression sociale, depuis la paire de souliers jusqu'à la cravate cramoisie. Les boys, les ouvriers, sans cesse torturés par une tentation nouvelle, consacrent, le premier jour du mois, toute leur solde mensuelle à l'achat de l'objet convoité et sont perpétuellement sans argent, quelque élevé que soit leur salaire. La prodigalité, devenue chez eux une infirmité incurable, leur interdit l'acquisition de certains objets dont la valeur dépasse le montant de leurs ressources.

Mais voici que, parmi quelques tribus avoisinant Brazzaville, les indigènes, conscients de leur incapacité à faire individuellement l'effort de volonté indispensable pour épargner, pendant plusieurs mois, les sommes nécessaires à un achat important, ont trouvé une combinaison financière fort ingénieuse pour s'y astreindre : cela s'appelle le *Kitémo*. Je suppose que dix indigènes aient besoin de réaliser, chacun individuellement, un capital de deux cents francs. Ils conviennent de verser périodiquement, chaque mois ou chaque semaine, chacun, le dixième de la somme, soit vingt francs, entre les mains de l'un d'entre eux, à tour de rôle, l'ordre de succession des bénéficiaires étant fixé par le sort. Ainsi, au bout de dix mois ou de dix semaines, chaque associé a touché globalement ce capital de 200 francs et l'association est dissoute.

Le Kitémo, entré depuis quelques années seulement dans les coutumes, est un symptôme caractéristique de l'évolution des indigènes au contact de notre civilisation. Ces noirs, hier encore, ne demandant qu'à vivre oisifs, insouciants dans leurs villages, sans grands désirs, sans

grands besoins, escomptent maintenant l'emploi à longue échéance du produit de leur travail. Ils éprouvent la nécessité de s'organiser en vue de pourvoir à la satisfaction de besoins de plus en plus complexes. Alors que, il faut bien le reconnaître, nous n'avons encore pu nous appliquer méthodiquement à améliorer leur situation matérielle, intellectuelle et morale, nous avons cependant déjà obtenu ce résultat appréciable de secouer leur torpeur, de stimuler leur activité par notre seule présence et par l'exemple de notre propre activité. Nous vivons maintenant, dans nos petites villes en formation de l'Afrique Equatoriale Française, parmi des indigènes attentifs à nos gestes, à nos coutumes et qui, s'ils ne songent pas encore, comme dans nos vieilles colonies, à entrer en rivalité avec nous, à s'estimer égaux à nous, s'essaient à nous imiter de loin, à adopter nos usages, à se modeler sur nous au prix même d'un définitif renoncement à leur paresse séculaire.

En résumé, le nègre primitif, envisagé au seul point de vue du caractère, ne nous apporte guère comme compensation à ses défauts que des dispositions à acquérir sous notre tutelle certaines qualités. C'est un grand enfant mal élevé, même pas élevé du tout, mais point méchant. Sa docilité, sa passivité le rendent, d'autre part, très apte à subir l'autorité et le prestige de qui sait le diriger avec une bienveillante fermeté. Aussi ses pires détracteurs ne sauraient-ils contester sans mauvaise foi et sans parti pris que l'on a à son service, en Afrique fétichiste, les indigènes que l'on mérite.

—

LES SENTIMENTS

Nous avons, dans une précédente étude, rendu compte des sentiments passionnels du Noir Primitif en les mettant en parallèle avec ceux de la femme. Nous ne saurions rien modifier à ce que nous avons dit à ce sujet.

Le nègre est inexistant dans le domaine passionnel. Ses élans affectifs déclenchés par le seul désir ne survivent pas à la petite secousse accompagnant l'acte sexuel. La femme n'est plus pour lui, en dehors des brefs instants de collaboration amoureuse, qu'une esclave sans charmes, sans attrait, qu'il apprécie uniquement en raison de sa valeur procréatrice, manœuvrière ou marchande. Quand, d'aventure, une de ces créatures mûrie, assagie par les ans, réussit à prendre quelque ascendant sur le maître et à lui inspirer quelque attachement d'ordre tout à fait asexuel, notre nègre se garde soigneusement de laisser rien paraître, en public, de cette défaillance, qui serait cruellement raillée par ses congénères. Donc le respect des anciennes coutumes, la crainte du ridicule peuvent contribuer encore à influencer fâcheusement ses facultés affectives. Peut-être la faiblesse physique, l'infériorité sociale de la femme sont-elles aussi partiellement responsables de l'indigence sentimentale de ces êtres, admirateurs exclusifs de la force et de la puissance, par surcroît, insensibles à la beauté, au charme féminin. Mais la cause fondamentale de leur incapacité passionnelle est subjective, inhérente à leur constitution psychique : c'est une infirmité congénitale, héréditaire, commune à toute la race.

L'affectivité n'apparaît guère plus développée dans la famille, à l'égard des ascendants, descendants ou collatéraux, sauf, pourtant, à l'égard de la mère. Il n'existe, dans le cœur du nègre, qu'un seul sentiment profondément enraciné qui ne s'éteint jamais : c'est l'amour de la mère. La persistance de ce sentiment, dans ces âmes si versatiles, si dépourvues de sensibilité, trouve, en dehors de l'intervention de l'instinct, une raison d'être complémentaire dans le fait que la mère est, seule, chargée de l'entretien des enfants qu'elle ne cesse jamais d'entourer de sa tendre sollicitude, même après qu'ils ont été soustraits à son autorité. En revanche, le rôle du père, sauf dans quelques tribus, se borne à l'acte indispensable à la conception.

Après quoi, il ne prend plus souci de sa progéniture. Cela seul doit suffire à nous édifier sur la nature des sentiments réciproques entre le père et ses enfants. En dehors de la tendresse indéfectible pour la mère, les affections les plus sincères, mais encore combien fragiles, sont celles qui unissent soit des frères élevés côte à côte, soit, à l'exclusion de tout lien de parenté, des individus de même condition susceptibles de se prêter un mutuel appui.

Faut-il s'étonner que les facultés affectives soient réduites à leur plus simple expression dans ces milieux primitifs où sévit le plus féroce égoïsme, où la lutte pour la vie s'exerce dans toute sa brutalité, avec, pour seules armes offensives ou défensives, la Force, la Ruse et le Mensonge ? Ces êtres dépourvus de notions morales s'apprécient les uns les autres en raison de leur force ou de leur faiblesse, jamais en raison de leurs qualités ou de leurs défauts. On ne sait pas, parmi les primitifs, estimer, vénérer un être humain pour sa bonté, sa droiture, son désintéressement. Cette entité de la personnalité en opposition avec les animaux et s'en distinguant par d'autres attributs que le langage et une morphologie spéciale n'est pas nettement conçue par un cerveau de nègre primitif. La croyance, si répandue au totem tribal ou familial, à l'animal ancêtre dont chaque descendant doit réintégrer la forme après sa mort, est très significative à cet égard. Il n'apparaît que trop, d'autre part, que ces nègres n'établissent guère de différence entre les humanités les plus faibles : les esclaves, les malades, les enfants orphelins, par exemple, et les animaux. Dans maints villages, les malades réputés incurables étaient, il y a peu de temps encore, jetés à l'eau ou livrés aux fauves, dans la brousse. Les petits orphelins abandonnés par la collectivité étaient réduits à chercher leur nourriture dans les immondices avec les chiens errants. Les femmes et les esclaves des grands chefs défunts étaient enterrés vifs près de la sépulture du maître.

Le cannibalisme, à n'en pas douter, peut et doit s'expliquer par cette même méconnaissance de la personnalité humaine en tant que nettement distincte du reste du règne animal. Les primitifs, n'établissant aucune différence entre les animaux et les créatures humaines tombées en cet état d'ultime déchéance que constitue pour eux la faiblesse, ne conçoivent pas qu'il soit répréhensible de manger de la chair humaine, alors qu'il est permis de se nourrir de la chair des autres animaux. Tout cela c'est : *Niama*, de la viande, de la nourriture, qu'il est parfaitement stupide, ainsi que me le démontraient d'honnêtes *Bouhous*, de mettre en terre où elle devient la proie d'une foule de bestioles peu intéressantes : crabes, fourmis et vermisseaux. Certains, même, dévorent sans scrupule leur semblable, qui n'oseraient commettre le sacrilège de manger la chair de leur totem, de leur animal-ancêtre.

Ainsi se confirme cette assimilation complète, dans l'esprit du nègre primitif, entre l'humanité et l'animalité et, consécutivement, logiquement, sa méconnaissance d'obligations quelconques envers la personnalité humaine. S'il conserve un sentiment de reconnaissance durable pour sa mère, qui lui fut utile et secourable, il use, dans son commerce avec ses semblables, des mêmes procédés égoïstes de défense inspirés par l'instinct de conservation individuelle qui règlent les rapports des hommes avec les animaux et des animaux entre eux : *Homo homini lupus*. Comment, dès lors, concilier des sentiments affectifs avec une semblable conception ?

Le nègre est sans pitié pour les animaux auxquels il impose les pires souffrances, à vrai dire, sans préméditation, sans cruelle intention, uniquement pour en retirer quelque léger avantage ou s'épargner quelque souci. Il ouvre de grands yeux innocents quand on lui reproche sa cruauté : il ne comprend pas. Son attitude envers les créatures humaines en son pouvoir est sensiblement la même. Il ne les fera pas souffrir inutilement, de propos

délibéré, car, je le répète bien haut, le noir primitif n'est ni méchant, ni volontairement cruel et sa sensibilité est si peu développée que le spectacle de la douleur d'autrui ne détermine en elle aucune réaction agréable ou pénible. Mais il ne s'apitoiera pas sur leurs souffrances éventuelles, entendra leurs plaintes avec indifférence et ne fera pas le moindre effort pour leur venir en aide. Il ignore la pitié et la bonté. Nos procédés de pénétration pacifique en Afrique Equatoriale, basés uniquement sur la générosité, la douceur et la patience, stupéfièrent, au début, les indigènes, les inquiétèrent même un peu. Ils n'y virent bientôt qu'un signe de faiblesse et en abusèrent immodérément.

DOCTEUR LOUIS HUOT.

LE SENS DES RÉALITÉS

ET SES ENNEMIS

Un raisonnement soi-disant rigoureux et logique n'est trop souvent qu'un syllogisme, dès qu'il s'applique aux choses où interviennent la personnalité, l'intelligence, l'instinct, l'impressionnabilité.

Le « brocard » de Buridan est le type du raisonnement du mathématicien : « Un âne placé entre deux picotins d'avoine de même qualité, quantité, et à même distance de lui, se laisse mourir de faim, incapable qu'il est de choisir entre ses deux tentations égales ».

La manière de tout doser en chiffres précis, de subir le vertige de ceux-ci, donc de raisonner dans l'absolu est une des grandes sources d'erreur, pour tout ce qui concerne la vie, soit d'un individu, soit des groupements.

Que ce soit en justice, médecine, affaires, art militaire, politique et économie politique, diplomatie, histoire et histoire naturelle, etc., bref, dans tout ce qui est lutte ou vie (l'un ne va pas sans l'autre), dans tout ce qui est ou fut manifestation vivante (humble ou supérieure), la méconnaissance du facteur « individualisme » ou de celui « esprit des foules » conduit aux pires déformations. Le savant qui n'a que sa seule science livresque est fatalement un myope d'intelligence.

Citons au hasard quelques ordres de faits où le manque de psychologie ou d'esprit d'observation, autant que la griserie des formules, l'obsession de mettre en équation tout ce qu'on étudie, peuvent être dangereux.

Par exemple, dans l'industrie ou dans un métier, les

réflexes d'un spécialiste, s'ils sont bien au point, si l'homme est à la hauteur de sa fonction et très expérimenté, valent souvent mieux que toutes les belles théories scientifiques se rapportant à sa spécialité, et qu'on a cherché à lui enseigner. Un de mes amis, grand métallurgiste, me citait un vieux contremaître de son aciérie, lequel avait l'art de savoir faire la coulée au moment technique voulu. Les plus savants ingénieurs ne pouvaient rivaliser avec sa méthode, et quand, pleins d'admiration pour son art merveilleux, ils le sollicitaient de révéler son secret, il leur répondait : « Je ne sais pourquoi, mais je sens dans mes muscles le moment venu, et je me décide d'après un mouvement réflexe. »

De même, en agriculture, les « sourciers ». Jamais la science n'a pu donner le moyen de découvrir une source ou une nappe d'eau, là où elle existe, vraiment cachée. Les plus savants ingénieurs agronomes échouent pitoyablement, alors que l'instinct d'un simple campagnard se révèle presque infaillible, si cet individu a un système nerveux particulièrement excitable par certaines forces naturelles agissant sur lui, là où pour tous les autres elles ne paraissent pas exister. La « baguette divinatoire » du sourcier déjoue le raisonnement mathématique et ne peut se mettre en équation, mais elle découvre l'eau en dépit du ridicule que notre esprit attache à toute chose qui le déroute.

Que de fois les découvertes industrielles furent dues, non à des savants diplômés, mais à de modestes artisans ou techniciens ne vivant pas dans la nuée des chiffres, mais vivant dans le meilleur d'eux-mêmes : leur esprit d'observation ! Trop souvent elles ont été attaquées et combattues par les aréopages d'ingénieurs ou professeurs réputés dont elles troublaient la quiétude et bouleversaient la gymnastique intellectuelle renforcée par l'habitude. Le calcul ou l'équation ont à peu près infailliblement servi à commenter une découverte, au lieu de la précéder et provoquer. Souvent ils sont les rédacteurs des lois physiques, rien de plus. L'invention (on pourrait dire à peu près toujours) fut due

à un hasard (phénomène insignifiant) se rapportant à une idée très simple, que saisit au vol un esprit d'observation aiguë.

Citons un exemple navrant (et nullement unique) de la déformation professionnelle des meilleurs mathématiciens.

Vers 1892, une catastrophe se produisit dans les Vosges. Le réservoir de Bouzey, qui contenait de formidables masses d'eau destinées à alimenter le canal, vit sa digue se rompre en quelques minutes. La conséquence fut : une centaine d'hommes noyés et de formidables désastres matériels. Cependant, les simples conducteurs des Ponts et Chaussées signalaient avec anxiété et instance, depuis plusieurs mois, le danger imminent d'une rupture soudaine de la digue.

Dans son olympienne quiétude, le Conseil supérieur des Ponts et Chaussées leur répondait invariablement, avec hauteur, que leur soi-disant esprit d'observation ne pouvait se faire que des chimères vis-à-vis d'une œuvre d'art dont la rupture était impossible... d'après les calculs ! « Impossible n'est pas français », a-t-on dit. On le vit.

Quand le Parquet intenta aux ingénieurs responsables des poursuites pour homicide par imprudence devant le Tribunal d'Epinal, on vit des Inspecteurs généraux des Ponts et Chaussées, gloires de l'Ecole Polytechnique, savants connus, venir, comme experts, au secours de leurs collègues ingénieurs et proclamer hautement à l'audience que les compliqués calculs sur lesquels s'élevait cette digue faite audacieusement en ligne droite étaient parfaits. Ils décrétaient que, malgré la catastrophe, il fallait reconstruire cette digue telle quelle, sans y rien changer, parce qu'elle avait été étudiée en vertu de formules intangibles. Tous concluaient, sans rire, que « seule l'eau avait eu tort » (1) !

(1) Bien entendu, il y a nombre de gens de valeur parmi les Polytechniciens, mais *c'est* « *quoique* » et non « parce que » ! D'ailleurs, ce surmenage imposé à tant de cerveaux pour y entrer n'est-il pas, pour plus tard, destructeur de toute vraie valeur intellectuelle et de toute capacité d'observation personnelle ? Il imprègne des routines ultra-savantes et compliquées, qui, chez la moyenne, tuent, pour toujours, le principe de toute solution simple et juste.

En matière judiciaire, c'est un argument souvent insignifiant, mais le touchant plus spécialement en souvenir d'infimes sensations toutes personnelles, qui fait la décision d'un juré, plutôt que le nombre et la masse des bonnes raisons, ou des plus complets calculs de l'expertise.

Pour le juge d'instruction, c'est souvent un fait infime, s'imposant à lui comme direction possible dans une affaire — où le criminel est inconnu ou le mobile du fait inexplicable — qui lui fait découvrir toute la vérité, s'il y applique le meilleur de son esprit d'observation et de son sens des réalités. Autrement, si le Juge procède par déductions, avec raisonnement mathématique, comme dans une théorie de Droit Civil, il a des chances de se tromper, car, à la différence d'une théorie civile, une recherche criminelle n'est jamais sûre du véritable point de départ.

En droit commercial et en matière de marchés, l'*autopsie* d'un contrat commercial ne suffit pas à bien faire connaître et comprendre celui-ci. La juste compréhension de ce dernier rappelle le diagnostic du médecin sur le patient : il faut réduire les chiffres et statistiques à leur strict rôle et considérer le milieu, les faits biologiques autant que les agents extérieurs.

Le raisonnement économique est différent du raisonnement mathématique, car celui-ci ignore les contingences, les *impondérables,* le facteur humain, c'est-à-dire tous ordres de choses qui sont à la base du moindre fait de la vie en société.

Dans la vie, la coordination des forces fait que 2 × 2 ne font pas 4, mais beaucoup plus, et qu'en revanche 1, à lui tout seul, ne vaut pas 1.

Un pur juriste voulant analyser un marché discuté, et s'il ne tient pas compte de certains facteurs, risque de se voir appliquer le vieil adage : « *Summum jus summa injuria !* »

Le caractère relatif des faits économiques doit dominer toute appréciation et tempérer l'absolu, si tentant, de tout

raisonnement à forme logistique. On sait combien, dans tous les actes humains, une barrière souvent infime sépare telle catégorie d'une autre !

Malgré cela, en droit pénal, l'engrenage des questions posées, en Cour d'Assises, au Jury impose trop souvent à la Cour, chargée de prononcer la peine, une application mathématique. Des faits juridiquement qualifiés étant reconnus vrais par le Jury, la qualification entraîne l'automatisme de la rigueur dans la répression, comme si tous les actes soumis à une même définition étaient identiques en gravité. Et cependant, il n'y a pas de crimes, il n'y a que des criminels, a-t-on justement dit.

Et quelle variation de culpabilité « subjective » d'un individu à un autre !

Le Jury, dans l'état actuel de la loi, doit répondre « oui », comme s'il se désintéressait de la peine réelle qui sera la conséquence de son affirmation. Cette application mathématique de la loi pénale est contraire à la vie réelle, aux contingences et amène parfois une répression terrible autant que disproportionnée, là où la mentalité des accusés apparaît dépourvue de véritables intentions criminelles, mais là où le Jury a répondu « *oui* » à toutes les circonstances aggravantes, sans se douter de leur aggravation géométrique.

Par exemple : des jeunes gens de 18 ans à peine, pas encore vicieux, mais ayant fait, par hasard, trop de libations, s'amuseront, un soir, par gaminerie et plaisanterie, à demander « la bourse ou la vie » à des passants et à faire bravade d'hommes terribles, sans toutefois blesser personne. Les auteurs de ce fait sont persuadés n'avoir commis qu'une infraction insignifiante : un simple mélange de « chapardage » et de tapage nocturne. Si leur infraction est correctionnalisée par le parquet, ils n'auront qu'une peine de prison avec sursis, c'est-à-dire un nécessaire premier et dernier avertissement, rien de plus ! Au contraire, si, par hasard, le même fait est renvoyé aux assises, ils

risquent de longues années de travaux forcés, parce que le code pénal, élaboré en 1804 sous le Consulat, après l'époque des « chauffeurs », assimile littéralement leur acte étourdi plutôt que criminel à une agression de bandits de grand chemin.

L'engrenage des questions posées au Jury peut, si celui-ci veut faire de la logique dans ses réponses, détruire pour toujours des existences qui n'étaient pas encore portées au mal et chez qui une mentalité trop juvénile s'était prolongée plus que de coutume. La société, par le « machinisme » du code ainsi déclanché, aura perdu des activités qui auraient pu être conservées par le bon sens et l'appréciation des situations, si les magistrats correctionnels avaient été seuls dispensateurs de la sévérité.

Quoi qu'on dise, la psychologie du fait qu'on a à juger, c'est-à-dire celle du milieu, de l'auteur, et des impondérables, peut très bien se concilier avec la nécessaire défense de la société. On peut même, s'il le faut, frapper d'autant plus, qu'on est sûr de le faire à bon escient.

Autant un principe de pur droit civil peut se déduire avec une rigueur géométrique, autant une appréciation d'un crime ou délit ne peut être envisagée, abstraction faite du moment, du sujet et du milieu, parce que c'est toujours un acte psychologique, biologique et social (1).

(1) A propos du Droit pénal, signalons la routine des Finances, dans la façon de faire payer les amendes prononcées par les tribunaux. Depuis la guerre, beaucoup d'ouvriers agricoles ou urbains ont l'habitude de porter constamment sur eux leurs économies, et sont souvent porteurs de sommes élevées. Aussi, lorsqu'ils passent en correctionnelle, ils s'offrent toujours à payer, séance te-nante, l'amende prononcée... « pour s'en débarrasser », disent-ils. Les règle-ments actuels le défendent. Mais, quand le Trésor juge le moment venu d'exé-cuter, ou ces ouvriers ont dépensé cet argent précité, ou ils ont disparu de la région. Résultat : l'amende, aujourd'hui, est à peu près toujours IMPAYÉE !

Des dizaines de millions de francs pourraient être chaque année récupérés par l'État, si, comme nous le proposons personnellement depuis longtemps, on faisait payer, séance tenante, l'amende à l'audience. Il suffirait d'un carnet à souches tenu par le commis-greffier qui recevrait l'argent, mais devrait être rémunéré en conséquence. Nous proposions même dans notre modeste Essai sur le « *Rôle économique du Magistrat* », que les convocations envoyées aux inculpés leur fassent connaître l'avantage pour eux, le cas échéant, de payer de

En médecine, depuis 30 ans, l'exclusivisme des théories microbiennes a été un dogme. Il semblait que toutes les manifestations du mal physique dont est susceptible notre pauvre nature humaine dussent se réduire (telle la littérature vis-à-vis de la philologie) à des statistiques et des listes de microbes, à une pure science de laboratoire et de microscope... comme si la vie, en dehors de toute cette technique compliquée, était un élément négligeable. Le fait d'avoir découvert d'innombrables microbes et compris leur évolution n'empêchait pas cependant qu'ils étaient toujours fonction du terrain sur lequel ils évoluaient. Aujourd'hui, on réagit contre ces théoriciens, et on veut, avec le simple bon sens, que le terrain humain reste le facteur prépondérant et qui, avant de se soumettre aux microbes, obéit à quelques grandes lois naturelles très simples. C'est pourquoi un médecin de campagne guérira des malades, là où un bon élève des Instituts bactériologiques ne comprendra rien au traitement. C'est, du reste, la gloire des génies comme Pasteur de n'avoir jamais cru que la science se suffisait à elle-même et d'avoir saisi que plus elle se laisse pénétrer, plus apparaît profond le fossé qui la sépare de notre entendement.

En affaires, il en est de la Bourse comme de la conduite des peuples : le facteur « confiance » ou « confiance perdue » renverse les plus belles combinaisons de chiffres. Cet impondérable : la *chance*, quand on la tient, fait faire à l'homme audacieux les attaques et les plans les plus imprévus et souvent justifiés par le résultat. La foi en sa « fortune » ou en son « étoile », en tant que génératrice de victoires, n'est pas le monopole d'un César ou d'un Napoléon.

suite toute amende. Pour les stimuler, nous précisions que l'Etat devrait leur faire miroiter un *escompte* de 5 o/o sur le total de leur paiement ainsi fait.

Il faut que l'amende cesse d'être un sport platonique et devienne une réalité inéluctable. « *Les honnêtes gens paient bien les impôts... Pourquoi pas les autres* » ? faisions-nous remarquer au Parlement, en 1919, quand nous avons demandé et obtenu que la hausse du coût de la vie atteignît les délinquants. Nous nous honorons d'être le promoteur de la loi sur l'élévation de l'amende.

En matière de *loteries*, tout mathématicien vous dira que si vous prenez 100 billets au lieu d'un seul, vous avez 100 fois plus de chance de gagner un lot. Rien n'est plus faux que pareil conseil. Si vous avez la chance, un seul billet vous fera triompher, et si elle vous fuit, vos 100 billets ne vous serviront à rien. *Le « calcul des probabilités » est un leurre !*

Sur un marché considérable comme quantités et sommes employées, le grand spéculateur, avec une très faible masse de capitaux, par rapport à l'amplitude formidable de la Bourse des valeurs ou des marchandises, crée des courants contraires et renverse tous les échafaudages de combinaisons de la journée, malgré leur écrasante supériorité apparente sur lui, car il met l'imprévu de son côté.

Indépendamment de ces grandes spéculations et à côté de celles-ci, la baisse disproportionnée succède à la hausse sur les prix des matières premières et des objets fabriqués, dès qu'un très faible surplus est révélé dans des quantités disponibles pour la consommation. Un excès de 1/20 ou 1/30 sur des quantités ainsi offertes amène parfois une débâcle de 1/4 ou 1/3 du total par rapport aux prix précédents, alors que, théoriquement, la baisse ne devrait être que proportionnelle à l'excès indiqué et n'atteindre, par exemple, que le 1/20 ou le 1/30.

Inversement, il en est de même pour la hausse, quand il se révèle une insuffisance d'objets par rapport à leur demande. En matière financière ou économique, tout comme en politique, une minorité conduite impose, au moins momentanément, sa loi à la masse non conduite.

On ne saurait trop répéter que les faits moraux et économiques sont aussitôt déformés, dès qu'on les regarde derrière le seul prisme des chiffres. Les fameux principes socialistes de Karl Marx tombent en poussière, partout où on essaye de les appliquer, parce que le « marxisme », avec sa rigueur géométrique, ne tient aucun compte des enseignements de la vie et de la psychologie humaine.

Les statistiques officielles sont les plus dangereux des mirages. Certain grand homme a assez dogmatisé, au début de la guerre, que le Parlement ne devrait pas s'inquiéter, parce que l'Allemagne ne pouvait pas subsister plus de six mois... quant à ses réserves de vivres, et qu'il n'y avait pas lieu, pour la France, de faire en hâte du si coûteux matériel de guerre. Les chiffres qu'il invoquait étaient tous vrais, il oubliait seulement que le moral est une valeur encore plus réelle que toutes les autres; il ne prévoyait pas que les neutres ravitailleraient l'Allemagne, en sourdine. Enfin, il ne se rendait pas compte que la croyance en la victoire pousserait le peuple allemand à d'extraordinaires sacrifices d'estomac et le ferait, coûte que coûte, durer jusqu'à la récolte suivante.

D'ailleurs, à côté de ce naïf et dangereux optimisme, signalons une erreur contraire également nuisible : vouloir proportionner, mathématiquement et à l'infinitésimal, la durée d'une résistance intégrale au nombre des vivres connus chez l'ennemi. Si les calculs sont justes, leur résultat sera toujours faux. Le raisonnement mathématique oublie toujours les éléments de discussion : dans des sièges comme Numance, Gênes, etc., on a tenu bon plusieurs jours encore après les derniers vivres épuisés, parce qu'on vivait soutenu par la hantise farouche d'un secours attendu ou d'une sortie espérée. De même, une place ou une nation bloquée, dès qu'elle a perdu confiance ou qu'elle s'affole du lendemain, capitule avant d'avoir, à beaucoup près, épuisé ses ressourses alimentaires. Exemple : l'Allemagne au moment de l'armistice du 11 novembre 1918.

L'histoire, depuis l'enfance de l'humanité jusqu'aujourd'hui, nous enseigne que la psychologie de ses adversaires fut toujours à la base des succès. Les *impondérables* ont joué et joueront dans le monde un plus fort rôle que la puissance des armements et le nombre des combattants, car les premiers jouent avec les seconds pour les utiliser. Outre la faim, c'est l'ambition, la ruse, la haine, la jalousie ou par-

fois une passion habilement travaillée qui ont plus décidé du sort des peuples que les calculs minutieux des forces exploitées ou mises en lignes par ceux-ci.

L'humanité n'est mue que par des idées très simples et peu nombreuses, mais que le vernis de la civilisation dissimule de plus en plus.

Bismarck, en flattant l'orgueil et l'intérêt allemands par la perspective de l'unité et par un rappel des glorieux souvenirs de son Empire moyen-âgeux, ou Cavour, en fournissant des beautés italiennes à la camarilla de Napoléon III, ont plus fait pour l'aboutissement de leurs plans grandioses que par le nombre des fusils et canons qu'ils firent mettre en ligne.

Les Prussiens, depuis Clausewitz, avaient toujours, à leur Académie de guerre, une chaire des moyens de tromper l'homme. Ils estimaient que celui-ci est tel aujourd'hui que son ancêtre de la « Guerre de Troie », et que les moyens de ruse et d'intelligence pour induire en erreur et surprendre sont immuables. Leurs études visaient à classer ceux-ci, à les sérier et à noter lesquels réussissaient le plus souvent et le mieux. Au contraire, l'« Ecole de guerre » française, dans les quelques années précédant 1914, méprisait pareil terre à terre et visait seulement à s'envoler dans les seules nuées napoléoniennes. Elle oubliait tout bonnement que c'est une dangereuse chimère de copier aveuglément, non les principes, mais la MANIÈRE de Napoléon...quand on n'est pas Napoléon !... Le maréchal Gouvion Saint-Cyr écrivit : « Chez Napoléon, la manière de faire la guerre m'a toujours paru trop hasardeuse pour être suivie par des généraux d'une trempe moins extraordinaire que la sienne. »

Rembrandt, vieillissant, avait trouvé un procédé tout personnel : peindre en appliquant préalablement sa palette contre le tableau pour en tirer ensuite des jeux de lumière insoupçonnés ; mais quel est l'admirateur de Rembrandt — et de quelque talent soit-il doué — qui oserait essayer de reprendre pour son compte un pareil procédé ?

En revanche, c'est pour avoir trop schématisé que les Allemands se sont vus arrêter à la Marne en septembre 1914; la surprise a joué tout à coup contre les généraux de nos ennemis, eux qui n'avaient pas prévu l'incroyable mordant du soldat français, après les épouvantables fatigues de la retraite de Charleroi. Ils avaient oublié de mettre dans la balance tous les éléments de la psychologie de notre race, notamment son merveilleux ressort et son sursaut de fierté à toute heure tragique sonnant pour la France.

C'est parce que Gallieni fut notre seul homme de génie au début de la guerre qu'il n'eut pas la superstition des règlements militaires et de l'obéissance aveugle de ceux-ci, le fétichisme de la somme des mots et des clichés. Contrairement au grand Etat-major d'alors et à son « catéchisme de victoire », dogmatisé en règlements touffus, Gallieni s'inspira des éternels principes directeurs de toute lutte de la nature. Il est le grand vainqueur de la Marne pour avoir créé la surprise foudroyante et amené sur le point faible de l'Allemand une armée de 100.000 hommes insoupçonnée de ce dernier, et destinée par le grand Quartier Général à défendre Paris par son immobilité.

Quel cerveau purement mathématicien aurait osé agir ainsi? Mais Gallieni était un grand réaliste. Il repoussait le concept usuel et naïf, TOUT VISUEL, de la garde d'une position... sans la quitter ou dégarnir. Son dédain des routines du pur caporalisme lui faisait piétiner le concept enfantin de garder une place en voulant être fort partout à la fois. Lui pratiqua froidement ce que des timorés eussent appelé un « abandon de poste » : pour mieux défendre ce poste s'en éloigner en frappant de toutes ses forces au point vital d'un ennemi surpris, et avant que celui-ci fût devenu l'assaillant.

De même Lyautey doit sa prestigieuse réussite au Maroc à son cerveau si clair, à son sens des réalités, sa conception des contingences, sa psychologie pénétrante des milieux où il doit opérer.

Dans toute administration officielle, surtout dans l'armée,

le raisonnement par déduction mathématique fut, sauf quelques exceptions, en grand honneur. Il obéit à la déformation de la théorie du moindre effort, car il dispense celui qui l'emploie de donner sa note personnelle, de prendre un parti. Il favorise la routine, la pusillanimité, l'égoïsme, et évite les « histoires ». De là son succès. Les bureaux de la guerre en incarnaient le type, avant que Gallieni ne les galvanisât, quand il fut ministre en 1916.

Qu'on nous permette de citer le fait suivant démontrant plus qu'aucun autre à quoi peut aboutir l'engrenage des routines et des clichés-formules chez « M. Lebureau ».

Le 30 septembre 1910, le Conseil général des Vosges avait voté, à l'unanimité, le vœu suivant que nous lui avions proposé (comme juge d'instruction à Epinal) et qui avait reçu l'adhésion du comte d'Alsace, sénateur et vice-président de la commission de l'Armée :

Que devant l'inefficacité des mesures de répression employées contre certains genres de criminalité, tels que les vagabonds et les apaches, il y aurait lieu de substituer à la prison, pour cette catégorie de délinquants, et chaque fois que ce serait possible, un service à long terme dans des bataillons spéciaux de la légion étrangère.

A ce moment, les opérations au Maroc battaient leur plein, et, personnellement, nous estimions déplorable de faire couler — autrement que dans une lutte franco-allemande — le sang des petits soldats de France, de tous ces jeunes paysans et ouvriers. Nous trouvions qu'au lieu de sacrifier, au Maroc ou aux Colonies, d'honnêtes fils de France qu'on exposait en faisant combattre les bataillons de zouaves ou d'infanterie coloniale, on avait d'abord le devoir d'exposer à leur lieu et place une partie de ces nombreux détenus encore jeunes, qui mènent dans nos prisons une existence facile, oisive et, en tous cas, inutile au pays. Nous avions, fort d'une longue expérience personnelle du patronage des

détenus et des heureux résultats des engagements de « libérés » organisés par nous à la légion, proposé ce principe nouveau : *utiliser la vie et les forces des délinquants*, pour épargner celles beaucoup plus précieuses des soldats de la France, de tous les braves gens n'ayant rien à se reprocher.

Dans une brochure nous proposions donc au ministère de la Guerre qu'on permît aux condamnés « à la prison seulement », reconnus aptes au service militaire, d'échanger leur peine contre un engagement d'au moins 5 ans et, en tout cas, toujours d'une durée au moins double de celle du total de leur peine. 10.000 délinquants auraient pu ainsi, chaque année, au lieu d'être coûteux et nuisibles en prison, devenir tout de suite utiles au pays. Pour cela, il suffisait de créer quelques bataillons spéciaux dans la Légion étrangère, et commandés par des cadres d'une énergie toute spéciale.

De toutes façons, notre système augmentait la sécurité de la société. Nous avions compté sans les bureaux du ministère de la Guerre qui s'empressèrent de répondre négativement à notre idée personnelle. Ils invoquèrent, sous prétexte d'honneur de l'armée, le monopole pour les honnêtes gens d'y exposer leur vie... par conséquent le monopole pour les coquins de la conserver. Ils affectaient l'indignation ; leur argumentation était un chef-d'œuvre de logique, juxtaposant des clichés et dédaignant tous côtés pratiques (1).

(1) Cette horreur des nouveautés était aussi la spécialité du War-Office, avant que Kitchener ne le « secouât », en août 1914. Citons l'exemple suivant :

Nous avions fait proposer, par un ami commun, à Lord Roberts, le célèbre maréchal anglais, en 1912, l'utilisation des déserteurs allemands, par la création d'un régiment étranger qui serait à l'armée anglaise ce qu'était la légion étrangère à la France. En effet, le gouvernement français, à la suite de l'incident des fameux légionnaires allemands de Casablanca, pour montrer sa loyauté au gouvernement allemand toujours acharné contre la légion étrangère, avait promis *secrètement* (nous tenons le fait d'un membre connu de la Commission de l'armée) à l'ambassadeur d'Allemagne à Paris qu'il rendrait désormais si sévères les conditions d'engagement des Allemands à la légion étrangère, « qu'en fait », ce serait pour l'avenir ce débouché fermé aux soldats allemands.

En effet, depuis l'incident de Casablanca précité, sur 20 déserteurs allemands se proposant pour la légion, 19 étaient impitoyablement refusés à notre visite médicale... comme trop faibles de santé ! Le prétexte « santé » sauvegardait

Dans le creuset de la lutte, ce n'est pas un pharmacien qui pèse des proportions adverses avec une rigoureuse minutie, c'est un brusque courant qui apparaît tout à coup et aspire « tout à lui ». C'est ce que Napoléon appelait : « créer l'incident, ou l'événement ». Sa méthode préférée était de laisser les deux armées aux prises opposer leurs forces ; puis tout à coup il déclanchait un imprévu irrésistible par une attaque foudroyante sur un point vital de l'ennemi, et la victoire était alors acquise. Le dynamisme des forces en présence, avec son apparence de puissances mathématiquement égales, était une illusion. Dans la goutte d'eau qui fait déborder le vase plus que plein, dans le poids infime qui fait brusquement changer une balance chargée

notre amour-propre et garantissait la parole donnée à l'ambassadeur d'Allemagne.

Seulement, comme 1.000 déserteurs allemands environ passaient chaque année la frontière française et étaient dirigés sur l'intérieur de notre pays, il y avait là, pour la société française, un élément d'insécurité. Des gens ne sachant pas la langue, sans appui, tombaient vite plus ou moins dans la misère et devenaient une charge et un danger pour la France. (Nous ne parlons que des vrais Allemands, et non des Alsaciens-Lorrains passant en France par patriotisme.)

Il nous avait semblé qu'à condition de ménager les apparences, ces déserteurs-déchets méritaient d'être utilisés et (à défaut de notre armée pour le motif précité) l'armée anglaise nous paraissait pouvoir en bénéficier, elle qui, si longtemps au XVIIIe siècle, a acheté aux princes de Hesse des mercenaires allemands.

Nous proposions de créer directement une organisation toute simple qui, sous la dénomination bénigne de « société d'émigration des ouvriers sans travail », aurait centralisé à Épinal tout ce qui concernait les périodiques voyages de ces déserteurs allemands depuis notre frontière jusqu'à Boulogne ou Calais. Là, un agent de notre société de Patronage en aurait pris livraison et les aurait conduits en Angleterre, au point convenu. Il suffisait d'une entente cordiale et surtout pécuniaire entre une banque anglaise et notre société... seules « devantures ». Les apparences étaient sauves. Personne ne pouvait critiquer et l'armée coloniale de la « nation amie » y aurait gagné, chaque année, un régiment de 1.000 Allemands à faire tuer aux Indes... plutôt que ses enfants anglais. En même temps, la France eût été débarrassée de ces 1.000 déchets annuels..

Esprit pratique, Lord Roberts trouva notre idée fort intéressante ; mais, au contraire, le War Office, sans daigner l'étudier, y mit son veto absolu, en déclarant que le « principe d'une légion étrangère était immoral ».

Le ministère de la Guerre anglais oubliait apparemment que le sang allemand lui avait, dans ses guerres du XVIIIe siècle, épargné bien du sang anglais ! Le même esprit de routine aveugle était probablement le lien le plus certain de coordination des deux ministères français et anglais, tant qu'il n'y eut pas à leur tête un Gallieni et un Kitchener, ces cerveaux lumineux possédant le sens des réalités et ne se payant pas de mots.

également et lourdement, il y a un défi aux mathématiques par la disproportion des causes et des effets. Il en fut souvent du bûcheron faisant tomber l'arbre en apparence indéracinable et par une dernière poussée assez faible mais judicieuse, comme du dernier bataillon disponible décidant la victoire. Trop souvent dans la vie, nous ne calculons que sur les éléments nettement visibles, comme s'ils étaient les seuls à exister ou agir. Nous ne faisons pas rentrer en ligne de compte le fait existant, mais qui ne se laisse pas apercevoir par lui-même. Combien de gens reprochaient, de 1914 à 1918, à la flotte anglaise de ne pas sortir du port anglais d'où elle guettait la sortie de la flotte allemande. Et cependant, c'est cette soi-disant inaction apparente et interminable qui neutralisa la puissante flotte allemande, toute la guerre.

Le principe de la légion étrangère est, en apparence, un défi à la raison : un seul tiers prévaut sur deux tiers de qualité égale. C'est de l'anti-mathématique. En effet, le tiers des hommes qui sert à notre légion ne demande le plus souvent qu'à se révolter. Qu'importe la France à des étrangers n'ayant plus rien à perdre et qui ne sont entrés dans cette troupe que par un coup de tête ! Un autre tiers est, au contraire, composé de gens tout dévoués à leurs chefs. Le dernier tiers flotte entre l'un et l'autre. Conclusion : Au tableau noir du baccalauréat, le calcul indiquerait la fin de tout, et cependant, en pratique, le résultat est merveilleux, car le tiers dévoué fait sien le tiers amorphe, grâce à l'ascendant de la volonté la plus forte, et, dès lors, tous deux réunis — par la seule supériorité de la force — embrigadent le mauvais tiers et le subjuguent. Ainsi, la légion marche à merveille et le rendement est le même que si tous ces hommes étaient sûrs.

Montrerons-nous le danger du mirage des chiffres, d'après la naïveté des calculs, à propos des guerres ? En 1914, la fantasmagorie des masses russes imposait à trop de Français la croyance (intolérante) que les Russes, cinq fois plus

nombreux que les Allemands, écraseraient rapidement ceux-ci et devaient entrer à Berlin pour la Toussaint 1914. On sait ce qui en est advenu (1)...

Aujourd'hui, la même altération de raisonnement persiste à induire la France en erreur, à propos du bolchevisme : sous prétexte que 140 millions de paysans russes voient d'un mauvais œil ce régime, on persiste inlassablement à voir, d'un jour à l'autre sa chute foudroyante ; on oublie que 800.0000 Bolcheviks (ils ne sont pas plus) dominent 140 millions d'êtres amorphes, car toute minorité bien en main et conduite écrasera toujours toute masse non conduite, disséminée, éparpillant ses efforts. De plus, hélas, nos statisticiens oublient que la terreur est le levier soulevant toutes les masses, à défaut d'idéal... et plus facile à créer que ce dernier !

Le pénétrant penseur militaire que fut Ardant du Picq écrivait que l'homme n'est capable que d'une quantité déterminée de terreur. C'est absolument vrai, surtout quand intervient l'élément SURPRISE. Sans doute, la plupart des théoriciens de l'Ecole de guerre d'avant 1914 (certes, pas des cerveaux comme Foch et Pétain !) enseignaient que plus on avait de cavalerie, plus on avait de chances de succès écrasants. Un brillant général enseignait qu'à la bataille de Custozza, en 1859, un escadron de uhlans autrichiens tombant à l'improviste sur une division d'infanterie ita-

(1) Mieux encore que l'envoi à l'armée (comme combattants) des ouvriers métallurgistes du Creusot, au début de la guerre, l'exemple le plus typique d'agitation stérile et de naïveté nuisible amenées par la griserie des chiffres est celui de la mobilisation des Français habitant à l'étranger, aux antipodes. La France mobilisait 8 millions d'hommes (sur 38 millions) et pour avoir 10.000 hommes environ de plus, c'est-à-dire à peu près *un millième* de forces supplémentaires et... à longue échéance, elle fit revenir, sans exception, tous les Français... fussent-ils au centre de l'Afrique, au fond de la Chine, ou du Brésil... « Sur ces 10.000 ainsi revenus, la plupart durent être, vu leur santé, réformés aussitôt, mais presque tous avaient perdu leurs positions commerciales, que les neutres s'étaient empressés de leur enlever, depuis leur absence ! L'influence morale et le commerce français dans le monde ne valaient-ils pas infiniment plus que ce supplément approximatif et apparent d'un millième à la mobilisation française, surtout qu'il coûtait des sommes énormes en frais de voyage, et exigeait de longs mois avant son léger rendement. Et cependant, au début de la guerre, on croyait à une guerre très courte ».

lienne épuisée de fatigue et ne se gardant pas, l'avait mise en déroute. Il croyait devoir déduire comme enseignement, que si ces uhlans, au lieu d'avoir été simplement une centaine de chevaux, avaient eu un effectif bien plus fort, le résultat eût été infiniment plus considérable, et que c'eût été non pas une, mais plusieurs divisions mises en déroute !

De même, le cas de la fameuse « charge de la Mort », de Bredow, à Rezonville, en 1870. Certains hauts professeurs étoilés y voyaient encore l'avantage, pour un chef, d'avoir des masses de cavalerie, et montraient quel coup de théâtre plus considérable eût été l'apparition subite de ces cuirassiers blancs et uhlans, si, au lieu d'être 700, ils avaient été plusieurs milliers.

Tous, ils oubliaient tout bonnement ceci : la psychologie humaine ou même animale. La panique causée par une brusque surprise d'un danger apparu n'a pas d'effet plus fort suivant l'élévation des chiffres. Ici $2 \times 2 = 2$ seulement.

Pour nous, foule humaine ou même animale a parfois le même déclic d'affolement. C'est le « principe de l'ennemi » qui surgit IMPRÉVU, et non la masse de celui-ci, qui, dans certaines conditions, change la troupe en troupeau et le troupeau en tourbillon. Nous estimons qu'un seul loup apparaissant brusquement près d'un troupeau de moutons y cause le même effroi qu'une dizaine de loups. Les calculs enseignent peut-être le contraire et voudront qu'avec 10 loups la panique soit 10 fois plus considérable comme effet. Rien n'est plus faux que les chiffres, quand ils essayent d'expliquer un simple fait psychologique.

Que d'amiraux n'estiment la valeur de leur flotte que par le nombre de « kilogrammètres » crachés par leurs canons et croient que la victoire est infailliblement du côté de la plus grosse bordée ! Cependant, Suffren et Nelson ont dû leurs victoires à leur sens des réalités rejetant à leur vraie place les théories et les calculs d'Ecole navale. De même, l'amiral anglais Jellicoe, à la grande bataille indécise du Skagerack, le 30 mai 1916, avait nettement raison de se

méfier des belles manœuvres historiques que lui conseillaient ses sous-ordres. Il se disait que les Allemands luttant près de leur base d'opérations, le facteur « surprise » ne pouvait jouer qu'en leur seule faveur, et qu'il risquait de se faire attirer dans un champ de mines ou dans un guet-apens de sous-marins, où se serait révélée bien inutile sa supériorité du double en dynamisme. Le pratique Anglais savait qu'autre chose est la supériorité en armement, et autre chose l'occasion de se servir de ses armements au maximum. Il préféra, avec son robuste bon sens, manquer peut-être une aléatoire possibilité de terminer le même jour toute guerre navale, plutôt que d'acheter ce mirage d'Ecole de guerre d'un désastre complet de sa flotte, dû à un oubli momentané d'une éternelle règle de prudence.

Quand, en mars 1918, le canon monstre des Allemands envoya, de Laon sur Paris, des obus à 130 kilomètres de distance, la grande majorité des officiers d'artillerie sortant de Polytechnique affirmèrent, dès les premières nouvelles, que cette hypothèse d'un canon tirant de si loin était une impossibilité scientifique et une idée bonne pour les naïfs profanes. Moins sûrs d'eux-mêmes, quelques autres, dont les officiers de complément, beaucoup moins imbus d'esprit mathématique, ne partageaient pas cette excommunication dédaigneuse basée sur les dogmes de Fontainebleau. Ils crurent aussitôt à la possibilité de ce canon monstre. En effet, les belles tables de tir ne tenaient pas compte d'une idée très simple, tel l'œuf de Christophe Colomb, idée qui serait restée française sans l'exclusivisme des Ecoles de tir : savoir que si on fait atteindre à un obus les plus hautes couches atmosphériques où l'air est très rare, le projectile, ne rencontrant presque plus de résistance à sa course, voit celle-ci rendue infiniment plus longue.

En sciences physiques, la même déception atteint parfois les plus belles théories quand le cerveau qui les applique oublie l'humble terre à terre des enseignements de la nature.

Par exemple en Météorologie : que de fois l'Observa-

toire s'est trompé dans des pronostics un peu lointains, annonçant, entre autres, une année pluvieuse là où les vieux paysans pronostiquaient, au contraire, une année de sécheresse et de soleil, parce que se basant sur l'extraordinaire poussée de certaines fleurs. Ils avaient remarqué dans leur longue carrière, avec leur humble mais aigu esprit d'observation, que certaines fleurs avaient toujours pullulé les années de sécheresse et avant celle ci. Ils en déduisaient une relation et ne se trompaient jamais sur ce détail.

Parfois, les erreurs « ex-Cathedra » faillirent être désastreuses. Quand l'île d'Ischia, près de Naples, eut, en 1893, des tremblements de terre, le gouvernement italien envoya étudier le phénomène sur place un de ses plus grands physiciens. Celui-ci fit, pendant deux jours, un formidable travail de calculs basés sur l'amplitude des secousses, et annonça, 48 heures après, aux habitants que tout danger de tremblement de terre était écarté. Le gouvernement italien, fier de sa science officielle, tout comme un doyen de la Faculté de Médecine de Paris, s'empressa de faire connaître par voie d'affiches, aux Ischiens, la réconfortante nouvelle. Mais ceux-ci, plus intéressés personnellement à l'exclusion de toutes chances d'erreurs qu'un candidat au « Décanat », ne dégustèrent pas le miel scientifique de « Monsieur le Doyen », car ils s'inquiétaient d'une chose toute simple et bien humble : au fur et à mesure que s'affirmait l'optimisme des Recteurs et autres titulaires fabriqués en séries... de l' « Evangile de Science », en revanche, la crainte des animaux domestiques vivant dans l'île d'Ischia allait croissant et forçait l'attention publique. Entre le savant et les bêtes beaucoup d'habitants n'hésitent pas : ils s'enfuient en hâte, par précaution, ayant plus confiance dans l'instinct et les réflexes que dans les beaux calculs. Bien leur en prit, car, 24 heures après ce départ en masse, l'île subissait une effroyable secousse qui engloutissait plusieurs milliers de gens, précisément ceux restés trop admirateurs des diplômes !

Et que d'autres ordres de faits on pourrait citer à propos de tout ce qui est activité humaine ; mais, passons, pour ne pas sortir des limites de ce modeste essai.

Cependant nous souhaitons (soit dit en passant) que l'enseignement des sciences (car nous ne nions pas leur utilité et rejetons seulement leur exclusivisme) soit désormais moins abstrait pour la jeunesse. Pourquoi donc, au risque de paraître terre à terre, ne pas les enseigner en rapprochant invariablement du théorisme ou de la formule leur application pratique, pour les faire saisir spontanément (1)? Personnellement, nous avons toujours souhaité un livre de géométrie où la démonstration continuelle de son utilité pratique serait le but essentiel. Une image curieuse et attrayante fera comprendre et retenir à tout jamais le théorème qu'elle a vécu et révélé. Une sensation d'intérêt et de curiosité s'impose mieux à la jeunesse que des lignes et figures arides. En serait-il des sciences exactes, en France, comme de la philosophie allemande, que les pontifes croient et vénèrent d'autant plus savante qu'elle est moins claire? Veulent-elles rester revêches, glaciales et ennuyeuses ? L'élève est-il fait pour elles, ou elles enseignées pour être comprises par lui ?

A quand la géométrie enseignée par le CINÉMA ?... Elle serait toujours comprise et digérée désormais.

Il en est de la vie humaine comme de celle des animaux. Le seul grand livre, celui de la nature, révèle, hélas! que la surprise, la ruse, la ténacité, la méfiance, enfin le sens des milieux et des situations autant que la psychologie de l'ennemi sont fonction de la tactique à employer vis-à-vis de celui-ci, et sont les plus sûres garanties de succès contre les adversaires, — la tactique d'attaque devant varier suivant ceux-ci. La bête de proie sent fort bien que la ligne courbe conduit, dans certains cas spéciaux, plus vite et plus sûre-

(1) Pourquoi ne pas commencer par apprendre la géométrie aux enfants en utilisant leurs jeux de construction, qui réaliseraient les figures et certains théorèmes : apprendre la géométrie par le toucher au lieu de la laisser dans les nuages et fumées ... comme une religion rébarbative et fuyant la réalité.

ment au but que la ligne droite. De même, le chien de chasse sait parfaitement que pour attaquer un gibier qui fuit tout droit devant lui, la ligne droite est le plus court chemin pour l'atteindre. Il fait de la géométrie, mais le seul strict nécessaire conciliable avec la vie. Lui aussi, l'homme sans idéal sent que, vis-à-vis de certains buts qu'il souhaite atteindre, la ligne droite en est parfois le plus mauvais chemin. Que de carrières d'esprits ténébreux et enclins au mal ont réussi, par un ensemble bien prévu et conduit de manœuvres tortueuses, là où l'emploi de moyens en apparence plus simples et plus courts, par rapport à ces buts, eût amené fatalement l'échec ! La rigueur d'un raisonnement mathématique a conduit d'innombrables gens instruits, mais vivant trop dans leurs théories, à de cruelles déceptions de fait, car la science, chez le pur théoricien, a facilement pour cousine la naïveté. Aussi, les entrepreneurs qui réussissent sont-ils, le plus souvent, non des ingénieurs brevetés, mais d'anciens ouvriers ne sachant de la théorie que bien juste le minimum, mais comprenant et exécutant à merveille tout ce qui est application pratique. Un de mes amis, géomètre de valeur absolument reconnue par tous, m'assurait que pour faire une route, la simple justesse du coup d'œil lui était d'un plus grand secours que tous les calculs de ses diplômes, et qu'à son avis, le travail de confection d'une route était toujours inutilement embrouillé et surtout compliqué par de savantes équations, quand c'était un ingénieur patenté qui dirigeait, donc qui trop souvent rougissait de voir simple et facile.

Les mathématiques, souveraines dans les livres et les cours, ne doivent être que des vassales dans la vie : *vassales du bon sens ou de l'esprit des réalités, des servantes du fait.* C'est la vue d'une pomme tombant d'un arbre qui a fait découvrir à Newton l'attraction universelle.

Le dynamisme appliqué à la vie est faux, si on veut l'employer sans l'associer, non seulement aux variations des matérialités (telles les fondations d'immeubles qui sont va-

riables suivant les terrains), mais à la psychologie du milieu où on veut le faire servir. La mâchoire et les griffes du fauve, c'est-à-dire ses armes matérielles, ne font vivre celui-ci que parce qu'il en subordonne l'emploi à quelques principes très simples, tels que : ne pas se mettre sous le vent de son gibier, rester invisible tout en progressant, attaquer par surprise et toujours au point le plus sensible ou vital de l'adversaire.

Sauf l'odorat, les sens de l'homme étant sensiblement comparables à ceux des animaux, c'est pour avoir méprisé cet enseignement de la nature, comme redresseur des théories, que nous avons failli perdre la guerre, au début de 1914, et subi tant de pertes inutiles. Pour avoir voulu (en dépit de nombreux avertissements d'officiers osant penser par eux-mêmes) créer de belles déductions savantes, exclusives de tout esprit critique et de toute observation, les Français ont d'abord assez mal fait la lutte « d'espèces », quoique leur fussent révélés — à livre toujours ouvert — les quelques éternels principes de toute lutte. Ne nions pas l'utilité des sciences, mais cantonnons-les à leur juste place dans notre cerveau. Sauf pour de rares personnalités, le raisonnement mathématique, ou l'enchaînement déductif d'une théorie entraînent, grisent, subjuguent tout cerveau qui n'est pas assez réaliste. Ils doivent être constamment subordonnés à la vision du réel, si terre à terre soit-il ; sinon, ils mettent leur empreinte de faux absolu et déforment la nette vision des matérialités. Le vertige d'outrancière certitude et vérité qu'ils créent est aussi dangereux que le vertige du succès dans les affaires. Soit dit en passant : toute grande affaire industrielle réussissant trop vite, presque toujours entraîne, conduit, « agit » celui qui est à la tête, bien qu'en apparence il semble la manœuvrer et freiner à sa guise.

Notre conclusion : le raisonnement à forme mathématique oublie toujours de compter les éléments non complètement ou non immédiatement visibles ou discernables. Il

tourne superbement le dos aux faits existants, mais qu'il n'a pas — par suite de ses œillères — voulu discerner. Rien ne l'empêche, rien ne l'arrête...

La logique n'est qu'une création artificielle de notre esprit qu'elle satisfait avec sa fausse apparence de vérité. Elle n'existe pas dans les faits naturels, pas dans la vie. Ici-bas, l'absolu n'existe pas et tout n'est que relativité.

Réjouissons-nous à la pensée qu'en France, plus qu'ailleurs, là où ne s'exerce pas la férule de certains fétichismes ou dogmatismes, le vrai savant reste modeste et a le caractère à la hauteur de l'intelligence. Des cerveaux que nous avons connus personnellement, comme les Pasteur et les Taine, les Liébault et les Tarde, se rendaient compte que plus ils pénétraient les secrets de la nature et de la vie, plus ils sentaient l'infini de ce qui restait à découvrir. Au contraire, pour combien d'autres le fait a pris sa revanche sur la « superbe » des théories! Appliquons-leur le mot de Napoléon : « Qu'est-ce qu'une théorie ?... Une sottise, quand on veut en faire l'application à une masse d'hommes ! » Voyons donc en elles, en leur absolutisme mathématique, les ennemies des réalités... sinon : *non agit, sed agitur!*

GASTON LIÉGEOIS
Juge au tribunal civil de Reims.

UN PROCÈS LITTÉRAIRE
LOUIS DESPREZ

(SOUVENIRS D'UN ÉDITEUR)

—

Le matin du 21 septembre 1883, nous trouvions dans notre courrier la lettre suivante :

Rouvres, le 19 septembre 83.

Monsieur,

Nous sommes en train de terminer un roman de mœurs rurales, le premier livre de vérité écrit sur les paysans depuis bien des années.

Habitant la campagne une grande partie de l'année, nous avons été naturellement séduits par la nouveauté et l'originalité du sujet. Les êtres qui s'agitent autour de notre clocher vivent tous, tels quels, et nous n'avons eu que la peine de les faire entrer dans notre cadre.

Nous montrons un paysan bien différent du paysan idyllique, plus ou moins enrubanné, de Marivaux à George Sand, et de George Sand à Erckmann-Chatrian, à Cladel, à Theuriet. Le nôtre est brute, travaillé par une passion unique : le gain, qui le pousse journellement à de petits larcins hypocrites et lui fait jeter dans le hangar, comme des cognées vermoulues, ses vieux parents propres à rien.

Au milieu de tous ces travailleurs de la terre, quelques silhouettes de prêtres qui leur ressemblent, rustres, bougons, sournois, de sang puissant, — ni des abbés Constantin, ni des abbés Tigrane, — le prêtre de campagne vu de près.

Je néglige d'autres figures accessoires, telles que l'instituteur moderne, — demi-soutané, — avec son pédantisme et sa niaiserie.

J'espère un succès pour ce livre, mais je ne suis pas décidé à le publier en France ; je crains quelque aventure désagréable. Certaines pages sont des plus hardies qu'on ait publiées jusqu'ici. Et

nous n'avons pas craint, mon collaborateur et moi, de remonter jusqu'à la langue naïve et hardie du seizième siècle, d'en imprégner notre style. Le livre, sur le chantier depuis plus d'une année, a été entièrement récrit dans cette forme qui s'adaptait si parfaitement au sujet. Plus de descriptions longues, plus de gravité scientifique, plus de pessimisme à outrance. De Flaubert à Huysmans les naturalistes semblent voir le monde à travers des lunettes noires. On peut être tout aussi naturaliste en acceptant la vie sans amertume, en la voyant même par ses côtés comiques. *Autour d'un Clocher* ressemble souvent à une Kermesse de vos peintres flamands.

Aidez-nous donc, Monsieur, à narguer ceux dont la pudeur se réveille, si j'en juge par les journaux... M. Zola me disait cet hiver : « Je suis étonné de l'attention que le public prête aux singularités de la forme. Plus le style est tranché, plus je suis violent dans les mots, plus les éditions montent. Le public ne déteste point les coups de pieds. »

Si la réussite ne tient qu'au souci du réel et aux audaces de la forme, nous tenons, je crois, un succès, et il ne tient qu'à vous de le partager.

Recevez, etc., etc.

LOUIS DESPREZ.

Le ton et la sincérité de cet écrit nous incitèrent à demander le manuscrit en communication. Il nous parvenait le 11 octobre, en même temps qu'une nouvelle lettre :

. . . .

Vous vous convaincrez rapidement que notre manière ne ressemble ni à celle de Huysmans, ni à celle de Harry Alis. Cela peut être très mauvais, mais à coup sûr cela ne ressemble à rien de ce qui a été publié jusqu'ici. Et c'est l'essentiel.

Et puis, nous ne donnons pas des croquis et des aquarelles, mais bien un large tableau. *Vicq existe ;* on y crie beaucoup, on y boit énormément ; on y naît, on s'y marie, et on y meurt tout comme dans le livre que nous vous présentons.

Ce n'est pourtant pas que j'aie une trop haute opinion d'*Autour d'un Clocher*, mais vous en verrez toujours assez tôt les défauts, j'aime mieux insister sur ses qualités. Et la grande qualité, c'est *que tout est vrai*, et que nous avons oublié peu de choses. Les faits nous ont fourni une contre-partie de l'*Abbé Mou-*

ret, cette splendide erreur lyrique de Zola, et nous en avons profité. Si nos hommes ressemblent à des polichinelles, c'est qu'ils sont très polichinelles et parfaitement grotesques dans la réalité. Au-dessus d'eux il y a la nature, toujours grande et sereine, des semailles aux moissons et aux vendanges, très indulgente et très indifférente aux petits insectes qui la picotent.

Quant aux crudités, c'est un défi. Dans ce temps de puritanisme bête, il est bon de remonter parfois jusqu'à Rabelais et à Brantôme. Je ne vois pas pourquoi l'anatomiste, qui étale tout, s'ingénierait à cacher le sexe. . . . .

Réponse le plus tôt possible? Je ne me crois nullement plus mal à Bruxelles qu'à Paris. Vous avez provoqué de Belgique tout un mouvement littéraire. Et je ne vous aurais pas écrit, si je ne vous avais pas préféré à bien d'autres.

§

Quelle découverte! Quel beau livre! Jamais manuscrit de jeune ne nous avait intéressé à ce point. Une série de scènes villageoises, très rabelaisiennes, prises sur le vif; une langue pleine de verve, un style des plus pittoresques. Et, par-dessus tout, une préoccupation d'art indéniable.

Nous nous mîmes d'accord sur les conditions d'édition et, le 27 février, l'auteur nous retournait le traité signé. Et *Autour d'un Clocher* parut en librairie.

Entre temps nous avions été renseigné sur la personnalité de son auteur. « C'était — avait dit Zola — un pauvre être mal poussé, déjeté, qu'une maladie des os avait tenu dans un lit toute sa jeunesse. Il avait la face blême et torturée des damnés de la vie, avec, sur une tête hirsute, une crinière de cheveux roux. Mais dans ce corps chétif d'infirme brûlait une foi ardente, il croyait à la littérature, ce qui devenait rare..... »

Et, plus tard, lorsqu'on lui fit le procès imbécile dont il devait mourir, Zola fut pris pour lui d'une pitié inquiète devant sa faiblesse physique. Mais n'anticipons pas.

L'apparition de son volume n'attira pas autrement l'attention du public. Nous tombions dans un moment peu pro-

pice à un lancement, au milieu d'une foule de livres nouveaux, tous plus ou moins remarquables ou remarqués : *Miss Harriet* de Maupassant, *A Rebours* de Huysmans, *l'Irréparable* de Bourget. Que pouvait faire un pauvre diable de bouquin d'essai entre *Sapho* et les *Blasphèmes* ? Bref, nous risquions d'être noyés, lorsqu'un coup de théâtre se produisit :

Le parquet de la Seine fit saisir le livre aux devantures des libraires !

§

Le 1er juillet, Desprez nous écrivit donc une longue lettre, dont nous reproduisons ce qui suit :

Inouï ! Ayez donc la bonté de dire au judex qui vous interrogera que je suis *seul responsable*, que j'ai seul signé le traité (1). Rendez-nous le service de tirer d'affaire, autant que possible, Henry Fèvre, qui est mineur, et pour qui cette histoire de justice pourrait avoir des conséquences désagréables. Si nous sommes traduits en Cour d'Assises, nous tâcherons avant tout d'éviter le huis-clos. Il faut que l'idiotie de ces cocos-là soit trombonée par toute la presse... Pour l'avocasserie, je ne veux qu'un bonhomme s'en tenant aux points de chicane, tout simplement. Le reste est mon affaire.

Il faut être crétin jusqu'à la pointe des pieds pour ne pas voir les intentions littéraires du livre ! Mais ces gens-là ne lisent qu'Ohnet...

. . . .

Nous allons démontrer par expérience la bêtise de la loi de 81. Soit. Mais au lieu de leur mettre le nez dans les descriptions de campagne et les effets d'art qui saillissent à chaque bout de page, dites-leur plutôt, à ces huîtres, que sans être riche j'ai de quoi vivre, et que mon *Autour d'un Clocher* est un essai littéraire et non de spéculation...

Puis, le 7 juillet, nouvelle lettre :

Je me demande si nous aurons, oui ou non, la chance d'être

(1) Ce qui était exact.

poursuivis ; jusqu'au dernier moment je crains qu'ils ne mettent le nez dans leur ordure et qu'ils ne nous abandonnent définitivement...

D'ailleurs, je crois ne pouvoir être mis en cause. Laissant de côté tout argument littéraire, — et il y en a une fameuse kyrielle, de quoi nous f... de ces Messieurs pendant trois heures, — ils ne peuvent pas vous poursuivre, puisque vous êtes Belge, et ils ne peuvent pas me poursuivre davantage, car je n'ai pas à rendre compte à la police française des délits que je puis commettre sur un territoire étranger. Ce qu'il y a de délicieux dans cette affaire, c'est que si vous ne pouvez être poursuivi à Paris, moi je ne puis être traqué ni en Belgique ni en France : imaginez ce livre-ci signé par Camille Lemonnier, impossible de rien faire...

Enfin, le 28 juillet, il nous écrit :

Mon cher Editeur, nous sortons de chez le juge d'instruction, qui a été à mon égard, particulièrement, d'une impolitesse rare. Il a même fallu, un moment, que je lui fasse remarquer qu'il se mettait bien inutilement en colère. J'ai fait constater dans le procès-verbal qu'on était impuissant à définir exactement le délit d'outrages aux bonnes mœurs par le livre... Je crois avoir mis Fèvre complètement hors de cause en déployant notre traité signé de moi seul, et en revendiquant absolument toute la responsabilité de la publication. En dernier lieu j'ai déclaré que des Maîtres illustres avaient publié des livres aussi *détaillés* et *en avant* que le nôtre, et qu'on ne les avait pas poursuivis, probablement parce qu'on n'avait pas osé, mais qu'avec des jeunes on était plus héroïque. Ce qui figure au procès-verbal. Bref, la chose a été crâne. Je repars pour Rouvres demain, et je vais me mettre à écrire immédiatement une défense : il n'est pas difficile de les écrabouiller..!

Le 24 août :

Figurez-vous qu'on a fait venir à l'instruction Mme Tresse, Charpentier et Ollendorff pour témoigner dans notre affaire. Témoignage en quoi ? Et ces lenteurs pour une histoire aussi simple! Il n'y a pas d'esprits plus déviés, plus faux, plus subtils que ceux des gens de loi : ils partent de principes arbitraires et vont

de déductions en déductions, tirées par les cheveux, aux plus singulières conclusions. A l'Ecole de droit (que j'ai hantée) moi, paysan, j'ai été continuellement ahuri par les *distinguo*. Comparez l'esprit d'un avocat, même brillant, à celui d'un nouveau médecin, même ordinaire, et vous constaterez l'immense bienfait des sciences expérimentales. Les hommes de droit en sont encore aux creuses scolastiques du XIIe siècle, parce qu'ils se refusent à rejeter l'absolu, le Droit révélé aux hommes, c'est-à-dire aux magistrats, par l'Esprit d'en-haut : tout leur édifice ressemble à une maison sans fondations ; de là cet air de ruine au milieu des progrès du siècle...

Le 17 septembre :

Ma défense devrait être très mordante et très comique ; la première version me semble trop grave ; il faut passer par-dessus la tête de ces bonshommes ; l'avocat sera chargé ensuite de la discussion terre-à-terre et des lieux communs de pure rhétorique.....

Enfin le 13 novembre :

Je suis assigné pour le 20 décembre, à onze heures, devant la Cour d'Assises de la Seine. En conséquence, je secoue, sur la plus haute planche de ma bibliothèque, les notes et premières rédactions de ma plaidoirie ensevelie dans la poussière, et je la reprends, car cela va être drôle ! La vue de l'huissier, mercredi, m'a ragaillardi. Je revenais de Paris avec un commencement de cholérine dans le ventre, et toutes les idées noires de Lazare dans la tête. Ce papier timbré m'a fait positivement du bien. Soyons des passionnés en tout et partout. Mon gueuloir ne sera pas de trop !

§

Et nous voici au 20 décembre, en Cour d'assises.

L'avocat général Bernard avait été chargé de soutenir l'accusation. C'était un magistrat de belle prestance, à figure sympathique, très courtois, à la parole séduisante, ce qui rendait la réfutation plus compliquée, non dans l'ensemble, mais dans le détail. Visiblement, pourtant, on le sentait gêné d'avoir à requérir dans une pareille cause. Il se

rappelait, sans doute, les procès de Flaubert, des Goncourt, de Baudelaire, de Richepin, et sentait venir la nouvelle vague qui gratifierait d'une condamnation pour outrages aux bonnes mœurs Paul Adam, Camille Lemonnier, Maizeroy et d'autres encore.

Son réquisitoire terminé, on vit Desprez se lever pour exposer sa défense. La scène fut imposante.

Cet être hirsute, à la tignasse rousse, rongé par la tuberculose, mais aux yeux remplis d'une passion étrange et brûlante, brandissant sa béquille, parla pendant deux heures, sans faiblir, un langage élevé, trop élevé, trop docte, hélas, pour la mentalité de son jury ahuri.

Mais il fut évidemment écouté par la Cour et les avocats accourus en foule pour goûter ce spectacle rare d'une défense de la liberté d'écrire, des droits de la littérature et de l'art, présentée par un adolescent de 23 ans à peine, enflammé par la sincérité de sa conviction. Un souffle d'admiration planait sur l'auditoire.

Louis Desprez passa en revue toute la littérature française, cita les anciens, et âprement, mais non sans ironie, *fit le procès à son procès*. Jamais plus éloquent réquisitoire ne fut prononcé contre les ennemis de la liberté d'écrire! Les rôles se trouvaient renversés. Th. Gautier lui-même, dans sa magistrale préface à *Mlle de Maupin*, n'avait pu atteindre ce *summa injuria* de protestation. Les juges écoutaient étonnés, l'oreille basse.

Et voici sa péroraison :

Nous craignons, Messieurs les Jurés, que vous n'ayez suivi assez péniblement notre argumentation. Nous nous autorisons donc de la complexité et de l'abstraction du sujet pour toucher à un point délicat, où nous vous supplions de mettre toute votre attention et toute votre conscience.

Si vous étiez appelés à trancher le différend entre M. Koch et M. Pasteur sur la cause du choléra, vous vous avoueriez incompétents, et vous affirmeriez que, seul, un tribunal composé de médecins et de chimistes, une Faculté de Médecine tout en-

entière, peut donner son avis dans une question si controversée.

Si une ville qui a fait bâtir était en procès avec son architecte, si on vous mettait sous les yeux des devis et des plans contradictoires, vous renverriez la ville et l'architecte à une commission d'experts.

Eh bien ! Messieurs, la littérature n'est pas moins compliquée, ni moins abstruse que la médecine ou l'architecture. Vos affaires, vos devoirs, vos graves occupations de tous les jours ne vous ont pas permis d'étudier à fond la philosophie de l'art et les littératures comparées. Et vous avez trop le sentiment de votre mission actuelle, trop de souci de juger équitablement, c'est-à-dire en pleine connaissance de cause, vous êtes trop sincères pour vous dissimuler votre incompétence, pas un de vous peut-être n'ayant lu le livre incriminé.

Vous avez un tribunal à vous, un tribunal de commerce pour vos procès ; nous y ferions piètre figure, nous qui ne connaissons rien aux affaires, et nous nous refuserions à juger, de peur de commettre, sans le vouloir, des iniquités. Eh bien ! de même que nous ne pourrions nous prononcer en matière commerciale, de même vous ne pouvez guère vous prononcer en matière artistique.... Encore une fois, jamais la loi n'a eu l'intention de condamner au pilon un livre vivant, signé fièrement, et publié par un éditeur de flair qui a su grouper MM. Lucien Descaves, Robert Caze, Paul Bonnetain, Francis Poitevin, Henri Nizet, Th. Hannon, etc., etc., etc., qui a su devenir le Lemerre des jeunes romanciers naturalistes, et qui offre une place dans sa collection à tous les talents nouveaux, à côté de M. Edmond de Goncourt, de M. Henry Fouquier, de M. Guy de Maupassant, de M. J.-K. Huysmans...

Un seul jury pourrait prononcer, un jury composé de Maîtres de la littérature contemporaine. Nous appellerions V. Hugo, Ernest Renan, Taine, de Goncourt, Erckmann-Chatrian, Jules Vallès, Emile Zola, Alphonse Daudet, Henri Becque...

Il s'agit de choisir entre ces écrivains et l'avocat général qui vient de vous dire si bellement : l'art sans règles n'est plus de l'art ; c'est comme une femme qui aurait quitté tout vêtement !! Ce qui signifie, — car on bronche devant ces solennelles naïvetés, — qu'une femme nue n'est plus une femme !

Le jury choisit la thèse de l'avocat général, et condamna Louis Desprez à l'amende et à la prison !...

§

Le soir même Desprez nous fit connaître la sentence en ces termes :

Mon cher Editeur,

Nous voilà flambés, quoique, littérairement, la journée ait été superbe. Laguerre a été très bon, moderne et spirituel, c'est lui-même qui a lu votre lettre à la Cour et au jury (1), qu'il trouve, comme moi, très bien. Quant à moi, qui craignais d'avoir le trac, j'ai débité d'une voix vibrante, avec une véritable âpreté, mon mémoire, qui a produit bon effet, au moins sur la Cour, car le Président Mariage a été bienveillant et très gentil, mais point sur les jurés, dont la liste est grotesque :

Un marchand de futailles, un vérificateur de bâtiments, un charpentier, un emballeur, un maçon, un épicier, un maître-couvreur, un négociant ! « trois propriétaires » !

L'avocat général a fait l'éloge de Zola, tout en tapant sur nous avec un illogisme stupéfiant. Du reste, son discours était prodigieusement décousu....

Vous pouvez remercier M. Laguerre, qui a parlé de vous en excellents termes, — moi aussi j'ai pris votre défense dans un coin de mon mémoire. J'apprécie tout à fait Laguerre après cette journée où il s'est montré énergique — et vibrant avocat.

§

L'iniquité consommée, la chronique parisienne s'en empara, toute la presse protesta contre le verdict. Ce fut un *tolle* général. Successivement Guy de Maupassant, Aurélien Scholl, Henry Fouquier, Alex. Hepp, Emile Bergerat, Henry Becque, G. Geffroy, Cornely, Ed. Magnier, Henry Céard, Lucien Descaves, etc., se prononcèrent sans réserves pour le condamné. Francisque Sarcey lui-même, peu

(1) Allusion à la lettre que nous avions adressée à la Cour pour expliquer le pourquoi de notre « défaut », tout en réclamant notre part de responsabilité aux côtés de l'auteur. Le principe étant ainsi sauf, nous fîmes opposition par la suite au jugement rendu, et comparûmes seul devant un nouveau jury. Ce second procès ne trouve pas sa place ici.

suspect de tendresse pour le naturalisme, critiqua vertement la sentence.

Un seul écrivain de talent reconnu, Octave Mirbeau, à la stupéfaction générale, fit bande à part. Dans sa chronique à *La France*, il pontifia :

Il existe, de par le naturalisme, un M. Desprez, lequel vient d'être condamné à un mois de prison et mille francs d'amende pour avoir écrit un livre obscène... *Je n'ai pas lu le livre de M. Desprez et ne le lirai point. Ces choses ne m'intéressent nullement.* Quand, sur ma route, je rencontre une ordure étalée, je l'évite... etc.. L'éditeur Kistemaeckers qui a publié les cochonneries (*sic*) de M. Desprez proteste, etc.

Quelle mouche avait pu piquer ce jour-là l'auteur de l'*Abbé Jules*, un livre où s'étalent pas mal de c... rudités ? Personne n'a pu nous le dire. Il est à remarquer qu'il ne s'était jamais posé en adversaire de l'école naturaliste; bien au contraire il nous avait écrit, quelques jours avant de publier son article, pour nous offrir spontanément le manuscrit d'un livre à lui, qu'il eût voulu voir paraître dans notre collection naturaliste ! Par la même occasion il nous demandait de lui envoyer gracieusement un exemplaire de *Autour d'un clocher*. Nous déclinâmes son offre d'édition, mais nous empressâmes de lui faire l'envoi du livre demandé. On a donc le droit de supposer que, contrairement à son affirmation, Octave Mirbeau avait certes lu *Autour d'un clocher*, sinon il n'aurait pu proclamer qu'il contenait des « cochonneries » etc.. Attitude pour le moins bizarre de sa part, mais qui était de nature à fournir des armes aux parquets pour les poursuites futures contre les écrivains !

C'est pourquoi il était nécessaire de consigner ici cet incident, et de faire savoir qu'Octave Mirbeau a réfléchi depuis, et que trois ans plus tard (le 6 février 88), il nous fut mis sous les yeux une lettre de lui adressée à un ami commun, et que ce dernier n'a pas voulu considérer comme ayant un caractère exclusivement privé. Elle se terminait ainsi :

Hélas ! Quel est celui d'entre nous qui n'ait à se reprocher une opinion ? Quel est celui qui ne voudrait effacer de sa vie littéraire bien des pages hâtives ?... Je n'ai pas attendu vos réflexions pour regretter cet article. Bien des fois j'y ai pensé, non sans émotion et sans remords, car bien des fois je me suis dit que j'avais été peut-être pour quelque chose dans les chagrins qui ont abrégé la vie de ce pauvre garçon...

§

Le 9 janvier 1885, Desprez nous écrit une longue lettre dans laquelle il s'analyse lui-même. Il nous y parle de ses vastes projets d'avenir. En voici un extrait :

J'ai à vous parler aujourd'hui d'affaires très sérieuses. Vous m'offrez d'éditer *Lit de Famille* au mois d'octobre ou de novembre, dans des conditions très sortables, et je ne discuterai aucun point matériel, j'écarte toute question de gros sous. Et j'arrive au point essentiel.

Ce que je cherche, ce que je voudrais, c'est un éditeur qui me prît tel ou tel livre, mais assez large pour laisser un tempérament se développer à sa guise, dans la forme la plus favorable... J'ai souvent fait ma propre analyse ; j'ai constaté que je n'étais pas un coloriste comme Huysmans, comme Loti, comme Bonnetain, comme Nizet, et que je ne bâtissais pas du tout comme eux, en sensationniste, en visionnaire intime ; que j'étais avant tout psychologue, critique, polémiste, partant, homme de théâtre (comme ils disent), car le drame c'est le heurt des diverses psychologies ; le dialogue scénique n'est que la synthèse critique d'une individualité ; et tout cela marche, vit, se promène, lutte terriblement, et le batailleur qui est en moi jouit de toute cette vie intense et de tous ces chocs. J'ai donc depuis longtemps, — il y a trois ans j'en esquissais le vague projet à Zola, — l'intention d'écrire tout un théâtre moderniste qui culbutera les conventions (j'ai là de curieuses et particulières idées), une série de vingt à vingt-cinq pièces, très écrites, très littéraires, avec un titre pied de nez à Sardou... Mon idée est très simple, très variée : c'est de l'action forcenée.

Et *Lit de Famille* est coupé scéniquement : c'est du roman théâtre. Et quoique je n'aie fait dans mon adolescence que deux drames stupides (*André Chénier*, 3 actes, et *Jean de Leyde*,

5 actes), je ne me sens point embarrassé à manœuvrer dans un cadre étroit.

Seulement, — et voici une de mes révolutions, — je pense que pour éviter les voyages dans les cartons, l'atroce ingérance des directeurs et des acteurs, il faut imprimer la pièce, aussitôt écrite, et la jeter dans le monde, etc., etc.

. . . .

Je ne dissimule pas que c'est là un projet immense, et qu'il faudrait y consacrer résolument *toute ma vie.*

Mais la tentative vaut d'être suivie, et je n'aime pas les chemins frayés. *L'obstination, c'est tout.*

Parmi tous les jeunes éditeurs vous êtes le plus artiste, très capable de me comprendre. C'est une partie à risquer qui sera gagnée, j'espère, si la force physique ne me manque pas.

Hélas, la force physique allait lui manquer ! Le 12 février, il nous fait savoir qu'il entre à Sainte-Pélagie, pour y purger sa peine. Puis un long intervalle. C'est seulement le 26 mai qu'il nous donne à nouveau de ses nouvelles :

Je n'ai pas quitté le lit depuis deux mois. Pélagie m'a fait beaucoup de mal par cet abominable internement au milieu des voleurs (1) ; ces bandits m'ont assassiné. Courage ! L'idée finit toujours par triompher de la force imbécile. Brûlez Rabelais, et Rabelais ressuscite. Nos argousins ont droit à tous nos mépris.

§

Le drame touche à sa fin. Le 8 décembre, la nouvelle arrive que Desprez vient de succomber ! Il est mort dans ce petit village de Rouvres, qui lui avait fourni les éléments de son livre et lui donna par-dessus le marché la dernière chose dont l'homme ait besoin !

C'est Georges Duval, dans l'*Evénement,* qui est le premier à annoncer sa mort :

M. le Procureur de la République, écrit-il, vous pouvez reposer tranquille : Louis Desprez est mort hier matin à Rouvres

(1) La loi de 1881 range en effet le délit de presse d'outrage aux bonnes mœurs dans la catégorie des délits de droit commun ! Un écrivain ne peut se réclamer d'un régime de faveur.

(Haute-Marne), des suites d'une fluxion de poitrine contractée à Sainte-Pélagie, où on a cru devoir l'enfermer à la suite de la publication de son livre remarquable : *Autour d'un clocher*... Il avait saisi la vérité sur le vif. La vérité était nue selon son habitude, et cette fois elle était laide, ce qui lui arrive souvent...

Vous en avez conclu que la Société branlait sur ses bases. Vous avez cru la sauver en mettant sous les verrous un artiste, un écrivain et un infirme ! La Société ne s'est pas mieux portée, et Louis Desprez en est mort !

Voilà de la belle besogne.

Dans sa chronique du *Figaro*, Emile Zola stigmatisa sans ménagements les suites de cette erreur judiciaire : « Ceux qui ont assassiné cet enfant sont des misérables ». conclut-il. Il prit cette fois ouvertement position dans l'affaire Desprez, hélas, trop tardivement. Nous disons « ouvertement », car s'il est vrai que dans l'intimité il ne cessa de l'encourager avant comme après son procès, on ne le vit pas revendiquer devant le grand public et le jury sa responsabilité de chef d'école, lorsqu'il était temps encore ; « il ne plaida pas sa cause pour démontrer que Desprez ne pouvait être poursuivi pour avoir été son élève trop docile, pour avoir employé les mêmes procédés et le même art où triomphait son Maître, et que si l'on inquiétait l'élève, le Maître ne pouvait rester embusqué, à l'abri des poursuites » (1).

§

A quarante ans de distance, c'est pour nous une satisfaction, un soulagement d'évoquer et de faire revivre, dans ce court essai, la curieuse figure de cet écrivain artiste et rare, si prématurément et si tragiquement enlevé à ses travaux et à ses rêves. Sa correspondance mériterait d'être imprimée dans son intégrité, elle donnerait matière à un

(1) Dans l'*Evénement* du 16 septembre 1899 on trouve à ce sujet une curieuse chronique, d'une haute probité littéraire, intitulée *Némésis*, et signée de Henry Céard. Document précieux pour ceux qui écriront l'Histoire des lettres françaises !

gros volume. Son œuvre, si incomplète qu'elle soit, ne peut tomber dans l'oubli, car les écrits de ceux qui, par la force ou le génie, dérangèrent les habitudes de leurs contemporains, les scandalisèrent par leurs révoltes ou leurs railleries en tirant à boulets rouges sur leurs hypocrisies ou leurs préjugés, survivent toujours.

HENRY KISTEMAECKERS PÈRE.

LE GRAND SAIGNEUR

I

Il fait froid. Cette gêne douloureuse, qu'insinue la basse température dans tous les membres, paralyse aussi les cerveaux et leur conversation tombe, se traîne un instant sur le tapis des lieux communs, s'efforce, péniblement, au rebondissement poli et finit par mourir faute d'un aliment nouveau où puisse briller la curiosité.

Marie Faneau continue à travailler.

On n'entend plus que son crayon de pastel qui grince sur le carton avec le bruit discret d'une dent de rat entamant un livre.

Marie Faneau, si elle n'aime pas le froid, n'est pas très éprouvée par lui. Elle a passé deux hivers de guerre sans feu et elle a découvert, dans ce genre de supplice, encore inédit pour elle, une consolante vérité : le froid conserve ! Il raidit l'être contre une fatalité naturelle qu'il est donc naturellement possible de dominer et elle le subit avec le simple frisson d'un plaisir orgueilleux. En toutes saisons elle demeure vêtue de la même robe de soie. Elle a horreur des étoffes lourdes et des fourrures. Sans corset, une ceinture de dentelles défend mal ses seins, sous la robe, dont la forme est un peu trop précisée par le corsage droit; cependant, elle n'a pas la coquetterie de sembler le savoir ou la ruse d'en vouloir témoigner. Son corps, tassé sur son chevalet, penché ou collé au long du grand carton, épouse si exactement son labeur qu'il semble une machine remontée, tendue vers le résultat qu'elle en espère. Elle ne voit rien que son modèle et il lui faut rendre, avec intelligence, une étrange figure, celle de l'homme

qui pose devant elle, à quelques mètres, noyé dans la pénombre de son atelier déjà envahi par le crépuscule, un homme qui, probablement, lui, souffre du froid.

Le feu est depuis longtemps éteint. La bonne est sortie pour des courses. Elle a oublié le thé, les bûches et tout ce protocole mondain qui n'entre pas dans ses habitudes de paysanne indépendante.

Près de la cheminée, il y a un cordon de moire, un ornement épiscopal. Marie Faneau le tire irrévérencieusement, sonne. Un grelot fêlé tinte, mais... personne ne vient. Alors elle recule brusquement son chevalet et elle se met à rallumer le feu. Ses gestes sont vifs, d'une prestesse animale. Elle n'a rien de la dame qui reçoit. Elle est sans affectation comme un être qui accomplit logiquement ce qu'il faut faire, et c'est pour cela qu'une harmonie puissante et singulièrement impressionnante se dégage de tous ses mouvements.

L'homme la regarde, un sourire figé aux lèvres, un sourire étonné ou méprisant, celui de la pose.

Il est assis dans un fauteuil anglais, de cuir jaune, dont il n'ose bouger, parce qu'il craint d'en perdre le contact jusqu'à un certain point réchauffant. Il est drapé de sa pelisse en vison, d'un brun lustré, qui donne à toute sa silhouette une allure princière, hautaine, mais souligne terriblement la dureté de son masque. Coiffé de cheveux très noirs, rejetés en arrière selon la mode du moment, semblant livrer au vent toutes les ondulations ou les fluctuations de la pensée, le front est vaste, intelligent. Les yeux, très fournis en cils et en sourcils, ont l'aspect d'un étroit bandeau de fourrure sous lequel scintillent deux pierres...précieuses, par les lueurs qu'elles dégagent, mais contribuant, par leur aiguë fixité, à rendre ce masque inquiétant. Les méplats fort accusés des joues et de la mâchoire font ressortir la bouche, épaisse, d'un dessin violent, qu'on souhaiterait à part du reste de ce visage, tellement elle a l'air de ne pas être faite pour lui. Sous un nez

droit, court, légèrement relevé du bout, cette bouche est venue se placer comme un défi à l'humanité des traits supérieurs. Ses dents fortes, irrégulières, celles d'un carnassier, lui rendent, sans doute, impossible la tendresse d'un sourire et ne laissent pas beaucoup d'espoir en la bonté du caractère de l'individu. Grave, il aurait peut-être une apparence de sévérité réfléchie, latente; souriant, il ne doit que se moquer et son ironie ne saurait rien ménager.

Irréprochablement habillé, il porte un vêtement de drap sombre, d'une coupe savante, du linge flou, une cravate ponctuée d'une perle grise. Ses mains longues et maigres ont des doigts souples, aux ongles très soignés, qui démentent l'expression sauvage de la bouche.

— Vous avez froid, n'est-ce pas ? demande Marie Faneau en l'examinant comme si elle le voyait pour la première fois, car un homme vivant, quand revient la vie, n'est plus du tout le modèle qu'on étudiait.

— J'avoue ! fait laconiquement l'homme qui ne cache pas son ennui d'être surpris en état d'infériorité.

— Je suis désolée, cher monsieur. J'aurais bien dû m'en apercevoir plus tôt.

Maintenant le feu flambe dans la cheminée. Marie Faneau a poussé, près de lui, une table turque et, sur cette table, les traditionnels ustensiles : théière, tasses et petits fours.

— Vous n'avez pas le chauffage central ? questionne le Monsieur pour dire quelque chose.

Marie Faneau se met à rire :

— Non. Nous sommes ici dans une maison qui date de Philippe-Auguste, au moins pour ses fondations, et il paraît qu'elle ne saurait se plier au confort moderne sans être entièrement démolie. D'ailleurs, mon frère ne s'occupe jamais de notre intérieur. Il n'a jamais le temps. Moi, je suis une très mauvaise ménagère. Quand je travaille, je ne pense plus à rien. Vous avez pu vous en douter

tout à l'heure ! On ne risque, chez nous, que du feu de bois et, si c'est artistique, ça ne chauffe guère... que l'imagination.

L'homme se lève, s'étire légèrement, parce que la vue des flammes lui fait plaisir. Il est grand, svelte, paraît à peine trente-cinq ans. De profil, son oreille se détache de la tête, toute petite, très délicatement ourlée.

— Est-ce que je peux regarder ? demande-t-il avec une déférente courtoisie.

Elle répond par un haussement d'épaules, conservant une physionomie méditative qui prouve qu'elle n'est pas contente de son travail.

L'homme s'approche et a un rire sourd. Il est aussi mécontent qu'elle ; pourtant flatté.

— Vous n'allez pas condamner votre talent à me faire en mieux ? dit-il ironiquement.

— Non ! je voudrais seulement vous faire tel que vous êtes et je réussirais une belle chose.

— Sous le rapport de l'art, bien entendu, car vous me trouvez très laid, n'est-ce pas ?

Marie Faneau penche le front et cligne sur le portrait ébauché en lui présentant un petit miroir. L'artiste reparaît en elle pendant que l'homme s'efface, derrière le carton, pour faire place au modèle.

Il n'y a plus là qu'une matière sur laquelle on étudie les secrets des muscles.

— Mais non. Vous n'êtes pas laid, déclare-t-elle tranquillement. Ceux qui vous ont dit que vous étiez laid n'ont pas eu peur de vous. Donc ils ne vous ont pas bien vu, monsieur.

— Si je comprends le langage des artistes, riposte l'homme dont les yeux jettent une lueur, sans doute reflétant le jeu des flammes qui se tordent et crépitent en face de lui, cela signifie que je suis... laid à faire peur ?

— Oh ! restez là, monsieur, ainsi, sans bouger, le regard droit, je vous en prie ! s'écrie-t-elle. Croyez ce que

vous voudrez. Ça n'a aucune importance, en ce moment. Je vois, je m'explique… Ce qui manquait, c'était la chaleur, la flamme, l'étincelle, un peu de colère, enfin, votre vrai tempérament. Vous n'étiez pas dans votre atmosphère. Que je suis donc sotte ! Voilà des heures que je m'efforce de découvrir une pauvre parcelle de vérité en vous examinant dans un glaçon, en guise de loupe !

Et Marie Faneau, ayant saisi, successivement, plusieurs pastels, s'enfièvre dans son ouvrage, précipite ses coups de crayons, barbouille, du pouce, toute une partie de la figure, reconstruit l'autre, et enveloppe ce visage d'une intense fulguration pourpre et dorée, qui, de cet impassible masque de mondain déguisant son air brutal, révèle son insolence triomphante, en fait une créature vraiment diabolique, mais vivante, menaçante, superbe, une œuvre d'art.

Elle est satisfaite. Malgré l'ombre, de plus en plus envahissante, elle ne veut contrôler son dessin que par l'épreuve du feu.

Lui, ne bouge pas, le regard tombé sur elle, de haut, parce qu'elle est plus petite que lui. Il voudrait bien que ce fût terminé. On le devine au supplice.

Elle, qu'il est forcé de contempler, comme un chien tiendrait l'arrêt devant une perdrix, c'est une rousse, mais sans les fameuses taches, de peau pâle, presque bleuâtre, tellement sa blancheur transparaît sur certaines veines. Elle a des yeux larges et gris, d'un gris givré, de fleurs de menthe, des sourcils d'un marron luisant, dont l'orbe semble fuir en coups de pinceau chinois pour aller rejoindre la masse des cheveux mal arrangés, couleur de cuivre rouge et qui, aux reflets du feu, prennent, en certaines mèches tordues, comme le gluant du sang. Son nez est rond, sa bouche fraîche, fine, d'un contour puéril. Elle est jeune, mais son âge n'est pas en question, parce qu'elle donne une sensation d'existence forte, de personnalité très saine qui attire, en dehors de tous les rites sociaux.

— Voilà ! déclare-t-elle gaiement. C'est fini. Il ne faut

pas m'en vouloir, monsieur de Pontcroix. Je vous ai tenu debout, mais on voyait trop, dans l'autre visage, que vous étiez assis et que vous vous rongiez d'impatience. Maintenant, vous êtes libre. Prenez le thé ou venez voir. Je vous permets tout, parce que je suis contente.

Elle s'étire, à son tour, s'essuyant les doigts à un petit mouchoir. Sa robe de satin-jersey marron, exactement du même luisant que ses sourcils, sans bijou, sans lingerie, est brodée, sur le côté gauche, d'une fleur de perles d'or, un chrysanthème écrasé sur la patte qui s'attache à l'épaule et qui semble s'épanouir avec l'envol du bras levé. Marie Faneau peut se grandir en se déployant tout à coup, trouvant en elle un ressort unique, son orgueil à créer qui la porte comme un pavois.

C'est une femme ordinaire, mais une belle travailleuse qui se montre extraordinaire, subitement, quand elle est possédée par son art comme on le serait par un Dieu.

En ce moment elle ne voit plus rien que le portrait qu'elle achève. L'homme lui est absolument indifférent. Elle ne le connaît pas, du reste.

...Et, ce qu'elle en a vu de ces modèles mondains, très froids, très polis, soucieux du reflet de leur cravate !...

— A propos, cher Monsieur : j'ai tout supprimé, le linge, le col, la perle et le plastron. J'ai mis, là, derrière, en ombre, un pan de fourrure qui est un prétexte, une indication de vêtements. Si vous y tenez, je peux, tout de même, y ajouter un revers de veston, un pli d'étoffe ?

Il s'approche et regarde. Il ne dit rien. Une étrange tristesse couvre à présent son visage, qui s'abîme dans une soudaine réserve. Seuls, les yeux conservent encore une lueur, mais ternie; ce n'est plus un éclair du feu dansant. On dirait qu'une eau fond l'étincelle pour la diluer en une clarté intérieure, une nuance d'émotion, sinon une larme.

— Je vous remercie, mademoiselle. Ce que vous avez fait là est vraiment étonnant. Non, ce n'est plus moi, et je

suis confus, presque navré, que vous dépensiez tant de talent à... me transfigurer. Maintenant, si j'en crois la nouvelle formule, me voici beau à faire peur !

— Vous m'en voulez, monsieur ?

Et Marie Faneau sourit, en lui tendant sa main ferme, une toute petite main de garçon, beaucoup plus destinée à se battre contre les choses qui résistent qu'aux galanteries des gens du monde. Lui, n'appuie pas le baiser, très correct. On dirait qu'il redoute un peu les traces de pastel, sous les ongles, et aussi toute espèce d'effusion.

Ils prennent le thé silencieusement. Marie Faneau n'est pas une femme provocante et elle ne sait pas du tout s'amuser aux complications de l'esprit. Comme ce silence devient pénible, elle sonne pour obtenir de la lumière, car le feu n'en donne plus assez,

La bonne entre, en coup de vent, essoufflée, portant un petit loulou blanc, à nez pointu, mi-renard, mi-épagneul, qui saute des bras de la servante dans ceux de sa maîtresse.

— Il a failli encore passer sous l'*oribus* ! déclare la brave femme à peine dégrossie,ayant plutôt conduit les oies sur les pentes du Morvan que les chiens de luxe sur les trottoirs parisiens.

Le *modèle* consent à sourire, malgré lui, et la paysanne le regarde, familière :

— Oui, monsieur, ce chien-là me donne des sueurs, chaque fois que je le mène. S'il y passait, dessous... Mademoiselle me réglerait mon compte, et ce n'est pas un sort de trembler pour sa peau à cause de celle d'un animal aussi enragé que ce chien-là !

— Une lampe, Ermance. Allumez vite, nous sommes dans l'obscurité.

Quand elle est sortie, Marie Faneau laisse le chien grimper sur ses genoux et elle s'excuse :

— C'est une simple, Ermance, presque une innocente

de son village et il est impossible de la styler. Seulement, comme elle est très honnête...

Il examine l'atelier, en fait le tour, découvrant peu à peu des meubles intéressants, tout le bric à brac de rigueur, avec, cependant, le minimum d'ostentation, c'est-à-dire de mise au point. Il y a un tapis de Smyrne lie de vin de toute beauté, quoique copieusement taché par la peinture, la poussière de pastel, et surtout la boue du dehors. Des fleurs de la saison, chrysanthèmes et grandes fougères. Puis, dans un fond encadré par une grande verrière sertie de plomb, un vrai vitrail d'église où, mystérieusement, s'endorment des anges, parce que c'est le soir et qu'ils ont des ailes comme les oiseaux.

Tout est calme, loin du bruit boulevardier, des salons brillants de cette aveuglante lumière électrique qui aura le dernier mot de la cérébralité humaine.

— C'est pour quoi faire, votre portrait, monsieur ? questionne Marie Faneau, que le silence finit par intimider, maintenant qu'une lampe est entre eux.

Il s'est rassis dans le fauteuil jaune, le front sur sa main longue où scintille une chevalière de pierre noire, gravée, sertie de platine.

— Pour illustrer... pardon de l'expression, mais il ne s'agit que de vous, mademoiselle, un petit volume de souvenirs de guerre. Quant à moi, je trouve cela bien ridicule. Nous étions trois dans un fortin qui a sauté en 1914, et, sur les trois, inévitablement, il y avait un écrivain ou quelqu'un se supposant tel. Alors, il a réuni d'assez tristes anecdotes et m'a demandé mon portrait, qui lui semble indispensable pour corser l'horreur de ce recueil. Je ne pouvais guère lui refuser cette complaisance d'anciens camarades de régiment, le second camarade non plus... et nous irons ainsi à la postérité, tous les trois, grâce à vous, Marie Faneau.

C'est très courtois, un peu sèchement dit et l'ironie en découle, plus amère et plus corrodante.

La voix de cet homme est sans timbre, basse, singulièrement gutturale, quand il se moque. Marie Faneau l'écoute, surprise par l'accent, point par les paroles. Un original qui tient à ne pas poser pour le héros. Il y en a comme cela. Ce sont les plus braves, généralement.

La guerre a reculé dans une toile de fond encore brumeuse de la fumée des incendies, mais le spectacle de *l'arrière*, qui est devenu celui de *l'avant*, étincelle d'un prestige si nouveau, ses feux de rampe ont une si étonnante lumière fausse que personne, depuis des années, ne se souvient de l'heure d'amour où l'on se battait et que tout le monde recommence à s'intéresser à la seule mêlée pour le plaisir.

Il reprend, la voix plus âpre et avec une décision non dissimulée :

— Puis-je vous adresser une prière, mademoiselle ? Je suis certainement indiscret, pourtant, j'y tiens. Est-ce que vous voudriez être assez aimable pour refuser... d'illustrer les deux autres ? M. Gompel vous les adressera peut-être comme il m'a adressé à vous... alors... Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que vos conditions, à ce sujet, seront les miennes.

Marie Faneau se lève, spontanément révoltée par le ton péremptoire.

— Je n'ai aucune raison pour vouloir peindre trois personnes dans ce volume et je pense que... qu'une suffira bien à m'affirmer moi-même. Quant aux conditions, il ne peut en exister aucune lorsque je suis satisfaite de mon œuvre et qu'il s'agit d'un ancien combattant. Veuillez vous en souvenir à l'occasion, monsieur.

Etonné, le jeune homme la regarde fixement, comme un objet curieux, le plus curieux de son atelier où il y a quelques jolies choses. Il ne la connaît pas du tout non plus. Gompel, le marchand de tableaux, l'a adressé à elle parce qu'il prétend que c'est l'artiste la plus consciencieuse qui puisse exister. En outre, elle est célèbre,

cotée, appréciée. Si on ne la rencontre presque jamais dans les réunions déclarées artistiques : premières, thé de salon à la mode, ou soirées bien mondaines, elle est estimée à sa juste valeur. Elle eut une grande médaille à ses débuts. C'est une sauvage, mais c'est quelqu'un. Elle est, d'ailleurs, relativement pauvre et met une généreuse fantaisie dans sa façon de traiter les clients. Il vient de s'en apercevoir.

— Mademoiselle, pour qui me prenez-vous ? Je ne souffrirai pas...

— Alors, monsieur, je garderai le portrait, sans votre permission.

Ils se mesurent des yeux.

Marie Faneau ne baisse pas les siens. Leurs deux orgueils sont aux prises.

Elle ne sait, elle, que ce qu'on lui a dit en lui présentant l'homme, chez ce même marchand de tableaux :

— M. Yves de Pontcroix, qui désire vivement avoir son portrait par vous.

Quand elle a répondu qu'elle voulait bien, il est parti tout de suite, après un hommage banal à son talent, comme s'il redoutait de se voir trop examiné.

— Il est intéressant, hein, ce type-là ? lui a déclaré le bavard Gompel. Bon client ! Il m'a débarrassé d'une vieille machine à laquelle je tenais pour son château. Et puis (Gompel s'esclaffa) il a un nom à coucher au rez-de-chaussée du *Petit Parisien*. Que je ferme boutique si jamais ça peut exister dans l'armorial !

— Peut-être pas dans l'armorial, mais sûrement dans l'Armorique ! riposta la jeune femme en riant.

Elle n'a interrogé personne à son sujet, parce qu'elle ne pense d'abord qu'à son travail.

Elle comprend qu'il sera difficile.

Maintenant, ce soir, elle est heureuse d'avoir vaincu la difficulté et sait bien ce que vaut son œuvre ; pourtant sa qualité de probe plébéienne ne lui laissera pas la possibi-

lité d'être humiliée par ce héros... fût-il de feuilleton.

Il se lève, boutonne sa pelisse de fourrure, cherche son chapeau et ne trouve pas sa canne.

— Mademoiselle, vous me comblez, murmure-t-il, de sa voix ironique. Nous ne nous entendons pas du tout. Je me refuse à orner votre secret musée des horreurs ! C'est assez d'être laid sans chercher une apothéose. Vous me donnerez donc ce portrait et je resterai votre obligé... plein de rancune pour ce que vous mettez de perfection à me flatter.

Salut. Baise-main. Et il est parti, toujours froidement correct, malgré ses ironies.

Marie entend la bonne, Ermance, qui s'écrie, dans l'escalier :

— Vous êtes ben honnête, monsieur, mais votre canne, à elle toute seule, ne vaut pas ça !

— Pauvre Ermance ! se dit la maîtresse de la maison en étouffant un éclat de rire. Elle n'en fera jamais d'autres !

Le loulou blanc tourne autour du fauteuil anglais avec une visible impatience. En chien bien élevé, il n'a pas manifesté son antipathie durant la visite. A présent, comme la bonne, il dira ce qu'il pense tout haut. Il gronde, soit qu'il n'aime pas le jaune, soit que ce Monsieur, qui avait l'air de vouloir contrarier sa mère, ne lui revienne pas.

— Qu'est-ce que tu as, Fanette ? questionne sa mère, très ennuyée de surprendre ce mouvement de mauvaise humeur. Est-ce que tu vas lui chercher querelle, toi aussi ?

Ce *toi aussi* indigne Fanette et la fait aboyer à pleine gueule. Ah ! non, à la fin, Fanette est un chien qui est une chienne et elle connaît des choses que les humains ne sauront jamais.

Alors, Marie Faneau lui donne un léger coup d'appui-main, parce que Marie Faneau est troublée, et que, tout bien réfléchi, elle se sent dans son tort.

II

Le frère et la sœur dînent ensemble dans le vieil hôtel de la cour de Rohan. C'est plutôt un pavillon qu'un hôtel, mais il a grand air parmi les maisons sordides qui l'entourent.

Au rez-de-chaussée, une cuisine et ses dépendances, un peu obscures, au premier deux chambres à coucher, séparées par un cabinet de toilette, et, au second, sous les combles, l'atelier qui prend jour sur une cour qu'on ne voit pas, heureusement, pour les promiscuités du voisinage, à cause du vitrail serti de plomb qu'on n'ouvre jamais. L'air est renouvelé par un lanterneau laissant pénétrer tout le ciel.

Il n'y a pas de salle à manger et on installe le couvert dans cet atelier, sur un coin de la table octogone où le frère corrige des dessins, tire des plans pour ses réductions de portraits.

Michel Faneau est graveur. Il a du talent, plus de talent que de métier. C'est un très mauvais sujet, assagi, que Marie Faneau a sauvé des pires situations en lui payant d'abord ses dettes, et en lui imposant, ensuite, son patient amour du travail. De quelques années plus jeune qu'elle, Michel est en homme ce qu'elle est en femme, une figure séduisante, seulement il est blond au lieu d'être roux. Ce sont deux épreuves du même cliché, dont la seconde est plus floue, moins bien venue. Il serait fort joli garçon s'il n'avait pas cet air tourmenté, souffrant, cette perpétuelle gaîté factice qui fatigue comme l'obsession d'un refrain trop entendu. Est-il tuberculeux ou simplement névrosé, malade physiquement ou moralement ? On n'en sait trop rien, car il a un appétit d'enfer, boit beaucoup, parle sans cesse et ne se soigne guère, aimant à risquer toutes les imprudences qui lui sont possibles.

D'une instruction et d'une éducation réelles, il affecte d'ignorer le français en se servant d'un langage vulgaire

pour dire des choses toujours regrettables. Sous le spécieux prétexte que sa sœur est un peintre estimé, il emploie le plus effroyable des jargons d'atelier pour scandaliser la femme qui, d'ailleurs, en prend son parti en tant qu'artiste. Toutes les scies lui sont familières et il exécute les danses les plus excentriques avec une souplesse de reins qui fait peur. Il y a du reptile en lui. Mais Marie Faneau le voit comme un pauvre gamin, retardé dans sa croissance, très étourdi, très fiévreux, elle lui pardonne tout, et, quand elle le gronde, elle y met des précautions maternelles vraiment touchantes.

Pour Michel, *Marianeau*, comme il l'appelle, est à la fois le trésor qu'il admire, veut conserver pour lui seul et le trésorier dont il a un incessant besoin. Ce n'est pas un vilain Monsieur — il est si joli ! — dans toute l'acception du terme, mais il oscille entre le vice et la vertu. Sans cette fille vaillante, patiente, laborieuse, qui, elle, a besoin de se dévouer, il tomberait dans n'importe quelle boue, parce qu'il est dépourvu de sens moral. Il aime sa sœur, tantôt fougueusement, tantôt avec tous les froids calculs de son égoïsme. Il est à la fois jaloux comme un amant et intéressé comme un parasite. N'ayant pas de fortune personnelle, incapable de gagner sa vie sans la direction de son aînée, ses conseils, surtout la virilité de son exemple, il tremble de la perdre, soit par un mariage, soit par un de ces brusques revirements qui placent les femmes libres devant encore plus de liberté : celle de l'amour. Ivre de la mauvaise ivresse d'une victoire à laquelle il n'a pas du tout contribué, il ne rêve que noces et dancings. Il est le vibrant et joyeux petit cyprin de l' « *après nous le déluge* ». Il se meut, là-dedans, comme dans son élément. Il est le *vénusien* né de l'écume rouge de la guerre. A peine adolescent, il a connu le désespoir charnel des veuves, le dévergondage des vieillards et le fameux système *D* employé par les gens les plus raisonnables. Rien ne l'étonne, rien ne l'attendrit. Il ne redevient

naïf que lorsqu'il souffre. Ce qu'il gagne, en qualité de graveur, malgré son savoir faire, ne peut être mis en balance avec ce qu'obtient Marie Faneau d'une vogue constante comme peintre de portraits, et il ne se sent sérieux qu'au moment précis où elle pourrait avoir la légitime envie de le mettre à la porte. Au demeurant, le frère et la sœur s'entendent fort bien, parce qu'ils ne sont pas des bourgeois. Ennemis, à cause de goûts très différents, ils restent des amis devant un commun danger et retrouvent toujours le même goût pour leur intelligence, quand il s'agit de tout concilier. Marie Faneau, pour réagir contre les faiblesses de son cadet, reprend toujours possession de sa force d'artiste généreuse, parce qu'elle a confiance en elle et que cela lui suffit pour avoir, dans une certaine mesure, confiance en lui.

Très jeunes, ils ont perdu leurs parents, un couple de demi-fous. Elle, Marie, l'aînée, déjà presque consacrée par l'opinion des critiques d'art, s'est jetée dans le travail comme on se jetterait à la mer pour sauver l'enfant qui se noie, le pauvre petit cadet, élève d'un cher maître libertin. Elle l'a ramené au rivage et, maintenant, elle ne va pas s'attarder aux détails de ce sauvetage hardi : s'il a rapporté de la vase d'on ne sait quel bas fond social, elle le couvre de son manteau de reine assez ample pour tout cacher. Puis elle se souvient du père alcoolique, de la mère, hantée d'une sombre jalousie, que Michel n'a pas pu bien connaître et qui sont les responsables de ce caractère indécis dans la bonne comme dans la mauvaise conduite. Une sincère pitié l'émeut en songeant qu'elle a hérité d'eux pour tout ce qu'ils pouvaient avoir de bon, de puissant, d'exalté, cérébralement ou physiquement, et que lui n'a récolté que les prédispositions aux fêlures mentales.

Vivre seule ? Elle n'en a pas trouvé le courage. Il lui faut une affection, serait-ce une affection intéressée. L'amour ? Il lui a laissé un triste souvenir !... S'est-elle donnée ou l'a-t-on prise ? Elle a chassé l'intrus de son

cœur et de ses bras. Un jour elle a appris qu'il était mort. Une paix profonde s'est abattue sur elle, non comme un deuil, mais comme une délivrance, et elle croit ne plus rien attendre en dehors des satisfactions que lui apporte son travail acharné. Elle a pu constater que le secret de l'art, de la vie intérieure, quand on l'a vraiment découvert, vaut tous les secrets sentimentaux, y compris ceux de la volupté. Au moins le pense-t-elle, parce qu'elle n'est pas encore une voluptueuse, et, loyalement, sans chercher à se duper sur sa propre valeur morale, très sévère pour elle-même, elle est pleine d'indulgence pour la valeur morale des autres, cesserait-elle de les estimer.

... Sur ce coin de table il y a un napperon de dentelles, des carafons de vieux cristal taillé, des assiettes de Chine. Un panier de fruits d'automne présente sa riche nature morte à la joie des amateurs gourmands et un perdreau fume, rôti, sur un plat d'argent, entouré de son jus velouté qui allume la convoitise de Michel Faneau.

— Marianeau, c'est un vrai ?

— Découpe-le toi-même et tu verras qu'il n'est pas en carton, gamin ! Ermance le déclare tendre. Elle s'y connaît, la fille du Morvan.

— Marianeau, tu me donneras la tête et les pattes, modestement. Aussi les intérieurs, où il y a le parfum des baies sauvages. Et puis les deux cuisses qui ont couru dans les sillons. Et puis les deux ailes qui ont connu un ciel de province que je n'ai jamais vu. Je te garderai un blanc, le meilleur, mais tu n'aimes pas la chasse... alors, tu le recracheras sur mon assiette. J'aurai donc tout, y compris tes restes.

Elle rit, haussant les épaules :

— Prends donc tout, tout de suite. Ne te gêne pas. Si j'aimais le perdreau, on en servirait deux. Moi, j'ai de la bonne purée normande, mon régal.

Ermance, la fille du Morvan, proteste, en déposant

une jatte remplie de purée de pommes de terre qui répand une saine odeur de beurre fin.

— Vous le gâtez tellement, le petit Monsieur, qu'il en fera des maladies pour de bon. Si c'est permis, un bel oiseau pareil !

— C'est de moi que vous parlez ? demande Michel s'adjugeant le perdreau entier le plus simplement du monde.

— Ah ! non ! j'aurais dit : *vilain*. Le perdreau va dans les vingt francs. Vous, vous ne valez pas quatre sous.

Le frère et la sœur éclatent. Ermance aussi. Les yeux de cette simple créature se réfugient sous deux bourrelets de graisse qui sont ses paupières et, quand elle rit, on n'aperçoit plus qu'un rayon jaune, comme le disque, imperceptiblement lumineux, d'un regard de poule couveuse. Elle est franchement laide, criblée de toutes les taches de rousseur que Marianeau, la belle rousse, n'a pas, et sa bouche, fendue un peu de travers, lui donne des prétentions au comique non justifiées, car elle pense parler fort sérieusement. Son âge est des plus canoniques (Marie Faneau ne garderait pas une servante jeune ou jolie à cause de son frère). Voici bientôt trois ans qu'ils ont recueilli cette domestique, perdue dans une gare, à la descente du train, et ils y tiennent comme elle tient à eux.

Le feu pétille, lance des reflets merveilleux sur les meubles, les tableaux, les chevalets encombrés de soieries chatoyantes. Fanette, la petite chienne, se met debout pour avoir un os et dans le splendide désordre de l'atelier règne une heure de doux abandon, de pleine liberté qui fait de leur intérieur tout un poème d'intimités élégantes, ne sentant pas trop la bohême.

— Qu'as-tu fait, aujourd'hui, Michel ?

— J'ai ajusté et tiré moi-même ton dernier modèle : le sieur Yves de Ponteroix, qu'on attend à l'imprimerie Brès. Mâtin ! Quel coup de crayon tu as, quand tu te mêles de te payer la tête d'un type ! Sans blague, tu as eu

grand tort de ne pas lui demander les mille balles de rigueur. Tu oublies la vie chère... et que tu me fais manger du perdreau, ce que je te pardonne, d'ailleurs, facilement.

— Pas moyen, Michel, de m'en sortir autrement, puisqu'il avait la singulière fantaisie de... m'acheter celles des autres.

— Tu n'as plus entendu parler de lui ?

— Non. Je continue à l'ignorer absolument.

— Moi, je connais leur livre. C'est un tirage de luxe. Il y a des vues du *front*, des carcasses de chevaux très réussies, par Janou. C'est tout plein gai et ton bonhomme, en première page, ça va évoquer un enfer de premier ordre. (Il se met à fredonner : *Mourir pour la patrie !*) J'imagine ton Monsieur tout en bois, ce qui se fabrique de mieux comme articulé de guerre, et il lui faut un pont, à lui tout seul, pour porter ses différentes récompenses.

— Il ne porte même pas le ruban traditionnel. Michel, ne plaisante pas là-dessus. Tu as été réformé pour faiblesse de constitution, c'est entendu, mais c'en est une bien plus grande que d'avoir l'air de t'en vanter.

— J'étais à peine majeur. Bon Dieu, tu es aussi dure que ton perdreau est tendre, rigide Marianeau ! Ton type est parfaitement décoré. J'ai parcouru leur opuscule et il y a des citations à la pelle. Ils ont, selon l'usage, accompli tous les tours de force possibles, y compris les impossibles acrobaties comme celles de sauter en l'air, d'être éventrés, de retomber morts, et d'être sauvés par un médecin allemand. On peut boucler après cette dernière aventure !.. Ça me fait l'effet de la littérature de *l'Action française*, ça me donne envie de devenir *bolcheviste !* Espérons qu'il t'enverra un exemplaire de cette histoire de guerre pour nouveaux riches.

— Qui l'a écrite ?

— Pas lui. Le poète de leur bande. Un Monsieur très coté parmi les inconnus. Les deux autres têtes sont demeurées dans l'ombre et on a pensé, chez Brès, que ça

suffisait bien de celle que tu leur as montrée pour situer tout le reste dans un cauchemar. Tu vas ramasser, lui aussi, un succès pas ordinaire...

Il fut brusquement interrompu par le timbre de la porte d'entrée. Ermance, qui leur servait des beignets rutilants comme des orfèvreries d'ostensoir, dégringola rapidement ses deux étages pour les remonter, essoufflée, en disant :

— Mademoiselle, c'est un jardinier qui apporte un rosier rouge.

— J'aime le *jardinier*, objecta Michel. Vous ne pourriez pas dire : un garçon fleuriste ?

— Bien, fit Marie Faneau. Donnez-lui une coupure et rapportez-nous le rosier.

— Mademoiselle, ça ne passera pas par l'escalier.

— Quelle plaisanterie !

La bonne redescendit, bougonnant, et mit un certain temps à remonter, les bras encombrés d'une énorme corbeille de roses pourpres liée d'un ruban noir. Machinalement, Marie Faneau cherchait la carte en dépouillant les branches de leur papier transparent.

— Que c'est beau ! Quelle couleur et quel parfum dans ces fleurs orgueilleuses qui vont rendre l'âme en nous méprisant de les regarder mourir !

— De qui ? demanda Michel.

— Je ne trouve rien. Ça vient d'un magasin de la rue de la Paix. Pas de carte. On l'aura oubliée.

— Jamais dans ces maisons-là. Mais pourquoi diable un ruban noir ? C'est sinistre.

Ermance débarrassa un coin du piano *crapaud* qui, derrière un paravent de laque, jouait le monstre dans une caverne. On y posa les fleurs.

Ils achevèrent de dîner. Michel alluma une cigarette.

— Des roses rouges anonymes ! Un ruban de deuil ! Parbleu ! Ça coïncide avec l'annonce de la plaquette. Il y a au moins un mois que l'on a livré ton fameux portrait.

Ma chère, c'est ton type. Je le parie. Il ne pouvait pas faire moins, je pense. Très chic ! Quant au ruban noir, il signifie qu'il a pris le deuil de toute espèce de prétention à te plaire...

Pendant qu'il pérorait, sa sœur poussa un cri, puis elle lui jeta un regard affolé. Elle tenait quelque chose dans sa main froissant du papier de soie.

— Quoi ? Tu t'es piquée ?

— Non ! Oui ! C'est-à-dire, j'ai eu peur.

— Tu as trouvé le nom de l'expéditeur, Marie, et tu ne veux pas le dire. Tu me caches quelque chose ?

— Mon Dieu, que tu es irritant avec ta cervelle qui bout ! Je n'ai rien trouvé, que ça, un écrin .

— Ah ! Elle est bien bonne ! *Que ça, un écrin !* (Il ouvrit la petite boîte ronde, en maroquin rouge.) Pas de signature, mais un fil de perles... et des vraies, Marianeau, je m'y connais. Ça vaut cinq mille balles comme un sou nickelé ! Félicitations ! Je vais danser un pas...

Mais il s'arrêta, un pied en l'air, parce que sa sœur éclatait en sanglots.

— Allons bon ! Des larmes sur les perles, une rivière sur un collier ! Qu'est-ce que tu as ? Ma parole, tu es malade.

— Encore une fois, Michel, j'ignore d'où ça vient, hoqueta la jeune femme, mais je n'admets pas le procédé. Je suis une artiste, je ne suis pas une fille... et il n'y a que les filles pour accepter des bijoux de n'importe qui ! J'étais si contente, tout à l'heure ! Ces roses sont si belles ! Je voudrais être seule : j'ai des nerfs. Ces fleurs sentent trop fort. Qu'on les enlève ! Comment vais-je faire pour lui rendre ça ? Et si ce n'était pas lui ? Ah ! je ne mérite pas cette injure ! Michel, tu vas aller lui dire... Mais non ! Que penserait-il, si ce n'est pas lui ? C'est très lâche, ce qu'il a fait là !

Son frère la regardait anxieusement. L'idée d'une injure possible ne lui serait pas venue.

— Où demeure-t-il ?

— Je n'en sais rien. Il m'a dit, je crois m'en souvenir, qu'il demeurait à l'hôtel, l'hiver, à cause des appartements mal chauffés. Ah ! je ne me rappelle plus. Ecoute, Michel, va-t'en. Laisse-moi. Je suis très ennuyée et demain j'ai un modèle dès neuf heures. Je ne pourrai pas travailler si je ne me couche pas tout de suite. Obéis-moi !

Michel pirouetta et disparut.

La bonne revint pour enlever le couvert. Marie fit éloigner la lampe du divan où elle s'était assise.

Le jeune homme réapparut, tout à coup, en smoking très élégant, rasé de près, de trop près, puisqu'il avait jugé bon de se poudrer copieusement, ses sourcils fins lissés à la petite brosse, une ondulation savante dans la chevelure. Il paraissait, cependant, fort sérieux.

Il s'approcha de la corbeille de roses et en cueillit une des moins ouvertes, un bouton, qu'il passa au revers de son habit.

— Je vais à l'Olympia. Si je rencontre ton type, et, d'après ce qu'on raconte, il y va souvent avec une bande de fêtards connus, je lui demanderai s'il se croit vraiment trop bon gentilhomme pour savoir signer. Moi non plus, en y réfléchissant, je n'aime pas qu'on envoie des fleurs anonymes à ma sœur.

Ermance tourna la tête furtivement du côté de sa maîtresse en entendant Monsieur parler sur ce ton sec.

Marie faisait semblant de jouer avec la petite chienne. D'un signe elle montra la bonne et, quand celle-ci fut sortie, elle murmura, mordant son mouchoir :

— Comment connais-tu les habitudes de M. de Pontcroix, Michel ? Tu as porté toi-même le portrait chez Gompel ?

— Oui. Et si je l'avais rencontré...

— Tu lui aurais demandé un paiement, n'est-ce pas ?

— Et j'aurais eu raison, car je t'aurais évité une injure, puisque tu te prétends injuriée.

— Ah ! Michel... quelle confiance peut-on mettre en toi ?

— Me supposerais-tu capable de garder un argent qui t'appartient ?

— Non. Je n'y ai même pas songé, mais, si je ne te savais pas si léger, si gosse...

— ... Tu me croirais un poids lourd, le boulet que tu traînes, ma pauvre Marianeau, et tu n'aurais pas tort.

Il se pencha sur elle, la saisit par les poignets :

— Je suis jaloux ! gronda-t-il d'un accent furieux qui pouvait intimider une autre femme que sa sœur.

— Je la connais, ta jalousie ! Elle fond au soleil d'une bonne affaire. Ne m'en veux-tu pas d'avoir donné ce portrait pour rien ? Alors, comment te confierais-je ces perles pour les lui rendre... surtout étant convaincue qu'il répondra que ce n'est pas lui ?

Il éclata d'un rire un peu forcé.

— Il y a de ça et d'autres choses. Mais tu as une âme naïve, toi, et tu ne comprends que les sentiments tout unis. Je vais à l'Olympia pour me distraire. Fusard a des entrées pour ce soir, une représentation sensationnelle. Je te promets d'être sage et de ne pas m'enrhumer. Embrasse-moi et demande-moi pardon pour avoir pleuré à cause de ce sale individu ! (Il la contempla un instant.) Tu es vraiment bath quand tu pleures, seulement, faut pas en abuser, ça me porte sur le système. Soyons sérieux. Le jour où tu auras le coup de folie, moi, tu le devines, je reste en panne... et puisque tu ne veux pas te marier, tu as droit au coup de folie, je n'en disconviens pas. Alors ?

Marie, dans la transparence vert d'eau de son peignoir moiré de broderies pailletées, était, en effet, très belle, et, tout humides, ses larges yeux s'ouvraient comme deux fleurs voilées d'un léger brouillard.

Elle s'efforça de lui sourire.

Il l'embrassa avec l'ardeur d'un garçon qui a le repentir facile.

— Je t'assure, mon Marianeau, que la meilleure action de ma vie sera de t'empêcher d'être heureuse. Vois-tu, le bonheur bourgeois, ça gâte la main. Si tu étais mariée ou moins chaste, tu travaillerais moins bien et moins vite.

Et il sortit en fredonnant :

Ses yeux étaient bleus,
Ses pieds étaient blancs,
Ses yeux étaient blancs,
Ses pieds étaient bleus,
Elle venait de Périgueux !

III

Marie Faneau dormit, cette nuit-là, d'un sommeil agité.

La petite chienne, blottie près d'elle, donna tout à coup de la voix, une pauvre petite voix d'enfant pleurard, en entendant appeler impérieusement :

— Marianeau !

— Quoi donc ? C'est toi, Michel ? Quelle heure est-il ?

— A peine deux heures, je rentre. T'en fais pas... mais il faut que je te raconte une histoire épatante. C'est beaucoup plus raide que le buisson de roses, le ruban noir et le fil de perles, ça, je t'en réponds. Ça vaut même de m'offrir à souper. Viens chez moi. Il y a du feu.

Elle hésita, un peu fatiguée de le sentir si férocement égoïste, puis elle finit par se lever, car, d'une façon ou d'une autre, elle n'aurait pas eu la paix.

Elle tremblait, ressentant une impression de froid bizarre en se remémorant tout à coup l'aventure de la veille. Son frère avait-il fait quelques sottises irréparables ?

Calmant la petite Fanette d'une maternelle caresse, elle s'habilla, releva ses cheveux, ferma hermétiquement le haut de son peignoir et gagna la chambre de Michel qui était séparée de la sienne par un cabinet de toilette.

Cette chambre s'encombrait de bibelots inutiles, de gravures assez licencieuses et de vêtements d'homme abandonnés au hasard de l'endroit où ils n'auraient pas

dû être. Il y brûlait un poêle à pétrole à flamme concentrée qui procurait une chaleur d'étuve en même temps qu'une odeur désagréable.

Marie Faneau fut suffoquée.

— Tu devrais ouvrir la fenêtre ! dit-elle. On étouffe ici, ce n'est pas sain.

Il n'avait pas encore enlevé son pardessus qu'il mangeait, déjà, du bout de ses gants blancs, les beaux fruits de la corbeille du dîner qu'il avait installée sur son lit et il trempait des biscuits dans du Porto.

—Penses-tu ? Je vais te servir bien plus explosif comme chaudière, ma chère : *ton type est au poste !*

Marie Faneau avait la grande habitude du langage imagé de son frère, mais, énervée par son réveil en sursaut, elle se fâcha :

— En voilà assez, mon petit. Si c'est une nouvelle scie de ton atelier, moi, je ne veux plus entendre ces différents couplets dans le mien ! Je t'ai dit que j'avais une pose demain, ou plutôt, aujourd'hui, à neuf heures. Demande tout de suite ce que tu désires ajouter aux fruits et, bonsoir, ou bonjour.

Il hocha la tête solennellement :

— Marianeau, je te répète que M. Yves de Pontcroix, de Pontivy, de Pontorson ou de Ploermel, ce grand mondain irréprochable, est au poste, tu comprends ? Je l'y ai accompagné moi-même avec Fusard et quelque trois cents personnes. Entre nous, c'est rudement bien fait.

Marie Faneau tomba sur un tabouret, près du lit, la face dans ses mains :

— Va toujours. Je dors...

— Ouais ! Nous allons voir si tu dormiras longtemps.

Il se mit, les jambes croisées, sur son lit, posa le panier sur un genou, son verre de Porto sur l'autre, et jongla audacieusement avec les fruits.

— Dois-je continuer ? Il y a déjà une poire derrière le

lit. Ça fera hurler Ermance qui marchera dessus, demain matin.

— Je t'en prie, fit sa sœur, à bout de patience. Parle vite, que je puisse retourner dans le mien !

— Ah ! ça va mieux ! Imagine-toi que j'arrive dans le promenoir avec mon copain. C'était la première d'un numéro de clowns tout battant neuf et il y avait des poules empanachées, une basse-cour vraiment royale. Tous les noceurs chic, tous les journalistes, un vrai gala. On n'aurait pas laissé tomber une épingle de cravate. Nous tournons, nous lorgnons, les femmes nous arrêtent, nous avons bien du mérite à sauvegarder notre pudeur, quand nous nous heurtons à un groupe où je distingue immédiatement ton bonhomme, que je n'avais jamais tant vu. En passant, que je te félicite, c'est rudement ça, c'est trop ça !... Il est moins bien quand il rigole, mais, quand il est en colère, il vous a une allure très sur le pont de Pontcroix ! ou d'ailleurs. Il était avec des types de la haute que Fusard connaît, du cercle Machin, ou de la colonie américaine, et puis des gueules de l'armée, des écrivains combattants, de ceux qui continuent à fracasser tout dans les colonnes des feuilles qui paient cher. D'après ce que nous saisissons de leurs propos, ils discutaient sur un coup de *jiu-jitsu*. C'était en situation, puisqu'on venait de nous montrer une scène où l'on voyait un policeman roulé par un petit *jap* haut comme une botte. Ces Messieurs s'attrapaient ferme, absolument comme dans la rue. Fusard me dit que c'était passionnant. Moi, je n'aime pas les coups ni les histoires de coups. Ce qui m'intéressait, c'était ton type. Ah ! que celui-là sait donc s'habiller ! C'est rien de le dire ! Faut le voir au milieu des autres, qui n'ont sûrement pas le même tailleur. C'est un je ne sais quoi dans la courbe de la ligne ou le pli, ça vous prend les yeux, malgré vous, et ça le ferait reconnaître entre mille. Il parlait moins fort que les voisins, d'une drôle de voix sourde et, malgré ça, il finit par se faire écouter. Fusard me souffla qu'il de-

vait être un vrai professionnel pour situer *une prise* de cette façon ; seulement Fusard voit des professionnels partout ! Je ne peux pas, à mon tour, t'enguirlander de termes techniques, car ce n'est pas utile pour la démonstration, comme tu vas t'en convaincre. Ce *jiu-jitsu* est vraiment un joujou terrible ! Ah ! j'en ai encore la chair de grue ! Ce fut véritablement le clou de la soirée !... Figure-toi qu'une créature superbe tâchait d'attirer l'attention, tout en écoutant aussi. C'est leur métier, n'est-ce pas ? Elle avait un *en peau* mirobolant, un déshabillage tout constellé de rubis, des bretelles pour tout corsage et un chapeau, velours noir et plumes en averses, que l'eau m'en venait à la bouche ! Le Monsieur type était en train de désigner son propre avant-bras en leur déclarant qu'on appuyait, là, sur la saignée et que ça faisait : *clac*, simplement parce que le bras se retournait, paralysé ou brisé net... Alors... voilà cette fille qui se tenait derrière ton grand diable, qui lui flanque son bras nu sous le nez, un bras superbe, ma foi, en lui disant, d'un ton bien gentil : « Tiens ! Marquis, faïs-moi ça ! » Il ne s'est même pas retourné, il a pris le bras tendu, a appuyé son pouce sur la saignée... on a entendu le *clac*, personne ne pipait, tu penses... et la fille est tombée à ses pieds en hurlant, le bras cassé net.

Marie Faneau s'était redressée, les yeux agrandis par l'horreur.

— Tu n'as rien bu, Michel, cette nuit ? dit-elle, la gorge contractée.

— Rien bu que ce Porto et rien mangé que ces biscuits, je te le jure ! Ça m'a coupé l'appétit, cette machine-là ! Mais, c'est pas fini. Il y a eu un tumulte à étouffer l'orchestre. Les femmes criaient : *à l'assassin !* Les agents sont arrivés. On a voulu arrêter tout le monde. Il disait, et il fallait voir de quelle manière : « Qu'on me mette en présence du protecteur de cette dame, je réglerai la chose moi-même. » Quelqu'un lui a crié : « Vous n'êtes pas Fran-

çais, monsieur ! » et il a riposté : « J'étais à Verdun quand vous restiez ici » ; ce qui, d'ailleurs, était exact. On a tous suivi, en chœur, pour l'accompagner au poste. Moi, en revenant, j'ai jeté mon bouton de rose au ruisseau... Il sait s'habiller, oui, mais quelle brute !

Marie Faneau rêva un instant, les yeux refermés.

— A-t-il vraiment cassé le bras de cette fille ?

— Pour ça, aucun doute, Marianeau. Maintenant avec un bon chirurgien et un emplâtre de billets de banque, ça peut se guérir... à moins que la belle ne préfère un petit procès à scandale qui la lancerait dans une plus haute galanterie.

Alors, Marie Faneau fit glisser cette phrase extraordinaire, du bout des lèvres, où il y avait tout le dédain des femmes honnêtes pour la prostituée :

— Mon Dieu, au fond, c'est plus propre qu'autre chose et ça lui rapportera bien davantage ! Bonjour, Michel, je vais dormir. Je n'en peux plus tellement j'ai sommeil.

Et elle sortit laissant son frère dans la méditation un peu ahurie de cette conclusion philosophique.

Le lendemain, le frère et la sœur, séparés par leurs travaux quotidiens, l'un se rendant à son atelier de gravure, faubourg Montmartre, et l'autre demeurée dans le sien, cour de Rohan, ne purent se communiquer les nouvelles, c'est-à-dire constater, ensemble, qu'il n'y avait rien dans les journaux, ni aux échos mondains, ni aux faits divers.

Ce singulier petit drame n'avait point transpiré en dépit de la présence des écrivains combattants... ou peut-être à cause d'eux.

Marie Faneau, cependant, y songeait. Elle pensait, surtout, à lui renvoyer les perles, mais, où ? puisque le personnage était en prison.

Huit jours se passèrent en racontars fabuleux que Michel rapportait de chez Fusard. Tantôt on croyait savoir que le héros avait été remis en liberté avec des excuses,

tantôt on apprenait qu'il avait été reconduit *à la frontière* en qualité d'étranger suspect.

— Quelle frontière ? ajoutait Michel, gouailleur. Il n'y en a plus nulle part !

De temps en temps, Marie ouvrait l'écrin de maroquin rouge, où l'on avait soigneusement effacé le nom du bijoutier, et elle égrenait ce collier comme un chapelet de pénitence dont chaque perle lui faisait l'effet d'une larme solide. Elle n'aimait pas les bijoux. En outre, quand elle avait eu l'occasion de faire un portrait de *soldat*, elle s'était sentie comme coupable... parce qu'elle aussi *profitait* de la guerre ! Que de pauvres mères ou de pauvres veuves étaient venues la trouver avec une très mauvaise photographie en la suppliant de faire revivre les traits à jamais effacés sous une terre inconnue ! Comme elle aurait voulu les offrir tous, ces souvenirs pieux entretenant la misère des cœurs et la soutenant, elle, dans sa misère momentanée d'artiste, par la réputation d'habileté qu'ils lui donnaient !

« Vous m'avez ressuscité mon fils ! » lui écrivait une provinciale éplorée, qui ne tenait plus au monde que par la vision de cette pâle effigie dont elle avait tiré, en la transfigurant, une sorte de saint auréolé de la seule gloire du martyre.

Et, cette fois, elle s'était trompée, en osant faire l'aumône de son talent à un personnage insolent, cruel, énigmatique, un grand seigneur ou un aventurier qui ne voulait rien lui devoir. Jamais son orgueil d'artiste n'avait été mis à mal de cette arrogante façon !

Elle reçut, de la maison Brès, la fameuse plaquette annoncée, illustrée de son dessin en première page. Un somptueux exemplaire de luxe sur japon impérial. Cela s'intitulait :

LES REVENANTS.

Elle n'avait guère le loisir de lire ce genre d'œuvres

(car il lui aurait fallu fermer son atelier aux modèles, tellement elles étaient nombreuses), mais elle se jeta sur celle-ci et coupa fiévreusement ce livre, sans pitié pour les hachures qu'elle infligeait à son solennel papier. L'auteur, un nom totalement dépourvu de célébrité, y avait apposé une dédicace banale. Il ne lui apprit pas grand' chose, sinon que le lieutenant Yves de Pontcroix avait eu d'affreuses blessures, en en ayant, auparavant, fait, sans doute, de non moins affreuses à ses ennemis, puis le fortin dans lequel s'étaient réfugiés ces trois enragés, décidés à ne pas se rendre, avait sauté... L'auteur s'étendait peu au sujet de la catastrophe. On était parti dans les airs sans espoir de retour au sol et on s'était retrouvé, à peu près morts, deux en deçà des lignes allemandes et un au delà. On perdait la trace du principal héros, le sieur de Pontcroix, qui n'était revenu, lui, que beaucoup plus tard, délivré d'une ambulance boche par l'irruption d'un bataillon de chasseurs alpins.

L'ouvrage comportait toute la sécheresse technique d'un artilleur, très ferré sur son métier, et s'ornait des phrases un peu poncives du bon soldat qui ne sait pas les fabriquer lui-même.

Tout ce qu'elle put saisir, c'est qu'Yves de Pontcroix était breton, marquis, et officier de carrière, sorti de Saint-Cyr... probablement avec les gants de la légende. Maintenant, il devait être réformé, libre de tous liens, parce qu'il était riche, trop libre !

— C'est fort honorable pour lui, tout ça, grommelait Michel Faneau, mais, s'il y était resté, ça l'aurait empêché de finir au poste. Certains héros ne devraient jamais revenir. Ils font *plus riche* quand ils sont morts. Un héros, par définition, c'est quelqu'un qui est *hors la loi.*

Marie Faneau se rendit, en grand mystère, chez le fleuriste de la rue de la Paix.

— Madame, lui répondit la patronne de l'établissement d'un ton rogue, nous n'avons pas l'habitude de

nous enquérir de l'identité de nos clients, pourvu qu'ils règlent le montant de leur facture. Un chauffeur est venu nous apporter une boîte et nous commander une corbeille, en effet, nouée d'un ruban noir, et on a porté le tout à votre adresse. Qu'est-ce qu'il y avait donc dans cette boite ?

— Oh ! rien, murmura Marie rougissant sous sa voilette, une plaisanterie qui m'a été désagréable.

De plus, une objection s'imposait : si ce n'était pas lui, le donateur anonyme ? Elle avait eu pas mal de modèles qu'elle ne connaissait pas plus que lui ! Des hommes, peut-être respectueusement épris, tentant la trop audacieuse déclaration, des femmes excentriques, de ces détraquées, osant jouer le rôle romanesque de Méphisto ?

Cela troublait profondément la jeune femme. Qui ? On ne pouvait pas certifier que ce fût lui et s'il s'était procuré, si c'était lui, toute latitude pour mentir.

En décembre, Marie et Michel furent invités à la grande soirée annuelle que Gompel, le marchand de tableaux très en renom, donnait dans sa galerie des boulevards. Il était de tradition, pour le frère et la sœur, d'y aller, parce que c'était, en quelque sorte, une obligation d'atelier. On recevait là un peu de tout : les peintres, les dessinateurs, les graveurs, des gens de lettres, des gens du monde, des critiques d'art hirsutes et des princesses très coiffées de couronnes authentiques, quoique toujours prêtes à les lancer par-dessus les moulins. Gompel, un gros père pansu, mettait la plus affectueuse ostentation à y produire Marie Faneau, car c'était une bonne marque de sa maison, une belle artiste doublée d'une jolie femme.

Ce soir-là, Marie, si simple, daignait s'habiller. Michel emplissait sa chambre de ses exclamations de rapin que *le morceau* enthousiasme, très fier, lui aussi, de servir de chaperon à cette fille raisonnable qui n'en avait nul besoin.

— Ce que tu peux être étonnante en hortensia bleu !

Tous ces tons dégradés, du rose à l'azur, te donnent l'air d'une fleur pâlissant à l'endroit du cœur. Ah! que j'aimerais des perles pour mouiller ta gorge au lieu de ce pendentif de corail blanc, un peu *jeunet*.

— Tu as raison, fit-elle froidement. Je vais l'enlever. Il fait trop petite pensionnaire et je n'aime pas ça.

Elle ôta le pendentif, mais elle ne mit point les perles, qui restèrent à se morfondre dans l'armoire à trois glaces où se reflétaient trois dames en bleu.

Sa robe, brodée de nacre, imitait un ciel du matin, légèrement rosée pour le soleil qui vient et plus profondément azurée pour la nuit qui s'en va. Une touffe d'hortensias roses et bleus agrafaient l'écharpe blanche, un nuage barrant la taille, très basse. Aucun bijou. La tête, rousse, coiffée de ses seuls cheveux roux, éclatait, là-dessus, comme un objet d'art, d'albâtre et d'or pur, un buste polychromé. Mais le pli boudeur de la bouche la montrait hostile à toute idée de plaire.

— Marie, Marianeau ? Pourquoi me fais-tu la tête ? demanda Michel qui mettait, lui, une tubéreuse à sa boutonnière.

— Tu serais gentil de ne plus me parler de cette histoire de perles.

— Ah ! le fil ? Il faudra donc que je te le vole et que j'aille le *laver*. C'est idiot, *nos* scrupules !

Le pis, c'est qu'il y pensait souvent.

Chez Gompel, c'était déjà, dès dix heures, la grande crue mondaine, des vagues de toilettes claires qui déferlaient sur l'écueil des habits noirs, à l'assaut des indifférences bourrues de Messieurs les critiques ou de Messieurs les chers maîtres. Les jeunes hommes, surtout, étaient entourés, hélas, la denrée masculine se faisant rare !... L'offre devenait multiple et la demande presque nulle. Ces héros de *l'arrière* ou de *l'avant* se transformaient en Phénix, car... ils ne renaissaient pas tous de leurs cendres, ceux de *l'avant !*

Le frère et la sœur furent vivement séparés par Gompel, au bas de l'escalier fleuri de roses France qui conduisait de la galerie aux salons du premier. Le gros papa marchand et protecteur se montrait toujours très heureux de promener en liberté celle qu'il appelait : *sa lionne.* Il la présentait, ou lui faisait des présentations, en la forçant à entendre des compliments qui n'amusaient pas toujours cette sauvage.

Les galeries, aux arcades très élevées, s'ornaient de superbes plantes vertes sur lesquelles des plafonniers opalins répandaient une clarté lunaire favorable aux fards des femmes, lesquelles en abusent vraiment beaucoup, depuis, sans doute, qu'elles ont à dissimuler les rides précoces du chagrin.

Gompel murmura :

— Vous êtes toujours ravissante, quoique terriblement pâle, ce soir, ma petite filleule. Est-ce que quelque chose n'irait pas ?

Familier comme un parrain, car il était son parrain, il lui parlait franchement, la désirant un peu plus attentive à sa gloire par la réclame vivante qu'elle aurait pu se faire.

— Non, mon cher Gompel. Je suis très heureuse d'assister à votre fête qui est magnifique. Une belle rentrée ! Vous avez tout Paris, cela se voit. Moi, j'ai dû pâlir sur mon ouvrage. Il y en a tant, grâce à vous .A propos, je voulais vous poser quelques questions au sujet de la reproduction du portrait de...

Elle demeura court, au milieu de sa phrase, parce que, sous une arcade, d'un groupe de jeunes hommes venait de se détacher un habit noir que son frère aurait déclaré reconnaissable entre mille. Elle eut brusquement la vision, pourpre et or, du *revenant* de jadis, tombé derrière les ronces barbelées, le presque mort, le grand miraculé de guerre ! Il venait droit à elle... et la fête n'avait plus qu'un éclat livide, elle ne voyait plus rien que le bas de sa robe bleue,

parce qu'elle baissait les yeux, saisie d'un vertige inexplicable.

— Monsieur Gompel, voudriez-vous me rappeler au bon souvenir de Mlle Faneau, qui ne me reconnaît pas, certainement ? Grâce à son merveilleux talent, je ressemble si peu à mon protrait !

La voix sourde, dédaigneuse, raillait aimablement.

Gompel se mit à rire.

— Ma foi, monsieur de Pontcroix, vous arrivez bien. Je vais vous passer l'honneur de conduire Mlle Faneau là-haut, où l'on danse. Justement, nous parlions du portrait, sinon du modèle.

Gompel abandonna sa filleule au baise-main réglementaire et s'en alla, de groupe en groupe, disant, très haut :

— Hein ! Quel contraste ! Ils sont à peindre, le Greuze et le Delacroix ! Sans compter que cela forme tout de même un beau couple.

Marie Faneau appuyait sa main gantée sur le bras de cet homme, en tremblant, malgré sa résolution d'oublier qu'il brisait celui d'une femme à l'occasion. Elle avait décidé de lui donner une leçon et elle la lui donnerait, coûte que coûte. Mais comment était-il libre ? Etait-ce bien le même individu ?... Elle respirait si difficilement qu'il ne pouvait point ne pas s'apercevoir de son malaise.

— Je continue à vous faire peur? dit-il de son ton froid, très calme, comme résigné.

— Oui, répondit-elle laconiquement.

Marie Faneau n'avait aucune expérience mondaine et les puérils manèges des coquettes lui répugnaient.

Ayant gravi lentement l'escalier encombré de *flirts*, au lieu de la conduire vers le bal, d'où leur parvenait une musique des plus américaines, il l'amena dans une petite salle où se trouvaient exposées les plus belles toiles du maître de la maison, un prétendu Raphaël et deux Corot, peut-être authentiques, placés dans cette sorte de boudoir-fumoir, seulement éclairé par les projecteurs de

leurs cadres, pour les mieux livrer aux méditations des amateurs. Des boîtes de Havanes tentaient le passant et l'engageaient à s'asseoir, loin de la foule. Ils n'y rencontrèrent encore personne.

Il lui désigna un fauteuil ombragé par un palmier nain enguirlandé d'une superbe orchidée aux fleurs vénéneusement teintées de leurs couleurs métalliques.

— Voulez-vous me donner un tango-causerie, à moi, qui ne danse pas, mademoiselle ? Je voudrais essayer... de vous rassurer.

Il riait ou faisait semblant. On devinait qu'il mordait trop souvent sa lèvre inférieure de ses incisives pour finir par rire franchement.

Elle s'assit, leva enfin les yeux.

— Moi non plus, je ne danse pas. Je ne sais pas, fit-elle très simplement. Avez-vous vraiment quelque chose à me dire ?

Elle étudiait, de nouveau, cette étrange physionomie.

— J'ai à vous remercier, d'abord, ce que je n'ai pas encore fait. Vous avez dû recevoir le livre : *Les Revenants!* J'aurais voulu vous le porter moi-même, de la part de l'auteur, qui est dans le midi, actuellement. J'ai eu des empêchements, tous ces jours pluvieux, un retour de mes fièvres... qui, elles, ne guériront jamais, ni dans le midi, ni dans le nord.

— Vous avez été blessé, dans l'explosion de ce fort, en 1914 ? demanda-t-elle, oubliant tout à fait l'histoire de l'Olympia.

— Oh ! comme tout le monde, là-bas, terriblement secoué. On ne saute pas, en des exercices aussi périlleux, sans y laisser la notion normale de l'existence, mais j'en suis revenu. Cauchemar ou beau rêve, la vie ne réalise jamais rien, absolument, et quand on est mort, on ne s'en aperçoit même pas... Mademoiselle, votre robe est délicieuse, c'est l'aurore... absolument réalisée.

Il s'accoudait sur le dossier du fauteuil et la regardait

de près, la dureté de son œil fixe un peu adoucie par le reflet de tout cet azur céleste.

—Il y manque des bijoux! coupa-t-elle de sa voix claire et désireuse d'avoir le dernier mot le plus vite possible.

— En effet, remarqua-t-il d'un ton plus sourd, plus mordant. Sans indiscrétion, est-ce un vœu, un défi aux rivales, ou tout simplement une suprême coquetterie d'artiste ?

— C'est peut-être, monsieur, parce que je n'en possède pas...

— Alors, mademoiselle, murmura-t-il, en se penchant vers elle, de ce ton sourd, confidentiel, qui l'exaspérait, voulez-vous me permettre de vous en offrir? *Je n'aurais jamais osé vous en envoyer*, et je pensais que... des fleurs seraient tellement une banalité! Demain, prenons rendez-vous chez tel bijoutier qui vous conviendra et... vous choisirez.

Il la couvait de ses yeux fixes, un véritable regard de bête de proie, et, peu à peu, elle se sentait plongée dans une ombre, un silence émouvant où passait un souffle d'épouvante.

Elle était bien trop saine pour ne pas essayer de réagir immédiatement. Elle se raidit, songeant qu'elle venait de se tromper et que la peur d'un mal l'avait conduite dans un pire.

— Monsieur, Marie Faneau n'a pas l'habitude de ces hommages... équivoques. J'ai tellement peu envie de recevoir des bijoux que je vous demanderai de venir me voir demain pour me rendre un service: lancer, par-dessus un pont, des perles fines dans la Seine.

— Oh ! très amusant ! fit-il avec son même rire sourd. Et moi qui m'imaginais tout le contraire ! Tenez, j'aime mieux ça ! C'est plus crâne. Seulement, si j'accepte le rendez-vous, sur un pont, j'entends que vous me laissiez chercher le nom de l'envoyeur. Soyez tranquille. Ce sera

discrètement... et je le mettrai à la raison, puisqu'il vous a déplu.

Absolument désemparée, sinon convaincue, Marie ne savait plus quelle contenance garder. Les accents de cet homme étaient très moqueurs, cependant toujours respectueux, ne dépassant jamais le ton de la conversation mondaine ou de la galanterie permise durant une causerie-tango.

Elle ravageait la touffe de fleurs de son écharpe, déchirant, sans s'en rendre compte, la soie fragile de leurs pétales.

— Belle, froide et fière, c'est, je crois, la devise de la fleur que vous tourmentez en ce moment, mademoiselle. On arrache les secrets sous l'empire de la souffrance, oui, mais c'est une fleur fausse, vous, vous êtes une fleur vraie !... Je ne connais rien de plus exquis que votre teint, qui se colore si facilement quand vous vous animez. Votre clair visage est le seul, ici, qui se passe de l'éclat de vos pastels. Il suffit, pour le farder, de votre propre irritation. Nous essaierons de vous venger. Que c'est beau, le sang pur qui court sous la chair ! Vous avez une santé superbe, n'est-ce pas ?...

Il débitait ces fadeurs sans un geste, sans un manque de mesure dans l'attitude. Cela sentait à la fois le dilettantisme et la torture. Elle aurait vraiment préféré une insulte normale. A présent, elle regrettait que cet envoyeur anonyme ne fût pas lui.

— Je vous demande pardon de mon erreur, monsieur de Pontcroix. Mais il me semble impossible de découvrir... le coupable, car personne, je vous l'assure, ne me doit quelque chose, sinon vous et, encore, les roses, tout au plus !

— Vous en aurez demain, vous en aurez tous les jours. Songez que je suis ravi de l'occasion offerte. Sans cet insolent inconnu, je ne savais comment me tirer d'une très ridicule situation. Je ne vous plais pas et il m'est défendu de... vous déplaire davantage. Je commence à

être horriblement jaloux du Monsieur aux perles fines. Vous n'avez aucune indication ?

A ce moment où Marie Faneau se demandait si elle ne devenait pas folle de confusion, un couple entra, en tournoyant dans le fumoir, s'arrêta, essoufflé, riant et se livrant aux déhanchements les plus exagérés des danses en vogue. La femme, en apercevant Marie Faneau qui s'était levée, très anxieuse, s'arrêta un peu hésitante, salua, s'approcha d'un miroir pour *se refaire une beauté,* puis se sauva.

Quant à son cavalier, médusé, face au personnage qui flirtait avec sa sœur, il s'écria :

— Ça, c'est trop fort ! Vous êtes donc sorti de prison, monsieur le Marquis ?

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

François Vermale: *Notes sur Joseph de Maistre inconnu*, Chambéry, Libr. Perrin. — Louis-Frédéric Choisy: *Sainte-Beuve, l'homme et le poète*, Plon-Nourrit. — G. Michaut: *Sainte-Beuve*, Hachette.

On accuse généralement Joseph de Maistre d'être le pire des militaristes. Cette accusation repose sur des bases peu solides. Joseph de Maistre a bien écrit, en effet: « La guerre est divine »; mais s'il faut en croire — et il faut l'en croire — M. François Vermale, dont les études approfondies sur l'écrivain savoyard sont résumées en un clair et pénétrant petit volume: **Notes sur Joseph de Maistre inconnu**, l'auteur de la phrase incriminée serait le plus farouche des anti-militaristes. Quatre mots cueillis dans son œuvre par des adversaires insoucieux du contexte nuisirent singulièrement à sa renommée posthume.

En réalité, Joseph de Maistre envisageait la guerre comme un fait si anormal que, pour l'expliquer, il lui attribuait une origine surnaturelle. Tous ses propos le montrent hostile non seulement à la guerre, mais encore à l'art militaire. « Tout perfectionnement dans l'art militaire, écrit-il, est un malheur pur et simple. » Il exècre, pendant sa vie, les gouvernements militaristes, dénommés par lui « des bâtonocraties », leur arbitraire, leur goût de la force, leur inclination à rétablir les régimes féodaux. S'il combat les républiques, c'est qu'avec raison, à son époque, il peut les stigmatiser comme provoquant ou entretenant les conflits extérieurs.

Les études de M. François Vermale nous réservent d'autres surprises. Elles nous présentent, aux côtés d'un Joseph de Maistre pacifiste, un Joseph de Maistre franc-maçon. A 21 ans, en effet, le comte fit partie, en qualité de grand orateur, de la loge des *Trois Mortiers* à Chambéry; il l'abandonna pour s'agréger à la loge de la *Parfaite Union* (1778). Plus tard, enfin, avec quelques initiés, il fonda la loge *La Sincérité*. M. François Vermale donne de très curieux renseignements sur la franc-maçonnerie sa-

voyarde, ses attaches successivement anglaises, écossaises, allemandes et françaises et sur ses directives intellectuelles et morales. En matière de franc-maçonnerie, Joseph de Maistre fut un illuminé, considérant que « l'ordre » avait pour but « l'avancement du christianisme et le rétablissement de l'unité chrétienne ». Il souhaitait son épurement ; il lui assignait pour tâche « les actes de bienfaisance, l'étude de la morale et celle de la politique ». Ses idées et celles de son groupe différaient grandement des idées répandues par la franc-maçonnerie en général, plus soucieuse de questions sociales que de religion.

Intéressant dans toutes ses parties, le petit livre de M. François Vermale envisage ensuite le « théologien » dans Joseph de Maistre, le politique influencé par Burke et Gibbon, etc... Enfin il nous prouve que les doctrines du fameux savoyard trouvent encore des adeptes. M. Paul Bourget, dans son roman : *Le Sens de la mort*, s'est souvenu de la théorie maistrienne de la reversibilité des peines et le maréchal Foch, dans ses *Principes de la Guerre*, de maint passage caractéristique du *VIIe Entretien des Soirées de Saint-Pétersbourg*.

Peu de lecteurs, cependant, vont, à cette heure, demander un conseil à cet esprit peut-être épris de vérité, mais hautain et formaliste. Son centenaire n'inspira des pages sympathiques qu'à des écrivains d'un catholicisme passionné. A cette heure, la faveur appartient aux romantiques, soit pour combattre leur influence considérée comme déprimante, soit pour louer ces admirables techniciens du verbe.

Deux livres viennent de paraître sur **Sainte-Beuve**, l'un de M. Louis-Frédéric Choisy, l'autre de M. G. Michaut, qui témoignent d'une double admiration pour l'illustre critique. Dans le sien, M. Choisy se montre adroit, sérieux, consciencieux commentateur d'une œuvre. M. Michaut reste plus volontiers dans le domaine de la psychologie. Le premier fait œuvre de critique littéraire, le second de portraitiste subtil.

M. Michaut pénètre plus à fond son personnage dont il semble mieux connaître la biographie. Aucun repli de cette âme complexe ne paraît être resté pour lui enveloppé d'ombre. M. Choisy garde des illusions sur la valeur morale et la valeur littéraire de son héros. Quand il l'envisage comme poète, il semble prendre au sérieux ce qu'il considère comme un talent incontes-

table. Avec la meilleure volonté du monde, cependant, il est malaisé d'envisager Sainte-Beuve, malgré ses hautes aspirations et ses efforts, comme un poète. Qu'il ait utilisé, comme substance de son œuvre rimée, des éléments d'autobiographie ou bien qu'il ait écrit sous l'impulsion de l'amour, l'auteur de *Port-Royal* n'est jamais parvenu, à notre avis, à exprimer « poétiquement » un sentiment, à traduire « poétiquement » une pensée, à brosser avec quelque couleur un tableau. M. Michaut n'entretient aucune illusion sur ce point. Pour lui, la poésie de Sainte-Beuve est une « poésie prosaïque ». Tout au plus y trouve-t-on matière à confirmer quelques assertions d'ordre biographique. Dans le grand mouvement poétique du romantisme la place de Sainte-Beuve reste fort modeste. . . . . .

Du moins, le romantisme lui doit beaucoup ; mais il l'a servi surtout dans le domaine de la critique, en combattant en sa faveur, en lui assignant sa vraie situation dans la littérature française, en soutenant l'élan du chef d'école, en attirant vers lui toutes les admirations incertaines.

M. Michaut n'a pas cru devoir donner, dans son livre, la moindre importance à la crise sentimentale de Sainte-Beuve. Par contre, M. Choisy s'est étendu démesurément sur cette question. A l'aide des œuvres et des correspondances du critique, il a étudié, dans le détail, la liaison avec Adèle Hugo. Il n'apporte d'ailleurs aucun détail nouveau. Il fait figure d'excuseur de toutes les fautes, sans cependant invoquer, d'une manière suffisante, l'excuse valable entre toutes, la présence, dans l'existence de Victor Hugo, de Juliette Drouet.

L'aventure médiocre d'Adèle Hugo avec Sainte-Beuve n'offre pas grand intérêt. Tout le monde sait que Sainte-Beuve ne souffrait pas de scrupules excessifs. D'assez bas instincts de sensuel dirigeaient ce verbaliste, auquel trop de femmes distinguées attribuèrent des sentiments imaginaires. La conduite de Sainte-Beuve avec une Mme d'Arbouville, avec une Hortense Allart de Méritens explique beaucoup de ses attitudes dans l'affaire Hugo. Tout de même, ce pauvre être, si l'on pénètre jusqu'au fond des choses, méritait qu'une femme se penchât sur son âme et l'emplît de lumière. Jusqu'alors il avait beaucoup souffert de sa laideur qui écarta de son existence désolée la tendresse féminine.

Au point de vue intellectuel, nous ne voyons pas ce que l'affec-

tion d'Adèle apporta au critique. Des délices goûtées il ne retira aucune inspiration réelle. Tout ce que son imagination a enfanté sous l'impulsion de l'amour, jusqu'à ce petit roman *Mme de Pontivy*, qui marque le déclin de la liaison, ne fait entendre aucun accent nouveau. La passion s'y formule de la manière la plus terne et souvent la plus dogmatique.

MM. Choisy et Michaut ont l'un et l'autre bien étudié la fin de la vie de leur héros, M. Michaut, mieux que M. Choisy, mélangeant les rêves, les indécisions, les utopies politiques et religieuses aux productions littéraires. Du livre de M. Michaut se dégage fort nettement le vrai caractère de Sainte-Beuve, ballotté sans cesse par une maladie de la volonté, incapable de discipline, allant, en toutes choses, d'un excès à l'autre, inquiet, incertain, toujours déconcerté, empruntant un chemin tortueux et souffrant de ne pouvoir jamais revenir dans le droit chemin qu'un homme sûr de ses directives suit avec persévérance.

Dans l'un comme dans l'autre livre, l'œuvre maîtresse du critique : *Port-Royal*, ne paraît pas recevoir un examen assez approfondi. Les *Lundis*, les *Portraits littéraires*, bons travaux, manquent souvent de bases scientifiques. Puis, que penser d'un critique qui considérait Villemain et Cousin comme des maîtres, et les admirait, et se sentait gêné par leur maîtrise ? Excellent analyste, Sainte-Beuve ne rechercha point avec assez de zèle une méthode d'érudition. C'est ce qu'à notre époque on peut justement lui reprocher.

ÉMILE MAGNE.

THÉATRE

Un manifeste de M. Jacques Copeau. — Incidents. — Memento.

Les gens de théâtre liront bientôt un écrit de M. Copeau. Ils le liront et feront bien de le lire, quoique réellement ce factum ne s'adressera pas à eux. Je veux dire qu'il ne les concerne pas d'une manière spéciale. On se représente, bien à tort, M. Copeau comme un artiste épris d'aristocratique solitude, comme un ermite dédaigneux des jugements collectifs. Au contraire, le directeur du Vieux-Colombier, lorsqu'il sort de son laborieux silence, entend s'adresser au public, au vrai, à celui des thés, des faubourgs, des dancings et des meetings. M. Copeau n'élève pas la voix ; mais il parle tout de même à la foule. C'est à elle qu'il proposera son

Essai d'un groupement professionnel du Théâtre, lequel formera la matière du prochain « Cahier du Vieux-Colombier ».

Un manifeste. Il peut avoir, je crois qu'il aura dans toute l'Europe un retentissement considérable. Ceux d'entre nous qui courent le monde sauront seuls mesurer comme il convient l'importance d'un semblable document. Ce qui, dans ce Paris nouveau, lavé par nos larmes et sorti de la guerre, préoccupe les écrivains et les artistes étrangers, c'est l'effort de M. Copeau. Il faut le dire, parce que cela est. Avant 1914, il y avait Debussy, le Salon des Indépendants, la rue de la Paix, le cours de Bergson... On ne parle plus maintenant, dans les capitales, que du Vieux-Colombier. M. Copeau a dévoré le cubisme, le collège de France et les jeux de Mlle Rubinstein. C'est au point que, pour ma part, j'ai dû, répondant à de pressantes questions, indiquer le sens de ses recherches à des ouvriers spartakistes durant la révolution de la Ruhr, et dessiner approximativement la « scène de pierre », devant un groupe de dramaturges Sinn feiners, dans le hall d'un hôtel de Cork... C'est assez dire que la pensée de M. Copeau fera, par delà nos frontières, plus de bruit que deux tonnes de rapports concernant l'abrogation du décret de Moscou ou le passage dans le cadre de réserve comique de huit tragédiens rescapés de Solférino.

§

« Il n'est pas de sincérité sans maîtrise », a dit M. Copeau. Je crois que cela résume sa doctrine et la raison d'être de son effort. Il ajoutait presque aussitôt : « Il ne suffit pas de vouloir être sincère : il faut en être capable. » Voilà qui sonne ferme. Mais ne vous semble t-il pas que ce postulat nous fut une fois proposé? Par qui ? Par Diderot. La course d'un siècle est bientôt révolue. Nous voici, par des voies nouvelles, entraîné à disputer sur le *Paradoxe du Comédien*. On connaît d'abord l'opinion de M. Copeau en ce débat. Elle est catégorique : « Si la technique ne vit que de sincérité, la sincérité ne peut s'épanouir que dans une technique solide. » Êtes-vous d'accord avec lui sur ce point ? Vous lirez « l'Essai d'un groupement professionnel » et vous y trouverez révélations, directions et contentement.

Quant à moi, je le dis avec toute la sincérité que me laisse mon défaut de maîtrise, je ne pense pas, là-dessus, comme M. Copeau. Je ne crois à aucune technique, ni comique, ni littéraire. Je

crois qu'on fait ce qu'on peut, tant bien que mal, et qu'on le fait d'autant mieux qu'on sait moins comment on va s'y prendre. Je crois que les classiques, au nom de qui l'on rédige tant de règlements de discipline intellectuelle, avaient pour la plupart de vraies âmes de vagabonds. « Malheureux ceux qui restent trois heures sur une phrase », a dit un jour Paul Léautaud. Cela contient tout, et d'abord l'aversion de certains hommes pour la règle, les méthodes, le métier. Je suis de ces hommes ; je veux dire que je vais à ces hommes, et de toute la ferveur de mon âme. M. Copeau les fuit. Il est impossible de s'éloigner d'eux avec plus d'horreur et de vélocité.

M. Copeau ne se défend point de créer une formule dramatique. Il ne travaille qu'à cela, et le dit orgueilleusement. Se trompe-t-il ? A-t-il raison contre nous, qui sommes épris des seules grâces de l'instinct ? Peut-on même avoir raison dans un tel débat ? Il ne s'agit sans doute que de manières d'être. Chaque fois que, devisant avec M. Copeau, j'avoue quelque préférence, je le sens prêt à bondir. Et quand il m'exprime le plaisir qu'il prend à certains livres, il me change en statue de sel. Mon admiration pour lui n'en souffre aucunement. Mais si je taisais mon dépit que tant d'intelligence, de volonté, de sacrifice ne servissent point quelquefois les satisfactions du cœur au détriment de celles de l'esprit, je ne dirais pas toute ma pensée.

§

Etant admis, comme le prétend la doctrine *coispellienne*, que le comédien « serviteur du théâtre » ne doit point concevoir l'esprit de sa profession comme un jeu facile, un métier brillant et avantageux, mais comme un idéal qui demande, pour être atteint, avec l'abnégation du caractère, un travail dur, acharné, complexe, souvent ingrat, étant admis cela, il faut admettre toutes les idées de M. Copeau en matière d'enseignement professionnel. Ces idées, je les connais. A peu de choses près, elles sont celles de Gordon Craig. Si Copeau n'aboutit point, comme l'Anglais, à l'abolition de l'acteur au profit de la Marionnette, il professe qu'au théâtre on ne travaille pas pour soi-même, mais pour *offrir* son travail. Il ne s'agit plus seulement, dans sa pensée, d'un sacrifice à l'ensemble, mais d'un renoncement quasi mystique. Il parle souvent, dans ses tracts, en propres termes, d'une « communauté de comédiens » et il en parle, il faut le dire, avec la noble

exaltation d'un prieur parlant de son couvent. Il ne s'agit point, (et il le dit avec raison) d'un noir séminaire, mais d'un monastère ensoleillé exhalant tous les parfums de la vie et répandant dans la campagne tous les bruits du travail. Beau monastère ; monastère quand même. Il faut rendre cette justice à M. Copeau qu'il demeure fidèle à tous ses vœux, même au vœu de pauvreté.

Qu'est-ce à dire, sinon que M. Copeau confesse avec probité, une fois pour toutes et sans réticences, sa foi dans un art qui sacrifie l'affectif à l'intellectuel. Il le faut bien prévoir, un pareil homme nous doit cet aveu, et quant à moi je l'attendais (1). Au surplus, cela montre que M. Copeau hanta longuement les chambres doctrinales de M. André Gide. Il pense avec lui que « l'art est toujours le résultat d'une contrainte» (2), que «la Beauté ne sera jamais une production naturelle» (3). On me dit qu'un passage de son manifeste, concernant le relâchement des disciplines nécessaires, ressemble, presque mot pour mot, à ceci, tiré de la même source : « L'art n'aspire à la liberté que dans les périodes maladives (4). »

Songez à ce qu'une pareille doctrine peut contenir de redoutable lorsqu'elle réunit ses adeptes autour d'un homme tel que M. Copeau, c'est-à-dire d'un maître aussi dominateur que perspicace. M. Copeau est un de ces chefs qui brisent les résistances de leur entourage. Son regard voit fondre les personnalités des faibles ; mais sa volonté s'irrite de rencontrer d'autres volontés. C'est le propre des hommes véritablement supérieurs et placés par les circonstances au milieu de gens qui leur obéissent aveuglément. Ils y acquièrent une assurance qui les rend forts et faibles tout à la fois. Certains, heureusement, faute d'avoir à lutter contre leurs proches, se battent contre leur propre nature. C'est le cas de M. Copeau. Il combat et vainc seul. C'est pourquoi son nom devient ou deviendra l'étiquette d'une forme. Je lis dans un vieux livre :

> En poésie, en philosophie, en action, qu'est-ce que système, que manière, que genre, que ton, que style? ces questions ne sont résolues que par un mot, toujours ce mot est un nom d'homme. La tête de chacun est

(1) Voir *Mercure de France*, 1er février 1921, p. 764.
(2) André Gide : Conférence à la Libre Esthétique de Bruxelles, 25 mars 1904.
(3) *Id.*
(4) *Id.*

un moule où se modèle toute une masse d'idées. Cette tête, une fois cassée par la mort, ne cherchez plus à recomposer un ensemble pareil. Il est détruit pour toujours (1).

Cela dit toute ma pensée. Je sais que M. Copeau a, depuis longtemps, foudroyé cette sorte d'objections. Il aurait tort, cependant de les prendre pour l'expression d'un scepticisme qui n'est point nôtre. M. Copeau hait les sceptiques, avec raison. Il les hait et ne peut pas plus les concevoir que le croyant ne saurait concevoir l'athée. Nous ne sommes point sceptiques. Nous désirons, nous, qu'il poursuive ses essais. Ce que je vais dire ne pourra surprendre : nous en attendons beaucoup. Pourquoi ? Parce que, dans la « partie constructive » de ses actes de propagande, le directeur du Vieux-Colombier parle un langage où l'absolu cède le pas au relatif. J'aime à entendre dire, par M. Copeau, que sa doctrine il l'attend de son travail. C'est à ce mode de penser que nous devons les plus parfaites réussites de son théâtre. C'est parce qu'il n'a pas imité l'intransigeante retraite de M. Gordon Craig que nous avons pu respirer le fastueux et magique bouquet de la *Nuit des Rois*. Copeau est sur le point de s'en excuser. Il en parle comme d'une faiblesse ; on dirait qu'il a peur d'être un homme.

§

Incidents.—*Antoine déchaîné*, de M. René Benjamin, a causé le plus grand tapage. Au bout du compte, les demoiselles que l'auteur égratigne trouvent, dans l'aventure, certains avantages que ne saurait plus donner la perte en fiacre d'un collier ou la crevaison d'un portrait dans un salon de peinture. Quelques mendigots de l'écritoire, qui font, dans les journaux spéciaux, le délice des opérateurs de cinéma et des marchands de contremarques, ont copieusement injurié M. Antoine. Tout cela finira par des procès.

— Le ministre des Beaux-Arts a supprimé les tournées de la Comédie-Française. Aussitôt sociétaires et pensionnaires ont répandu leurs soupir dans les journaux ; l'un a écrit :

Qu'on supprime les tournées. Mais parfaitement ! Mais alors qu'on nous permette d'avoir pour tenue de ville des *salopettes* et pour chaussures des espadrilles. C'est en cette tenue que nous nous offrirons, au

(1) Alfred de Vigny, Lettre à Lord D...sur la soirée du 24 octobre 1826.

sortir de la Comédie, *au public rassemblé pour voir de près* LES COMÉDIENS FRANÇAIS....

Un autre, que l'on nomme M. Drain, a dit :

Il importe de faire une distinction entre les tournées : celles qui groupent un nombre d'artistes dont les qualités assurent à l'œuvre une interprétation *presque aussi* HONORIFIQUE *que celle qu'en donnerait la Comédie-Française* ELLE-MÊME, et celles qui adjoignent aux comédiens de la Maison des acteurs lamentables : que l'on contrôle ou supprime celles-ci, d'accord, mais, même au point de vue moral, il faudrait conserver les premières....

Et un qui s'appelle Guilhème admet :

que l'on réglemente les tournées, que l'on les entoure de garanties qui *éviteraient aux artistes de la Comédie-Française le voisinage de comédiens d'ordre inférieur*.

N'y a-t-il pas de quoi se lever la nuit pour en rire ?

— Comme il a coutume de le faire chaque été, le journal *Comœdia* a interrogé les auteurs dramatiques sur leurs projets. Il résulte de cette consultation que les théâtres parisiens joueront certainement, cet hiver, huit fois plus de pièces qu'ils n'en pourraient jouer en douze mois.

— Un jeune comédien, M. René Rocher, a tenté de se suicider.

— On jouera Shakespeare, cet hiver, au Théâtre Français, à l'Odéon, à l'Opéra-Comique, au Théâtre Antoine, au Théâtre des Champs-Elysées, au Vieux-Colombier et au Théâtre des Arts. Et dire que les Londoniens se plaignent de ne pouvoir même entendre *Hamlet* !

MEMENTO. — THÉATRE DE LA POTINIÈRE : *Alain, sa mère et sa maîtresse*, pièce en trois actes de MM. Armand et Gerlidan (21 septembre). — THÉATRE DES VARIÉTÉS : *Kiki*, pièce en 3 actes de M. A. Picard (reprise). — THÉATRE DE PARIS : *La Passante*, pièce en 4 actes de M. Henry Kistemaeckers (24 septembre).

HENRI BÉRAUD.

HISTOIRE

Louis Halphen : *Etudes critiques sur l'Histoire de Charlemagne*, Paris, Alcan. — Commandant Nel : *Bonaparte au siège de Toulon*, Toulon, Imprimerie Mouton et Combe.

Une grande partie de la production historique, toujours influencée par la guerre, continue, — en attendant que la guerre

soit un sujet scientifiquement abordable, — d'avoir le caractère d'écrits de circonstance. Ces ouvrages sont souvent intéressants, mais d'un intérêt momentané. On en compte, certes, de remarquables, qui sont mieux qu'un « plat du jour », et touchent au fond des choses, comme l'« Histoire de deux Peuples », par M. Jacques Bainville. Mais, en général, ils sont d'actualité au sens étroit du terme. Cela finit par lasser la curiosité de la critique. Elle s'écarte de ces courants capricieux et perdus que sont les sympathies ou les antipathies historiques du jour. Ces sentiments de circonstance ont fait abonder, par exemple, les ouvrages sur l'Amérique et sur la Russie. On a fait mine de vouloir renouveler l'histoire de ces deux pays. Je sais une demi-douzaine de livres assez fraîchement imprimés sur ces topiques récents, d'où l'on tire de quoi s'étendre en des discours plus ou moins au goût du jour. Mais j'ai vu le Président Wilson successivement béatifié et bafoué : j'ai vu, de même, la Révolution russe mise tour à tour sous l'invocation et au ban de la nôtre. Cela ruine la confiance qu'on peut avoir dans les écrits à la mode. Je préfère, en ce qui me concerne et pour le moment, m'occuper d'autre chose par ce doux automne, de Charlemagne, par exemple.

C'est un beau sujet et, en France, un sujet à peu près neuf. Tout y est à faire pour nos historiens. L'historiographie, avec Gabriel Monod, commença des travaux d'approche que l'érudit Louis Halphen poursuit, dans ses **Etudes critiques sur l'Histoire de Charlemagne**. Après l'historiographie viendra le tour de l'Histoire, et M. Halphen lui-même annonce, pour succéder aux présents travaux qui en sont la préparation, un livre d'ensemble sur « Charlemagne et la civilisation carolingienne ».

Dans le présent ouvrage M. Halphen commence par le commencement : une critique des sources. Ces sources sont, par ordre d'importance : 1° Les « Annales royales », ou *Annales Laurissenses majores*, qui, « par leur étendue comme par leur précision, constituent le document fondamental pour quiconque étudie l'histoire de Charlemagne » ; 2° les « Petites Annales » : qu'on ait « quelques pertes à déplorer dans la série des Annales carolingiennes », M. Halphen ne le nie pas ; mais il estime que ces pertes ne sont pas « aussi nombreuses » que le pensent les critiques allemands qui ont fourni, comme par exemple M. Kurze, « une liste prodigieuse de textes perdus » ; l'originalité des

« Petites Annales », d'autre part, n'est pas, d'après M. Halphen, aussi grande qu'il pourrait paraître ; cette originalité ne commence guère à s'affirmer que « pour le dernier quart du VIIIe siècle et pour les années suivantes » ; toutefois, sans que leur ancienneté soit très grande, elles ont l'avantage de conserver « des débris d'annales aujourd'hui disparus » avec « des notes de provenance locale » ; 3° « Einhard, historien de Charlemagne » : la célébrité de cet annaliste (connu plus habituellement sous le nom d'Eginhard) lui a fait attribuer divers écrits anonymes ; dans une intéressante suite de détails qui forment une biographie colorée, M. Halphen établit le degré d'importance de cet historien : « sa fortune politique date seulement du règne de Louis-le-Pieux », et rien ne donne à penser qu'il ait été « en situation de nous initier aux secrets de la politique de Charlemagne » ; mais, tout en réduisant son importance comme annaliste (en général, cette analyse des sources carolingiennes est un peu restrictive), M. Halphen attache une valeur sérieuse à son livre, la *Vita Karoli*, qui, pour des raisons non aussi essentielles qu'on avait dites, mais importantes néanmoins, reste « un document capital » ; 4° il n'en est pas de même pour l'œuvre du moine de Saint-Gall, en qui M. Halphen ne voit qu'un simple compilateur sans véritable information historique. Il a identifié une partie de ses emprunts et de ses adaptations livresques, et il ne croit pas à la tradition orale que ce religieux aurait recueillie de témoins oculaires. Dans une note insérée aux corrections et additions M. Halphen, tout en maintenant l'ensemble de son point de vue, ne se refuse pas à certaines concessions de détail. Telle est la nouvelle critique des Sources de l'Histoire de Charlemagne. Ces sources, dans l'érudition allemande, étaient plus abondantes mais moins claires (1).

Dans une deuxième partie, M. Halphen, pénétrant dans le sujet même, examine quelques-uns des problèmes que ce sujet présente. Ces questions historiques sont les suivantes. La conquête de la Saxe ; le couronnement impérial de l'an 800 ; l'agriculture et la propriété rurale dans l'empire carolingien ; l'industrie et le commerce dans l'empire carolingien.

(1) Si l'occasion vient à s'en présenter, nous rédigerons quelques réflexions sur l'*hypothèse* dans l'érudition allemande. La place nous manque aujourd'hui, et d'ailleurs nos recherches sont encore insuffisantes.

En ce qui concerne la Saxe, M. Halphen, ayant rappelé les travaux historiques dont elle a été l'objet pour la période carolingienne, signale les obscurités encore subsistantes : incertitude de la chronologie, notamment touchant le capitulaire de Saxe, attribution erronée de mêmes caractéristiques à toutes les expéditions saxonnes de Charlemagne, utilisation défectueuse des récits des annalistes. Textes en mains, M. Halphen a tenté de dissiper ces obscurités. Dans l'étude sur le couronnement impérial de l'an 800, l'auteur, après examen des documents, rejette la version, principalement basée sur Einhard, d'après laquelle le couronnement aurait eu lieu par surprise, du fait du pape. Cette thèse de la « surprise » fut inventée par la cour carolingienne pour calmer les susceptibilités de l'empereur byzantin. M. Halphen, d'après les sources les plus anciennes, c'est-à-dire les moins tendancieuses, a restitué la véritable physionomie de la cérémonie du couronnement, de la cérémonie sans « surprise ». Quant à l'agriculture et à la propriété rurale dans l'empire carolingien, on a beaucoup loué les efforts de Charlemagne sous ce rapport, nous dit-on ; cependant il ressort de l'analyse des documents contemporains de Charlemagne que l'état de choses fut, au point de vue rural, très peu différent de l'époque antérieure. Il y a, comme auparavant, des défrichements multiples ; une supériorité de la grande propriété sur la petite, bien que les petites exploitations soient en plus grand nombre que les grandes. On perçoit les symptômes d'un régime nouveau des terres (1). Mêmes conclusions à peu près pour la dernière question : l'industrie et le commerce dans l'empire carolingien. La critique allemande, dit M. Halphen, a vu en Charlemagne « le rénovateur de la vie industrielle et commerciale de l'état franc ». Examinant cette thèse, l'auteur est d'avis qu'il n'y a guère eu, du fait de Charlemagne, de rénovation quelconque de la vie industrielle, si l'on entend par rénovation métamorphose des conditions connues, lesquelles restèrent plus ou moins les mêmes, c'est-à-dire que la classe riche, propriétaire des terres, faisait fabriquer dans ses domaines les objets nécessaires. Il y avait, certes, une main-d'œuvre industrielle indépendante, mais elle ne prit jamais grande extension.

Ces travaux préliminaires de M. Louis Halphen inspirent le

(1) S'agit-il de la substitution de la propriété féodale au régime de la villa gallo-romaine ?

désir de connaître bientôt son grand ouvrage d'ensemble sur Charlemagne.

Avec son étude sur **Bonaparte au Siège de Toulon**, M. le commandant Nel (Jean Norel) nous fait passer de Charlemagne à Napoléon. L'officier d'artillerie qui se trouvait commencer devant Toulon une carrière inouïe ne se doutait guère alors que ce fût là le premier degré d'une ascension vers les sommets éternels de la Grande Histoire. Cette réussite de Toulon, même en tirant d'obscurité Bonaparte aussi singulièrement, aussi puissamment qu'elle le fit, ne pouvait toutefois « lancer » d'une telle manière son homme qu'avec le concours immanent des circonstances générales nouvelles qui appelaient l'apparition de cet homme nouveau. Ce n'est pas une intrigue de palais qui a créé l'état de choses dont Charlemagne fut le résultat : c'est la puissance territoriale des maires du Palais, devenue supérieure à celle des derniers Mérovingiens. Ce n'est pas seulement du coup de génie de Toulon qu'est sorti Napoléon ; c'est aussi des forces obscures de son époque, d'une transformation sociale impliquant, aussi nécessairement que le fit la mutation territoriale où disparurent les Rois fainéants, une translation de la suprématie politique. Emerson veut que Napoléon soit devenu de la sorte l' « homme représentatif » des classes moyennes issues de la Révolution française. C'est possible. Mais il les « représenta » parce qu'il les organisa ; et il les organisa parce qu'il les jugula : ainsi est sauvegardée la génialité unique de cet homme, « moyen » par le genre de son action politique, dont la France vit encore plus qu'elle ne le croit.

Voilà des propos à bâtons rompus au sujet du fameux siège de Toulon par Bonaparte ! Il est grand temps de passer à l'étude de M. le commandant Nel.

Les recherches nouvelles de ce critique militaire ont été faites sur place, dans un pays qu'il connaît bien.

Retraçant les circonstances qui amenèrent devant Toulon le jeune officier d'artillerie Bonaparte, alors dans une situation militaire assez précaire, M. Nel nous le montre, après quelques premières vicissitudes, attaché à la division du général Carteaux, chargée de réduire Avignon et Marseille insurgées contre la Convention. Ce pauvre Carteaux n'était pas un aigle et, tout en étant assez brave homme, il était assez malfaisant. La bêtise est une

méchanceté passive, si la méchanceté est une bêtise active. Bref, Bonaparte tombait mal. Heureusement pour lui, à Aix, il est distingué par les représentants en mission, Salicetti, Robespierre le jeune et Gasparin, qui le nomment commandant de l'artillerie en remplacement de Dommartin, blessé grièvement au combat des gorges d'Ollioules. Sans entrer dans tous les détails du siège de Toulon, M. Nel s'est efforcé surtout de montrer « le véritable rôle qu'y a joué Bonaparte ». C'est que les pièces officielles ignorent ce rôle, et je signale (pages 16 et 17) la psychologie sans réplique de la pièce officielle par M. Nel, qui montre ici ce que l'histoire peut devenir parfois dans les documents administratifs. L'auteur a recueilli toutes les preuves de l'importance, à vrai dire décisive, du rôle de Bonaparte. Puisque ce rôle a été nié, et pas seulement dans les pièces officielles, il fallait bien dire ce qui s'est réellement passé. Le schéma des opérations essentielles, de celles qui découlent de la conception de Bonaparte et qui amenèrent la décision, est celui-ci :

Bonaparte cherche le point sensible de l'ennemi. De suite, il voit que le moyen le plus rapide de faire capituler Toulon, c'est de menacer la ligne de retraite de l'escadre anglaise en battant, avec son artillerie, le blanc d'eau qui s'étend entre l'Eguillette et la Grosse Tour. A cette fin, il faut posséder la maîtrise du massif de l'Eguillette. Sa religion est faite.

Le récit des opérations est des plus captivants. Pas à pas, M. Nel relève et contrôle sur place les traces de Bonaparte. Une carte dressée par l'auteur permet de suivre aisément ; et en les suivant, ces traces illustres, on a la sensation de l'éveil du génie, de l'expansion première d'une pensée vierge. On se passionne pour cette attaque du massif de l'Eguillette, clef de la place, menée avec une tenacité extraordinaire, à travers force soucis, dont le plus cuisant est le conflit avec le général en chef Carteaux, l'incompétent bel homme, qui rit à gorge déployée, dans le débraillé de son col de chemise, des inventions du petit gringalet corse. Carteaux se résigne à l'attaque du massif de l'Eguillette. Mal soutenue par les sous-ordres, elle échoue d'abord. Carteaux triomphe. Bonaparte doit concourir à l'attaque du corps de place même. Mais il le fait selon ses idées, en dirigeant ses efforts sur un seul point, le point le plus sensible. Carteaux exige que l'artillerie batte tous les ouvrages. Bonaparte n'en fait rien. Le dissenti-

ment est à l'aigu. Fort heureusement, les représentants en mission font envoyer Carteaux et son panache à l'armée d'Italie. L'excellent Dugommier lui succède. L'opération contre le massif de l'Eguillette est reprise et, après bien des difficultés, réussit cette fois. Toulon n'était plus tenable pour les Anglais.

M. Nel résume ainsi très heureusement toute cette opération : « C'est le mouvement débordant sur une aile de la position ennemie ; *c'est la première esquisse de la manœuvre napoléonienne* (1) ».

« Intérieure harmonie de cohérence », comme dit Carlyle, des grandes œuvres de la nature ! Cette « cohérence » profonde de l'être extraordinaire nommé Bonaparte, elle se révèle dès Toulon, aussi *significative* qu'elle le sera jamais, à Austerlitz, à Iéna ! Je sens revenir, au récit de ce siège de Toulon, dans le cadre restitué avec l'exactitude scientifique et pittoresque de l'homme technique et du promeneur familier de ces lieux célèbres, je sens revenir mes ravissements d'esprit d'autrefois. D'autrefois ! Car, hélas ! depuis la guerre, le cœur n'y est plus !

Dans ces pages lues en une conférence publique, à Toulon, M. le Commandant Nel a remué, chemin faisant, la littérature du sujet, la connue et l'inconnue. Il en sait le fort et le faible. Je le répète en finissant, l'originalité de son étude me paraît consister en ceci qu'elle a été écrite *sur place* par un homme de métier, d'un esprit très large.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Paul Bureau : *Quinze années de Séparation*, Bloud et Gay — Victor Boret : *Pour et par la terre*, Payot.— Henri Demont : *Pour supprimer ce crime, la guerre, et sauver la France de sa situation financière*, Thomas, éditeur à Limoges.— Georges Bonnet et Roger Aubouin : *Les finances de la France*, Payot.— Memento.

Les **Quinze années de Séparation** dont parle M. Paul Bureau concernent, on le devine, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et leur histoire constitue un tableau très intéressant de l'adaptation progressive de ces deux puissances. On y voit combien la liberté et la bonne volonté sont supérieures à toutes les contraintes favorables ou défavorables, et combien la proclama-

(1) Souligné par nous.

tion de cette liberté et de cette neutralité bienveillante peut, à elle seule, paralyser dans un milieu loyal toutes les dispositions contraires, car il n'est pas douteux que dans l'esprit d'un bon nombre de parlementaires, de ceux surtout qui la demandaient depuis si longtemps et avec tant d'âpreté, la séparation devait entraîner l'étranglement de l'Eglise. Même en dehors du Parlement, beaucoup d'intellectuels comme M. Emile Durkheim, dont l'auteur cite un mot typique, espéraient que le nouveau régime « déchaînerait les causes de différenciation muselées depuis des siècles » ,c'est-à-dire pulvériserait l'Eglise en une multitude de petites chapelles protestantes ou laïques. De son côté, le Saint-Siège, connaissant bien ces dispositions malveillantes, a voulu tout ignorer de la loi nouvelle, et, contre l'avis d'ailleurs de la majorité des évêques français, auquel il préféra bizarrement l'avis des « catholiques de l'extérieur », a condamné toutes associations cultuelles s'organisant sous le régime de cette loi. Or, il se trouve que le simple jeu régulier de l'acte du 9 décembre 1905, par cela seul que cet acte posait le principe de liberté et que son application ressortissait à des tribunaux imbus du même esprit, a abouti à un régime très supportable, très approuvable et dont l'Eglise comme l'Etat se trouvent fort bien. L'Etat n'a plus à exercer sur l'Eglise cette surveillance ingrate et délicate qui lui avait valu plus d'ennuis que de profits. Et l'Eglise a bénéficié, bien avant l'union sacrée de la guerre, d'un regain de sympathies aussi curieux qu'inattendu. A Paris même, plus de cinquante chapelles paroissiales nouvelles ont été ouvertes depuis les quinze ans de séparation, alors qu'à peu près aucune ne l'avait été pendant les cent ans précédents de concordat. Dans un article récent de la *Revue des Deux Mondes*, paru presque sous le même titre, *Après quinze ans de séparation*, M. Georges d'Avenel constate que le régime de liberté a été en définitive très favorable à la religion, et qu'alors que sous Charles X, en plein règne de la terrible Congrégation, il n'y avait pas, dans une grande ville comme Amiens, plus de vingt bourgeois qui fissent leurs Pâques, aujourd'hui le nombre des catholiques pratiquants est vraiment très considérable (une douzaine de millions, d'après ses recherches, plus une vingtaine de millions partiellement pratiquants contre moins d'une dizaine de millions ne pratiquant pas, parmi lesquels le nombre des nettement hostiles est assez

faible). Comme cet auteur, M. Paul Bureau, en se tenant sur le terrain strictement juridique, affirme sa confiance dans « la force des choses », dans « le dynamisme dont sont dotées les institutions véritablement fécondes et vivantes » et qui paralyse toutes les volontés tyranniques, même des pouvoirs publics. Cette confiance semble justifiée. Jusqu'ici les lois de 1905 et 1907 s'appliquent dans un esprit de bonne volonté réciproque dont tout le monde a à se louer ; les meetings et manifestations bruyantes n'ont fait que gêner cette évolution, qui est l'œuvre uniquement des bons citoyens, administrés ou administrants ; il est très probable que, l'expérience étant faite, le Saint-Siège lèvera l'interdit prononcé contre les anciennes cultuelles ou en autorisera de nouvelles, et il faudrait alors que, persévérant dans cette voie, il fît un peu plus confiance aux fidèles de chez nous et donnât quelque liberté à cette Eglise de France où l'ancien gallicanisme de nos rois est bien mort : il est inadmissible, en vérité, que la fille aînée de l'Eglise soit considérée comme un « pays de mission », à l'instar de l'Ouganda ou du Thibet, et que la nomination des évêques y relève des seuls bureaux du Vatican. L'Etat a donné un très réel exemple de discrétion en s'abstenant, lors de la reprise des relations diplomatiques avec le Saint-Siège, de lui demander de revenir sur ce point aux règles du droit canon ; il convient maintenant que de lui-même le Saint-Siège rétablisse dans l'intérieur ecclésiastique français un état normal et admette notamment un droit de présentation des chapitres ou des synodes diocésains pour les candidatures à l'épiscopat.

M. Victor Boret a certes raison, dans son livre **Pour et par la terre**, d'insister sur l'importance dominatrice de la question agraire pour le bien-être social et la concorde sociale. La nouvelle politique de la terre qu'il prône consiste à donner la terre à ceux qui la cultivent de leurs mains et à fonder des propriétés paysannes familiales soustraites aux vicissitudes des partages successoraux ; et le livre tout entier est l'exposé des moyens tant juridiques que financiers à employer pour obtenir la meilleure utilisation du sol et du travail agricole. Tout ceci sera lu avec le plus grand intérêt par les spécialistes de ce genre de questions. M. Boret, ancien ministre de l'Agriculture, est plus au courant que quiconque de tous les projets de loi sur les exploitations et les syndicats agricoles, sur le remembrement et le bien de fa-

mille, sur le crédit bancaire à l'agriculture, il en a même rédigé quelques-uns de plus, et assurément dans ce qu'il propose il y aurait d'excellentes et nombreuses choses à réaliser ; tout ce qui est de nature à rendre plus intense la production agricole et plus nombreuse et laborieuse la population rurale ne peut qu'avoir l'approbation des gens de bon sens et de bon esprit civique, mais la solution proposée du problème, louable dans ses grandes lignes, n'en soulève pas moins, çà et là, quelques difficultés. Je n'en cite qu'une : L'auteur est très partisan de l'exploitation directe, assez partisan du colonat partiaire et beaucoup moins partisan du fermage, et il ne manque pas d'arguments très sérieux pour légitimer la hiérarchie de ses préférences dans cet ordre d'idées. Mais il se trouve que les familles de petits propriétaires pratiquent le pire malthusianisme, alors que les familles de fermiers sont le plus souvent des familles nombreuses, et comme la lutte contre la dépopulation est plus importante encore que la lutte contre le morcellement et contre la rente foncière, il en résulte que le fermage reprend bien des avantages contre le métayage et la petite propriété paysanne. Il semble, en effet, que la France n'a pas tant besoin d'une nouvelle politique agraire, la proportion des exploitants directs semble suffisante et leur situation financière, depuis la guerre, satisfaisante, que d'une nouvelle mentalité agricole. Ayons des cultivateurs jeunes, travailleurs, loyaux, instruits, initiatifs, et tout le reste nous sera donné par surcroît. Sans doute l'Etat pourra ici, par de bonnes lois sur le remembrement ou le *home-stead*, leur faciliter leur tâche, mais cette tâche c'est eux-mêmes qui l'accompliront et chacun pour le mieux dans sa partie, le propriétaire comme le fermier ou le métayer, et le capitaliste même demi-résidant comme le bon paysan fortement et sainement enraciné au sol.

M. Henri Demont, qui intitule sans barguigner son livre : **Pour supprimer ce crime, la Guerre, et sauver la France de sa situation financière**, est assurément une âme bien intentionnée, mais c'est aussi, je le crains, une âme naïve, car il continue en sous-titre : *Cet ouvrage montre qu'il est facile d'abolir les guerres et de sauver la France* (*et le monde*) *de son angoissant problème fiscal.* Facile, je vous crois, cher monsieur ! Tout s'arrange à merveille quand on n'a affaire qu'à son papier et à son encrier. Les difficultés commencent seulement

quand on se trouve en face des choses réelles, mais alors, hélas! elles commencent, et même elles ne finissent pas. La panacée de M. Henri Demont pour abolir la guerre et prévenir la faillite est celle que nous archiconnaissons, le Sur-Etat, qui fera marcher à la baguette les simples Etats et qui aura dix fois plus d'hommes, de munitions et d'argent que chacun d'eux, et qui prendra plus ou moins à son compte les 2 ou 300 milliards, dont nous, Français, aurions besoin pour résoudre notre « angoissant problème fiscal ». De pareils enfantillages désarment, et il est vraiment inutile de chercher à convaincre celui qui les perpètre. D'après cet excellent homme, le Sénat des nations qui commandera à tous les peuples sera composé de cinq membres par nation grande ou petite, élus spécialement par le peuple au suffrage universel et direct, et il est certain que la machine serait merveilleusement organisée pour faire explosion au premier coup de piston. Voit-on les « big five » obligés de s'incliner devant une demi-douzaine de républiques d'Andorre ou de Saint-Marin ? Mais encore une fois, ne discutons pas,et regrettons seulement que la cause très grande, très belle et très délicate de la Société des Nations soit parfois défendue par des avocats si simplistes ; il ne suffit pas d'être pavé de bonnes intentions pour réaliser le paradis même international.

Ceux qui veulent serrer d'un peu plus près les questions, surtout la question financière, pourront recourir au livre de MM. Georges Bonnet et Roger Aubouin, **Les Finances de la France**. Ces auteurs, qui appartiennent, au moins M. G. Bonnet, au Conseil d'Etat, après avoir très lucidement exposé notre mécanisme budgétaire et fiscal, étudient la situation actuelle de la France et les moyens de restaurer nos finances. Très sagement ils se prononcent contre tous les faux-fuyants, surtout contre une nouvelle émission de papier-monnaie que tant de politiciens demandent ; la seule solution, pour eux, de la crise actuelle, c'est le retour à la monnaie, saine, et pour y arriver ils proposent de n'exprimer désormais le chiffre de toutes nos transactions qu'en francs-or, tout en les réglant effectivement en francs papier. Il semble bien que cette nouveauté aurait l'avantage, en effet, d'habituer le public à l'idée du retour à l'étalon normal de la valeur ; cette comptabilité double lui rappellerait à tout instant que le papier monnaie n'a aucune base solide et qu'il im-

porte de revenir le plus tôt possible à la monnaie-or, seule exacte. Quant à l'autre remède préconisé par nos auteurs, et qui consisterait à rembourser les créanciers de l'Etat sur le taux, non pas du franc papier, mais du franc or, et à leur payer par conséquent 70 fr. environ par 100 fr. qu'ils ont prêtés, j'en reconnais la hardiesse, mais je me demande si c'est là une manœuvre bien honnête. Mieux vaut regarder en face l'ennemi, qui s'appelle ici banqueroute, et le prendre au collet ; nos pères ont supporté une dette de 30 milliards que leurs pères à eux auraient déclaré impossible à tenir, eh bien ! nous supporterons, nous, une dette de 200 milliards, que nous aurions cru intolérable il y a quelques années. Les Américains ont mis dix ans à sortir de la fondrière où les avait jetés la guerre de Sécession, s'il faut mettre le double à sortir de notre précipice, nous le mettrons, mais nous en sortirons !

MEMENTO. — Bertrand Nogaro : *Traité élémentaire d'économie politique*, 2e édition, Marcel Giard. Ce gros travail de 600 pages sera fort apprécié par les étudiants. L'auteur, professeur à la faculté de droit de Caen, a surtout étudié les questions financières, et ses conclusions sont parfois d'une hardiesse déconcertante. Qu'on puisse concevoir un système monétaire sans base métallique, assurément ! les nègres ont une base coquillage, comme les Esquimaux une base fourrure, et ainsi de suite ; mais que la valeur de l'étalon monétaire ne se fixe pas comme celle d'une marchandise quelconque, c'est ce qu'il faudrait voir ; l'assertion du docte professeur que « ce serait là une conclusion contraire aux résultats d'une observation précise et d'un raisonnement rigoureux », n'est qu'une affirmation pure et simple, et on voudrait bien savoir comment une valeur monétaire pourrait n'être pas marchande. — *La Semaine catholique de Toulouse* donne d'intéressants détails sur le Congrès des économistes catholiques qui a tenu sa XIIIe session en juillet dernier à Toulouse sous le nom maintenant connu de « La Semaine sociale de France ». — Les *Archives de la grande guerre* consacrent un numéro spécial à « la Haute Silésie », question d'actualité s'il en fut. Nos arrière-neveux n'arriveront jamais à comprendre comment cette question-là n'a pas été réglée et enterrée quinze jours après le plébiscite ! — *La Paix par le Droit* poursuit sa très suggestive enquête sur l'Allemagne et la Société des Nations (à quelles conditions faut-il l'y admettre ?) et sur l'Allemagne et la Société des esprits (faut-il reprendre les relations intellectuelles avec les savants allemands ?) — Dans la *France nouvelle* M. Lucien Maury consacre un article remarquable aux diverses propagandes nationales, celle de l'Allemagne comme celle des autres nations. Il y a propagande et propagande.

Rien de plus dangereux que celle qui vise sournoisement à faire dominer un pays par la force, rien de plus légitime que celle qui cherche à faire rayonner le génie intellectuel d'une nation. Un « Institut de Haute Culture française », qui vient de se fonder à Paris, 237, boulevard Saint-Germain, s'est fixé ce dernier but et pourrait rendre de très précieux services à l'expansion de notre civilisation nationale, laquelle se confond d'ailleurs avec la civilisation humaine.

HENRI MAZEL.

GÉOGRAPHIE

Jean Brunhes et Camille Vallaux : *La Géographie de l'Histoire,* Félix Alcan.

Pour bien comprendre le volume qui vient de paraître sous le titre de **La Géographie de l'Histoire**, il est indispensable de se reporter aux travaux antérieurs de M. Brunhes. Car, en écrivant cet ouvrage, avec la collaboration de Vallaux, le savant professeur a couronné l'édifice dont il avait tracé le plan au début de son livre, « La Géographie Humaine » ; il a examiné le quatrième et dernier groupe de faits qui composent la géographie ainsi dénommée.

Jusqu'à présent M. Brunhes nous avait parlé de la Nature dans ses rapports immédiats avec l'activité humaine. Il nous avait montré un globe transformé par l'homme et une humanité profondément influencée par le climat, la configuration du sol, etc. Il n'était point sorti du cadre d'une géographie économique ou commerciale. Il n'avait point non plus fait œuvre de novateur. De telles études abondent depuis longtemps dans les pays anglo-saxons. Le titre de Géographie Humaine donné à ce genre d'études ne suffisait point à en assurer l'originalité.

C'est en liant la géographie à l'histoire et à la politique que M. Brunhes donne un sens particulier et entièrement nouveau au nom et à l'adjectif que l'on est si surpris de voir associés. Son intention n'est plus de s'occuper de l'homme ou des sociétés humaines dans leurs rapports avec la nature. Le but qu'il se propose n'est rien moins que de placer la géographie au centre de tous les phénomènes politiques et sociaux, de détrôner la fameuse science sociale d'Auguste Comte en faveur de la science géographique.

Il n'y a qu'à se rappeler les premières leçons de la Philosophie Positive pour sentir toute la témérité d'une pareille entreprise.

La méthode du géographe n'est point celle du sociologue ou de l'historien. L'une repose sur l'observation, l'autre sur l'expérience. Il y aura fort à craindre qu'un géographe enchaîne à un déterminisme rigoureux les phénomène d'ordre politique dont il voudra s'occuper. Qui ne voit, d'autre part, que, s'il est aisé à un historien et à un homme d'Etat d'être au fait de certaines données géographiques, il faut une longue préparation pour acquérir la compétence qu'ils possèdent. Nous trouvons logique que ce soit à eux d'aller du complexe au moins complexe et de remplacer la méthode d'observation par la méthode expérimentale. De deux choses l'une : ou le géographe qui s'occupe de questions sociales acquiert toute la compétence qui lui fait défaut, et alors il devient sociologue pour n'être qu'accessoirement géographe ; ou bien il s'improvise sociologue, en gardant sa méthode particulière, et alors toutes ses conclusions sont viciées par avance.

Ce dernier cas est malheureusement celui de M. Brunhes. Il veut faire œuvre d'historien en conservant sa méthode et sa manière de juger, qui ne sauraient coïncider avec la réalité.— Avant de poser des conclusions manifestement erronées, il marque son incompréhension des travaux d'histoire dus aux plus grands maîtres de la pensée française. Nous lisons, en effet, p. 3 :

Revendiquer ou plutôt établir les droits de la Géograqhie Humaine à devenir, par son développement logique, une géographie de l'histoire ou géographie politique, exige qu'on échappe à la séduction du style magnifique et de l'explication trop simpliste et systématique de Taine, et qu'on échappe pareillement aux Doctrinaires des influences ethniques.

Ces quelques lignes nous attachent plus encore au style et à la clarté de Taine. Et voici, p. 48, un jugement de l'auteur sur Voltaire et Montesquieu :

Nous commençons à nous défier à tel point des trop hâtives généralisations philosophiques qui n'ont pas été et qui n'ont pas pu être jusqu'ici fondées sur d'assez précises et nombreuses notations de géographie vraie (*sic*) ! Les grandes thèses géographico-sociales de *l'Esprit des Lois* de Montesquieu ou de l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire sont devenues caduques, car elles ont prétendu à synthétiser l'histoire des sociétés, avant que l'on ait pu dresser le bilan géographique de l'histoire sociale.

Caduques, les pages de Montesquieu sur la Constitution d'An-

gleterre, celles où il nous parle de l'influence des climats sur les lois ; caducs, les chapitres de l'*Essai sur les Mœurs* où Voltaire nous dépeint les migrations qui ont eu lieu en Europe et en Asie depuis le ɪᴠᵉ siècle, où il classe les croisades dans ces grands mouvements migrateurs, où il nous montre et nous explique la décadence de l'empire grec, caducs, ceux qui ont trait à la fondation des Provinces-Unies, à l'Angleterre, aux temps de Cromwell ?...

Après avoir posé des questions de principe, M. Brunhes nous entretient de cette « géographie alimentaire » (ch. IV), qui traite de l'élevage et des différentes cultures dans leurs rapports avec le peuplement du globe. Il ne s'agit donc plus de géographie de l'histoire. Nous trouvons le même sujet amplement développé avec cartes, diagrammes, photographies et statistiques dans le remarquable ouvrage du Pr. Russel Smith, paru en 1913 et intitulé : *Industrial and Commercial Geography*.

Ce n'est que dans la seconde partie du livre que nous retrouvons la plume de M. Brunhes. Les sujets dont il s'occupe sont bien, cette fois, d'ordre politique ou social et nous permettent de juger des résultats de la nouvelle science géographique. Les chapitres XI et XII sont consacrés à la guerre de 1914-18. L'auteur nous apprend qu'une des causes en a été l'accroissement rapide de la population allemande, qu'il y a eu des luttes de masses, que le relief du sol a joué un grand rôle dans les opérations militaires, que «dans les grands comme dans les petits engagements, on tendait toujours d'une manière soit immédiate, soit plus lointaine, à s'assurer la possession d'un chemin ou à menacer les communications arrières de l'ennemi», que « la surprise et l'inattendu sont les actes militaires par excellence », que le canal de Kiel a donné aux Allemands la maîtrise de la mer Baltique... Des constatations non moins originales parsèment les chapitres XIV et XV qui sont relatifs à des questions de races et de nationalités... Nous avons hâte d'arriver au grand œuvre de M. Brunhes, nous voulons dire aux jugements, tout emprunts d'un scientifisme géographique, qu'il porte sur la Ligue des Nations et le Traité de paix.

Il avait écrit, dans l'Introduction :

A tous ceux qui veulent créer une ou des Associations de Nations,

fortes et loyales, c'est-à-dire fondées sur les réalités de la géographie politique, et qui ne risquent pas d'exercer, sous l'apparence fallacieuse des mots, une insupportable tyrannie au profit des plus riches, nous dédions ces pages.

M. Brunhes critique le pacte du 14 février, pacte plein des « erreurs Wilson ». Quel est donc son plan ? Oh ! il est fort simple. Il suffirait de mettre en commun toutes les matières premières du globe ainsi que tous les moyens de transport par mer et, cela fait, de répartir ces matières premières selon le besoin de chacun des associés. L'auteur fait grief aux puissances victorieuses de n'avoir pas réalisé une partie de ce programme au lendemain de l'armistice. Il se ravise toutefois : ce n'est pas au lendemain de l'armistice, mais au cours de la guerre qu'on aurait dû procéder de la sorte. Et pourquoi donc ? Parce qu'alors il eût été dans l'intérêt des Allemands eux-mêmes de ne point couler les bateaux d'une Société des Nations dont ils étaient appelés à faire partie. — M. Brunhes n'a rien omis dans son plan rétrospectif.

Un Etat ou une Nation, écrit-il, qui n'aurait pas encore été jugé digne de faire partie de la Société des Nations, n'aurait pas été traité comme un pestiféré ; on lui aurait permis de participer à l'outillage des ports et aux stocks de ravitaillement de la Société des Nations, dans ces ports.

Tout espoir de réaliser un si beau plan est-il perdu ? Assurément non. Aussi devons-nous être fort heureux de voir l'Angleterre s'emparer des pétroles de Mésopotamie, mettre la main sur ceux de la Russie et de la Roumanie, construire beaucoup de navires. Tout cela ne sera-t-il pas, un jour, mis en commun ? — « Encore un coup » (comme dirait M. Brunhes) nous serions disposés à lui donner et nos colonies et nos mines de charbon pour hâter l'avènement de ce merveilleux communisme international.

Dans les toutes dernières pages du livre, le savant géographe nous communique ses réflexions sur les choses de la politique. « L'équilibre, dit-il, ne signifie point le repos, qui n'est possible que dans la mort. » Il nous apprend que l'espèce humaine ne s'uniformise pas, « qu'elle ne se banalise pas », qu'on n'arrivera jamais à supprimer les conflits internationaux, que les questions économiques et sociales ont eu une place importante dans le traité de Versailles.

La géographie, décidément, ne doit pas trop se mêler des sciences politiques et sociales.

Son domaine propre ne manque point, en effet, d'étendue et de variété. M. Vallaux complète heureusement les pages de M. Brunhes sur la « géographie de l'alimentation » par ses études sur le peuplement du globe et les grandes routes maritimes (chap. V et XIII). Nous l'en félicitons. Il n'y a pas de meilleure façon pour le géographe de coopérer à la politique et à l'histoire que de nous faire connaître les richesses du globe, leur mise en valeur, leur dépendance mutuelle, leurs effets sur la civilisation, de nous apprendre sur quels points du globe sont répartis le cuivre, le pétrole, le fer et le charbon, de nous conduire sur les grandes voies de communication qui sillonnent la planète, de nous entraîner, finalement, dans le vaste courant des échanges et du commerce universel. M. Russel Smith, dont nous avons eu l'occasion de parler, a groupé tous ces faits dans son *Industrial and Commercial Geography*, réservant, fort méthodiquement, pour la dernière partie de son livre l'étude de l'activité humaine en tant que liée aux richesses du sol. Cet ouvrage est si complet, si clair, il va si droit au but qu'il ne peut avoir trait qu'à une science nettement définie et bien indépendante.

M. Vallaux n'a pu donner aux sujets qu'il étudie la même ampleur ni le même intérêt que le Pr. Russel Smith. Ce dernier, par exemple, ne s'occupe des routes maritimes et des grandes voies de communications terrestres qu'après nous avoir familiarisés avec toutes les richesses des différents continents. Il montre la connexion existant entre les transports maritimes et ferroviaires. Ses cartes indiquent les lignes des vapeurs et celles des voiliers, les points d'escale, de charbonnage, la longueur des trajets. Il nous apprend ce que tel ou tel bateau transporte dans sa cale et le port où la marchandise sera débarquée. Au lieu de mêler à son étude des aperçus d'ordre historique ou social, qui ne seraient point de son fait, M. Smith recherche les lois présidant à l'évolution économique d'un pays et nous décrit, avec de nombreux exemples, les quatre stades dont elle se compose.

Les deux chapitres dont nous venons de nous occuper ne représentent qu'une faible partie de la collaboration de M. Vallaux à la *Géographie de l'Histoire*. Il en a consacré un (ch. VI) à des études ethnographiques et plusieurs « aux problèmes fondamentaux de la géographie politique ». — Nous avons suivi l'auteur avec beaucoup d'intérêt dans ses conclusions sur le régiona-

lisme. Il établit fort justement, à notre avis, que les Etats centralisés seront obligés, dans un avenir prochain, de substituer à des divisions administratives toutes conventionnelles un ensemble de régions répondant aux besoins de l'industrie et du commerce. Le géographe se rencontre sur ce terrain avec le sociologue, qui ne sépare point l'autonomie régionale d'une vraie liberté. Mais il ne s'agit pour lui que d'une constatation purement objective et d'ordre économique.

Les études de M. Vallaux reprennent leur utilité dès qu'elles rentrent dans les limites de la géographie.

R. DE VILLENEUVE-TRANS.

PRÉHISTOIRE

Jacques de Morgan : *L'Humanité préhistorique. Esquisse de Préhistoire générale*, Paris, Renaissance du Livre. — Ernest A. Parkyn : *An Introduction to the study of Prehistoric art*, Londres, Longmans. — Harold Bayley : *Archaïc England, an Essay in deciphering Prehistory from megàlithic monuments, earthworks, customs, coins, place-names and Faerie superstitions*, Londres, Chapman and Hall. — Memento : publications de R. de Saint-Périer, R. Forrer, Louis Galle, J. Maertens, Bossavy, Boulanger, J. Maury, Isaïe Dharvent.

M. Jacques de Morgan, l'explorateur bien connu du Caucase et de la Perse, qui dirigea pendant tant d'années le Service des Antiquités de l'Egypte (importante découverte de la station néolithique de Negadah), puis celui des Antiquités de la Perse (admirables fouilles de Suse), vient d'exposer dans un petit traité de vulgarisation tout ce qu'on sait de certain sur **l'Humanité préhistorique**. Le sous-titre, *Esquisse de préhistoire générale*, marque bien en quoi ce volume diffère d'autres du même ordre, comme *Le Préhistorique* de Gabriel et Adrien de Mortillet ou le *Traité de Paléontologie humaine* de Boule.

M. de Morgan ne se contente pas de décrire les civilisations préhistoriques de l'Europe occidentale et centrale : il a étendu son enquête sur toute l'Asie, et insiste surtout, avec une compétence personnelle indiscutable, sur les civilisations de l'Asie antérieure et du Caucase, trop négligées jusqu'ici par nos préhistoriens. Les illustrations, très nombreuses et très simples, mais bien choisies, représentent souvent aussi des objets et des décors de ces mêmes régions, de manière à fournir des parallèles aux faits européens. Par là le traité de Jacques de Morgan dépasse la simple vulgarisation des données précédemment connues : c'est en même temps

une œuvre originale, en ce qu'elle élargit le champ des comparaisons et suggère des rapprochements jusqu'alors peu remarqués, même des spécialistes. On ne peut que féliciter la « Bibliothèque de Synthèse historique » et son directeur, M. Henri Berr, de ce deuxième ouvrage de la série.

Un domaine plus restreint a été étudié en détail par M. Parkyn dans son **Introduction à l'étude de l'Art préhistorique**, ouvrage admirablement illustré de planches et de dessins, comme il sied dans un manuel de cet ordre. L'auteur ne considère pas le seul point de vue anecdotique : il a tâché de déterminer quelle était la place de l'art, sous toutes ses formes, dans la vie sociale des hommes préhistoriques et si, dès ce moment, l'art était une activité individuelle ou, comme le voudrait une certaine école, le résultat d'une activité collective. En outre, « l'étude de l'art préhistorique fournit l'un des moyens les meilleurs et les plus sûrs pour découvrir quelle était la distribution et l'organisation des peuples préhistoriques ». Ce manuel étant conçu sur ces bases générales, les faits se trouvent groupés d'eux-mêmes et la lecture du texte explicatif devient suivie et aisée.

La période considérée va du paléolithique jusqu'à la fin de l'art dit celtique ; les sources françaises sont les plus nombreuses, comme de juste (elles sont, d'ailleurs, citées avec soin), pour la période préhistorique proprement dite ; mais pour la période dite celtique, ce sont les documents anglais et irlandais qui fournissent des matériaux à l'auteur. Ce livre complète ainsi sur certains points le *Manuel* de Déchelette.

§

Bien des problèmes préhistoriques sont indiqués par M. Parkyn : prudemment, il se contente, le plus souvent, de signaler les hypothèses proposées, sans trop se prononcer. C'est à en résoudre un certain nombre d'entre eux, « qui n'ont pu être résolus encore par les méthodes fragmentaires employées par les spécialistes », qu'est consacré le curieux livre de M. Harold Bayley sur **L'Angleterre archaïque**. La méthode de l'auteur est comparative, mais, à ce qu'il me semble, au delà des limites permises. Pour certains chapitres, comme celui qui traite de la *Magie des Mots*, le mal n'est pas grand ; mais peut-on admettre, comme le voudrait M. Bayley, que « les mots *doll* (*poupée*),

idole, *idéal* et *idylle*, qui sont tous une seule et même chose, sont probablement dus à l'île d'*Idée*, qui était l'un des anciens noms de la *Crète* » ? D'autres chapitres sont consacrés à l'étude des problèmes : Albion, Gog et Magog, Puck, Oberon ; à celle de diverses cérémonies populaires anglaises, à la représentation plastique des fées, etc. Ces titres, d'ailleurs, ne répondent que rarement au contenu du chapitre ; à propos d'un détail, l'auteur parle de tout, et sur tout ; un index de 18 pages à trois colonnes en très petits caractères sert heureusement au lecteur de bouée de sauvetage. Pour ma part, je ne déteste pas ce système d'allées et de venues, de digressions inattendues ; comme M. Bayley a su d'ordinaire choisir ses documents, ses illustrations et ses sources, et que les faits utilisés pour ses démonstrations sont bons pour la plupart, la lecture de son livre enseigne des quantités de choses. Si elle ne convainc pas, du moins elle suggère que les explications à chercher pourraient bien être moins simples que celles qu'on accepte en ce moment.

Memento. — Le Dr René de Saint-Périer a découvert en 1911 et fouillé cette année et les années suivantes une grotte à Lespugne (Haute-Garonne) que, par suite de l'abondance des harpons en bois de cerf qu'il y a découverts, il a proposé de nommer *Grotte des Harpons*. Elle lui a fourni un très grand nombre d'objets gravés (profils de chevaux, d'antilopes, d'ours) et surtout une série intéressante de sculptures spiraliformes ou circulaires, dont il a publié la nomenclature et la description dans le *Bulletin de la Société préhistorique de France* et dans l'*Anthropologie* (Masson) de 1920.

Des fouilles dans d'autres grottes magdaléniennes de la même commune lui ont donné l'occasion d'examiner de nouveau quelques problèmes intéressants : celui de l'organisation pastorale des Magdaléniens, celui de la domestication du renne, celui des migrations de peuples dans la région pyrénéenne (*Les migrations des tribus magdaléniennes des Pyrénées*. Extrait de la Revue anthropologique, 1920).

Le même savant fait en ce moment des recherches dans la région d'Etampes (cf. *Bulletin de la Soc. préh. de France*).

Les *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace* (12e année, 1920) contiennent plusieurs articles intéressants de R. Forrer, de Goehner et Jaenger, etc., sur des trouvailles préhistoriques faites en cette province. Le mémoire comparatif de R. Forrer sur les *Chars de culte à quatre roues*, à propos de celui qu'on a trouvé à Ohnenheim, est fondamental ; il faut le consulter pour rectifier ce que dit Déchelette de cette sorte d'objets.

L'étude des *Stations néolithiques de la Vallée de la Deule* a fourni à M. Louis Galle (Annales de la Soc. géol. du Nord, t. XLIV, 1919) l'occasion de publier un essai de Tableau synchronique des Périodes Protohistoriques et préhistoriques qui modifierait, s'il était accepté, les idées reçues sur divers points importants ; je vois avec plaisir qu'il a mis un point d'interrogation après : « Hypothèse de l'unité Ligure dans la Gaule avant l'occupation celtique ».

M. J. Maertens a continué ses recherches dans la Flandre orientale : il a décrit dans des brochures publiées à Gand, chez Siffer, des *Objets de bronze trouvés dans l'Escaut* et les *Restes d'une bourgade néolithique près Oostdunkerque*.

Reçu des tirages à part de M. Bossavy et de C. Boulanger (*Bulletin de la Soc. Préh. de France*), ainsi que d'une étude de M. J. Maury sur les *Fouilles* importantes de *M. J.-A. Le Bel à Laugerie Basse* : les objets découverts appartiennent à l'industrie magdalénienne et sont, pour la plupart, décorés d'incisions ; ces objets ont tous été réunis dans un petit musée local ; d'un mémoire de M. Isaïe Dharvent, *La première étape de l'Art préhistorique* (Congrès de Genève, 1913) : il s'agit de pierres qui semblent intentionnellement retouchées pour figurer des visages humains ou des gueules animales ; le doute reste permis au sujet de ces « pierres-figures » tant qu'on n'en aura pas trouvé un nombre suffisant en situation stratigraphique, accompagnées d'outils manifestement travaillés par l'Homme.

A. VAN GENNEP.

QUESTIONS COLONIALES

Expositions coloniales. — Les grandes manifestations de l'activité humaine, qu'elles s'exercent dans l'ordre matériel ou dans l'ordre moral, ou dans l'un et l'autre à la fois, n'ont pas une importance, ne représentent pas une *valeur* limitée à la première impression qu'en retirent les esprits épris de changement et curieux de nouveauté. En général, pour les bien juger, il convient de pousser plus loin l'examen, de pénétrer davantage au fond des choses. Il est bien rare qu'alors, si, vraiment, elles correspondent à une expansion, à une révélation hardie du génie de l'homme et de sa volonté d'entreprise, elles ne comportent pas une signification plus élevée que celle qui s'attachait à la première et superficielle apparence et qu'elles ne constituent pas un précieux et caractéristique symbole. Il en est assurément ainsi de ces organisations qu'on voit naître, de temps à autre, dans les pays de civilisation avancée sous le nom d'*Expositions* et qui ne sont qu'un

perfectionnement des vieilles réunions primitives et plus rudimentaires qu'on rencontre dans les périodes les plus reculées sous la forme de *foires* ou de *marchés*. Phénomène d'abord purement local, limité au cadre étroit de la cité commerciale ou du gros bourg agricole, le marché ou la foire, peu à peu, ont évolué, se sont développés et sont devenus des entreprises d'ordre plus général dans le cadre de l'Etat, lorsque l'Exposition n'avait qu'un caractère national, et d'ordre mondial lorsque l'Exposition affectait un caractère universel. Si l'on se bornait à envisager les Expositions de notre temps, qu'elles soient nationales ou internationales, simplement sous l'angle d'une utilité immédiate résultant de l'exhibition de certains produits, ou, plus simplement encore, sous les espèces du *jeu* et de l'élément de curiosité ou d'attractions qui les accompagnent, ce serait en restreindre singulièrement la portée.

L'Exposition coloniale qui ouvrira ses portes à Marseille au printemps de 1922 et qui fait l'objet d'une luxueuse brochure de propagande récemment éditée (1), cette Exposition, pas plus que les manifestations du même ordre qui l'ont précédée, ne doit donc pas être considérée comme un pur geste, comme une expression passagère de l'activité coloniale. Elle revêt une tout autre importance, si l'on veut bien remarquer qu'elle va administrer la première preuve vivante et concrète du relèvement de la France, de la plus grande France, métropole et colonies, au lendemain de la guerre. Mais, — pourront dire certains qui, en dépit des leçons de l'expérience, n'ont pas encore compris l'utilité majeure de notre domaine d'outre-mer, — pourquoi une *Exposition nationale coloniale* et non point une *Exposition nationale* tout court? Pourquoi ? C'est précisément parce qu'un des principaux résultats de l'effroyable lutte qui s'est poursuivie de 1914 à 1918 a été de montrer, d'établir définitivement que la France ne pourrait pas se passer de ses colonies et que celles-ci constituent avec la mère-patrie un harmonieux ensemble, qu'elles augmentent son intensité vitale et comblent ses lacunes, qu'elles forment avec elle *un bloc* dont toutes les parties sont étroitement solidaires, qu'anime un même souffle généreux et puissant et qui tend aux mêmes fins.

A la vérité, je suis honteux quelque peu de répéter perpétuelle-

(1) Imprimeries françaises réunies. Paris, 1921.

ment ces toujours mêmes choses. Je me demande parfois si je n'arriverai pas plutôt à ennuyer mes lecteurs qu'à les convaincre avec cet éternel *delenda Carthago !* Et, cependant, en présence de l'anarchie qui règne encore actuellement dans l'ordre économique, comment se soustraire au devoir de signaler la valeur et l'utilité grandissantes de notre empire d'Outre-mer ?

Cette anarchie économique dont nous souffrons matériellement, et qui ne constitue pas une des moindres causes de la vie chère, n'est pas, à vrai dire, seulement d'ordre colonial. Elle est également d'ordre mondial. Alors qu'à Cuba, par exemple, les sucres, par millions de kilogrammes, ne s'enlèvent pas et voient leur valeur dépréciée, nous sommes contraints, en France, sous l'action combinée des détenteurs de stocks exotiques et des producteurs métropolitains de sucre de betterave, à payer le sucre fort cher. Faute d'une bonne répartition de la production, et, par suite, de spéculations vis-à-vis desquelles les pouvoirs publics sont désarmés, le consommateur, une fois de plus, est rationné et rançonné. La difficulté à résoudre est importante, car le problème, ici, je le répète, est d'ordre mondial. Mais comment justifier notre impuissance pour les huiles et corps gras, alors que nous voyons les prix élevés de ceux-ci se maintenir sur notre marché intérieur, malgré les stocks énormes en souffrance dans notre Afrique occidentale ? Je sais bien : les détenteurs d'arachides du Sénégal répugnent à céder à 65 francs un produit qu'ils ont payé 130, et les huiliers métropolitains, devant leur résistance, achètent à meilleur compte des corps gras de provenance étrangère. C'est un fait déterminé par des circonstances fort explicables. Est-il admissible, cependant, que pareille erreur persiste, se perpétue pour le plus grand dam des consommateurs ? N'est-il point souhaitable qu'un peu d'ordre règne enfin dans la répartition de nos richesses coloniales et assure leur utilisation au meilleur profit de la colonie, qui produit, et de la métropole, qui consomme ? Entre cent autres de pareil intérêt, voici l'une des questions qu'il serait désirable de voir étudier d'un point de vue d'ensemble par les congrès scientifiques qui se tiendront à Marseille en 1922, à l'occasion de l'Exposition. Renan, au soir de sa vie, professait : « Il ne faut pas dire du mal des Congrès : ils servent le triomphe des intelligences et la revanche des sots. » C'est trop et ce n'est pas assez dire. Les Congrès tenus à l'occasion d'une Expo-

sition ont encore cette utilité de fixer une doctrine et de dégager la haute leçon intellectuelle, scientifique et morale de la quantité prodigieuse de faits matériels rassemblés, de l' « exhibition », qui constituent ce qu'on pourrait appeler « l'apparence » d'une exposition. Les congrès en sont l'âme et la pensée et les idées qui y sont discutées, les théories qui y sont débattues ne constituent pas une vaine agitation verbale. En 1906, déjà, lors de la première Exposition coloniale de Marseille, le Congrès qui se tint alors, par la plume de son distingué rapporteur M. Adrien Artaud, avait posé ce principe excellent qu'à la vieille conception mercantile du pacte colonial devait être substitué : « *l'intérêt général des colonies* remplaçant l'intérêt étroit de la métropole à se constituer des débouchés coloniaux. L'intérêt des colonies, dans chaque colonie, n'est-ce pas le véritable intérêt de la métropole ? A quoi lui servira sa famille coloniale si elle est composée d'êtres malingres, chétifs et souffreteux ? Il ne s'agit donc pas d'un changement, mais d'un progrès. Les colonies continuent à être faites pour la métropole, mais la métropole place son intérêt dans la prospérité de ses colonies, qu'elle veut, dans ce but, vivantes et agissantes. Une fois ce principe admis, la conséquence est immédiate et nécessaire. Vu la diversité des intérêts coloniaux, il faut laisser chaque région rechercher ce qui convient le mieux à son développement. *Cest l'autonomie !* » Le principal ainsi posé par le Congrès de 1906 a eu une heureuse influence sur l'orientation des tendances économiques dans un sens généreux et libéral. Ces tendances ont survécu à l'Exposition de 1906. Elles se sont imposées aux délibérations qui se sont produites ultérieurement, notamment, à Bordeaux, en 1907, au Congrès des anciennes colonies en 1909, et au congrès d'agriculture coloniale en 1918. C'est ainsi que le Congrès de Bordeaux, pour ne citer que celui-là, conclut ses travaux par le vœu suivant : « En politique coloniale, le premier, le véritable intérêt matériel et moral de la métropole réside dans la prospérité de ses colonies. Il convient d'empêcher toute mesure fiscale qui soit de nature à diminuer les ressources des indigènes, à les appauvrir, à restreindre la population, à porter atteinte au crédit financier des colonies, et, par voie de conséquence, à entraver l'exécution des travaux publics... » Ces tendances, nous les retrouverons encore dans le rapport présenté à la chambre de commerce de Marseille en 1910 par M. Artaud et

consacré à la revision du régime douanier colonial. Ce sont elles, souhaitons-le, qui, demain, animeront et guideront les délibérations des Congrès coloniaux qui se tiendront à Marseille en 1922. Une tradition se perpétue ainsi, infiniment précieuse et durable, et qui donne aux travaux des assemblées consécutives un intérêt permanent. Elle établit en quelque sorte une doctrine et permet aux études entreprises d'obéir à une méthode scientifique rigoureuse, les documents du passé consignés dans les procès-verbaux publiés constituent une base ferme et certaine. Durant quelques mois, dans un cadre convenablement choisi, et comme c'est le cas à Marseille, véritablement prédestiné, l'effort des hommes accumule les plus rares des merveilles ; des palais surgissent du sol ; la végétation tropicale est transportée aux rives méditerranéennes ; l'Afrique, l'Amérique et l'Asie abordent ensemble au vieux port phocéen et des visiteurs accourus de tous les points du monde viennent admirer cet étonnant spectacle... Puis un jour vient où ces palais se ferment, où la féerie des lumières, l'enchantement des musiques et la vibration bariolée des couleurs s'évanouissent. Le songe est brusquement interrompu et la pioche des démolisseurs s'attaque aux édifices si laborieusement construits, et les milliers d'acteurs et de spectateurs de la pièce si luxueusement montée regagnent des horizons divers. Tout cela, en effet, est condamné à finir et il n'est point de fête humaine qui soit éternelle. Par bonheur, la pensée qui animait tout cela demeure consignée dans les annales des divers Congrès. Cette pensée constitue l'elément permanent qui survit à l'Exposition lorsque celle-ci a fermé ses portes. A ce titre, les Congrès projetés pour 1922 dépassent la portée qu'assignait aux congrès en général la boutade de Renan.

Ainsi, avec les exhibitions somptueuses que nous promet la brochure qui vient d'être publiée, avec les congrès qui en seront le couronnement doctrinal, l'Exposition de Marseille présentera une fois de plus la démonstration parlante de la valeur et de l'utilité de nos colonies. M. Artaud notait récemment : « C'est dans la carrière de la colonisation que nous réussissons le mieux, quoi qu'on en ait dit, et une exposition coloniale est, pour celui qui sait voir, une démonstration de ce charme spécial, si prenant, qui a marqué d'une empreinte ineffaçable tout ce qui a touché et qui, après plus d'un siècle et d'un siècle et demi d'emprise étran-

gère, se manifeste encore si fortement au Canada, à Maurice, en Egypte, en Syrie, et partout où nous sommes passés. » En somme, l'Exposition coloniale de 1922, dans l'esprit de ses promoteurs, doit constituer un cycle complet. Selon une vieille formule banalisée, mais qui répond à une préoccupation bien humaine, l'agréable s'y mêlera à l'utile. Les yeux y seront satisfaits, toutes les curiosités intellectuelles et matérielles y trouveront aliment. Enfin, il ne faut pas oublier que le pays tout entier est convié à lui donner à Paris, en 1925, la suite internationale qui sera l'intronisation définitive des expositions coloniales dans les institutions du pays. Souhaitons, avec M. Artaud, qui est le diligent commissaire général de l'Exposition de Marseille, que « l'intervalle entre celle-ci et l'Exposition de Paris de 1925 soit mis à profit pour le plus grand bien de nos colonies, par l'intensification des relations maritimes, sans lesquelles la prospérité de la métropole et celle des colonies ne peuvent pas réagir l'une sur l'autre, par la mise en chantier des travaux publics qui amèneront de l'intérieur à la côte et *vice versa* les denrées coloniales et les articles métropolitains d'exportation, par l'utilisation des ressources forestières, minérales et végétales de notre Empire ! Voilà comment nous devons graduer les deux manifestations : la première doit montrer tout ce que nous réclament nos possessions, tout ce qu'elles peuvent nous donner, la seconde doit faire connaître les réalisations. En quelques années, Ceylan, la perle des Indes, est passée du thé au coprah et du coprah au caoutchouc. On peut faire beaucoup en trois années et si l'on ne franchit pas une étape, on peut en jalonner la route, accuser des progrès nettement définis et mesurer le temps strict dans lequel la réussite peut être envisagée... » Voilà qui est excellemment dit. Il ne reste plus qu'à faire ou plutôt à terminer, car l'Exposition de Marseille est en pleine voie de réalisation et les nombreux Français et étrangers qui l'iront visiter au printemps de 1922 n'éprouveront, j'en suis certain, aucune déception.

CARL SIGER.

LES JOURNAUX

La Bibliothèque de Stendhal (Le Temps, 15 septembre). — *Les Plagiats de Stendhal* (Le Journal des Débats, 15 septembre). — *Une cité pour les Poètes* (Le Figaro, 11 septembre). — *Sur la tombe de Ch. Péguy* (l'Eclair, 11 septembre).

Dans une première « Lettre d'Italie », datée de Civitavecchia, et

adressée au **Temps**, M. Jean Carrère nous a fait connaître le musée intime qu'avait conservé M. Clovis Bucci, petit-fils de l'ami de Stendhal, dans la maison où Henri Beyle, consul de France, avait installé ses bureaux.

Les trois bibliothèques de style Empire qui se trouvent dans cette même salle, nous dit-il dans une seconde « Lettre », contiennent près de deux cents volumes ayant appartenu à Stendhal.

D'abord quelques premières éditions de ses propres livres, le *Rouge et le Noir, Promenades dans Rome, Mémoires d'un touriste, Florence, Rome et Naples, Histoire de la peinture en Italie*, etc., contenant de nombreuses corrections et adjonctions manuscrites de la main de l'auteur ; en second lieu des ouvrages d'autres écrivains, portant tous l'*ex-libris* de Stendhal : *To M. Beyle*, et dont beaucoup sont annotés par lui, soit dans les pages du début et de la fin, soit en marge, tout le long du livre.

Les premiers ouvrages, ceux de Stendhal, ont déjà été promis à M. Paul Arbelet, qui se réserve d'en faire une édition spéciale. J'estime, du reste, écrit M. Jean Carrère, qu'il y a peut-être plus d'intérêt à voir ce que Stendhal pensait des autres que de lui-même.

Mais d'abord, comment ces livres se trouvent-ils entre les mains du petit-fils de Donato Bucci ?

L'histoire est vraiment édifiante pour les jeunes gens d'aujourd'hui, si pressés de connaître tout de suite la gloire. Quand Stendhal mourut, en 1842, on sait qu'il désigna Donato Bucci pour son exécuteur testamentaire en ce qui concernait les objets laissés à Civitavecchia. L'ami Bucci avait mission de vendre le tout, de faire passer les trois quarts du produit à Mme Pauline Beyle, veuve Lagrange, et de garder un quart pour lui. Donato Bucci vendit le plus qu'il lui fut possible, ce qui ne fit pas une somme considérable, d'ailleurs ; mais, quant à la bibliothèque, il n'en vendit rien ou presque rien.

Et pour quelle raison ? Oh ! bien simple : parce que ces livres portaient des annotations marginales de Stendhal, *ce qui leur enlevait toute valeur marchande !* Un des rares qui purent se vendre fut justement le Saint-Simon en 21 volumes, et qui, à cause de l'intérêt alors encore neuf des fameux *Mémoires*, fut acheté par un évêque, *malgré les notes de Stendhal*, pour une dizaine de francs. Le reste fut laissé pour compte à Donato Bucci, qui le garda dans sa bibliothèque, et, spontanément, donna de tout l'ensemble une certaine somme aux héritiers, qui y comptaient peu ! Il faut s'en réjouir maintenant ; car, si la vente

avait eu lieu en 1842, selon le testament de Stendhal, qui sait où serait dispersé et perdu, aujourd'hui, ce trésor inestimable ? Tandis que nous avons sous la main un grand nombre de volumes ayant appartenu au grand écrivain, et nous pouvons en faire jaillir quelques étincelles inattendues.

Travail difficile, et tous les stendhaliens le savent. Stendhal disait lui-même à Donato Bucci qu'il avait, à dessein, dans ses notes, exagéré sa mauvaise écriture jusqu'à la rendre un chiffre fermé à tout autre que lui-même. Il lui arriva souvent de ne pouvoir se relire après plusieurs années. C'est donc avec une forte loupe à la main que M. Clovis Bucci et moi nous essayons d'extirper le sens exact des hiéroglyphes de Stendhal. Il faut deviner, reconstituer, comparer, s'aider du contexte. Quand on a réussi à lire quelque phrase, on en sort en soupirant, comme le pêcheur de perles qui revient à flot.

Voici, par exemple, des notes sur *La Vie de Dante* par Fauriel. Stendhal lit ce volume une première fois en 1839 et écrit près du titre :

Je me crève d'ennui en essayant de lire la *Vie de Dante* par ce fat de Fauriel...

Le deuxième jour je suis malade d'ennui et je vois tout en noir...

Il revient en marge, et ajoute :

Cette *Vie de Dante* est à traduire en français et à abréger.

Un an plus tard il la relit et s'indigne encore :

Dominique n'a pas la moindre mémoire de cette *Vie de Dante* par M. Fauriel, qu'il a lue deux fois au moins avec une extrême attention. Donc, il n'a aucune valeur pour le genre historique.

18 avril 1840.

On sait que Stendhal se désigne lui-même dans toutes ses notes sous le nom de Dominique. Nous le retrouverons plusieurs fois au cours de cet article.

Mais si Dominique n'aime pas Fauriel, il aime Dante. En face du titre, il écrit :

Grande et véritable division des ouvrages littéraires
pour une histoire de la littérature.

Tout ouvrage, dont le grand mérite est d'être bien calculé sur le degré de bêtise du spectateur ou du lecteur, m'ennuie.

Ceux qui me plaisent sont calculés pour plaire aux plus spirituels des contemporains.

Par exemple : le Dante.

DOMINIQUE, 18 avril 1840.

En outre, deux fois dans ce même livre, en marge du titre et sur une feuille blanche de la fin, il répète l'affirmation suivante :

Le Dante s'adresse aux moins bêtes de ses contemporains.
Et Casimir Delavigne aux demi-bêtes, aux enrichis.

18 avril 1840.

Cette note : « Cette *Vie de Dante* est à traduire en français et à abréger » est très caractéristique de la méthode stendhalienne. On sent que s'il avait pu réaliser son projet, Stendhal aurait fait du livre ennuyeux de Fauriel un chef-d'œuvre d'esprit.

On continue, à ce propos, à épiloguer sur les plagiats de Stendhal, et M. Hazard vient d'ajouter deux exemples nouveaux, écrit R. M... dans le **Journal des Débats**, « des libertés que Beyle prend avec le bien d'autrui ».

Le premier se réfère à son *Racine et Shakespeare*. La thèse qu'il y défend n'est que l'écho des controverses qui agitaient l'Italie lettrée, au temps de son séjour en Lombardie. Sa fameuse définition du romantisme résume les idées que Berchet exprimait avec force dès 1816 dans sa *Lettera semiseria di Crisostomo*. Voilà pour le fond. Mais il « copie la forme même » et, par une longue citation, M. Hazard montre que le piquant dialogue du romantique et de l'académicien sur les trois unités est pris, presque mot pour mot, d'un article d'Enrico Visconti publié par le journal milanais le *Conciliatore*.

Un second exemple est fourni par un passage non moins réputé de Stendhal sur Métastase dans *Vies de Haydn, Mozart et Métastase*. Un rapprochement des deux textes montre à l'évidence que le diligent biographe n'a fait ici que reproduire une page des *Frusta Letteraria* du critique italien Baretti. « Ce morceau, où l'on reconnaît si bien l'accent du maître que de bons connaisseurs se sont portés garants de son authenticité, est donc le résultat d'un plagiat flagrant. »

Il y aura lieu désormais, conclut un peu naïvement M. Hazard, de lire Stendhal « toujours avec plaisir, mais avec plus de prudence ».

Mais revenons à la Bibliothèque de Stendhal. Dans une édition de 1702 des *Pensées de M. de Pascal* ces notes irrespectueuses, mais qui ne manquent pas de sagesse :

Les œuvres philosophiques d'Aristote, Platon, Descartes, Spinoza, Leibniz, poèmes ennuyeux faits par de grands génies. Bacon seul a conservé de l'utilité.

On ne peut relire les premiers sans bâiller étrangement. Un résumé

de 40 pages sur chacun, clair s'il se peut, serait lu avec plaisir.

DOMINIQUE, 18 mars 1829.

Stendhal nous donne encore son opinion sur la critique en général. Voici ce que nous lisons, portant la date du 18 mai 1839, à la suite d'une traduction de Shakespeare :

Rien de plus aisé que de faire 20, 30, 40 pages de critique spirituelle ou sublime; mais inventer et faire agir les personnages d'un conte est bien une autre affaire. Si l'on prête aux personnages des actions plates ou ridicules, rien de plus aisé que de se moquer de l'auteur. Le plus petit esprit venu fera des plaisanteries que tout le monde pourra comprendre et qui même seront passables, tandis que la critique sublime sur M. de Maistre ou sur J.-J. Rousseau est inattaquable de sa nature.

Telle action d'un personnage que l'on raconte en vingt lignes a exigé dix soirées de réflexions, tandis qu'en une heure on peut toujours dicter dix pages de critique sublime sur un auteur que l'on vient de lire.

Mais un auteur sublime a dit : « Chaque quart d'heure de réflexion donnée par un auteur à une page qu'il écrit vaut un lecteur à cette page. »

Le plus mauvais conte réunit plus de lecteurs, si cette critique est vraie, que la plus belle page de critique. Mais il y a bien plus d'esprit à faire de la critique. Les femmes et les jeunes gens *non littéraires* ne lisent guère les articles de la critique. L'intérêt d'une revue est d'avoir des articles lus et dont on parle. Donc, le conte le plus absurde, pourvu qu'il ne le soit pas au point de faire fermer le livre, a plus de valeur *vénale* que les articles de Bacon ou de La Harpe. Les contes sont trois fois plus difficiles. Quand on en a écrit une douzaine, le réservoir est vide, et il n'y a plus moyen de continuer.

Quelquefois, continue M. Jean Carrère, c'est une phrase d'un auteur lu par lui qui lui inspire un retour sur lui-même. Dans un vieux bouquin anonyme de 1692, intitulé *Vie de Descartes*, le biographe écrit :

Par ce moyen, il vint à bout de se délivrer des repentirs et des remords qui ont coutume d'agiter les consciences des esprits faibles et chancelants.

Et en marge, d'une écriture exceptionnellement très lisible, Stendhal jette cette profession de foi :

Jamais de remords !

Mais voici où il nous révèle des réflexions plus particulièrement mélancoliques. Dans le livre édité en 1695 sous le titre *Ménagiana ou les bons mots, les pensées critiques, historiques et*

d'érudition de M. Ménage, le fameux grammairien du dix-septième siècle rapporte l'expression populaire : « Bonjour lunette, adieu fillette ! » et ajoute pour sa part ce commentaire : « C'en est fait de l'amour, il n'en faut plus parler. »

Stendhal, assurément, doit s'arrêter longuement sur cette suggestive réflexion; car il la recopie de sa propre main dans l'intérieur de la couverture, indiquant la page, et écrivant au-dessous :

Lu le 5 septembre 1835.
Lu le 14 avril 1837.

§

« *Une Cité pour nos poètes* », rêve M. Gaston Picard, dans le **Figaro.**

Cité minuscule, certes, et ignorante de tout confort moderne. Mais si riche de sa beauté naturelle ! mais si heureusement pittoresque en sa personnalité !

Son nom : Six-Fours. Provençale de naissance, elle a sa place entre Sanary et le Cap Cépet. Elle doit l'appellation de Six-Fours à ce qu'elle comprenait autrefois six feux. Un document de 842 — le Cartulaire de Saint-Césaire — la mentionne déjà, et sainte Madeleine fut sa marraine. A Six-Fours, en effet, sainte Madeleine elle-même prêcha le christianisme, d'où le nom de « Camin de Sancta Madelena » donné au chemin qui mène de Six-Fours à Sanary.

Elle gît abandonnée, sur sa colline. Il y a encore des maisons. Mais les habitants se limitent à quatre ou cinq. Tous les autres descendirent dans la plaine, avides de gagner Reynier, la ville tentaculaire. Rien ne put les retenir, ni les vestiges d'un beau passé, ni la magnificence du panorama, ni la féerie des clairs de lune. Ni même la pluralité des essences méditerranéennes qui font de la colline un bouquet. Quel bouquet que celui-là, qui emprunte son parfum aux merveilles de la pinède touffue : cystes, chênes-nains, chênes kermes, argeilas, lavandes, oliviers sauvages, figuiers énormes ! Un tel parfum fleure jusque dans l'église, un joyau du onzième siècle, qui contient une collection d'œuvres d'art en un pitoyable état.

La pluie a ses aises sur les triptyques du moyen âge, sur un tableau à cinq compartiments. Et un tableau du Pérugin est à peine reconnaissable, tant il perd de sa couleur. L'église de Six-Fours a été classée comme monument historique. On ne s'en douterait pas.

Il y a, aussi, des ruines contemporaines des Romains, et des portes du moyen âge. Une chèvre est l'aimable et libre locataire de Six-Fours. Ses grand'mères sont-elles la chèvre de M. Séguin et la chèvre d'or

aimée de Paul Arène ? Peut-être. En tout cas, elle vagabonde à son gré, fine, blanche et ensemble noire. A l'heure du repos, elle s'en va paître auprès d'un petit créole, le Martiniquais qui joue de la flûte inlassablement pendant qu'il veille sur le fort.

Qu'attendent, demande M. Gaston Picard et avec lui M. Charles de Richter, qui lui a révélé ce site merveilleux, — qu'attendent aujourd'hui les poètes pour faire de la cité provençale leur cité ?

Comme les artistes ont leur Villa Médicis, ils auraient leur cité de Six-Fours ! l'Etat, cette fois, serait le bienvenu à aider les poètes. Il leur procurerait le moyen d'apporter aux maisons juste ce qu'il faut pour les rendre habitables, et il écarterait de l'église l'intempérie.

Songez donc que la municipalité de Six-Fours, pour n'avoir plus à s'occuper de ce qu'on appelle l'*oustau de moussou bon curat*, l'a loué tout récemment, avec un vaste enclos où les figuiers et les légumes se partagent la terre, pour la somme de... vingt sous. Quel est le poète qui ne dispose pas d'un franc ?

Il serait superfétatoire d'insister sur le superbe site. Nous osons à peine découvrir Six-Fours. Nous ne nous donnerons pas le ridicule de découvrir la Provence. De Mistral à Alphonse Daudet, de Paul Arène à Emile Ripert, c'est toujours une littérature — tout un poème qui s'évoque ! et on sait bien que le paysage, que le ciel, que la mer, que le soleil méditerranéens sont les amis des poètes. Aux poètes d'occuper Six-Fours, et d'enfanter sur la colline leurs plus belles œuvres !

Souhaitons que quelques muses se joignent aux poètes, car elles sont encore plus que le paysage, le ciel, la mer et le soleil les amies des poètes.

Et quel charmant petit monastère cela pourrait faire.

§

Mme Louise Faure-Favier nous dit dans l'**Eclair** sa visite aérienne au champ de Villeroy, sur la tombe de Ch. Péguy :

Quel beau temps pour un glorieux anniversaire ! Tout est riant : la Marne est un grand ruban bleu; les meules de blé au cône parfait sont des cloches d'or, et les champs remués par des charrues ont des tons chauds de sépia. C'est un tableau très doux où rien ne heurte, pas même les toits neufs dont le rouge s'est déjà adouci. De même, le souvenir de la guerre s'estompe. Comment a-t-on pu se battre dans ce paysage idyllique ?

Les tombes elles-mêmes ont une grâce charmante et comme juvénile. Posées en bordure de la route, avec leur entourage de petits drapeaux qui claquent aux vent et leurs parterres de fleurs, elles mettent une note vive au milieu de la grisaille des champs. Du haut du ciel, on dirait le

coup de pinceau, d'un peintre moderne sur une noble toile classique.

Cette impression a persisté lorsque, après avoir atterri, je suis allée, avec mon pilote Pierre Lecerf, déposer la gerbe de l'*Eclair* sur la tombe de Charles Péguy. Nous avons couché la gerbe sur le tertre, au pied du simple mausolée qui glorifie le poète-soldat. Elle le couvrait tout entier avec son drapeau éployé et les rubans tricolores qui la lient.

Tandis que j'étalais soigneusement les pans de la cocarde où Emile Buré et tous les collaborateurs de l'*Eclair* ont tenu à honneur de mettre leur signature, je pensais que Charles Péguy eût aimé cet hommage pour ce qu'il a de sentimental et de pittoresque. Venu par la voie aérienne et portant les noms de ses anciens amis, de ceux qui l'ont connu, de ceux qui l'admirent, il est placé triomphalement, au milieu des tendres souvenirs qui parent les tombes des soldats ses compagnons.

Péguy, rêve Mme L. Faure-Favier, « n'eût pas mieux choisi sa demeure dernière que ce coin champêtre où le renouveau de la terre pacifiée remplirait d'allégresse son cœur paysan ».

R. DE BURY.

BIBLIOTHÈQUES

Les Bibliothèques municipales. — On nous écrit :

Monsieur le Directeur,

Dans le *Mercure de France* du 15 août a paru un article sur les Bibliothèques municipales qui appelle, si vous le permettez, quelques remarques de l'un de vos abonnés.

L'auteur de l'article, orfèvre en la matière, établit un parallèle entre les bibliothèques municipales de Paris et les bibliothèques municipales (?) de Londres, et il n'a pas de mal à montrer la supériorité de celles-ci sur celles-là à tous points de vue.

Mais, ceci dit, l'auteur ne s'est pas avisé de rechercher si, à l'aide des crédits accordés actuellement aux bibliothèques municipales de Paris, il ne serait pas possible d'en améliorer sensiblement le fonctionnement comme, aussi bien, augmenter en quantité et, surtout, en qualité les livres à acheter.

Déjà, quand on lit dans l'article en question que les achats de livres, la reliure, l'entretien et les frais de bureau exigent 200.000 fr., alors que les frais de personnel se montent à 450.000 fr., on est en droit de se demander si c'est là le fait d'une bonne gestion.

Voyez-vous un commerçant qui aurait annuellement 450.000 fr. de frais de personnel pour vendre les 200.000 fr. de marchandises qu'il aurait achetées ? Vous le voyez, certes, mais déposant son bilan...

Toutefois, devons-nous être surpris de la gabegie municipale après ce qui en a été dévoilé à la tribune du Conseil municipal, et devons-

nous être étonnés que là où un bibliothécaire suffirait pour délivrer les 20 volumes environ que le public demande chaque jour, il y en ait 4 qui coûtent 6.000 fr. environ, ce qui représente 1 fr. de frais de gestion par volume prêté ?

Et pourtant, combien de chômeurs seraient heureux de travailler huit heures par jour à remplir une fonction dont tout ce qu'on peut dire d'elle c'est qu'un enfant de 10 ans en serait capable ; combien de petits fonctionnaires ou d'officiers subalternes retraités seraient heureux de trouver là un supplément de ressources de 4.500 fr. environ pour une besogne ne demandant ni capacités spéciales ni force physique !

Avec 90 à 100.000 fr. par an, les 20 bibliothèques centrales de la Ville pourraient être ouvertes 8 heures par jour, dont 6 pour le public de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures.

Ce serait un fameux progrès.

Il faudrait, en outre, 24.000 fr. pour assurer le service des dimanches et fêtes dans les 20 bibliothèques centrales à raison de 15 fr. par jour pour 62 jours.

Il faut remarquer que les bibliothèques municipales sont fermées les jours où le peuple est entièrement libre de son temps !

Enfin, les 60 bibliothèques succursales, généralement installées dans les écoles communales de quartier et gérées par le directeur de l'école, continueraient à fonctionner comme aujourd'hui.

Ainsi, avec 200 à 225.000 fr. et 100 personnes, le service des bibliothèques pourrait être amélioré sensiblement, tandis qu'il faut actuellement 333 ou 363 personnes et 450.000 fr. pour un travail quatre fois moindre.

Il est vrai que le service central n'est pas compté dans les 100 personnes. Il conviendrait donc de l'assurer par un personnel supplémentaire qui, certainement, pourrait être inférieur au personnel actuel.

Un second gaspillage des deniers municipaux a été remarqué par toutes les personnes qui ont essayé des bibliothèques municipales. Ce gaspillage est tout dans la médiocre qualité de la plupart des ouvrages neufs (je ne dis pas nouveaux) achetés chaque année.

On a dit que les bibliothèques municipales avaient été créées pour permettre aux éditeurs d'écouler au prix fort tous leurs invendus. Il y a beaucoup de vrai dans cette boutade, car le fond des bibliothèques est lamentablement pauvre et digne, pour les 3/4, du pilon.

J'ignore comment les achats de livres se font, mais je sais qu'ils sont d'une bien mauvaise qualité. Ce sont des ouvrages de second ordre, rarement récents, des fonds de magasin. Par hasard on trouve dans le tas un bon volume, mais c'est le pavillon qui couvre le reste.

Il est certain que les acheteurs ne sont pas au courant du mouvement littéraire, artistique et scientifique ; et je tiens pour assuré qu'une per-

sonne un peu cultivée, et dépourvue de parti pris politique, ferait beaucoup mieux qu'eux en se guidant d'après la critique des livres de quelques revues — dont le *Mercure* — et qu'en très peu de temps elle doterait les bibliothèques municipales d'un outillage intellectuel de premier ordre. Mais il faudrait que ce travail se fît au fil des jours, de façon à s'assurer les ouvrages choisis avant qu'ils ne fussent épuisés en librairie.

Il faudrait aussi faire cesser les souscriptions du Conseil Municipal à un tas d'ouvrages à gravures qui coûtent fort cher, et qui dorment dans les rayons des bibliothèques municipales, faute de trouver des lecteurs...

Enfin, une fois toutes ces économies obtenues, on pourrait trouver des fonds en faisant appel aux lecteurs eux-mêmes sous la forme d'un droit d'inscription à payer et d'un dépôt de garantie à verser.

Les sommes ainsi produites par ce premier, et l'intérêt des fonds du dépôt de garantie, permettraient soit d'alléger les charges de la ville, soit d'augmenter les achats de livres ou de développer le nombre des publications périodiques qu'on trouve dans les bibliothèques municipales.

On pourrait ajouter à ces revenus, le revenu des ventes qu'on pourrait faire des périodiques des années écoulées. Quand on voit les bouquinistes vendre d'occasion 1 fr. et même 2 fr. un exemplaire de revue, et 1 fr. 50 l'*Illustration théâtrale*, on ne voit pas pourquoi la Ville négligerait d'en faire autant.

En résumé, on pourrait supprimer beaucoup de personnel et payer mieux celui qu'on utiliserait pour un travail continu de huit heures par jour. On pourrait débarrasser les bibliothèques de tous les livres sans valeur qui les encombrent. On pourrait procéder à des achats « de qualité » au fur et à mesure des parutions en librairie. Enfin, on pourrait mettre à la disposition des lecteurs de nombreux ouvrages périodiques.

Aujourd'hui l'abondance de la production livresque est telle, et les livres vieillissent si vite, qu'à l'exception des œuvres hors ligne qui ont leur place dans toutes les bibliothèques, les revues, seules, sont vraiment aptes à tenir au courant du mouvement intellectuel d'une nation les personnes cultivées.

Quant à la question de la lecture sur place, elle ne pourra être réglée que le jour où des locaux suffisants seront accordés aux bibliothèques municipales. Jusque-là les documents commerciaux, touristiques et les journaux quotidiens mis à la disposition du public le seront en pure perte. C'est de l'argent jeté par les fenêtres.

Il y aurait encore bien des choses à dire, mais il faut savoir se limiter. Le croquis que j'ai donné ici suffira peut-être pour montrer que tout n'est pas parfait dans les bibliothèques municipales, et qu'avant

de vouloir imiter l'étranger, il conviendrait peut-être de leur faire rendre tout ce qu'elles devraient et pourraient rendre si elles étaient administrées plus pratiquement.

Recevez, Monsieur, etc.

ROUGERIE.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

Quelques livres belges : Louis Piérard : *Films Brésiliens*. — Charles Bernard : *Où dorment les Atlantes*. — Henry Davignon : *Le Visage de mon Pays*. — Alix Pasquier : *Dans les Ténèbres*. — André Baillon : *Histoire d'une Marie*. — Hubert Stiernet : *Le Récit du Berger*. — Albert Giraud : *Le Miroir caché*. — Thomas Braun : *A des Absents*. — Hermann Frenay-Cid : *Cartes postales pour Novembre*. — A. Misson : *Belgelette*. — Gaston Heux : *L'Angoïsse*. — M. Darchambeau : *L'Enfance en ruines*. — L. Kochnitzky : *Vingt-quatre Rondeaux pour faire danser les grandes personnes*. — L. Chenoy : *Poèmes vers une clarté*.

Quelques-uns de nos écrivains, bravant la canicule et sans pitié pour les méninges embrasées de leurs éventuels lecteurs, ont récemment donné l'essor à leurs rêves impatients dans une suite d'ouvrages dont l'intérêt devait fatalement subir la concurrence des vacances et qui se trouvent ainsi handicapés par l'exode vers les montagnes et les plages. Sept poètes : MM. Giraud, Braun, H. Frenay-Cid, Heux, Kochnitzky, Darchambeau, Chenoy, et sept prosateurs : MM. Baillon, Stiernet, Pasquier, Misson, Bernard, Piérard et Davignon, sans compter M. Glesener, de qui je n'ai pas reçu le récent recueil de nouvelles, ont donc résolu de ressusciter, malgré les rigueurs d'un insolite été, l'activité littéraire d'un pays voué au silence et séparé du restant du monde par les années de guerre.

Assurément, lorsque MM. Bernard et Piérard évoquent, dans leurs livres sur le Brésil, des paysages éblouissants, où la brûlante caresse des tropiques invite aux longues siestes et aux molles rêveries, ils trouvent, sans s'en douter, de saisissantes correspondances dans l'imagination de leurs lecteurs d'ici et, sauf l'exubérance des floraisons, compensées chez nous par la survivance héroïque de quelques corolles, les sites où ils promenèrent, à la suite du couple royal, leur lyrisme et leur fantaisie, n'ont rien de particulièrement surprenant pour de misérables enfants du Nord voués depuis près de cinq mois à l'exaspération des dieux solaires.

MM. Bernard et Piérard nous apparaissent ainsi comme de pré-

cieux guides dont nous pouvons goûter l'opportunité autant que les mérites.

Pourtant, le pays qu'ils explorèrent ensemble se reflète différemment au miroir de leur sensibilité, et telle impression savourée en commun s'avère dans sa grâce pittoresque ou sa beauté secrète, dans son frémissement éphémère ou son plan d'éternité, selon que l'un ou l'autre nous en transmet le souvenir ou l'image.

Louis Piérard inventorie d'un œil amusé les spectacles variés auxquels le convièrent les hasards d'une mission journalistique. Rien n'échappe à sa curiosité, dressée comme un limier de choix au dépistage des mille et un épisodes susceptibles d'intéresser un lecteur à la fois exigeant et pressé. Aussi intitule-t-il résolument **Films brésiliens** un livre qui n'a d'autre prétention que de relater, le plus littérairement et le plus exactement possible, les phases d'une merveilleuse mais précise aventure.

C'est du reportage à la façon d'un Huret ou d'un Naudeau, mais c'est surtout le reportage d'un excellent écrivain qui ne manque pas de déclancher, à la moindre occasion, de lyriques réminiscences. Si bien que l'on salue, au milieu d'une statistique ou d'un recensement, tantôt le fantôme de Baudelaire ou de Heredia, tantôt l'ombre de Jules Romains, qui étoilent ainsi, d'un éclair ou d'un sourire,la forêt des chiffres et l'océan des renseignements techniques.

Charles Bernard, moins primesautier, canalise ses souvenirs et les ordonne en vue de l'œuvre d'art qu'il en dégagera. Au détail direct il préfère l'écho spirituel d'un paysage et le Brésil lui apparaît avant tout comme le pays **Où dorment les Atlantes.**

L'image de ces gens, « qui n'ont pas su défendre aux nains voleurs l'accès de leur terre vierge », le hante jusqu'à lui faire oublier quelquefois la prodigieuse métamorphose d'une contrée libérée d'un joug sauvage et ouverte par les descendants mêmes des nains hardis à tous les prestiges de la civilisation.

Il diffère en cela de M. H. Davignon, qui, sans sortir de nos provinces, s'applique à rechercher, parmi leurs personnalités les plus représentatives les traits caractéristiques d'une âme nationale. **Le Visage de mon pays**, préfacé par Maurice Barrès, renferme six essais, écrits avant la guerre et qui gardent une

signification quasi-prophétique. On y trouve, analysée avec justesse et subtilité, l'œuvre de Verhaeren, de Maeterlinck, de Claus, de Lemonnier et de cet érudit trop peu connu, Eugène Gilbert, et les pages consacrées au peuple belge sont parmi les plus pénétrantes qu'on ait écrites sur notre pays.

A cette Belgique heureuse, M. Alix Pasquier oppose nos jours de détresse, et de leur retentissement dans une petite âme fragile, livrée à ses faiblesses, il a tiré un roman, **Dans les ténèbres**, qui marque un grand progrès sur ses écrits précédents.

En un style sobre et net, auquel on souhaiterait parfois plus d'accent, il relate la pitoyable aventure de Juliette Restier, femme d'officier séparée de son mari par la mobilisation et qui, victime de sa jeunesse, de la solitude et de la gêne, tombe dans les bras d'un hobereau allemand, à l'heure même où l'absent meurt au front belge.

Ce livre, le premier d'une trilogie, n'a d'autre mérite, dit l'auteur dans sa préface, que « d'être dû à la révolte d'une conscience contre le grand crime ».

C'est faire beaucoup d'honneur à une héroïne prédestinée par mille forces obscures à la prostitution, comme le sont au sacrifice, à la gloire ou à la mort d'autres âmes mieux trempées.

Les événements ne font qu'exalter des vertus ou des faiblesses latentes et ce n'est pas, ainsi que voudrait nous le faire croire M. Pasquier, « une victime ignorée du grand crime » qui s'abandonne aux caresses du soudard, mais une petite créature falote, coquette et vaine, créée pour l'amour et l'acceptant où qu'il se trouve.

Au contraire, la prostituée au cœur tendre dont M. André Baillon relate la vie dans son **Histoire d'une Marie** ne pose pas à la martyre du sort. Elle voue son humble chair aux caresses parce que, née bonne et voluptueuse, elle aime le partage et y trouve son plaisir.

Petite cousine de la Lucie Thirache, qui valut les honneurs de la Cour d'Assises à Paul Adam, elle roule dans les pires abjections avec une si touchante candeur qu'elle s'apparente aussi aux fades héroïnes de Berquin et conquiert, grâce aux prévenances sentimentales de M. Baillon, une place enviée au paradis des Magdeleines non repenties.

Tout le talent en puissance dans le premier livre de M. Bail-

lon s'est magnifiquement déployé ici. On retrouve dans l'*Histoire d'une Marie* ce style bref, serré et étincelant d'images, par quoi s'était fait remarquer *Moi, quelque part...*

Mais aux qualités de la langue s'ajoute, cette fois, une incomparable souplesse d'analyse qui, même dans les chapitres les plus cyniques du livre, parvient à libérer la lamentable Marie de la trouble atmosphère où elle se complaît.

Avec M. Hubert Stiernet on se retrouve dans un air plus salubre et son **Récit du Berger** est comme une oasis où d'humbles voix mêlent leurs rires et leurs larmes à la chanson des sources et du vent.

Ah! le charmant petit livre sans prétention et riche de sa seule honnêteté !

Un berger y raconte l'invasion de son village par les hordes allemandes, et du 6 août 1914 à la fin de l'année 1915, c'est, interprété par une âme simple, le mémorial de l'occupation ennemie, dans un pays de braves gens, aux portes de Liége.

Aucun souffle de haine ne traverse ce récit qui, comme tant d'autres, aurait pu prêter aux dissertations passionnées.

Le berger de M. Stiernet, dans ses tête-à-tête avec la nature, a acquis d'obscures et profondes vertus, qui, aux heures de colère et de révolte, sauront tempérer son âme impatiente. C'est un sage et c'est en sage qu'il vit les heures douloureuses de son pays, non sans garder, au fond de soi, l'indéfectible espérance qui lui apportera chaque jour la somme d'héroïsme nécessaire au relèvement du courage chez ses frères malheureux.

Issu de la même veine, et comme lui destiné aux enfants d'hier et de demain, **Belgelette**, de A. Misson, offre, ingénument contée, l'histoire de l'invasion. De jolis croquis de Mlle G. Hagemans en rehaussent l'agrément.

Tous ces ouvrages, sauf peut-être celui de M. Pasquier, donnent l'impression d'avoir été écrits pour le plaisir de leurs auteurs. En cela ils nous touchent directement et nous dispensent, avec plus ou moins d'intensité, leur émotion et leur charme.

Parmi les sept poètes qui nous font présent de leur moisson d'été, quelques privilégiés semblent aussi s'être abandonnés à la simple joie d'écrire, et ce sont précisément ceux-là qui se rapprochent le plus de nous.

Dans le **Miroir caché** que vient de faire paraître M. Albert

Giraud, à qui il importe tout d'abord de rendre hommage pour l'inlassable zèle et la hautaine probité avec lesquels il sert les lettres françaises, on ne perçoit que rarement le reflet d'un songe fraternel.

> Assis au coin du feu je respire des roses
> En évoquant pour vous les êtres et les choses
> Que rencontra mon rêve au hasard du chemin,
>
> Et sur l'écran du vers se projette irisée,
> Comme un miroir caché dans le creux de ma main,
> Une âme mi-naïve et mi-désabusée,

écrit M. Giraud dans un sonnet liminaire.

Ce serait fort bien si les êtres et les choses qu'il évoque projetaient en nous quelques éclairs.

Mais M. Giraud, un peu à la façon d'un collectionneur averti, se contente de nous promener dans un cabinet de curiosités, riche en bibelots précieux ou rares, mais d'où sont rigoureusement bannis l'air et la lumière.

Mercure, Messaline, Atlas, Psyché, Pan, Pégase ou Dionysos y servent de truchements aux plaisanteries, aux nostalgies ou aux rancunes d'un écrivain à qui le sens du haut lyrisme resta toujours fermé et qui ne s'en console pas.

Les trente-huit sonnets du *Miroir caché* sont autant de cages d'or où volettent des oiseaux de mécaniques.

Parfois on y surprend un chant, vite interrompu par le grincement d'un rouage que M. Giraud, semblable à cet empereur de Chine dont parle Andersen, prétend nous imposer comme un perfectionnement de la voix du rossignol.

Sans cela, s'aviserait-il de ne découvrir en M. Francis Jammes qu'un servant du Catoblépas ?

Tout n'est certes pas également admirable dans l'œuvre de Francis Jammes, et, pour ne pas s'en être aperçu, M. Thomas Braun, qui est, comme chacun sait, une sorte de consul général du Jammisme en Belgique, vient de faire paraître une plaquette, *A des Absents*, où, avec une froideur concertée, il galvaude d'inestimables dons. Les strophes les plus délicieuses y alternent avec de lamentables bêlements qui finissent par noyer dans le ridicule l'élan d'une foi sincère et la fraîcheur d'une incomparable inspiration.

M. Herman Frenay-Cid, qui, lui aussi a subi l'empire de Francis Jammes, garde, au moins, une juste mesure dans ses exquises **Cartes postales pour Novembre** tout imprégnées d'une généreuse et virile émotion.

C'est à la muse altière et pure de Fernand Séverin que M. Marcel Darchambeau fait appel dans **L'Enfance en ruines**. Conseillère redoutable, elle n'acceptera pas, sans un froncement de sourcils, tous les poèmes de son admirateur, mais elle lui saura gré de son sincère effort,

M. Gaston Heux a de plus hautes visées. Tyrannisé par un souci de perfectibilité, qui serait louable s'il aboutissait à une œuvre parfaite, M. Gaston Heux ne livre que rarement ses vers à la publicité. Il vient de se départir de son long silence en faisant paraître *L'Angoisse*, un acte en vers qui n'apparaît, hélas, que comme le stérile délassement d'un écrivain en proie à la manie du mot rare et pour qui toute la détresse humaine se résout en concettis, madrigaux et creuses métaphores.

La fantaisie de M. Léon Kochnitzky est moins laborieuse. Lauréat de l'Académie Française, M. Kochnitzky a signé des vers classiques qui ne sont pas sans valeur. Aujourd'hui il s'exerce au simultanéisme et ses **Vingt-quatre Rondeaux pour faire danser les grandes personnes** sont bien divertissants. La « Sonate » est exquise d'humour et de rythme et la recette du parfait sonnet, renouvelée de M. Georges Duhamel, serait excellente, si M. Kochnitzky, qui écrivit ce vers lapidaire

On peut être un crétin et faire un beau sonnet,

ne s'était avisé, par gageure, de publier, dans *Le Flambeau* de septembre, douze sonnets à peu près impeccables.

Combien, au sortir de ces passe-temps un peu guindés, paraissent émouvants les **Poèmes vers une Clarté** de M. Léon Chenoy !

Un jeune homme s'y confesse tout simplement. A travers les paroles qu'il nous livre, on perçoit tout le drame d'une âme en proie à sa métamorphose spirituelle, et qui, tout en s'assignant un viril destin, sans attendrissement ni réminiscences, ne peut s'empêcher, à la seule évocation de ses heures narcisséennes, de tressaillir comme sous un baiser trop tendre....

Car l'automne et ses jours aux faiblesses propices
M'ont offert un rappel de douleurs anciennes,
Leur symbole où mon âme ancienne
Se complaisait.
Or j'ai peur aujourd'hui de trop naïf regrets.

Pourtant, de sa fréquentation avec Stendhal, l'adolescent a compris que le rêve

est toujours d'unir
L'enthousiasme et la clairvoyance
Et d'être ce visage serein qui pense
Complété par tel fin sourire...

Et il quitte le miroir et la chambre, complices de ses heures troubles, pour descendre vers « la vie en rumeurs », vers la vie qu'il aimera *peut-être* et à laquelle il vouera le meilleur de lui-même,

Afin que, jour par jour se prépare un automne
Riche d'appels joyeux et de fruits mûrs.

Il y a dans ce mince recueil, où Verlaine et Laforgue, Stendhal et Maurras se disputent une sensibilité et une intelligence exceptionnelles, plus et mieux que de vibrants et fluides poèmes, plus et mieux aussi que l'étape sentimentale d'une adolescence inquiète.

Disciple de Belphégor vers qui l'attire son esprit passionné de beaux décors et de nobles rêves, le converti volontaire qu'est M. Chenoy, par discipline pour sa foi nouvelle, renonce à tout ce qui pourrait dépasser la norme d'une vie lucide et dure. Toute l'angoisse du néophyte sans croyance, mais plié avec une austère volupté aux rigueurs d'un joug détesté, palpite dans ce petit livre, l'un des plus attachants qui aient paru depuis longtemps en Belgique.

Memento. — *Le Prisme*, Revue d'art et de littérature, publie, sous la direction de M. Noël Ruet, son premier numéro auquel ont collaboré Fernand Mazade, Hubert Krains, Max Elskamp, Frans Hellens, Marie Gevers et Paul Fierens. M. Noël Ruet y analyse quelques livres français et belges.

Le Thyrse consacre son numéro du 15 août à M. André Savanier.

Signaux publie une prose âpre de Neel Doff, de beaux poèmes de Frans Hellens et de Léon Chenoy et, de M. André Derain, un hommage à J.-E. Blanche, d'une ironie un peu facile.

Le Flambeau, dans ses numéros de juillet, août et septembre publie

une excellente traduction de *La Cerisaie*, de A.P. Tchekhov, par C. Mosckova et A. Lomblot.

GEORGES MARLOW.

LETTRES ESPAGNOLES

Ramon Gomez de la Serna : *El Doctor Inverosimil*, Ateneo. — Rouveyre en Espagne. — Memento.

La littérature espagnole, depuis Don Quichotte et le Licenciado Vidriera, a toujours offert une galerie de personnages extravagants, fous profonds, maniaques philosophes, souvent copiés sur le vif. Il existait, il y a quelques années, en Galice, un Doctor Amigo, médecin plein de sagesse et de bouffonnerie, dont on raconte encore les manières étranges et les cures merveilleuses. Peut-être Ramon Gomez de la Serna en a-t-il entendu parler alors qu'il écrivait certaines des histoires de son **Docteur Invraisemblable**. En tous cas, j'ai déjà dit la puissante, l'inépuisable imagination, toute l'originalité de cet écrivain. Et c'est une thérapeutique toute personnelle qu'il nous propose dans ce petit livre qui se présente orné de curieuses photographies médicales et de graphiques vraiment impressionnants. Ici c'est la radiographie d'un thorax avec une silhouette de femme dans la région cardiaque. Là se sont des microbes, qui, dans le cercle du microscope, font penser à d'étranges planètes. D'autres planches sont effroyablement macabres, l'humour espagnol s'étant toujours plu aux farces du mauvais goût le plus sinistre et le plus brutal.

Le Docteur Invraisemblable a étudié tous les cas, il a une opinion sur toutes les maladies. Il sait que le cœur n'existe pas et que les clients qui se plaignent d'avoir mal « là » se trompent. Il ne faut pas laisser l'idée d'un organe se développer dans les vides de notre corps. On peut en mourir. Néanmoins il sait que nous devons mourir, qu'il y aura tout de même une maladie inguérissable :

Nous devons mourir parce que nous sommes assassinés.
Nous avons plein de sang en nous, du sang comme dans un crime...

Mais avant de recueillir le dernier regard des mourants, que d'étonnantes guérisons il a opérées, ce Docteur Invraisemblable ! En général sa psychologie découvre la cause véritable des maladies. Il est le Sherlock Holmès de la médecine. Cet homme, par

exemple, qui avait laissé pousser sa barbe, ne se mourait-il pas d'insincérité ? Lui, si joyeux autrefois, dépérissait depuis la transformation de son visage. C'est que la barbe est nocive, et que quelque chose se tord et se pourrit chez celui qui la porte. Et cet autre client, quelle était la cause de sa langueur ? Le Docteur Invraisemblable le voit tous les jours entrer au café, enlever son chapeau, son pardessus, ses gants ; il enlève ses gants...

avec cette lenteur avec laquelle on enlève et met ses gants, comme si on se dépouillait en faisant attention à ne pas se faire trop de mal, ou comme si on s'enlevait un emplâtre fortement attaché à la peau.

Nos gants prennent, quand ils restent seuls et abandonnés, des gestes divers : gestes d'orateur, un pur geste de Démosthène ; geste de pianiste qui joue ; geste — quand ils tombent réunis au poignet, l'un la tête en bas et l'autre la tête en haut — de prisonnier à qui on a mis les menottes ; mais en général ils nous font honte en prenant une attitude pitoyable de mendiant, surtout quand nous les posons sur les tables des cafés...

Nul doute ! Cet homme est malade à cause de ses vieux gants, des gants de trois ans. Cette fidélité qu'il leur gardait était un assujettissement ; ils portaient en eux un germe terrible. Et des gants neufs de couleur claire le guérirent.

Et cet enfant ? Cet enfant qu'on a ramené de la promenade avec un tremblement nerveux inexplicable ? Le Docteur Invraisemblable s'enquiert : que s'est-il passé pendant cette promenade ? Rien, son papa a joué avec lui, son papa s'est amusé à se cacher derrière un arbre et le petit s'est cru perdu...

— Mais en me retrouvant, conclut le père, il a ri d'un grand rire qui s'est terminé dans un hoquet nerveux.

— Eh bien ! voilà le mal... Voilà la cause de son mal... Ne vous cachez plus jamais...

... Le geste de l'enfant qui s'aperçoit que son père n'est plus là est celui de se trouver dans un îlot encore plus isolé par la marée qui monte. Comme leur père, d'autre part, ne leur a pas donné la confiance suffisante pour qu'ils supposent une plaisanterie, ces enfants le croient et il leur reste une brutale fièvre de cœur, un grand *Orphelinisme*.

La psychologie du Docteur Invraisemblable s'élève parfois jusqu'au plus haut sentiment de l'humanité. Il y a, parmi ces fantaisies de pince-sans-rire funèbre, de l'amour et du lyrisme.

Le Docteur Invraisemblable a remarqué cette petite perversité

des familles bourgeoises : l'entrain, l'empressement avec lequel on y soigne un parent, lequel parent redeviendra inintéressant, voire odieux, dès qu'il sera guéri. Et il nous parle de sa cousine, dont la volupté était de soigner et de veiller ainsi ses parents ou ses amis.

Je la rencontre toujours dans l'alcôve du parent malade ou du parent mort. Elle est la première à venir et la dernière à s'en aller.

Elle sent le cadavre de loin, comme une chienne de chasse le fait du gibier mort et perdu dans les broussailles.

La cousine tombe malade à son tour.

En assistant à la mort d'une façon abusive et vicieuse, cette maladie s'était déclarée en elle, bien que le mal vînt de très loin en arrière, d'autres promiscuités avec d'autres morts. Sans doute, sa maladie était la contagion d'un moribond traité sans l'hygiène et la bonté du cœur suffisantes, sans la propreté et la charité suffisantes, la contagion de la mort, pour s'être trop compromise en sa compagnie. Une laide maladie, très indécente et très ignoble...

Et près de son lit, le Docteur Invraisemblable lui adresse un discours émouvant :

Les morts ont un désir très justifié d'emporter avec eux tous ceux qu'ils peuvent... Comme tous les malades, comme les plus terribles des malades, ils n'ont aucun égard ; leur égoïsme est plus fort que tout.

Et toi, tu aimes être la dominatrice des maisons qui sont dans la tribulation, tu veux gagner de ces indulgences qu'on gagne avec ces sortes de choses ; tu veux être nécessaire, être visible ; ne pas occuper cette place obscure et simple où tu pourrais être meilleure et plus généreuse envers les vivants...

Ces quelques histoires, ces trop courtes citations peuvent laisser deviner les aspects de ce livre.

Ramon Gomez de la Serna a joué avec tous les objets qui l'entouraient ; il les a tous aimés, les plus familiers comme les plus biscornus, il les a tous regardés du même œil singulier, pénétrant, déformateur : les objets et les hommes et les bêtes, les seins des femmes, les clowns du cirque, et toutes ces choses qu'on voit dans les rues et dans les cafés de Madrid. Aujourd'hui, cet heureux génie s'approche d'une science redoutable et du spectacle de la douleur, et il a su donner à son rire cette gravité profonde qu'ont eue les grands auteurs comiques.

Il faut qu'on le sache, il existe actuellement dans la péninsule

un jeune écrivain qui n'a pas encore épuisé toutes les richesses du monde.

§

Joaquin Lopez Barbadillo fait paraître pour ses amis, en éditions très précieuses, un enfer où figurent le sieur d'Hancarville et Nicolas Chorier, traduits en espagnol, et un recueil de *Coplas* licencieuses, comme Quevedo et Gongora ne dédaignèrent pas d'en écrire. Il a reproduit dans sa collection l'album du *Gynécée* d'**André Rouveyre**, tel que le publia le *Mercure* et en respectant jusqu'à la typographie bizarre dans laquelle fut imprimée la préface de Remy de Gourmont. Joaquin Lopez Barbadillo fait précéder le tout d'une étude où il loue le caricaturiste, en même temps que l'écrivain de ces *Souvenirs de mon Commerce*, qui nous ont découvert tant de surprises. Ajoutons que l'*Imparcial* a consacré à Rouveyre — et avec enthousiasme — un de ses lundis.

Memento. — Pablo M. Turull, délégué de l'*Association Espagnole pour la Société des Nations*, a publié sous le titre : *Mirando el Porvenir* un brillant essai de réforme intellectuelle et morale.

L'éditeur Jimenez Fraud dirige la collection *Granada*, où il a publié la fameuse *Bible en Espagne* de George Borrow, traduite par Manuel Azaña : il était curieux qu'un livre aussi intéressant pour les Espagnols n'ait pas encore été traduit ; Manuel Azaña a comblé cette lacune avec son intelligence accoutumée. Le même éditeur dirige la collection *Jardinillos* dans laquelle Américo Castro a publié des fragments du *Saint-Isidore*, l'agreste, l'adorable poème de Lope de Vega, et dans laquelle Mme Z. Camprubi de Jimenez a donné un choix de ses traductions de Rabindranath Tagore. On sait que Mme Camprubi de Jimenez, qui est la femme du poète Juan Ramon Jimenez, s'est consacrée à Tagore, et que, grâce à elle, cet homme admirable est en somme plus connu en Espagne qu'il ne l'est en France. — G. de Boladeres Ibern : *Enrique Granados*, editorial Arte y Letras, Barcelona : un petit livre très complet donnant, non seulement la bibliographie du maître et des souvenirs sur sa vie, sa conversation et son enseignement, mais aussi l'analyse technique de ses œuvres. — César Falcon : *Plantel de Invalidos*, Pueys, Madrid : un recueil de nouvelles agréablement écrites. — De même on sent que M. Fernando Gil Mariscal a pris bien du plaisir à écrire ses livres : *En Villabravia*, *Rie*, et son dernier : *Girones*, qui contient un amusant *à la manière* du *Conde Lucanor*. — On a élevé au Palais-Royal un monument au Génie Latin qui devait primitivement être un monument à Ruben Dario. L'ambassadeur d'Espagne à Paris

s'est opposé à ce qu'on rappelât seulement ce nom dans une inscription au dos du monument, déclarant qu'il fallait éviter de faire des personnalités. C'est bien gênant, les personnalités. Des écrivains espagnols se sont émus de l'incident comme en témoigne un article de Jorge Guillen paru dans la *Libertad*. Ce n'est pas que les poètes aient besoin d'être louangés par les ambassadeurs, mais il y avait là l'occasion d'une communion entre les poètes de langue espagnole, auxquels le pauvre grand homme avait révélé des possibilités nouvelles, et les poètes français, parmi lesquels il avait mené sa vie douloureuse.

JEAN CASSOU.

LETTRES PORTUGAISES

Portugal et France. — Paulo Osorio : *A traves do Livro Branco* ; Cia Portugueza Editora, Porto. — João de Barros : *Sentido do Atlantico* ; Aillaud et Bertrand, Lisbonne. — Le novolusisme. — Antonio Sergio : *Ensaios* ; Renascença Portuguesa, Rio et Porto. — Pina de Morais : *O Soldado Saudade* ; Renascença Portuguesa, Rio et Porto. — Memento.

Je ne sais si nos efforts de plusieurs lustres auront pu convaincre les lecteurs de ces chroniques que le Portugal n'est ni tout à fait l'Espagne, ni tout à fait la France, même celle du midi, mais qu'il possède, au contraire, sa personnalité propre, évoluée au cours des siècles en un cadre historique et géographique particulier. Il suffit de s'y rendre par la ligne de Beira-Alta, construite en pleine montagne, pour se rendre compte de la réalité d'une frontière naturelle entre Portugal et Castille et pour comprendre que les relations habituelles des Lusitaniens se sont établies par mer.

Le destin du Portugal était inscrit d'avance dans son littoral. Ainsi est-il resté rebelle aux tentatives d'unification de la Péninsule, obstinément poursuivies par la monarchie castillane, et de cette rivalité entre les deux États une méfiance a subsisté qui continue de séparer moralement Espagnols et Portugais. C'est à cela que nous devrions prendre garde en France, dès qu'il s'agit de nouvelles intéressant la Lusitanie ; car elle n'est pas très aimée chez sa voisine, et les renseignements qui émanent de celle-ci, quand ils ne sont pas d'ordre purement scientifique, sont généralement sujets à caution.

Il semble, du reste, que certains intérêts s'ingénient à empêcher les sympathies spontanées que le **Portugal et la France** éprouvent l'un pour l'autre de porter tous leurs fruits, et l'on ne

saurait dire que le traité de Versailles, avec toutes ses conséquences d'hégémonie britannique, ait favorisé l'œuvre de rapprochement qui nous est particulièrement chère.

C'est que le Portugal est fondé à se considérer comme mal récompensé de ses lourds sacrifices. La France est dans la même situation douloureuse ; mais c'est elle qu'il fallait sauver et, quoique les hommes politiques portugais aient voulu, dès le début du cataclysme, se retrancher derrière l'alliance séculaire qui lie leur pays à l'Angleterre, l'intervention dans la guerre ne put être acceptée par l'opinion publique que parce qu'il s'agissait de la France, tutrice spirituelle du monde celto-latin. Ce courant de sympathie naturelle et désintéressée, qui unit le Portugal à la France dès les premières heures du conflit, M. Paulo Osorio s'efforce de le faire entrevoir dans l'enchevêtrement des documents diplomatiques qui s'accumulent de 1914 à 1916, et qu'il analyse avec perspicacité dans son ouvrage de pure objectivité : **A travers le Livre Blanc**. Plus attentif à la lettre qu'à l'esprit, M. Camille Pitollet, dans une remarquable étude publiée au *Monde Nouveau : Les Portugais à la Bataille de la Lys*, cherche à déterminer de son côté les véritables causes qui ont amené le Portugal à s'associer à la lutte des Alliés contre l'Allemagne, et il en arrive à cette conclusion plutôt dure que :

le Portugal n'a agi, tout au long de la guerre, qu'en fonction de son allié britannique, la France, dans l'horizon diplomatique portugais durant les pourparlers interminables de 1914, 1915 et 1916, ayant toujours été éclipsée par Albion.

Au point de vue diplomatique pur, M. Pitollet peut, doit avoir raison. Mais, si trompés qu'ils soient, les peuples comptent tout de même pour quelque chose, puisqu'ils ont leurs affinités propres, leurs élans collectifs, leurs aspirations, leurs révoltes.

Ce qui ressort avec le plus de netteté du *Livre Blanc*, c'est le dessein caché de l'Angleterre de laisser au Portugal toute la responsabilité de son intervention dans le conflit, afin de ne contracter envers lui aucune dette de gratitude.

Les hommes politiques portugais de 1914 eussent désiré garder la neutralité. Quand la France appela au secours, ils se sentirent ébranlés et invoquèrent l'alliance britannique.

Le problème des colonies portugaises dut apparaître bientôt

dans toute sa netteté aux dirigeants lusitaniens. L'idée d'un partage entre l'Angleterre et l'Allemagne n'était pas neuve ; c'était une menace dont les sursauts de la guerre pouvaient faire d'un jour à l'autre une réalité, si le Portugal, au nom de l'alliance anglaise, n'intervenait pas.

Or, l'Allemagne avait déclaré que le sort des colonies serait réglé sur les champs de bataille de l'Europe. Il fallait donc assurer la victoire française. Cette victoire était ardemment souhaitée par la majorité du peuple portugais. Les dures souffrances de la lutte, les intrigues du dehors purent modifier fortement la mentalité primitive, la faiblesse de la France au sein de son triomphe et les mécomptes de la paix purent faire regretter en partie l'intervention ; il est impossible aux Français de méconnaître tout ce qu'il y eut de généreux dans l'attitude de la nation portugaise à notre égard, et c'est lui faire injure que de rapporter tout ce qu'elle fit à son état de vassalité vis-à-vis d'Albion. Le sentiment lusitanien reconnaîtra, un jour prochain, que si la France victorieuse n'a pas fait davantage elle-même, c'est qu'elle se trouva circonvenue plus d'une fois à la façon du Portugal, pour le plus grand profit de l'Angleterre. Attendons patiemment que lumière se fasse ; attendons que les grandes questions en suspens dans le monde aient trouvé un commencement de solution et que l'on se soit mis d'accord, à propos du Pacifique, par exemple. Sans doute, alors, ce que j'appellerai la *fonction de l'Atlantique* nous apparaîtra-t-elle plus nettement. Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Portugais ont proclamé que l'Atlantique, au point de vue civilisateur, devait succéder à la Méditerranée.

A n'en pas douter, M. João de Barros, qui s'est fait l'infatigable champion du rapprochement luso-brésilien, œuvre au regard de cette idée féconde, qui doit viser à faire converger vers un but commun de civilisation les trois républiques de Brésil, de Portugal et de France. A chaque page de son nouveau livre : **Le Sens de l'Atlantique**, il affirme une fois de plus avec éloquence et ferveur, avec enthousiasme, avec foi, la nécessité et les avantages du rapprochement luso-brésilien, lequel fait partie, dit-il, de « notre patrimoine d'espérances ». Les *nativistes* (lisez chauvins) d'outre-Atlantique n'en veulent à aucun prix ; ils ont même réussi à déchaîner là-bas un violent mouvement lusophobe. Mais M. João de Barros ne se décourage point ; il est

soutenu par les sympathies plus ou moins actives des sommités intellectuelles de Brésil et de Portugal, et par les aspirations cachées de deux peuples frères, que le passé commun rend solidaires au regard de l'avenir. Il invoque le haut patronage de ce grand penseur occidental Graça Aranha, initiateur du mouvement ; il invoque la mémoire de ses amis regrettés, le prestigieux conteur Paulo Barreto, le grand poète Olavo Bilac ; il rappelle l'action lusophile d'orateurs comme Ruy Barbosa, de romanciers comme Afranio Peixoto, qui dans *Fruta do Mato* analyse magistralement l'âme du mulâtre, ennemi né du Portugal ; de prosateurs comme Mario de Alencar (l'auteur élégant et subtil de *Contes et Impressions*, que vient de publier *Renascença portuguesa*), de poètes comme Filinto de Almeida, Félix Pacheco, Alberto de Oliveira, d'hommes de science comme Antonio Austregesilo. Dans son propre pays, les sympathies pour le Brésil sont unanimes ; mais les dirigeants ont trop souvent manqué de convictions actives et d'esprit de suite. Des nombreux projets ébauchés, concernant les échanges intellectuels, la protection des émigrants portugais au Brésil, l'unification de certaines dispositions juridiques, aucun n'a été pleinement réalisé. Au simple point de vue de la propagande sentimentale, il eût été hautement significatif, à coup sûr, d'envoyer à Rio et à Saint-Paul, en visite officielle, le prince actuel des poètes d'origine latine, Guerra Junqueiro, chantre épique de la Race, dont aucun Brésilien cultivé n'ignore l'œuvre puissante. Il n'eût pas été salué moins chaleureusement là-bas qu'il vient de l'être par le Sénat de Lisbonne, et nous sommes sûrs que l'*Anthologie* si intelligemment publiée par la librairie Aillaud et Bertrand n'aura pas moins de lecteurs au Brésil qu'au Portugal.

C'est dans l'amour de la mer que réside le *sens de l'Atlantique*, et cet amour, ainsi que le démontrent les travaux de Ricardo Severo en matière préhistorique, est un héritage que tous les Lusitaniens ont recueilli de leurs plus lointains ancêtres.

En dehors des raisons sentimentales pratiques qui rendent le rapprochement possible et indispensable, dit M. João de Barros, ce rapprochement résultera de la conscience plus parfaite que les deux pays devront prendre de leur commun *destin atlantique*. Ce destin leur est imposé par leurs situations géographiques respectives, puisque les rivages

les plus prospères et les plus étendus de l'Atlantique-sud sont possessions portugaises ou brésiliennes.

L'exploitation de ces rivages et les entreprises commerciales qui en résulteront nécessiteront un jour ou l'autre la création d'une grosse flotte au service du négoce luso-brésilien. Intellectuellement, ajouterons-nous, les mêmes influences fournissent au Portugal et au Brésil leurs directives essentielles. Ces influences sont françaises, et la France a un intérêt primordial à ne pas se laisser supplanter. Or, parmi les partisans du rapprochement luso-brésilien, il n'en est guère qui ne soient de fervents amis de la France.

Trop souvent ce sont nos modes passagères et non les principes essentiels de notre culture, éminemment humaine et universaliste, qui viennent, d'époque en époque, aimanter les mouvements d'idées au Portugal. Le **novolusisme** nationaliste inauguré dès 1891, concurremment avec le Symbolisme, par Manoel da Silva-Gayo n'échappe pas à cette constatation, malgré son culte de la tradition quelque peu restrictif et ses préférences pour un certain panibérisme intellectuel.

Le *novolusisme* fut particulièrement fécond ; mais son dernier avatar, l'*intégralisme* activiste, ne saurait avoir toutes nos sympathies.

Nous partageons l'avis de M. Antonio Sergio, dont les prestigieux **Essais** seront l'évangile des prochaines générations :

> Aux agitateurs d'idées doivent succéder les organisateurs d'idées et de faits, des réalistes, en somme, au service de l'idéal.

Hostile à tout vain décalque, fût-ce de Barrès, de Maurras ou de Bergson, M. Antonio Sergio affirme la suprématie nécessaire de l'Intelligence constructive, sans nier que le Sentiment et l'Inspiration soient les facteurs premiers de tout art. Il n'a aucune superstition pour l'antiquité et se refuse à identifier l'humanisme avec les études dites classiques. Pour lui le classicisme, c'est l'empire de l'Esprit sur la partie physiologique de l'être, de la loi de cohérence contre l'aveugle instinct. Aucune œuvre ne vaut, si l'arrangement de ses parties n'est subordonné à un plan général, en dehors de tout caprice individuel. De là, la virulence qu'il déploie contre l'anarchisme romantique. Junqueiro est épargné moins que tout autre, et l'on peut s'étonner à bon droit que la

Cartilha maternal de João de Deus ne trouve pas grâce devant la rigueur des idées pédagogiques de M. Antonio Sergio, alors que tout ce qui constitue l'essence de cette méthode aurait dû le trouver d'accord.

Différents par la langue, le sang, le milieu originel, tous les hommes retrouvent leurs parentés dans la communauté de la Raison. L'erreur des erreurs, toujours répétée, est de prétendre résoudre les problèmes nouveaux à l'aide des procédés anciens. Il convient de refréner les passions nationalistes, en élevant au-dessus d'elles le véritable Humanisme, le génie de l'Esprit créateur et libre.

Quelques-uns de ces *Essais* sont d'admirables synthèses doctrinales, par exemple *Education et Patriotisme*, où l'auteur montre les contradictions de Rousseau et où il s'efforce de replacer l'idée de la Société sur le plan de la conscience ; *En Démocratie*, où il essaie de concilier le contrôle de l'opinion publique avec la question de compétence ; *Interprétation du Sébastianisme*, où il tente de prouver que le *Messianisme* portugais est fomenté par les conditions sociales et non par une psychologie de race.

Ne laissons pas dire que les jeunes talents ne réussissent pas à attirer notre attention. Nous avons eu l'honneur de signaler ici les beaux livres de guerre signés Augusto Casimiro, Jayme Cortesão, Carlos Selvagem ; disons que le soldat portugais n'a pas eu de peintre plus attendri, de plus fidèle interprète de ses sentiments que M. Pina de Moraès, qui, à ses vivants récits de *Au Parapet*, ajoute les claires pages du **Soldat Saudade**, toutes frémissantes de simple et humaine émotion, toutes colorées de menus détails sincères, plus éloquents dans leur ingénuité souvent tragique que les plus beaux discours à thèse. Bien des Français sans doute pourraient, si ces pages étaient traduites, goûter fortement ces épisodes, dont leur sol fut le théâtre et qui s'intitulent : *Madame la Baronne*, *La Petite Veuve*, *Madame la Fermière*, *La Mort de Pierrot*, *Une Française fameuse*, etc.

Memento. — La maison d'édition *Renascença portuguesa* et son organe la revue *Aguia* ont émigré au Brésil et deviennent un merveilleux agent de liaison luso-brésilien. Nous continuerons de signaler les ouvrages publiés dans ses collections, où les écrivains des deux pays s'entremêlent, et nous analyserons spécialement les livres d'auteurs portugais. Mario Monteiro y publie des vers gracieux *Urze do Monte* ; Villa-Moura y réédite *Nova Sappho*, et Leonardo Coïmbra y donne, sous ce

titre *Adoração, Cânticos de Amor*, des proses lyriques passionnées dont la richesse d'images et le symbolisme voluptueux rappellent les poèmes arabes. Que M. Aquilino Ribeiro avec *Filhas de Babilonia*, M. João de Barros avec *Dom João*, Antonio Corrêa d'Oliveira et d'autres nous pardonnent d'être en retard vis-à-vis de leurs derniers ouvrages. Nous y reviendrons. En Galice, la revue *Nos*, sous la direction de Vicento Risco, plante les jalons du nationalisme Gallego.

PH. LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Le centenaire de Dostoievski. — Le mouvement littéraire et artistique au pays des Soviets. — La Camarade Isadora. — Memento.

Le centenaire de Dostoievski. — Malgré l'effroyable famine qui est venue se joindre à tous les maux dont souffre la Russie, le gouvernement des Soviets se prépare à fêter le centenaire d'un des plus grands écrivains russes, Feodor Mikhaïlovitch Dostoievski, né le 30 octobre-11 novembre 1821 à Moscou. Il sera intéressant de voir si, dans leurs articles et leurs discours en l'honneur de Dostoievski, les bolcheviks rappelleront les dons prophétiques du génial écrivain qui les a si magistralement prévus et représentés, dans son roman célèbre *Les Possédés*, où il annonce leur méthode de lutte :

Meurtres, scandales et calomnies pour l'ébranlement systématique de toutes les bases de l'Etat, pour la dépravation systématique de la société et de tous les principes sur quoi elle est basée, pour décourager tous, pour faire de tout une bouillie et, soudain, prendre en main cette société malade, disloquée, cynique, mécréante.

Le succès, ainsi que l'écrivait Dostoievski, était sûr, car :

La Russie est maintenant le seul endroit au monde où il peut se passer n'importe quoi sans la moindre résistance.

Et, en effet, si le bolchevisme a pu s'implanter facilement en Russie, c'est, en somme, qu'il n'a pas trouvé de résistance. Dostoievski définit aussi qui fera la future révolution, et là encore il dit vrai :

En premier lieu, les hommes qui sont séduits par les uniformes, les grades, qui aspirent à être Présidents, Commissaires, etc.

Une autre grande force, qui jouera un rôle dans la révolution russe, sera

la sentimentalité : c'est par elle que le socialisme prend chez nous

un tel développement..... Ensuite viennent les franches canailles, qui parfois même sont très utiles.

Enfin, la force principale, c'est la honte de sa propre opinion.

— Mais tout cela, s'écrie Stavroguine, l'un des héros des *Possédés*, c'est de la racaille !

A quoi Verkhovski, l'animateur des *Possédés*, répond :

—Oui, de la racaille, mais c'est un élément utile.

Cependant Verkhovski reconnaît qu'avec la racaille il faut être sur ses gardes, et il donne son approbation au système de dénonciation d'après lequel :

Chaque membre de la société nouvelle est tenu de dénoncer les autres ; tous sont des esclaves, et dans l'esclavage tous sont égaux. Aux cas extrêmes on peut employer même la calomnie et l'assassinat ; mais la chose essentielle, c'est l'égalité. Tout d'abord le niveau de l'instruction, de la science, du talent doit baisser. Le niveau supérieur n'est accessible qu'aux capacités supérieures, et il n'en faut pas. Les capacités supérieures accaparent toujours le pouvoir ; elles sont despotiques et ne peuvent ne pas l'être, aussi font-elles plus de mal que de bien. Il faut les bannir ou les tuer : couper la langue de Cicéron, crever les yeux de Copernic, lapider Shakespeare. Les esclaves doivent toujours être égaux.

Sous le règne des *Possédés* les trésors de la culture amassés par les siècles seront impitoyablement détruits :

Quand l'égalité bestiale et la liberté des esclaves révoltés triompheront, alors le vil esclave, le valet pesant et débauché montera à l'échelon supérieur, les ciseaux à la main, et tailladera l'image divine du grand Idéal au nom de l'égalité, de l'envie et... de la digestion !

Mais qui sauvera la Russie ? Dostoievski a prévu la question et donne deux réponses. La première :

La Russie est un malentendu trop grand pour que nous puissions le résoudre seuls, sans les Allemands.

La seconde réponse, il la trouve dans l'Evangile :

Alors ces démons, étant sortis de l'homme, entrèrent dans les pourceaux, et le troupeau se précipita avec impétuosité dans la mer, et ils se noyèrent...

Et ceux qui paissaient les pourceaux s'enfuirent et en portèrent la nouvelle dans la ville et par la campagne.

Alors le peuple sortit pour voir ce qui était arrivé ; et ils vinrent vers Jésus et virent celui qui avait été possédé, assis, habillé et dans son bon sens.

En même temps qu'elle fêtera le centenaire de Dostoievski, la Russie pourra pleurer la disparition d'une grande partie de ses meilleures forces intellectuelles, dont l'extermination, presque systématique, se poursuit de jour en jour. Déjà décimée par la maladie, la famine, par tout l'ordre social établi par les bolcheviks, la classe intellectuelle russe a perdu beaucoup de ses membres dans le dernier procès politique : 45 sur 61 fusillés. Parmi ceux-ci les savants : Tagantzev, Lazarevski et le poète Goumiliov. Nous ne parlerons pas de l'œuvre de Goumiliov, dont notre excellent confrère Chuzeville vous dira les mérites ; nous ferons seulement remarquer qu'avec Ryleiev, impliqué dans le complot des Décembristes, il est, en Russie, le seul poète qui ait été exécuté. Mais tandis que Ryleiev, pour ses poèmes, choisissait presque toujours des thèmes politiques, et prenait une part active dans la conspiration des Décembristes, Goumiliov ne s'occupa jamais de politique et il n'entrera dans l'esprit de personne l'ayant connu qu'il ait pu participer à un complot quelconque.

Malgré les ténèbres qui enveloppent la Russie, la vie littéraire reste assez active, surtout à Petrograd. Alors qu'à Moscou il ne se publie guère que la littérature officieuse, les éditions du gouvernement, à Petrograd il existe des entreprises privées d'éditions, une maison des littérateurs et une maison de l'Art, qui tâchent, autant que possible, de conserver leur indépendance, et publient trois revues littéraires : *Les Bulletins*, *La maison des Arts*, *Le Messager de la littérature*. Une exposition, due à l'initiative privée, réunissait récemment les livres et les périodiques publiés par vingt maisons d'édition, de 1917 à 1921. Certaines, comme « Alkonost », éditent surtout les poètes : le défunt A. Blok, Biely et autres. La maison « Koloss » a édité les œuvres de Lavrov, la *Sociologie* de Sorokine et plusieurs autres ouvrages scientifiques ; elle prépare pour cet automne les œuvres complètes de Jules Vallès, et un grand recueil consacré à Dostoievski, auquel les meilleurs écrivains ont promis de collaborer. L'Académie des Sciences prépare aussi un grand recueil dédié au savant Shakhmatov, mort de faim, et une nouvelle édition des œuvres complètes du célèbre écrivain V.-G. Korolenko, devenu, par la mort

de Boborykine, le doyen des écrivains russes. Malgré son grand âge, Korolenko écrit actuellement ses mémoires, sous le titre *Histoire d'un contemporain*. A plusieurs reprises le gouvernement des Soviets a tenté de s'attacher Korolenko. Après la prise de Pultava, sa ville natale, où il réside actuellement, Lunatcharski, Commissaire du peuple à l'Instruction publique, alla rendre visite à l'illustre écrivain et lui proposa de travailler avec le gouvernement soviétique. Korolenko lui répondit qu'il ne pouvait travailler que comme écrivain, et que la revue à laquelle il collaborait *Rousskoié Bogastvo* (le Trésor russe) ayant été fermée, ainsi que toutes les autres, par les bolcheviks, il n'avait où porter son travail. Alors Lunatcharski lui proposa d'écrire des lettres tout à fait sincères, et de les lui adresser, se faisant fort de les publier dans les *Izvestia* en les joignant, s'il le fallait, à ses articles personnels. Korolenko écrivit sept lettres, dans lesquelles, avec une logique implacable, il démontrait l'insanité de la politique bolcheviste. Aucune de ces lettres n'a été publiée; elles paraîtront bientôt à Berlin.

La Maison des Littérateurs a publié le compte rendu de son activité pendant trois ans. Cette maison a maintenant son organe : *Le Messager de la littérature*, dont le directeur est un ancien collaborateur des *Novosti*, M. Kauffmann. La Maison des Littérateurs a préparé pour l'impression une masse d'ouvrages, malheureusement elle manque d'imprimeries, car toutes sont entre les mains du gouvernement qui tolère à peine l'existence de la Maison des Littérateurs, y flairant la contre-révolution. L'impression des œuvres est remplacée par des lectures publiques, qu'on appelle « les soirées almanach ». Il y a aussi les éditions manuscrites : l'auteur recopie lui-même son œuvre, l'orne autant qu'il peut de vignettes et de dessins et met en vente cet « unicum », comme cela se passait avant Gutenberg. Ces manuscrits atteignent d'ailleurs des prix fabuleux.

Au pays des Soviets, la vie artistique est beaucoup plus animée que la vie littéraire. Du reste, en comparaison des littérateurs et des savants, les artistes lyriques et dramatiques sont des privilégiés. Alors que les premiers sont astreints au travail obligatoire : nettoyage des fosses d'aisance, sciage de bois et autres exercices du même genre, les seconds en sont débarrassés. Le fameux Meyerhold, qui mit en scène, à Paris, *La Pisanella*, a déclaré la

guerre sans merci au « théâtre bourgeois », et le monde théâtral est divisé maintenant en deux camps hostiles ; la lutte entre eux s'exerce tant dans les conférences publiques que sur la scène. Les adversaires ont chacun leur organe de presse où ils continuent leurs discussions passionnées. Le camp de Meyerhold jouit de l'appui des hautes sphères dirigeantes, qui ne ménagent pas l'argent pour faire jouer les pièces communistes ; c'est ainsi que la mise en scène du « Mystère » de Mayakovsy a coûté une somme fantastique : *38 millions* de roubles. Le but principal de cette représentation était de montrer aux étrangers, venus à Moscou à l'occasion du congrès de la Troisième Internationale, le développement de l'art russe. Le Grand théâtre de Moscou a lui aussi monté avec un luxe énorme et très moderne le *Petrouchka* de Stravinsky. Le Petit Théâtre, qui était autrefois pour la Russie ce qu'est la Comédie Française, a voulu donner une pièce de Lunatcharsky : *Olivier Cromwell*, mais après plusieurs mois de travail il a dû y renoncer et renvoyer à l'auteur sa pièce « à corrections ». Au Théâtre artistique, le duumvirat Stanislavsky-Nemirovitch s'est disloqué. Stanislavsky travaille maintenant au Grand Théâtre. Au Théâtre Artistique, le dernier gros succès a été *La fille de Mme Angot* ; la plupart des bons artistes de ce théâtre : Katchalov, Guérassimov, Kollin, Kemper, et d'autres ont quitté la Russie et jouent maintenant à Berlin, à Prague, et dans les pays slaves.

Lunatcharsky, le grand protecteur des Arts, encourage surtout l'Opéra et le Ballet. C'est pourquoi il a invité la célèbre danseuse Isadora Duncan à venir diriger, en Russie, une école de mille ballerines, et il lui a consacré dans les *Isvestia* un long article intitulé : *La camarade Isadora*. D'après Lunatcharsky, Isadora Duncan, qui fut une révolutionnaire dans le domaine de la danse, s'était adressée à un capitaliste milliardaire pour fonder une école à Paris. Elle y obtint des succès surprenants. Mais le milliardaire, ce requin de l'impérialisme américain, trahit la cause de la camarade Isadora, lui laissa un chèque de 100.000 fr. et abandonna l'école. Après cette expérience, la grande artiste fut, au dire de Lunatcharsky, désenchantée du capitalisme ; elle devint une fervente de la lutte des classes, et résolut de quitter l'Europe bourgeoise et d'accepter l'offre du gouvernement des Soviets.

MEMENTO. — Beaucoup de livres sur la Russie ont paru récemment, en langue russe et en langue française. Nous signalerons parmi les pre-

miers : du Dr Ziv, une *Biographie de Trotzky,* très intéressante, très vivante, publiée à New-York. L'auteur, qui connaît Trotzky depuis son enfance, le présente comme un être violent, assoiffé de domination, peu scrupuleux dans le choix des moyens.

La maison d'édition *Siever* a publié de A. Vetlouguine : *Les aventuriers de la guerre civile.* Ce sont les généraux, les atamans, tous ceux qui changent de camp selon le sort des armes, qui trahissent successivement les différentes causes qu'ils servent. Les caractéristiques sont peut-être très justes, mais le livre a un défaut capital, qui lui ôte toute valeur documentaire : l'auteur pose pour l'homme excessivement bien renseigné et reproduit, comme s'il y avait assisté, les conversations les plus intimes de Broussilov avec Trotzky et Lénine, de Kornilov avec le général Klembovski, etc. Il raconte, entre autres, une scène émouvante, dont il se dit le témoin. Les bolcheviks ayant condamné à mort le révolutionnaire bien connu Vilenkine, son ancien camarade et ami, devenu capitaine dans l'armée rouge, est désigné pour commander le peloton d'exécution. — « Excuse-moi, mon ami, dit le capitaine à Vilenkine, je tremble, parce que c'est la première fois que je commande un peloton d'exécution. » — « Moi aussi, répond Vilenkine, c'est la première fois qu'on va me fusiller. » Or, un échange identique de paroles est noté dans la célèbre « Encyclopediana » qui forme, comme on le sait, le dernier volume de la grande encyclopédie de Diderot. Le conventionnel condamné ajoute même : « Nous tâcherons de faire de notre mieux tous les deux. »

Chez les mêmes éditeurs, le poète bien connu Don-Aminado publie un livre très émouvant intitulé : *Dym bez otietchestva* (La fumée sans patrie). C'est un recueil de poèmes écrits dans les jours d'exil. C'est toute l'histoire douloureuse de l'émigration russe actuelle.

La rédaction du journal russe du parti socialiste révolutionnaire *Volia Rossii*, qui paraît à Prague, a édité *Pravda o Kronstadté* (La vérité sur Cronstadt), recueil de tous les décrets, affiches, journaux officiels du gouvernement provisoire de Cronstadt, qui leva le drapeau de la révolte contre l'oppression bolcheviste et succomba dans cette lutte inégale, et une brochure émouvante de Boris Sokoloff : *Sauvez les enfants.* C'est le tableau épouvantable de l'état dans lequel se trouvent vingt millions d'enfants russes dont la plupart périront sans une aide immédiate.

Signalons, chez l'éditeur Povolozky le livre de Mme Lydie Krestovsky : *De l'histoire du mouvement volontaire russe en France*, pages douloureuses et tragiques dans lesquelles revivent l'enthousiasme des Russes qui, dès les premiers jours de la guerre, s'engagèrent dans la légion étrangère, pour la France et la Liberté, leurs déceptions et leurs souffrances.

A Helsingfors vient de paraître l'œuvre posthume de Léonid Andréiev: *Un entretien dans la nuit ;* un socialiste russe converse avec l'empereur Guillaume II et lui prédit la chute de l'empire. Une maison de Munich, *Les trois masques* (Drei Masken Verlag), publie en un fort volume le journal de Mme Hippius, dont nous avons parlé dans une précédente chronique. Deux articles de Merejkovski : *Le règne de l'Antéchrist, Tosltoi et le bolchevisme*, et un récit de M. Filosofoff, sur leur évasion de la Russie, complètent ce volume.

La Société « Pour la Régénération de la Russie »,à Kharbine, a publié à Pékin deux forts volumes de Guins: *La Sibérie ; Les Alliés et Koltchak ;* histoire documentée et très complète des tentatives de Koltchak pour former un gouvernement antibolcheviste.

La maison de Stockholm *Sévernyié Ogni*, par le luxe de ses publications, beau papier, impression parfaite, dépasse toutes les autres maisons d'éditions russes. Parmi les derniers ouvrages qu'elle a fait paraître, citons la traduction du livre célèbre de Keynes : *Les conséquences économiques de la guerre*, et deux charmants volumes de Teffi : *l'Iris noir ; Ainsi l'on vivait*, recueils de récits et de nouvelles écrits avant la révolution.

Parmi les ouvrages sur la Russie publiés en langue française,notons, de M. Raoul Labry un recueil d'articles, parus dans différents périodiques et réunis par lui sous le titre : *Autour du bolchevisme ;* une notice de Pierre Chasles : *Le bolchevisme expliqué par l'état social de la Russie*, le premier édité à Cahors ; le second par la Renaissance du Livre. *Survivante*, par Charles et Henri Omessa ; histoire abracadabrante d'une des filles de Nicoles II, Anastasie, qui, échappée soidisant au massacre, se trouverait à San-Francisco, et, l'on ne sait pourquoi, serait obligée de se cacher sous un faux nom. L'éditeur genevois, G. Haber, publie « *Le Journal intime de sa jeunesse* », du comte L.-N. Tolstoï. Ces notes de Tolstoï, prises de 1847 à 1852, qui forment le premier volume, n'ont qu'un intérêt biographique. Elles sont préfacées et annotées par P. Birukov.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Pierre Gilliard : *Le tragique destin de Nicolas II et de sa famille*, Payot, Paris. — H. von Eckardstein : *Die Isolierung Deutschlands* (3. Band der Lebenserinnerungen), Leipzig, P. List.

Ancien précepteur du grand-duc héritier de Russie Alexis Nicolaievitch, M. Pierre Gilliard, dès son retour en France, a donné, dans l'*Illustration*, une série d'articles sur son séjour à la Cour de Russie, où il vécut treize années, d'abord précepteur de différents jeunes grands-ducs et duchesses, et, ensuite, du tzaré-

vitch et de ses sœurs. Les articles de M. P. Gilliard, et surtout les photographies qui les accompagnaient, ont provoqué le plus vif intérêt : l'auteur avait été, en effet, témoin des derniers jours de la famille impériale, et lui-même n'avait échappé au massacre que par hasard. Le livre qu'il publie maintenant contient toute la substance de ses articles, mais considérablement développée. C'est un ouvrage d'une lecture captivante et d'un intérêt passionnant. Cependant, tout en rendant justice au talent de M. Gilliard, il nous faut exprimer certaines réserves sur quelques points. D'abord, dans la préface, parlant des ouvrages antérieurs au sien, sur les événements tragiques qui ont bouleversé la Russie, il écrit que « la plupart n'étaient qu'un tissu d'absurdités et de mensonges, littérature de bas étage, exploitant les plus indignes calomnies ». Il est regrettable que M. Gilliard n'ait pas cru nécessaire d'indiquer plus explicitement quels sont ces ouvrages qui « exploitent les plus indignes calomnies », car il n'ignore pas sans doute que dans une dizaine de livres, tout à fait remarquables, parus avant le sien, on trouve exactement les mêmes faits relatés par lui. Car c'est bien là un des reproches qu'on pourrait faire au livre de M. Gilliard qu'il ne nous apprend pour ainsi dire rien de nouveau sur la vie des souverains russes, rien que nous ne connaissions déjà par le livre de M. Ch. Rivet : *Le dernier Romanoff*, et quelques autres. Même la description de l'exécution des membres de la famille impériale n'est que la reproduction de l'enquête faite par le juge Sokolov, par ordre du gouvernement de l'amiral Koltchak, enquête publiée depuis longtemps dans la presse russe et reproduite en partie dans la presse étrangère.

La partie incontestablement la plus intéressante du livre de M. P. Gilliard commence avec la captivité de la famille impériale à Tsarskoié Selo. Là, l'auteur reproduit son journal, de mars en août 1917, et ses notes hâtives, relatant les événements de la vie quotidienne de la famille impériale, ont l'intérêt passionnant de la vie même. Très émouvant, le récit de la première entrevue de l'empereur et de l'impératrice avec Kerensky, que le tzarévitch rapporta à son précepteur le lendemain, 4 avril :

Toute la famille était réunie dans les appartements des grandes-duchesses. Kerensky entre et se présente en disant : Je suis le procureur général Kerensky. Puis il serre la main à tout le monde. Se tournant ensuite vers l'impératrice, il lui dit :

— La reine d'Angleterre fait demander des nouvelles de l'ex-impératrice. Sa Majesté rougit violemment. C'est la première fois qu'on la désigne de la sorte. Elle répond qu'elle ne va pas mal, mais qu'elle souffre du cœur, comme d'habitude. Kerensky reprend :

— Ce que je commence, je le poursuis toujours jusqu'au bout, avec toute mon énergie. J'ai voulu tout voir par moi-même, tout contrôler, afin de pouvoir le rapporter à Pétrograd, et cela vaudra mieux pour vous.

Ensuite il prie l'empereur de passer dans la chambre voisine, parce qu'il désire lui parler en tête à tête. Il entre le premier et l'empereur le suit.

Après son départ, l'empereur raconte qu'à peine seul avec lui Kerensky lui a dit :

— Vous savez que je suis arrivé à faire abolir la peine de mort... Je l'ai fait bien qu'un grand nombre de mes camarades aient péri victimes de leurs convictions.

Voulut-il par là faire étalage de sa magnanimité et insinuer qu'il sauve la vie à l'empereur quoique celui-ci ne l'ait pas mérité ?

Il parle ensuite de notre départ qu'il espère encore pouvoir organiser. Quand, où, comment ? Il n'en sait rien lui-même, et il demande qu'on n'en parle pas.

Pour Alexis Nicolaiévitch le choc a été très rude, il ne s'était pas encore rendu compte de leur nouvelle situation. C'est la première fois qu'il voit son père recevoir des ordres et obéir comme un subordonné.

Détail à noter, Kerensky est arrivé au palais dans une des automobiles particulières de l'empereur, et conduit par un chauffeur du garage impérial.

Très intéressantes également les notes se rapportant au séjour des souverains russes à Tobolsk et à Ekaterinbourg ; ces pages sont la partie vraiment neuve du livre, car on ignorait presque tout de la vie de la famille impériale dans son exil en Sibérie.

M. P. Gilliard dit dans son livre qu'il se propose de réhabiliter « la personnalité morale des souverains russes », et, fidèle à cette tâche, il cite de nombreux exemples pour convaincre le lecteur que Nicolas et Alexandra Féodorovna ont été des époux et des parents modèles. C'était, de la part de M. Gilliard, vouloir enfoncer une porte ouverte, car jamais, sauf dans les livres rocambolesques de M. William le Queux, ni l'empereur, ni l'impératrice n'ont été attaqués sous ce rapport. Mais le portrait que M. Gilliard trace de l'impératrice la montre exactement aussi déséquilibrée que l'ont écrit tout ceux qui se sont occupés de cette

malheureuse souveraine. Quant à Nicolas II, tout en reconnaissant qu'il fut un excellent père de famille, on doit à la vérité de dire qu'il fut un empereur déplorable. Le colonel Obninsky, qui l'avait connu personnellement depuis l'enfance, a dit de lui qu'« il n'avait aucune volonté, sauf celle de ne pas faire du bien ». Le livre de M. Gilliard, dans les pages où il narre la vie intime de la famille impériale, est plein d'intérêt, mais quand il parle des événements politiques on voit qu'il ignore totalement le pays dans lequel il a vécu treize ans. Par exemple, parlant de Raspoutine, auquel, d'ailleurs, il consacre peu de place, il dit que

Raspoutine était bien gardé : il l'était par la police impériale, qui surveillait jour et nuit sa maison ; et il *l'était également par les socialistes révolutionnaires qui comprenaient qu'il travaillait pour eux.*

Nous avons souligné cette affirmation qu'il est inutile de discuter. Quant au bolchevisme et au cours qu'a pris la révolution russe, M. P. Gilliard adopte cette explication simpliste que ce sont les Juifs et les Allemands qui en sont cause.

J.-W. BIENSTOCK.

§

Nous avons rendu compte dans les *Mercure* du 1er mars et du 15 juillet 1920 des tomes I et II des *Souvenirs* de Eckardstein. Son tome III (**l'Isolement de l'Allemagne**) contient encore bien des passages dignes d'être notés.

En juin 1904, Guillaume, au cours d'une entrevue avec Edouard à Kiel, lui déclara n'avoir rien à objecter à la convention franco-anglaise sur le Maroc. Ce pays ne l'avait jamais intéressé et ne l'intéressait pas à ce moment-là. En en faisant part à Eckardstein peu après, Edouard ajouta : « L'Empereur est souvent mal orienté et informé... Ce que veulent les gens qui l'encouragent à cette politique maritime dirigée en fait contre nous, en dépit de toute dénégation, est pour moi une énigme. »

Après la conclusion du traité franco-anglais, dit Eckardstein, la France commença à s'établir au Maroc. Comme l'Allemagne n'avait pas protesté contre ce traité, Delcassé crut en avoir le droit.... Mais, en mars 1905, sous l'influence de Holstein, les cercles gouvernementaux de Berlin commencèrent à protester contre la pénétration française : la Russie venait d'être battue à Moukden et était en révolution... Holstein réussit à persuader le chancelier, des militaires haut placés et des publicistes renommés

(comme le politique fantaisiste professeur Th. Schiemann), mais l'Empereur se défendit longtemps d'une façon décidée... Il semble que le chancelier et Holstein commençaient à comprendre qu'ils s'étaient trompés. Vacillant perpétuellement et sans but, ils avaient amené l'isolement de l'Allemagne. Ils espéraient par une guerre préventive arrêter son encerclement... A grand'peine, ils réussirent finalement à décider l'Empereur à son fou voyage de Tanger... En route, il fit une visite à Lisbonne. En se rembarquant, il exprima son regret des instances de Bülow à le faire débarquer à Tanger, ne voyant pas le but de cette démonstration anti-française si osée.

Peu après, le 3 mai 1905, Armand Lévy, un ami commun d'Eckardstein et de Rouvier (président du conseil des ministres), téléphona au premier que Rouvier désirait le voir.

Eckardstein vint donc de Londres à Paris où Rouvier lui dit que comme ses collègues les plus influents, par exemple Etienne et Clémentel, il était un élève de Ferry, et comme lui désirait entretenir les relations les plus amicales avec l'Allemagne. Jusque peu auparavant, l'Empereur avait eu une attitude amicale, mais les Pangermanistes avaient fait tout ce qu'ils avaient pu pour l'en empêcher et réveiller le chauvinisme.

A quoi vise votre gouvernement avec son attitude agressive dans la question du Maroc ? Peut-être avons-nous aussi commis des fautes. Si nous avons violé la convention de Madrid, nous désirons, mes collègues et moi, le réparer par un échange de vues, mais votre gouvernement ne paraît pas le souhaiter. On s'obstine à Berlin à négocier directement avec le Sultan et c'est à peine si notre Ambassadeur est reçu. Ici, Radolin semble aussi éviter une explication avec moi. Pouvez-vous partir ce soir pour Karlsruhe, y voir l'Empereur et Bülow et rétablir les relations rompues ? Vous ne soupçonnez pas combien notre opinion publique serait sensible actuellement à un geste aimable de votre Empereur. J'ai vu le prince Henckel-Donnersmarck qui a jadis servi d'intermédiaire à Bismarck, Gambetta et Ferry. Il a cherché à me parler, à ce qu'il semble, par ordre de Bülow. Il m'a déclaré qu'il n'y avait que deux possibilités : une alliance ou la guerre. Je ne sais naturellement pas si c'est sa pensée ou celle de l'Empereur ou de Bülow. On ne peut naturellement pas conclure une alliance si vite, mais il ne faut pas pour cela prononcer le mot guerre. Radolin, avec plus de réserve, m'a parlé dans le même sens. Je vous le réitère, nous cherchons à rapprocher les deux gouvernements.

Quand ils eurent pris congé, Lévy dit à Eckarstein :

Notez ceci : 1° Rouvier a déjà repris les affaires étrangères à Del-

cassé et les administre lui-même. Dans trois ou quatre semaines au plus tard, celui-ci sera congédié. Quand vous verrez Bülow, dites-le lui. Delcassé s'en va parce que ses collègues ne peuvent plus supporter qu'il n'en fasse qu'à sa tête. Ils disent : Il met tout dans sa poche, ne nous montre rien et vient au Conseil avec des faits accomplis. Ce sont donc des questions internes qui causent son départ, mais votre gouvernement commettrait une grande faute en le faisant représenter par sa presse comme une victoire allemande ..

2° Le roi Edouard, revenant récemment de Biarritz, a dit à Rouvier et aux autres ministres qu'on ne devait pas s'inquiéter, que l'Empereur se calmerait, et que si l'on en venait au pire, la France pouvait être sûre de l'appui de l'Angleterre, mais comme nous serions les premiers atteints, Rouvier préfère ne pas commencer par demander l'appui de l'Angleterre. Delcassé pense naturellement autrement.

3° Nous savons que l'Allemagne désire avoir une station de charbon ou une bande de terrain sur la côte atlantique du Maroc. Rouvier est prêt à en causer.

4° L'Empereur doit venir inaugurer un monument à Gravelotte. On craint qu'il n'y prononce un discours qui serait considéré comme un affront. Ne pourriez-vous pas chercher à l'empêcher ?

A peine Eckardstein était-il arrivé à Karlsruhe le 5 mai que le « petit » Wilhelm Betzold (un familier des Rothschild) lui téléphona: « Soyez prudent ! J'ai parlé plusieurs fois à Holstein, il est furieux. Il m'a dit pour la troisième fois hier soir qu'il ne pouvait être question de négociations directes avec la France, au moins tant que Delcassé sera ministre. Il soutient, qu'entre autres choses, Delcassé a intrigué contre l'Allemagne en Hongrie. Je crois la situation extrêmement critique .»

Bülow, après avoir écouté Eckardstein, lui déclara qu'il ne croyait pas à la retraite de Delcassé. A l'offre d'une station de charbon il répliqua qu'il ne négociait qu'avec le Maroc et refusait net de négocier avec la France. Une nouvelle réglementation des rapports économiques du Maroc ne pouvait venir que d'une Conférence internationale. Il fallait que la France y consente, sinon, ils en tireraient les conséquences les plus extrêmes. On ne le convaincrait jamais que l'Angleterre assisterait la France sur terre et sur mer.

Eckardstein essaya alors d'être reçu par l'Empereur, mais on lui répondit que Bülow « venait de tirer le verrou » pour l'empêcher. Il retourna donc à Londres par Paris et essaya de faire prévenir l'Allemagne par le roi Edouard des intentions de l'An-

gleterre en cas d'attaque contre nous. A l'issue d'une audience, le roi lui dit : « J'ai toujours joué franc jeu avec l'Allemagne comme avec tous, malheureusement j'ai des raisons de croire que l'Empereur et ses conseillers n'ont pas toujours fait de même. Je viens encore d'apprendre de Saint-Pétersbourg des choses qui nous ont stupéfait. Je ferai part à mes conseillers de vos propositions. »

Quelques jours plus tard, comme Eckardstein partait pour Berlin, Lord Knollys lui dit que le roi, plus inquiet que jamais, avait résolu de forcer à maintenir la paix et se mettrait probablement lui-même en rapports directs avec l'Empereur. A Berlin, le 6 juin, Henckel von Donnersmarck déclara à Eckardstein que la politique présente de l'Allemagne, négligeant l'occasion actuelle de s'unir durablement avec la France, était une des plus grandes folies de l'histoire. Eckardstein vit ensuite Bebel, qui lui dit que depuis le départ de Bismarck le gouvernement n'avait plus de contact avec les socialistes en matière de politique extérieure. Il n'en était pas de même en France ; il savait tout ce qui s'y passait, car son ami Jaurès était informé directement par Rouvier. Bebel exprima le regret que Bülow ait été nommé prince le jour même de la retraite de Delcassé ; il considérait que la situation n'était d'ailleurs pas la même avec le voisin de l'Est qu'avec celui de l'Ouest.

Je crains, dit-il, qu'à la longue nous ne puissions éviter un choc avec l'impérialisme russe et le panslavisme. Là est notre véritable et plus dangereux ennemi. Nous devons toujours être en garde contre lui. Si l'on dégainait jamais contre cet adversaire, nous autres socialistes marcherions comme un seul homme. Dans l'Est et dans le proche Orient est notre champ d'expansion cultural et économique. Il nous faut le comprendre, quelle que soit la forme du gouvernement de la Russie dans l'avenir, le panslavisme allié au tartarisme sera toujours un danger pour nous. Je viens de relire la correspondance de Bakounine avec Ogarev et d'autres écrits de lui. Mais ces gens sont des Asiatiques et leurs méthodes aussi. Je crains qu'à la longue, nous autres, socialistes de conception occidentale, nous ne puissions jamais nous identifier avec leur conception du monde.

Eckardstein mit Bebel au courant d'une proposition de partage de la Turquie faite par (!) Lord Salisbury au Kaiser en août 1895. Bebel s'indigna qu'elle ait été refusée :

Son exécution prudente eût résolu pour le moins aux deux tiers la

question sociale en Allemagne. Sur quoi le malaise social y repose-t-il en première ligne? Sur le fait que le sol de l'Allemagne peut au plus nourrir 40 millions d'habitants et que sa population s'élève actuellement à 65. L'Afrique et la mer du Sud ne nous servent à rien, car nous ne pourrons jamais y établir de nombreux colons et y élever des enfants de race blanche. Notre territoire d'expansion est donc à l'Est et dans le proche Orient.

Eckardstein vit aussi le secrétaire d'Etat aux affaires étrangères von Richthofen. Sa réserve ne dissimulait pas sa condamnation de la politique de Holstein. Il raconta à Eckardstein que Holstein « écumait de rage contre l'Empereur », parce que ce dernier avait dit au général Lacroix qui lui annonçait sur le champ de manœuvres de Döberitz la démission de Delcassé : « Je m'en réjouis fort, la crise marocaine est par suite terminée. » Holstein était déjà à l'œuvre pour faire comprendre à Paris qu'il n'en était rien.

Lorsque je parlai à Richthofen, dit Eckardstein, de mes entretiens avec Bebel et de ce *qu'il disait qu'en temps de guerre les socialistes ne marcheraient pas*, il me répondit que Holstein savait déjà qu'on nous avait vus plusieurs fois ensemble, ce qui avait augmenté sa fureur contre moi. Il me conseilla donc de quitter Berlin... car il était capable de me faire arrêter par la police. Plus tard, à l'automne, Richthofen...me dit que Holstein avait eu réellement cette intention.

Eckardstein revint à Paris causer avec Armand Lévy, Betzold et Gaston Calmette (le directeur du *Figaro*), mais ne put voir Rouvier indisposé. Il retourna ensuite à Londres. A peine était-il arrivé qu'il reçut un télégramme de Lévy lui disant qu'il venait pour lui parler à la demande de Rouvier. Lévy était chargé de demander à Eckardstein de faire un dernier effort pour décider Bülow à entrer en rapports avec nous pour conclure une entente non seulement sur la question du Maroc, mais sur toute la ligne. « Ce n'était qu'à la dernière extrémité, et uniquement pour éviter une guerre, que Rouvier accepterait de faire régler les affaires du Maroc comme l'Allemagne l'exigeait. » L'opinion française commençait à réagir contre les provocations et « la popularité bien réelle de l'Empereur en France à diminuer fortement », mais un geste aimable de lui pouvait tout calmer.

Eckardstein répondit qu'étant donnés les sentiments de Holstein à son égard, il ne pouvait aller à Berlin, mais qu'il transmettrait

volontiers une lettre. Et conséquence, Lévy, le 26 juin, lui écrivit de Paris au nom de Rouvier que quoique « l'Empereur, en nous demandant d'aller à une conférence, défît d'un mot tous les arrangements pris », nous étions « assez disposés à y aller » si l'on « définissait à l'avance certains points ». La lettre de Lévy fut transmise à Berlin, mais sans obtenir de résultat.

Fin octobre, Richthofen raconta à Eckardstein qu'il avait eu beaucoup de peine à décider le Chancelier à présenter sa démission pour faire annuler le traité de Björkö (du 25 juillet), qui n'était avantageux que pour la Russie. Les dirigeants à Saint-Pétersbourg avaient d'autre part déclaré qu'il était sans valeur contre la France. — Ce serait après avoir appris ce traité que le roi Edouard avait appelé Guillaume « le plus brillant avortement de l'histoire ».

En 1911, Roosevelt, causant avec Eckardstein de la crise de 1905, lui dit : Si les armées allemandes avaient envahi la France, nous autres en Amérique ne serions pas restés tranquilles et je me serais trouvé forcé d'intervenir. Aussi longtemps que l'Angleterre réussira à maintenir l'équilibre européen, ce sera bien ; mais si elle devait s'en trouver incapable, nous serions obligés d'intervenir, quelle que soit la puissance ou le groupe de puissances contre qui nous devrions agir. Par notre force et notre situation géographique, nous devenons de plus en plus le gardien de l'équilibre mondial.

Le 1er juin 1914, Eckardstein eut un autre entretien mémorable avec le chef d'état-major de Moltke. Comme Eckardstein lui disait qu'en cas d'invasion de la Belgique l'Angleterre interviendrait aussitôt sur terre et sur mer, Moltke répondit : « Vous vous trompez ; nous pouvons d'ailleurs attendre tranquillement ce qu'elle fera en cas de guerre. »

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Colonel F. Feyler : *La campagne de Macédoine*, édit. d'art Boissonnas, Genève. — Général Jouinot-Gambetta : *Uskub, le rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire*, Berger-Levrault. — Gaston Deschamps : *La Somme dévastée*, F. Alcan. — Georges Motte : *Les vingt mille de Radinghem*, Bloud et Gay. — Etienne Burnet : *La Tour blanche*, Flammarion. — Henri Lavedan : *Les Grandes Heures*, Perrin.

Le colonel Feyler vient de donner, en deux volumes, dans une édition extrêmement soignée, l'histoire de la **campagne de Macédoine** de 1916 à 1918. Cette histoire avait été laissée in-

tentionnellement dans l'oubli jusqu'ici. Aussi n'est-il pas mauvais qu'un neutre, de l'autorité du colonel Feyler, se soit attaché à mettre en lumière les opérations de l'armée d'Orient et à leur donner leur pleine valeur. C'est une réparation, dont il est difficile de soupçonner l'esprit d'impartialité. On sent que le professionnel est guidé dans sa tâche uniquement par le souci de restituer dans leur vérité des opérations militaires qui furent décisives. Par contre, il a évité d'aborder l'histoire des dessous politiques de l'expédition : les heurts de nationalités, les demi-mesures, les réserves des uns et des autres, toutes choses qui exigèrent de notre commandement tant de souplesse, de patience, de diplomatie, tout en conservant des vues nettes, précises, restées malheureusement sans appui. Aussi, malgré que la question grecque soit traitée avec de grands développements, le premier volume laisse l'impression qu'on n'a voulu toucher qu'à l'apparence des événements, sans chercher à pénétrer leur complexité. Le second, où l'on se trouve dans le vif des opérations militaires, est plus substantiel. On a plaisir à constater l'unité de plan qui préside aux opérations. Amorcées sous le commandement du général Sarrail, elles se continuent sous le général Guillaumat, pour se dénouer avec le général Franchey d'Espéret, en provoquant la rupture du front balkanique. L'idée de manœuvre est à la base même du programme des opérations. Il s'agit de déboucher dans la vallée du Vardar, en tournant les armées bulgares, qui en défendent l'accès du côté de Salonique. Celles-ci restent accrochées par les divisions anglaises et helléniques du général Milne, pendant que les Français et les Serbes escaladent, en partant de la région de Florina, les massifs montagneux du Dobropolie et du Sokol, hauts de 1.800 mètres. Le colonel Feyler nous donne à ce sujet des précisions qu'il nous paraît intéressant de reproduire :

Les Serbes se montrèrent d'abord peu enclins à assumer cette lourde tâche. Le souvenir de l'insuccès essuyé en 1917 dans ces mêmes parages n'était pas effacé. Ils passaient par une phase de démoralisation assez profonde. Réussirons-nous ? disaient-ils ; c'est bien incertain, même improbable. Nous avons donné le coup de collier en 1916, puis en 1917, et nous n'avons pas réussi complètement ; 1917 a même été un échec. Personne n'a réussi jusqu'ici à percer complètement un front de tranchées. Nous formerons une poche comme toujours, une de ces poches que l'ennemi calfeutre avant qu'on ait pu en sortir. De nouveau nos

morts seront inutiles et l'on devra reprendre le mouvement. Recommencera-t-on ? Jusqu'à quand recommencer ? Nous ne saurions demander cela à nos soldats. Depuis 1912 ils sont à la bataille presque sans arrêt. Attendons la solution en Occident.

D'ailleurs, regardez. Derrière leurs tranchées, ils se sont remis à leurs besognes de paysans ; ils y reprennent goût ; ils recréent leur vie habituelle. Ne leur demandez pas, pour un risque inutile, d'y renoncer déjà ; ne leur demandez pas d'abandonner les jardinets qu'ils se sont mis à défricher, et leurs basses-cours, et leurs maisons, et tout ce traintrain rural auquel leur travail les a attachés de nouveau. Songez plutôt à notre situation ! aux pertes que nous avons subies en 1914 à cause des Autrichiens, en 1915 à cause des Bulgares, puis à Gornicevo et à Monastir. Que cette fois ci l'attaque échoue encore, que nos hommes soient tués en grand nombre de nouveau, qui restera pour repeupler la Serbie ? — Eh bien ! finit par répondre le général en chef, les Français feront le trou ; mais vous poursuivrez.

Notre 122e division (général Topard) et la 17e division coloniale (général Pruneau) firent le trou. Le soir même de l'attaque les troupes serbes passaient les lignes et rentraient dans leur patrie. « Dans des transports d'un reconnaissant patriotisme, écrit le colonel Feyler, elles rendaient en marchant les honneurs aux combattants qui venaient de leur ouvrir le chemin et les dépassaient en chantant la *Marseillaise* ». Trente jours plus tard, elles entraient à Nich.

Maintenant qu'on se figure ceci : après avoir réuni à pied d'œuvre le matériel et les troupes pour une opération dont les conditions de succès étaient la rapidité et la surprise, il fallut, pour attaquer, attendre l'autorisation du « Conseil suprême en Occident ». Celui-ci hésitait. Il avait donné l'ordre de l'attaque le 23 juin, puis l'avait retiré le 2 juillet. L'autorisation arriva enfin le 10 septembre, signée Clemenceau. « L'assentiment des gouvernements anglais et italien a été obtenu, mandait Clemenceau, vous pouvez aller de l'avant. » Il est heureux qu'on n'ait pas eu besoin, en cette circonstance, de l'assentiment du Brésil, de la Chine et du Japon. On se demande comment, avec le poids mort de ce Conseil Aulique, nous avons pu, malgré lui, atteindre à la victoire ! Citons, pour terminer, cette partie des conclusions du colonel Feyler :

Si la Direction suprême en France n'a pas vu ou voulu voir l'ampleur stratégique possible de la manœuvre, au moins pendant les premières

campagnes, la Direction suprême britannique s'est refusée à voir la manœuvre elle même. Jusqu'à la fin, elle lui est restée plus ou moins hostile, l'accompagnant, il est vrai, mais ici encore par décence, par loyauté de camarade ; la conception militaire n'a pas existé chez les Anglais, ce qui ne les a pas stimulés à faire beaucoup plus que ce qu'exigeait la correction du gentleman.

Le livre du général Jouinot-Gambetta, **Uskub ou le rôle de la cavalerie d'Afrique dans la victoire**, est le complément obligé de l'ouvrage du colonel Feyler. Au moment de la rupture du front bulgare, le général Jouinot-Gambetta commandait, depuis plusieurs mois, la cavalerie de l'armée française d'Orient (2 régiments de chasseurs d'Afrique et 1 régiment de spahis marocains). Massée aux environs de Florina, cette cavalerie allait être lancée en avant, dès la brèche faite dans les lignes ennemies.

Elle avait pour mission d'exploiter le succès, en « marchant sans trêve jusqu'à l'extrême limite des forces des hommes et des chevaux ». Le 21 septembre, à 22 heures, elle franchissait les lignes, avec pour premier objectif Uskub. Elle devait atteindre cette localité le plus vite possible, sans se laisser accrocher par les arrière-gardes ennemies. Il s'agissait de couper la retraite à la XIe armée allemande, qui remontait vers le Nord. Le 29, nos cavaliers entraient de vive force à Uskub, après avoir changé trois fois d'itinéraire pour éviter l'accrochage. Ils avaient suivi en dernier lieu les pistes des plateaux abrupts de la Golesnitsa Planina, à 1.800 mètres d'altitude, bordés de précipices, le long desquels les hommes conduisaient leurs montures par la bride. Après avoir capturé de nombreux prisonniers et un matériel considérable à Uskub, notre cavalerie bloquait le défilé de Kalkandelen, par où devait déboucher la XIe armée allemande. Celle-ci, se croyant embouteillée par des forces importantes, capitule (1er octobre). Dès que notre cavalerie est relevée à Uskub par nos premières colonnes d'infanterie (2 octobre), elle continue sa randonnée, en travaillant en liaison avec la 1re armée serbe, qui remonte vers le nord à grandes étapes. Elle est envoyée nettoyer toute la partie du pays avoisinant la frontière bulgare, où des troupes envoyées de Roumanie par Mackensen ont fait irruption. Les détachements ennemis rebroussent chemin devant elle. Les trompettes de nos cavaliers sonnent partout l'hallali de la délivrance. Une joie uni-

verselle soulève d'enthousiasme ce pays qui, depuis trois ans, vit sous le joug de ses pires ennemis.— Le 21 octobre, elle arrive sur le Danube à Negotin. Le général Jouinot-Gambetta rend compte au Commandant en chef qu'il est arrivé sur le fleuve et que sa cavalerie est en état de continuer sa marche en avant. Hélas! l'épopée est terminée. Le Conseil suprême veillait jalousement à mettre de prudentes limites à l'action de nos armes. Seuls les Serbes étaient autorisés quelques jours plus tard à franchir le fleuve et à s'installer dans le Banat. On croirait, à suivre les étapes de cette magnifique randonnée, lire quelque page de l'histoire de notre cavalerie du Premier-Empire. L'ère des temps héroïques est ouverte à nouveau. La plume alerte du général, digne successeur des Lassalle, des de Brack, a imprimé un caractère savoureux à ce récit légèrement frondeur, débordant d'entrain, de verdeur, de gaieté, coupé par des lettres à une vieille maman d'une tendresse charmante, et plein, ce qui ne le gâte en rien, d'aperçus historiques et de notations colorées, pittoresques, vivantes.

JEAN NOREL.

§

Un nouveau volume de la collection Alcan a été consacré par M. Gaston Deschamps à **la Somme dévastée**, c'est-à-dire aux faits de la guerre en Picardie, et qui commence par des constatations sur la mentalité allemande au point de vue historique, qu'on retrouva toujours pareille à elle-même, gagnant plutôt du mauvais côté au cours des événements des années récentes. Un des généraux de l'ennemi dont on a noté le corps, mais sans citer le nom qui reste ignoré, donnait ainsi cet ordre à ses troupes près de Moislans : « Pillage et incendie du village. Toute la horde française doit crever. » M. Gaston Deschamps raconte ensuite l'occupation de Péronne et les incendies allumés dans la ville ainsi que les hauts faits de l'administration militaire des Boches. Mais la première occupation ne dura que dix-neuf jours, et Péronne fut délivré avec le recul que décida la victoire de la Marne. L'ennemi devait y revenir, malheureusement. Le récit de M. Gaston Deschamps parle cependant des hauts faits de la soldatesque allemande et des Dames de la Croix-Rouge accompagnant les troupes, à Maislans, à Maucourt, rançonnés, pillés, saccagés par l'ennemi lors de sa retraite. A Liancourt-Fosses, à Verpillers, des habitants durent marcher devant les agresseurs, leurs

servir de boucliers ; à Ham, dont ils devaient détruire le château historique et la Tour du Connétable de Saint-Pol, ce furent de même lorsqu'ils revinrent, le mal fait à plaisir, des ravages journaliers, partout le pillage et le vol ; on y arrêtait et disposait des gens à tort et à travers. Puis il y eut les déportations en masse, et de même l'incendie, des destructions systématiques à Roye, où l'on fit sauter le clocher et la toiture de l'église. Mais on a signalé des faits analogues, des déportations et assassinats dans toute la région : à Pont-Noyelle, à Framerville, à Proyart, etc. M. Gaston Deschamps nous parle cependant de l'ancienne civilisation du pays par les moines, puis raconte les horreurs du camp de Holzminden, où furent déportés les habitants de Beaumont-Hamel, et qui dépassent encore ce qui a été constaté ailleurs. On n'en revenait que malade ; on y cultivait la tuberculose, qu'on pensait voir se répandre ensuite et ravager la France. Dans divers autres camps, d'ailleurs, les prisonniers furent traités d'une façon analogue ; on essayait partout de les « faire crever », comme disait le général précité dans son ordre du jour. Le récit de M. Gaston Deschamps donne ensuite diverses histoires édifiantes sur la mentalité de l'ennemi, comme l'assassinat du boulanger de Flers. Il raconte de même ce que furent les travaux auxquels on astreignit les populations de la France envahie et ce que fut l'organisation méthodique de ce bagne. Il décrit enfin l'aspect de la région après le départ de l'ennemi, les ravages qu'on put constater à Albert, à Péronne, à Nesles, Roye, Corbie, Montdidier, etc. Ce n'est plus qu'un cimetière, et où furent autrefois de vieilles villes historiques, des coins délicieux où l'on retrouvait encore le parfum des siècles morts, la barbarie allemande a fait des champs de décombres. — Le livre de M. Gaston Deschamps est un peu décousu, comme beaucoup d'autres publications de ces dernières années, où les éléments de constructivité apparaissent quantité négligeable. Mais il faut se contenter de la constatation des faits et noter soigneusement, si odieuse soit-elle, la précieuse documentation que certains nous apportent.

Avec **les Vingt mille de Radinghem**, de M. Georges Motte, c'est une histoire des prisonniers civils de la région du Nord, déportés en Allemagne et qui durent séjourner dans des camps jusqu'en novembre 1915. L'auteur, un homme d'âge, est un

des gros patrons ou industriels de Roubaix, dont on devait évacuer la population aux premiers jours d'octobre 1914. La colonne mise en route fut dirigée sur Lille, puis sur Gravelines, mais ne dépassa pas le village de Radinghem, près duquel on se battit. Des cavaliers allemands s'emparèrent des fugitifs qui se trouvèrent poussés à coups de bois de lances à travers le pays vers l'Est. On leur fit gagner Fournes, puis Carvin, encombrés de troupes et de convois boches. De Carvin les prisonniers furent conduits à Douai, où il restèront trois jours, parqués dans l'église Notre-Dame, où ils furent tant bien que mal ravitaillés par les dames de la « Croix-Rouge » ; comme organisation naturellement il n'y avait rien, mais certains « s'occupèrent » et il y eut un coiffeur qui fit des tailles de cheveux jusqu'à 3 heures du matin dans le chœur de l'église. La « Croix-Rouge » obtint cependant que certains, et les femmes d'abord, fussent relâchés. Enfin ce fut le départ pour l'exil, et les prisonniers durent passer soixante-dix-huit heures dans des wagons à bestiaux. Naturellement on les désignait comme « francs-tireurs », et la foule, dès qu'ils furent en Allemagne, les traita en conséquence. On finit par les interner au camp de Merseburg en Saxe, dont M. Georges Motte décrit l'organisation plutôt rudimentaire, et des scènes curieuses eurent lieu lorsqu'il s'agit de compter les prisonniers, d'ailleurs fort nombreux, puisqu'ils atteignaient approximativement le chiffre de 20.000 ; mais les Allemands n'en sortirent pas, se trompant, recommençant, pour renvoyer enfin à plus tard ce difficile problème. Le camp n'était pas mal situé, mais c'était un marécage de boue. Les « commodités » y étaient surtout des « incommodités ». Parmi les choses impossibles qu'on distribuait comme nourriture, l'auteur mentionne de la soupe aux tourteaux de graine de lin, du chenevis, du millet, des grains de tournesol, de la soupe à la morue. Il y avait des choses moins extraordinaires sans doute ; mais il a mentionné jusqu'à des soupes au pain moisi, — les balayures ! — qui furent d'ailleurs peu appréciées. Avec l'administration tracassière des Boches il y avait tous les jours des revues, des corvées, des défenses nouvelles. La ration de pain, d'abord à peu près suffisante, descendit à 200 gr. par jour. M. Georges Motte parle des occupations et des distractions des prisonniers, comme des persécutions journalières de leurs gardiens. Par exemple si on leur faisait faire du pas de gymnastique sous un vague

prétexte d'hygiène, on avait soin de les faire défiler dans les endroits les plus boueux de la cour. Or, parmi les captifs se trouvaient des vieillards, l'un de 82 ans, l'autre qui en avait 94 (1). Au camp de Merseburg étaient du reste des Russes, des Belges, des Anglais, — plus des goumiers arabes que les Allemands essayèrent de circonvenir afin de leur faire prendre leur parti, — bien inutilement d'ailleurs. La société si nombreuse des prisonniers civils était du reste très mélangée ; il y avait du meilleur et du pire ; mais M. Georges Motte déclare qu'il n'eut pas à se plaindre de ses compagnons de captivité, s'il y eut de la part de l'ennemi nombre de désagréments. Lui-même, d'ailleurs, s'efforçait de relever le moral des prisonniers, en attendant la libération, qu'on croyait voir venir tous les jours et qui n'arrivait jamais. C'est qu'on était encore aux premiers mois de la guerre, qui devait être si longue. Au mois de mai 1915, l'auteur, qui avait cru être relâché comme bien d'autre, fut transféré avec quelques-uns du camp de Merseburg au château de Celle (Hanovre), dont il a donné une curieuse description et où l'existence fut moins dure. Il se trouva enfin de ceux qu'on libérait, au mois de novembre, et revint par la Belgique. Sa relation ne donne pas le journal de cette trop longue période, mais raconte les faits par séries, si l'on peut ainsi dire, puisqu'il parle successivement de la vie au campement, de la nourriture, des distractions, de la correspondance, de l'aspect du pays, du climat, etc... En France, il retrouva les siens, mais toujours sous le joug de l'ennemi, tant que sa relation écrite fut cachée jusqu'au jour de la libération définitive ; mais peut-être, si elle avait été rédigée ensuite, aurait-elle parlé plus nettement des souffrances, des tristesses, des odieuses persécutions que subirent nos prisonniers en Allemagne. Dans les camps d'Outre-Rhin, les civils ne furent pas mieux traités que les militaires. Le volume de M. Georges Motte est un témoignage de plus sur la mentalité des Allemands, et qui ne se trouve guère à leur avantage.

Des ouvrages déjà nombreux sur la guerre, celui de M. Etienne Burnet : **la Tour Blanche** (*armée d'Orient 1916-1917*) peut être indiqué comme un des plus remarquables. C'est que l'auteur a su voir, observer, rendre ses impressions, écrire non tant une

(1) Cependant la proportion des décès atteignit un trentième à peine.

relation des événements, —on la trouvera du reste bien ailleurs, — mais des séries d'impressions sur le pays, les êtres, l'atmosphère, les sites qui apparaissent, se lèvent dans l'imagination du lecteur. C'est le pittoresque tableau de Salonique et le panorama de la ville tel qu'on le découvre du haut d'un de ses minarets; Vodena, à la limite du pays pittoresque vers lequel montent les troupes d'attaque, tandis qu'on évoque le calvaire des Serbes à Corfou après la retraite d'Albanie ; ou bien une curieuse fête donnée à l'hôpital de Vodena, des ragots et des intrigues ; plus loin le récit d'une soirée-beuverie à l'ambulance russe et qui en dit long sur la mentalité de nos anciens alliés ; une promenade militaire à travers la Grèce historique, par Larissa, la vallée de Tempé, Pharsale, — évoquant tous les grands souvenirs de l'antiquité grecque et romaine, — les Thermopyles, le paysage de Delphes, la Thessalie, Thèbes, — une bourgade ! —et le lac Copaïs, qu'on a industriellement desséché, l'Acropole d'Athènes enfin, avec les marbres du Parthénon. Puis on revient à Salonique, à l'ombre de la Tour Blanche qui a donné son nom au volume (1), avec d'autres histoires de là-bas et qui laissent bien entendre que l'auteur faisait partie du corps médical; c'est enfin le mariage du général Sarrail, — la question des femmes intéressait tous les célibataires de l'armée d'Orient, — et enfin le grand incendie où s'effondra la ville dans une tempête de flammes, détruisant des vestiges précieux comme la vieille église de Saint-Démétrius, dont il est resté juste des murailles et des fragments calcinés de ses admirables mosaïques.

Les Grandes Heures de M. Henri Lavedan réunissent la suite de ses articles de la période de guerre. La sixième série publiée s'étend du 28 septembre 1918 au 17 mai 1919. — C'est la fin du conflit, la période des négociations, les divers événements qui se produisirent ensuite et dont le commentaire intéresse tous ceux qui ont l'habitude de suivre l'auteur.

CHARLES MERKI.

(1) La Tour Blanche est occupée par quelques-unes de « ces Dames » et par la police ; ce n'est plus qu'un mauvais lieu (cf. p. 138.)

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés *impersonnellement* à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages *personnels* et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Edouard Aude : *Le musée d'Aix en Provence.* Avec de nomb. illustr. ; Laurens. 3 »

Esotérisme

Dr Paul Gibier : *Le Spiritisme.* Avec figures, Durville. 9 »

Albert Monthoux : *1940 : La fin de Rome, prophéties* ; Edit. Lumière, Tunis. » »

Littérature

Jacques Boulenger : *Mais l'art est difficile*, 2e série ; Plon. 7 50

J. de Poitiers : *De la femme, de l'amour et de mille autres riens* ; Messag.-Hachette. » »

Musique

Edmond Rœthlisberger : *Le clavecin dans l'œuvre de Bach* ; Henn, Genève ; 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1919

Pierre Baucher : *Au long des rues*, souvenirs de l'occupation allemande à Lille, 1914-1918 ; Imp. Strasbourgeoise. 7 »

Gustave Dupin : *Considération sur les responsabilités de la guerre* ; Soc. mut. d'édition. » »

Carola Ernst : *Silhouettes crépusculaires* ; Lamertin, Bruxelles. » »

Pédagogie

J. Adami : *Précis de littérature*, avec de nombreuses citations ; Jammes. 9 »

Poésie

Auguste Bergot : *Paraboles* ; chez l'auteur, Brest. 2 »

Fernand Demeure : *Etal* ; Dits modernes. 3 »

Raymond Limbosch : *Symphonie macabre.* Avec 13 bois dessinés et taillés par Walter Sanor, L'Art décoratif, Bruxelles. » »

Léon Marie Thylienne : *Baisers d'après-midi* ; S. n. d'édit. » »

Politique

Divers : *A propos de la révolution qui vient* ; les Humbles. 3 »

Questions coloniales

René Bazin : *Charles de Foucauld, explorateur du Maroc, ermite au Sahara.* Avec un portrait, un fac simile d'autographe et une carte-itinéraire, Plon. 10 »

Questions médicales

Charles Richet et Charles Richet fils : *Traité de physiologie médico-chirurgicale.* Avec 141 figures ; Alcan, 2 vol. 75

Questions militaires et maritimes

Comte de Maugny : *Le général comte de Maugny, 1798-1859.* Avec 3 portraits ; Perrin, Dardel, Chambéry. » »

Roman

Paul Acker : *La protectrice suivie de Marthe et Lucie* ; Plon. 7 »

Jean Chardon : *L'offrande à l'amour.* Avec des dessins de Charles Guérin ; Bossard. 3 90

Denis Guillot : *Sabaoth* ; Jouve. 7 »

Paul Reboux : *Choucoune* ; Nilsson. 1 95

Jules Renard : *Le vigneron dans sa vigne* ; Nilsson. 1 95

J.-H. Rosny aîné : *La jeune vampire* ; Nilsson. 1 95

Jean Variot : *L'effigie de César* ; Renaissance du Livre. 6 »

Sociologie

Marc Sangnier : *Trois conférences sur la démocratie*; La Démocratie. 2 »

Théâtre

Edouard Fonteyne : *La provinciale*, pièce en 3 actes, illust. de James Ensor ; Jardin de l'Inutile. » »

J. de Létrez : *Les parodies artificielles ou le théâtre mis en pièces*. Préface de Paul Reboux. Illustr. de Bib. ; S. n. d'édit. » »

Varia

G. Papillon et Maurice Savreux : *Musée céramique de Sèvres*; Laurens. 15 »

Voyages

Charles Diehl : *Jérusalem*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 3 »

Jacques Langlade : *Le Puy et le Velay*. Avec de nomb. illust. ; Laurens. 10 »

Pierre Loti et son fils Samuel Viaud : *Suprêmes visions d'Orient*; Calmann-Lévy. 6 75

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Alfred Poizat sur la Comédie-Française. — Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. — Le « pèlerinage » de Médan. — Austin Dobson. — Sur le divorce de lord Byron. — Millan Astray ou la chemise de l'homme heureux. — Espagne, Afrique et Pyrénées, ou les leçons de géographie du communiqué de guerre espagnol. — Contre les chasseurs de chevelures. — La question du pont du Gard. — Les fortifications de Bayonne. — Comment la mort de Napoléon fut connue en Allemagne. — Les mystères de la mer. — Faites votre encre vous-même.

Une lettre de M. Alfred Poizat sur la Comédie-Française.

Aubagne, ce 19 sept. 21.

Cher Monsieur Vallette,

Les attaques auxquelles s'est livré contre moi M. Henri Béraud, dans ses deux derniers articles, me donnent le droit d'y répondre, mais je pense que nos bons rapports, qui remontent presque à la date de la fondation du *Mercure*, suffiraient pour me faire ouvrir les colonnes de votre Revue. Je prends, du reste, la plume moins pour me défendre personnellement que pour défendre la Comédie-Française.

Défendre ma comédie de *Circé*, que M. Béraud a mise en cause, est-ce bien nécessaire, quand, à côté de critiques aussi fins que MM. de Pawlowski ou Nozière, je puis invoquer les éloges sans restrictions dont ma pièce a été l'objet de la part de MM. Antoine et Lugné-Poe, qui ont tant contribué à rénover l'art dramatique et qui en parlent si bien ?

Il me semble qu'un peu de leur compétence ne serait pas inutile à M. Béraud, qui est assurément un journaliste plein de verve, mais qui m'a tout l'air d'écrire à tort et à travers sur une matière à laquelle ses travaux antérieurs ne l'ont guère préparé.

C'est ainsi qu'il écrit que la Comédie-Française est devenue la risée

de l'Univers, sans réfléchir un instant à la gravité que prend un tel propos dans une Revue aussi considérée et aussi lue que la vôtre à l'Etranger. C'est fournir à ceux qui jalousent notre quasi monopole dramatique une arme redoutable et dont ils ne manqueront pas de se servir bruyamment. Ils iront criant partout que le *Mercure de France* est obligé de reconnaître que notre théâtre est devenu la risée de l'Univers. Cela peut causer à la France un préjudice matériel et moral considérable.

Cela est faux ou n'est que le propos de quelques esthètes sans clientèle. Où est le théâtre au monde qui balance, en renommée, en puissance, en universalité, en vitalité la Comédie-Française ? De temps en temps, certes, surgit, ici ou là, un théâtre qui peut, pendant quelques années, jeter un vif éclat, grâce à quelque auteur de génie ; mais cet auteur mort, cette vogue passée, ce théâtre retombe dans l'obscurité, se déclasse ou disparaît.

La Comédie-Française est le régulateur de la production dramatique. Or cette production dramatique est de beaucoup l'industrie intellectuelle la plus considérable qu'il y ait au monde. Oui, je n'hésite pas à dire l'industrie, parce qu'à sa base il y a un métier incomparable, une connaissance extrêmement affinée des conditions de l'art, un tour de main presque unique et un ensemble de ressources pour n'importe qu'elle œuvre théâtrale, que l'on chercherait en vain ailleurs.

Gœthe disait à Eckermann : « J'aurais pu écrire dix pièces comme *Iphigénie*. Ce qui m'a manqué, c'est un théâtre comme la Comédie-Française. »

Par là, il voulait marquer que son entreprise avait besoin de s'appuyer sur une tradition, d'avoir un terrain préparé, un public, des interprètes spéciaux, tout un ensemble de conditions qui lui faisaient défaut. Aussi son *Iphigénie* ne fut-elle ni comprise, ni goûtée en Allemagne, faute d'une préparation séculaire, faute d'un milieu approprié à la qualité de sa tentative.

Lorsqu'un théâtre brillant surgit à l'étranger, il ne s'y développe jamais que dans un seul sens. Il est l'épanouissement d'une seule formule.

En France, nous pouvons voir jouer très convenablement Shakespeare ou Ibsen. Indiquez-moi donc une scène étrangère capable de jouer élégamment Racine, Molière, Marivaux, Beaumarchais, Musset ou Banville.

La Comédie-Française est la colonne maîtresse de notre théâtre, mais il ne faut pas l'envisager seule, il faut la voir au milieu des vingt autres théâtres qui la prolongent, l'escortent et la complètent. Le théâtre français est une flotte, dont elle est le vaisseau-amiral.

Les autres théâtres cultivent chacun une de ces spécialités et la con-

currencent, sur un terrain soigneusement limité. Ils vivent d'elle comme le protestantisme vit du catholicisme. Supprimez le catholicisme et il n'y aura plus de protestants, donc plus de christianisme. Supprimez la Comédie-Française, et il n'y aura plus de théâtre en France et peut-être à l'étranger, tout théâtre empruntant sa valeur et sa signification à ce fait qu'il constitue une critique de la Comédie-Française, une réforme de ses erreurs et de ses abus.

Quant à vouloir réduire la Comédie-Française, comme le propose M. Béraud, à n'être qu'un Musée des chefs-d'œuvre, ce n'est ni plus ni moins que proposer son expropriation et sa destruction. Son expropriation, parce que ce serait la dépouiller, par un abus de pouvoir odieux, du droit qu'ont tous les autres théâtres de conduire leurs affaires au mieux de leurs intérêts et de représenter parmi les pièces qu'on lui offre celles qui leur paraissent le plus propres à produire de légitimes bénéfices matériels et moraux. La Comédie-Française n'est pas la propriété de l'Etat, mais d'une antique association de comédiens constitués en Société coopérative. Elle reçoit une subvention de l'Etat, qui, en échange, lui impose un cahier des charges redoutable et une tutelle constante.

Elle paie de ses propres deniers le représentant du Gouvernement, qui remplit, en somme, toutes les fonctions directoriales et a sur elle des pouvoirs très étendus. Les trois quarts des abus viennent par cette voie. L'Administration n'est pas libre vis-à-vis des politiciens, non des comédiens. Ce sont les politiciens qui, à chaque instant, lui forcent la main et, pour se défendre de leurs importunités, l'Administrateur est très heureux souvent de s'abriter derrière son Comité.

La Comédie-Française ne peut pas vivre du Répertoire classique seulement. Elle a une clientèle pour ce répertoire, mais cette clientèle est restreinte, quoi qu'on en pense. C'est la même clientèle qui fait vivre la plupart des autres théâtres d'art et qui se porte, par exemple, en ce moment, au Vieux-Colombier, parce que le Vieux-Colombier lui offre du nouveau ; mais elle se lassera du Vieux-Colombier, quand elle en connaîtra à fond le répertoire et les procédés. Elle se portera alors ailleurs sans doute.

Le Répertoire bénéficie des succès que la Comédie-Française remporte dans les pièces modernes et, de leur côté, les pièces modernes gagnent en réputation, du fait d'être jouées dans une maison consacrée aux chefs-d'œuvre. Elles en prennent avec ces chefs-d'œuvres un air de famille, elles s'installent dans une tradition dont tous les anneaux sont vivants.

Des acteurs qui ne joueraient que du Corneille ou du Racine ne sauraient bientôt plus les jouer, parce qu'ils ne sauraient plus ce que sont le naturel et la vie, parce qu'ils finiraient par ne plus comprendre leur

texte, par ne plus voir ce texte qu'à travers une nuée de commentaires. Ils en feraient vite des auteurs archaïques et surannés.

Un chef-d'œuvre ne reste vivant qu'autant qu'on peut le comparer aux œuvres écloses de nos jours et qu'on peut montrer qu'il leur est supérieur en profondeur, en délicatesse, en beauté. Pour qu'un chef-d'œuvre reste vivant, il est bon que le genre auquel il appartient survive aussi. On comprend mieux Molière après avoir vu du Courteline et on se rend compte du mérite réel de Courteline, en voyant jouer du Molière.

La Comédie-Française, c'est le passé vivant et c'est le présent vu à sa place, dans la perspective du passé et de l'histoire ; c'est le présent, envisagé déjà un peu sous l'aspect de l'éternité.

C'est une institution qui montre notre production dramatique dans son ensemble, dans le génie qui en relie les différentes phases et les différentes époques et qui continue à travailler, à produire des œuvres nouvelles d'autant de formes diverses et de familles littéraires qu'en offre son passé. Mais ce n'est pas un théâtre d'application, un théâtre à l'usage des étudiants en Sorbonne ; c'est un vrai théâtre, qui joue de vraies pièces pour le public véritable et qui, tout en essayant de diriger le goût du public, est renseigné tout de même par ses recettes sur ce qu'il peut se permettre.

Il a reçu du XVIIe siècle, où il est né, où il s'est constitué, une impulsion qui durera autant que lui-même. Il est notre XVIIe siècle prolongé, il est cela et ne peut pas être autre chose. Mais cela est plus que la pensée de M. Béraud. Ce théâtre n'est pas une plante de serre chaude ; il est un vieux chêne puissant et qui étend son ombrage aussi loin que ses racines. A chaque saison, il reverdit plus large et plus vigoureux.

ALFRED POIZAT.

§

Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt.

Jeudi 15 septembre. — M. André Billy apporte son témoignage (*Vie intellectuelle*, de Bruxelles) sur les débuts de l'affaire. Il rappelle qu'en 1916 M. Henry Céard s'amusa bien de l'embarras des « négligents ou trop prudents héritiers » d'Edmond de Goncourt. Mais le prétexte de la guerre couvrait tout et les dix avaient beau jeu d'obtenir, par deux fois, du ministre de l'Instruction publique qu'il interdît aux fonctionnaires de la Bibliothèque Nationale de communiquer à quiconque les manuscrits du *Journal*. Quand la guerre prit fin, et avec elle toute raison de maintenir cette interdiction, M. Henry Céard — ô prodige ! — était membre de l'Académie Goncourt. Il avait passé l'éponge sur tous les souvenirs de 1916... »

Samedi 17 septembre.—M. Paul Bourget publie, dans l'*Illustration*,

un important essai sur : *La maladie du Journal intime*. Pour lui les Goncourt furent atteints de cette maladie qui provoqua chez eux « la diminution, la paralysie progressive de la sensibilité... A parcourir leur journal on demeure étonné de l'absence d'émotion, tout au contraire, de l'insignifiance... des impressions enregistrées. La cause en est dans l'absence d'abandon à l'heure et à la minute, dans cette rétraction continuelle qui étouffe toute spontanéité, toute inconscience. Ces soi-disant observateurs ne vivent pas, pour cette raison très simple, qu'ils ne se laissent pas vivre. »

Bref, dans cette affaire, M. Paul Bourget ne se passionne ni pour, ni contre. « Par bonheur pour la mémoire des Goncourt, conclut-il, ils ont écrit d'autres livres et que cette manie de la notule n'est pas arrivée à trop gâter. Elle en a tout de même diminué la valeur... »

Dimanche 18 septembre. — *Le Cri de Paris* croit savoir que dans la partie inédite de son *Journal* Goncourt désigne avec soin les maladies inavouables de ses personnages.

Dimanche 25 septembre. — « Est-il vrai, questionne M. Jean Mélia dans *le Figaro*, qu'Edmond de Goncourt reproche [dans le *Journal* inédit] à Alphonse Daudet de s'être intéressé à un malheureux jeune homme du monde, « Raoul », pour en tirer tous les renseignements et détails qui lui fournirent le sujet de son roman *Jack*, et de l'avoir ensuite abandonné ? Déjà l'on annonce que, s'il est exact que le journal de l'auteur de *Germinie Lacerteux* soit agressif à l'encontre de la mémoire de son mari, Mme Alphonse Daudet sortira de sa réserve, ayant sa réponse prête. »

M. Jean Mélia est très renseigné à ce sujet : Alphonse Daudet n'aurait jamais abandonné *Jack*.

Mardi 4 octobre. — Autre question, posée celle-là par l'*Intransigeant* : « Est-il vrai que M. Eugène Fasquelle ait cédé tous ses droits sur le *Journal* à la maison Flammarion ? Celle-ci, qui édite déjà plusieurs académiciens de la Goncourt, se montrerait, dit on, fort impatiente de publier le manuscrit inédit. »

§

Le « pèlerinage » de Médan. — Le dix-neuvième anniversaire de la mort d'Emile Zola a été commémoré, comme chaque année, à Médan et les fidèles du grand écrivain étaient venus nombreux à cette fête du Souvenir, le dimanche 2 octobre dernier.

Au nom de la Société des Amis de Zola (qui s'est heureusement reconstituée et s'efforcera, ce dont il faut la féliciter, de garder, disent ses nouveaux statuts, un caractère exclusivement littéraire), M. Eugène Fasquelle, a salué la mémoire de Paul-Hyacinthe Loyson, organisateur de quelques-unes des précédentes commémorations et a évoqué un Zola intime d'une timidité fort inattendue et fort sympathique. Après lui, le

critique littéraire du *Temps*, M. Paul Souday, nous a montré un Zola cordial, familier, exubérant, qui poussait la bonne grâce jusqu'à répondre « mon cher confrère » quand on l'appelait « cher maître », et ne manquait pas de remercier pour le moindre écho où son nom avait paru :

Les sceptiques quand même diront peut-être, ajouta M. Souday, qu'il soignait sa réclame. Mais je parle d'une époque où vraiment il pouvait s'en passer. La vérité est qu'il était très bon, et même il y a encore une nuance — il était très gentil. La gentillesse poussée à ce point, chez un homme illustre, et chez un grand travailleur, qui a son temps et son travail à défendre, c'est assez rare et presque touchant.

MM. Paul Bornet, Yvanhoë Rambosson et Carol-Bérard évoquèrent également l'œuvre et la personne du maître; Mlle Madeleine Roch déclama un poème d'Hugo et M. Armand Bour une page de *Travail*.

Puis les invités saluèrent, sur le perron du célèbre pavillon, Mmes veuve Emile Zola et Maurice Le Blond et s'éloignèrent par cette aimable route de Villennes, qui vit tant de fois Zola et ses amis s'acheminer vers la gare à l'heure du train de Paris.

§

Austin Dobson.— Austin Dobson, qui vient de mourir à Ealing à l'âge de 82 ans, était un « victorian » attardé (par « victorian » on désigne les auteurs qui furent en honneur sous le règne de la reine Victoria). Poète et historien, il était en même temps fonctionnaire. Quarante-cinq années il appartint au ministère du Travail, où il s'occupait, au moment de sa retraite, en 1901, des pêcheries et des ports.

Poète, son inspiration et son lyrisme sont peut-être de second ordre, mais sa forme est des plus pures et des plus soignées. On pourrait à cet égard le rapprocher de Théophile Gautier.

Historien, il s'est occupé du XVIIIe siècle et les quatre volumes sur les *Vignettes du* XVIIIe *siècle* témoignent de recherches minutieuses et patientes et d'une connaissance profonde de cette époque.

Ses études sur Fielding, sur Richardson, son édition du Journal et des lettres de Mme d'Arblay, ses nombreux autres ouvrages sont tout ensemble d'une érudition sûre et d'un charme très prenant.

Depuis qu'il avait quitté ses fonctions, il s'était retiré à Ealing, où il vivait de la vie heureuse et tranquille vantée par Horace ; aussi un critique américain, Edmond Clarence Stedman, le comparant au poète latin, a-t-il pu écrire : « Il y a un Horace anglais par génération, M. Austin Dobson est incontestablement celui de la génération présente. »

§

Sur le divorce de lord Byron. — De même qu'il existe une « question d'Elvire », il y a une « question lord Byron ».

L'une comme l'autre ont fait couler déjà beaucoup d'encre et suscité bien des discussions, mais pas plus celle-ci que celle-là n'est encore aujourd'hui éclaircie.

Cependant, tandis que la première est, sinon enterrée, du moins endormie ,la seconde vient de se réveiller à la suite de la publication d'un livre qui, s'il n'apporte pas une solution définitive, présente pourtant des arguments, aux dires de certains, définitifs.

La question lord Byron ? c'est celle de son divorce. Le poète de *Child Harold* était marié depuis un an environ, et de son union venait de naître une fillette, quand, d'un commun accord, les époux se séparèrent et obtinrent le divorce.

Pourquoi cette rupture ? Leurs contemporains se le demandèrent.On chuchota mille bruits, on allégua les raisons les plus diverses, mais rien de précis ne fut connu.

Les deux intéressés étant morts, les critiques et les historiens de la littérature se posèrent la même question, sans plus de succès, d'ailleurs.

En 1905, lord Lovelace, petit-fils de lord Byron — puisqu'il était né du mariage de la fille du poète avec lord Lovelace — consentit à la publication de lettres jusqu'alors inédites de son grand-père. Il travailla même à cette édition, choisissant les lettres, en réservant d'autres,et revoyant les épreuves. Il n'avait alors qu'une préoccupation : éviter de rien laisser paraître qui pût éveiller certains soupçons...

Puis, brusquement, à la suite d'un léger différend avec le co-éditeur, lord Ernle, et le libraire M. Murray, il se désintéressa de l'entreprise et fit imprimer à quelques exemplaires seulement, destinés non au public, mais à un nombre restreint de lecteurs, un ouvrage intitulé *Astarté*, dans lequel figuraient plusieurs lettres de lord Byron à sa sœur, Augusta Leigh, lettres d'une tendresse un peu... vive, qui donnèrent du poids aux affirmations de ceux qui prétendaient que la véritable raison du divorce du poète était la découverte,par sa femme,des relations coupables que lord Byron aurait eues, avant son mariage et après, avec sa sœur.

Lord Lovelace est mort maintenant et Lady Lovelace,sa veuve, vient de faire paraître, en librairie, *Astarté* ; mais elle a expurgé l'édition de 1905.

Néanmoins, tel quel, ce volume semble justifier la thèse de l'inceste... Il « semble », disons-nous, car il n'apporte rien de parfaitement probant,et les expressions affectueuses qu'on trouve dans les lettres de Byron à sa sœur, comme dans les poésies qu'il lui a adressées, peuvent aussi bien n'être que le témoignage d'une amitié fraternelle très chaude.

Les raisons du divorce devraient donc être alors cherchées dans une différence de caractère que laisseraient plutôt supposer ces vers du poète écrits à l'occasion d'un anniversaire de son mariage :

Here's a happy new year ! but with reason
Y beg you'll permit me to say —
Wish me *many* returns of the *season*,
But as few as you please of the day...

§

Millàn Astray, ou la chemise de l'homme heureux. — Voici une variante du vieux conte oriental, qui se passe en Espagne et a, sur son antécédent des *Mille et une Nuits*, l'avantage d'être strictement authentique.

Certain jour d'été 1920, Alphonse XIII, alors à Biarritz, reçut la visite de son ami, l'officier supérieur Pepe Millàn Astray, venu expressément de Ceuta pour l'entretenir de son projet, depuis réalisé, de création d'un corps de Légion Etrangère en Espagne.

Sur l'invite formelle du roi, Millàn Astray assista, le soir même de son arrivée, à une fête à l'Hôtel du Palais, où Alphonse XIII le présenta à diverses personnalités. Mais comme cet officier était venu sans autre bagages que ce qu'il portait sur lui, il fallait, pour figurer dignement au *rout*, qu'il se procurât un frac et du linge. Pour simplifier les choses, ce fut dans la garde-robe du Souverain qu'il s'équipa et l'on remarqua fort, à la réunion de l'Hôtel du Palais, la grande plaque des quatre Ordres Militaires espagnols dont s'ornait sa poitrine, ainsi qu'un précieux jeu de boutons en perles et brillants.

Naturellement, la fête terminée, Millàn restitua au roi ses vêtements y compris les chaussettes de Sa Majesté. Il ne garda que la chemise, qu'il emporta à Ceuta dévotieusement. Ce larcin n'échappa pas à l'œil du roi, qui, un jour, rencontrant l'actuel chef du *Tercio Extranjéro*, se mit à lui reprocher plaisamment son vol et à réclamer la restitution de l'objet dérobé. La tradition veut que Millàn Astray ait alors répondu à Alphonse XIII : « *La devolveré cuando en ella se ostente la venera de una herida.* » (*Je la rendrai quand y apparaîtra la plaque d'une blessure.*) Et cette même tradition ajoute encore que le lieutenant-colonel ne va jamais au combat sans porter la chemise du Roi.

Or Millàn Astray a été blessé, sans gravité, d'une balle à la poitrine, lors de la récente reprise de Nador par les Espagnols et Alphonse XIII a échangé, aussitôt, avec lui des télégrammes d'amicale félicitation. Mais ce que l'on n'a point encore dit, c'est si, ce jour-là, la chemise royale a reçu l'empreinte sanglante qui permettrait à son porteur de restituer, selon sa promesse, au « *guardarropa real* » l'objet dérobé à Biarritz dans l'été de 1920.

§

Espagne, Afrique et Pyrénées, ou les leçons de géographie du communiqué de guerre espagnol. — Pour suppléer à la carence de nouvelles due à la non publication des journaux espagnols le

lundi (1), le gouvernement espagnol publie, depuis le lundi 5 septembre 1921, une *Hoja Oficial* (*Feuille Officielle*) émanant du ministère de l'Intérieur et propagée dans chaque province par les soins du *Gobernador Civil*. Ce sont de petits papiers blancs contenant surtout des nouvelles de la guerre d'Afrique et d'un format peu propice à l'affichage.

Les communiqués de guerre espagnols que rédige le commandement supérieur à Melilla n'ont rien de commun avec ceux de Joffre et de Foch. La brièveté et la sobriété en sont exclues. C'est une sorte de chronique mi-guerrière, mi-littéraire où une avance de quelques kilomètres est noyée dans un déluge d'adjectifs, d'adverbes, de superlatifs, de périodes apologétiques. Mais, de temps à autre, des perles sont cachées dans ce fatras rhétoricien.

Lisant, par exemple, la *Hoja Oficial* du lundi 19 septembre, on y trouvera, tout à la fin, cette phrase : « *En Tetuàn y Larache, sin novedad. En resto España, nada ocurrido...* » soit, en français : « *Rien de nouveau à Tétouan ni à Larache. Aucun événement dans le reste de l'Espagne.* » L'employé qui a rédigé ce télégramme officiel ignorait-il qu'une immense littérature de protestations indignées existe, dans son pays, à l'adresse d'un adage qui veut que l'Afrique commence aux Pyrénées ? Cependant, si Tétouan et Larache font géographiquement partie de l'Espagne — comme le veut le texte ci-dessus transcrit — il s'ensuit ou bien que ces deux villes ne sont pas africaines — ce qui ne saurait se soutenir — ou bien que l'Espagne ne fait pas partie de l'Europe. — C. P.

§

Contre les Chasseurs de Chevelures. — La Chine vend de la soie et du thé — assez peu, — quelques autres produits, et surtout des peaux de lapin et des cheveux. Ce dernier commerce (celui des cheveux), très actif, n'est pas sans danger pour l'acheteur, à ce qu'on va voir.

Il n'y a rien à redouter lorsque la natte est coupée sur une personne en vie et bien portante ; mais, sous prétexte qu'un mort doit se présenter au paradis rasé de frais, les Chinois rasent parfois jusqu'au crâne des morts. La famine et le tremblement de terre récents ont permis de livrer beaucoup de nattes. La peste devient une excellente affaire, puisqu'elle permet une abondante récolte de cheveux. Cette maladie serait même considérée comme un bienfait de la Providence par les courtiers, si les cheveux des pestiférés n'étaient d'une manipulation dangereuse par les poux qu'ils abritent.

Aussi des ordres rigoureux, émanant des autorités anglaises en Chine, viennent-ils d'être donnés pour que les cheveux achetés soient aseptisés avec le plus grand soin, les poux des pestiférés étant d'excellents véhicules de la maladie n° 9.

(1) Par suite du repos dominical.

§

La question du Pont du Gard. — La question du Pont du Gard existe depuis toujours — depuis près de 2000 ans, plus exactement mais surtout depuis (et cela est très vieux) que s'acharnent sur cette ruine les dégradations, plus ou moins volontaires, des hommes, principalement aux XIVe et XVIIe siècles ; depuis, aussi, que des générations d'architectes se sont obstinées, plus particulièrement de 1700 à 1850, à consolider ou restaurer ce monument vénérable qui, aussi bien, de par sa situation de ruine officielle, ne pouvait que difficilement rester éternel. Mais si le passé est le passé, il est de fait qu'il existe une administration des monuments historiques, dont la mission spéciale est de veiller au maintien et à la conservation de ces témoins classés des civilisations et des âges révolus, et qu'en l'espèce, il semble bien que la dite administration vienne de se rendre coupable d'une grave légèreté déclarant le Pont du Gard à l'abri de tout danger actuel.

C'est à la suite d'une campagne de presse motivée par la réouverture irrégulière, le printemps dernier, par le service routier du Gard, d'une carrière sise dans la zone de protection de l'édifice, que le Préfet du Gard désigna une Commission chargée de décider de l'état de la question. Elle se composait de MM. Paul Villaret, conseiller général du Gard ; Pascal, président de la Commission départementale ; Hugues, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de Vaucluse ; Masselin, ingénieur ordinaire représentant l'ingénieur des Ponts et Chaussées de l'Hérault, en congé ; Rogie, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées du Gard ; Boeswilwald, inspecteur général des monuments historiques délégué par le ministre des Beaux-Arts, et Raphel, architecte départemental du Gard. Ces Messieurs, s'étant rendus le 23 juillet dernier au Pont du Gard, y rédigèrent, au restaurant Labourel, un procès-verbal qui a été rendu public dans l'édition du Gard du *Petit Méridional* de Montpellier du mardi 2 août dernier et qui conclut en ces termes :

> En résumé aucun des faits nouveaux allégués n'est de nature à inquiéter les populations (*sic*), ni les artistes épris de beauté et désireux de la voir conserver par une surveillance toujours plus active et par une attention toujours plus soutenue...

Contre ce verdict, M. Henry Bauquier, adjoint au maire de Nîmes et rédacteur de l'édition du Gard du *Petit Méridional*, s'élève avec énergie. Il y qualifie de « servitude administrative » la décision prise par la Commission et apporte des faits tendant à incriminer l'autorité préfectorale du Gard, coupable, à ses yeux, d'avoir « laissé, sans aucune sanction, sans la moindre décision conforme aux intérêts du site, détruire l'aspect naturel des rives du Gard par le déboisement brutal des parties exploitées pour l'extraction des pierres ». Et M. Bauquier, qui cependant est un excellent républicain, en vient sincèrement à re-

gretter l'époque des fonctionnaires de la Restauration ! Il écrit, dans le numéro du 3 août de son journal, en effet :

Les commissions préfectorales ne sont guère que des reflets de l'esprit du chef ; or, malheureusement le temps n'est plus pour le Gard où ses administrateurs — comme le faisaient jadis MM. d'Haussey et du Terrage — s'intéressaient à ses admirables ruines et s'efforçaient d'en prolonger la survie, d'en protéger le charme et, même, concouraient à l'accroître, par leurs initiatives opportunes et bienveillantes.

Si ces lignes émanaient d'un rédacteur de l'*Eclair* — organe « d'action française » — de Montpellier, il n'y aurait là que système naturel de polémique. Mais, encore une fois, elles sont signées d'un authentique républicain. Serait-ce donc que les préfets du Bloc National se désintéressent à tel point du patrimoine artistique de la France ? — C. P.

§

Les fortifications de Bayonne. — Le touriste qui, descendu de la Gare du Midi, — si coquettement inspirée de celle du Quai d'Orsay dans une réduction en miniature, — à Bayonne, se rend à Biarritz par le *BAB*, ne laisse pas, avant de pénétrer dans la gare de ce chemin de fer lilliputien, de tourner les yeux à sa gauche, où, par delà une prairie envahie de décombres, halète et s'époumonne une motrice électrique. Ce que ce voyageur aperçoit alors, ce sont des terrassiers en train de démolir le rempart de Vauban. Car la belle ceinture de vieilles pierres dont le ministre de Louis XIV avait enceint notre bastion du sud-ouest, à une époque où l'Espagne était encore pour nous menaçante rivale, vient d'être condamnée par des Béotiens locaux à disparaître sous l'habituel prétexte utilitaire qui nous eût, naguère — sans la protestation de Paris, — coûté les fortifications d'opérette dont se pare Avignon.

Bayonne n'aura plus ses remparts, parce que Bayonne a trouvé, depuis l'expérience de Verdun, que « ça ne servait à rien » d'être entouré de murs de maçonnerie à chaux et sable d'une épaisseur d'un mètre cinquante et qu'au surplus Bayonne entend se moderniser.

Déjà, il y a de cela tant d'années qu'on l'a oublié — mais l'auteur de ces lignes, qui passait en la ville quand s'accomplissait cet acte de vandalisme, en conserve le souvenir, — Bayonne s'était joyeusement dégarnie, sauf d'une malheureuse échauguette restée comme fiche de consolation, des fortifications du réduit commandant son vieux pont sur l'Adour. Puis, peu avant qu'éclatât la guerre, l'ancienne municipalité s'était sacrilègement attaquée à la Porte d'Espagne, dont la blessure, béante, afflige tous les amis des vieilles pierres et des vieilles choses de France. La destruction, arrêtée par les événements de 1914, vient de reprendre et sera, cette fois, radicale.

Le Château-Vieux — qui devait être depuis longtemps le Musée de

Bayonne et du Pays Basque — abandonné à l'Armée qui y a établi, entre autres installations, le Casino des Officiers, tremble sous les détonations des cartouches de dynamite que l'on emploie pour faire sauter les merveilleuses murailles aussi résistantes et nettes aujourd'hui que lorsque les fit construire le génie du grand fortificateur de notre dix-septième siècle. Car, au lieu d'extraire méthodiquement les moellons des remparts de Bayonne, on préfère les pulvériser à l'aide d'un explosif qui détruit la masse précieuse de ces pierres dont la conservation, par un système de démolition moins brutal, eût permis de les utiliser pour les constructions dont Bayonne entend s'orner et s'agrandir !...

Il n'est pas de bon esprit qui, témoin de ces forfaits, ne s'attriste. Car il y eût eu le moyen, pour Bayonne, de s'agrandir tout en sauvant ses murailles. On n'eût pas permis ailleurs qu'en France à ce vandalisme de se donner libre carrière... Il est vrai que l'on est très pieux à Bayonne et que, sous le portail de la cathédrale, on peut lire — faisant pendant avec un « *Dispositif pour le Carême de l'an 1914* » (*sic*) signé : François-Marie, évêque de Bayonne, Lescar et Oloron — un long réquisitoire de quatre denses colonnes, où, à la date du 2 février 1921, le dit François-Marie conjure ses fidèles de ne point obéir aux « injustes lois » de la République. Et ce mandement s'intitule : « *Sur l'Union Sacrée* »!

§

Comment la mort de Napoléon fut connue en Allemagne. — Les journaux ont rappelé comment la mort de l'empereur fut connue, deux mois seulement après l'événement, à Londres d'abord, où elle fut apportée par le capitaine Crocket, du 20e régiment anglais, le 4 juillet, et à Paris le 6.

Le *Times*, s'efforçant de parler *sine ira et studio*, constatait que la disparition de Napoléon ferait faire une économie de 400.000 livres par an à la Grande-Bretagne. « C'était un homme *sui generis*, écrivait le *Courier* ; il était seul de son espèce, et ne ressemblait à nul autre ; il ne ressemblait à aucun frère, car il n'avait pas de frère... »

Ce furent des courriers français qui firent connaître en Allemagne la mort de l'empereur. Dès le 9 juillet, le journal de Spire la commentait en termes sympathiques. A Nuremberg, le *Correspondent von und fur Deustchland* du 12 évoquait les « Miltons et les Klopstocks futurs qui le prendront pour sujet de leurs épopées ».

Le même jour, la nouvelle parvenait à l'ambassade de France à Berlin. L'avant-veille, on la connaissait à Cologne.

Les journaux de l'Allemagne du Nord, informés, d'autre part, par les feuilles anglaises, traduisaient des articles du *Times*, du *Courier*, du *Sun*, du *Globe*, du *Statesman*, donnant des détails sur les derniers moments du captif de Sainte-Hélène.

L' « aiglon », à Vienne, n'en fut informé, par son majordome Foresti que le 22 juillet. Sa grand'mère, Lœtitia Bonaparte, se retira pendant plusieurs jours dans ses appartements. Le mois suivant, elle fit faire une démarche auprès du gouvernement britannique, afin qu'on lui rendît le corps de son fils. Mais elle se heurta à un refus.

§

Les mystères de la mer. — Les départements ministériels de New-York publiaient, récemment, une déclaration concernant l'extraordinaire aventure de la goëlette américaine *Carrel Deering*.

Ce bateau de cinq mâts passait, le 29 janvier de cette année, à une vitesse de cinq milles à l'heure au large du cap Lookout, au nord des îles Carolines. Deux jours plus tard, il atterrissait sur des bancs de sable en vue de New-Jersey. Toutes ses voiles étaient hissées, mais des treize hommes d'équipage pas un seul n'était à bord, et nul n'a eu d'eux la moindre nouvelle.

Depuis lors, neuf autres vaisseaux sont disparus — trois steamers, notamment, munis d'appareils de télégraphie sans fil qui leur auraient permis, en cas de danger, de signaler leur détresse. Le mystère, en ce qui concerne ces trois steamers, est d'autant plus grand que leur disparition s'est produite par un temps très calme.

La curiosité, on le devine, est vivement piquée par ces faits étranges et il n'est pas surprenant que la presse américaine consacre de longues colonnes à exposer les hypothèses qui peuvent être envisagées. Saura-t-on jamais ce qui est advenu et des navires disparus et de l'équipage manquant? A-t on jamais su, par exemple, ce qui se passa à bord de la *Marie-Céleste*, que ces disparitions remettent en mémoire? Elle partit de New-York le 17 novembre 1872 avec une cargaison de pétrole et d'alcool à destination de Gênes.

En plus de l'équipage, elle transportait à son bord la femme et l'enfant du capitaine.

Du jour où la *Marie-Céleste* fut passée en vue de Sandy Hook, personne de l'équipage ne fut jamais revu mort ou vivant.

D'après le journal du bord, trouvé par la suite, elle passa en vue de Sainte-Marie dans les Açores le 24 novembre. On lit sur le journal: « Vu aujourd'hui Sainte-Marie ». C'est la dernière mention portée sur ce livre.

Que s'est-il passé après ce jour-là? On ne le sait pas encore aujourd'hui.

Sept jours après que la *Marie-Céleste* avait quitté New-York, le brigantin *Del Gratia* en partait à son tour. Par 36° de latitude nord et 27° de longitude ouest, les officiers du *Del Gratia* virent à l'avant un bateau bizarre; passant à hauteur de celui ci, ils le saluèrent, sans obtenir de réponse. Ayant lu à la poupe *Marie-Céleste*, *New-York*,

ils mirent un bateau à la mer. Quelques hommes ayant abordé la *Marie-Céleste* se hissèrent sur le pont. Tout y était dans un ordre parfait. Les gréments y étaient en place et les ponts ne présentaient rien d'anormal. On frappa à la porte de la cabine. Pas de réponse. On entra. Il n'y avait personne. On fouilla le bateau. On n'y trouva personne. La *Marie-Céleste* voyageait en pleine mer n'ayant plus personne à bord. Et pourtant l'équipage semblait n'être parti que depuis quelques minutes. Des casseroles étaient sur le feu, la viande semblait prête pour le dîner. Dans les cabines, nul désordre. Un petit harmonium était ouvert, une partition de musique sur le chevalet. Sur le plancher des jouets d'enfant étaient dispersés. Un dé de femme était posé à côté d'un ouvrage. Dans le bureau du capitaine la montre en or de celui-ci était accrochée, et dans la chambre de sa femme, sur un coussin, on pouvait voir la place d'une tête de bébé. L'inspection des tiroirs appartenant aux hommes de l'équipage prouva qu'aucun préparatif de départ n'avait été fait. Le linge et l'argent avaient été laissés. Dans la cabine du contre-maître on trouva, sur sa table, son ardoise où étaient écrits le temps, la température, les notes du cadran et sous ces indications ces mots — les seuls qui pussent se rapporter à cette troublante aventure : « étrange, ma chère femme ».

La *Marie-Céleste* conduite à Gibraltar fut consignée à l'Amirauté et plus tard devint la propriété de ceux qui l'avaient découverte.

§

Faites votre encre vous-même. — Sommes-nous menacés d'un « trust de l'encre » ? Il n'en est pas question, croyons-nous. En tout cas, cela serait-il, cette menace devrait nous laisser froids, puisque chaque écrivain peut non seulement empêcher ce trust, mais encore faire une belle économie en fabriquant son encre lui-même.

Voici la recette que donne le *Tea and coffee trade journal* :

Le fond de la cafetière et un clou en fer suffisent. Mettez ce fond de café dans une bouteille, ajoutez le clou et même d'autres morceaux de fer, bouchez et laissez reposer. Au bout d'un jour ou deux, vous aurez une bouteille de belle encre noire et vous pourrez vous moquer de votre fournisseur.

Cette encre de café est employée par Edward Aborn, de la maison Arnold et Aborn (New-York), dans sa campagne pour enseigner au public une préparation intelligente du café. Il montre une bouteille d'encre comme une preuve de ce qui arrive au café préparé dans une vieille cafetière en fer au lieu de porcelaine ; il exhibe également des imprimés faits avec de l'encre de café, qui sont vieux de plus de trois mois et n'ont point pâli.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

BULLETIN FINANCIER

.e mouvement de hausse amorcé en septembre semble avoir fait long feu, et l'an-ce d'importantes et prochaines émissions, qui détournent du marché de non moins ›ortants capitaux, n'est probablement pas étrangère au recul de la cote. Au surplus, préoccupations d'ordre général sont encore nombreuses, rendant ainsi la clientèle essivement timorée.

otre rente 3 o/o est réalisée et abandonne un demi point à 55,65; par contre, les fonds ;es retrouvent quelque activité et une légère amélioration sur la mise en circulation bruits divers, ainsi que cela a lieu périodiquement. Le 4 o/o Consolidé vaut 21,75; o/o 1891-1894 se tient à 19 fr. Les récents arrangements intervenus entre le délégué çais et les Kémalistes fait de nouveau progresser le Turc unifié jusqu'à 39 francs.

armi nos grands établissements financiers, la Banque de Paris et des Pays-Bas, dont gmentation de capital a remporté un brillant succès, s'inscrit à 1226 fr. Le Comptoir ›compte est ferme à 968, ainsi que la Société Générale à 707; le Crédit Lyonnais plus faible à 1430. Au compartiment étranger, la Banque Ottomane supporte quel- réalisations qui la font rétrograder à 663 fr., tandis que la Banque Nationale du ique passe de 525 à 535, des avis optimistes donnant à entendre une plus ou moins haine reconnaissance du gouvernement par les Etats-Unis.

es valeurs métallurgiques se maintiennent assez bien à leur précédent niveau, les affai- le navigation sont tout aussi indécises que précédemment et assez mal tenues : ageries 218, Chargeurs Réunis 571.

1 valeurs diverses, nous trouvons les actions et les parts de la Société de l'Air ide très fermes à 413 et 4099 respectivement; l'Académie des Sciences vient de voir communication d'un mémoire présenté par M. Rateau et relatif au procédé ges Claude, pour la fabrication de l'hydrogène par le gaz à l'eau et l'obtention de moniaque synthétique; par ailleurs, l'action ordinaire des Magasins du Printemps it à 328; les Galeries Lafayette perdent quelques points à 133, sur le bruit d'une ction de dividende.

groupe pétrolifère est moins soutenu en dépit des hauts cours de la livre sterling; l Dutch revient à 19.400 et la Shell à 238. On dit que cette dernière société serait ourparlers avec les Soviets en vue d'une reprise des travaux dans la région de ı. Les mines d'or et les valeurs de caoutchouc sont résistantes, mais n'accusent pas fois de modifications bien appréciables.

Le Masque d'Or.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

**Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine**

Le *Mercure de France* paraît le 1er et le 15 de chaque mois et forme tous les ans huit volumes d'un maniement aisé, avec une Table des Sommaires, une Table par Noms d'Auteurs et une Table des Rubriques de la Revue de la Quinzaine.

Complété de tables générales méthodiques et claires, le *Mercure de France*, par l'abondance et l'universalité des documents recueillis, est un instrument de recherches incomparable.

Il n'est peut-être pas inutile de signaler qu'il est celui des grands périodiques français qui coûte le moins cher.

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE		ÉTRANGER	
Un an	60 fr.	Un an	68 fr.
Six mois	32 »	Six mois	36 »
Trois mois	17 »	Trois mois	19 »

Le tarif étranger ci-dessus n'est valable que pour les abonnements et réabonnements commençant *avant* le 1er Janvier prochain. Les abonnements alors non terminés ne seront grevés d'aucun supplément jusqu'à leur expiration ; mais à partir de cette date le tarif étranger, en raison du doublement des prix d'affranchissement, sera le suivant, tant en ce qui concerne les réabonnements que les abonnements nouveaux :

Un an, 75 fr. ; six mois, 40 fr. ; trois mois, 21 fr.

Toutefois, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de ces pays, qui sont : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Chili, Colombie, Danemark, Egypte, Finlande, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Luxembourg, Maroc, Norvège, Pays-Bas, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, République de Saint-Marin, Sarre, Serbie-Croatie et Slovénie, Suède, Suisse, Tchéco-Slovaquie, Turquie, Uruguay.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en mandats, bons de poste, chèques et valeurs à vue sur Paris. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 10 centimes, s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259.31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant postal peuvent, contre une taxe de 15 centimes, s'abonner au moyen d'un chèque postal modèle 1418 B, dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Notre adresse devra y être libellée ainsi : *Paris-259.31, Société du Mercure de France, rue de Condé, 26, Paris.* Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Tous les numéros antérieurs à juillet 1920 se vendent 2 fr. 50, quels que soient les prix marqués.

Les avis de changements d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 8 et le 23, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Poitiers — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.